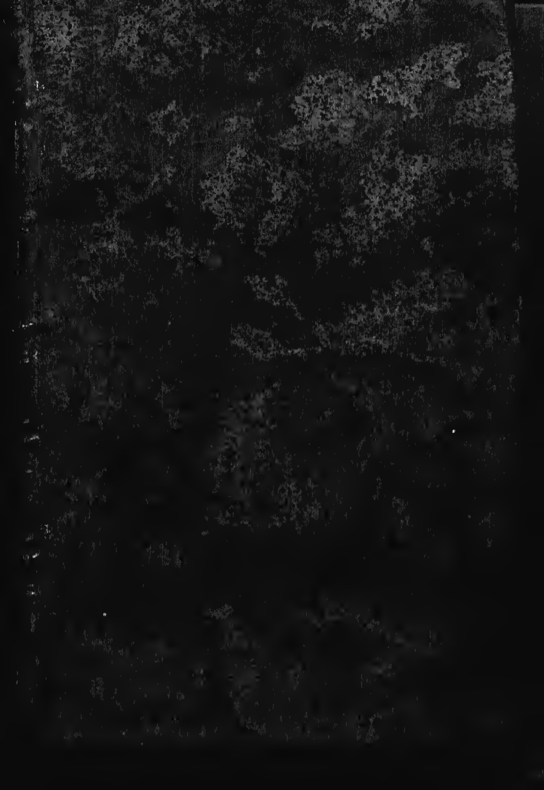






Qu 249
r 271

TROISIÈME VOYAGE
DE COOK,
OU
VOYAGE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

ORDONNÉ PAR LE ROI D'ANGLETERRE.

TOME SECOND.

TROISIÈME VOYAGE
DE COOK,
OU
VOYAGE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

ORDONNÉ PAR LE ROI D'ANGLETERRE,

POUR faire des Découvertes dans l'HÉMISPHERE NORD, pour déterminer la position & l'étendue de la Côte Ouest de l'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE, sa distance de l'Asie, & résoudre la question du Passage au Nord.

EXÉCUTÉ sous la direction des Capitaines COOK, CLERKE & GORE, *sur les Vaisseaux* la Résolution & la Découverte, *en 1776, 1777, 1778, 1779* & *1780*.

TRADUIT DE L'ANGLOIS, PAR M. D********.

TOME SECOND.

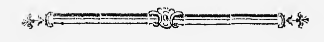


A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



VOYAGE A LA MER PACIFIQUE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE IX.

Description d'une grande Fête, appellée Natche, *relative au Fils du Roi. Processions & autres cérémonies qui eurent lieu le premier jour. Nuit passée dans la Maison du Roi. Continuation de la Fête le lendemain. Conjectures sur son objet. Départ de* Tongataboo *& arrivée à* Eooa. *Description de cette Isle, & récit de ce qui nous y arriva.*

NOUS étions prêts à appareiller de *Tongataboo;* mais le vent soufflant de la partie de l'Est, le jour ne devoit pas durer assez long-temps, pour débouquer les passes, avec la marée du matin, ou avec celle du soir; l'une finissoit trop 1777. Juillet. 6.

tot, & l'autre trop tard, & à moins qu'il ne
1777. survînt un vent très-bon, je sentis qu'il faudroit
Juillet. attendre deux ou trois jours.

Ce délai me causa d'autant moins de regrets, que je résolus d'assister à une grande fête fixée pour le 8, à laquelle le Roi nous avoit invités, lorsque nous allâmes lui faire notre derniere vi-
7. site. Il quitta notre voisinage le 7, & il se rendit, ainsi que tous les Insulaires d'un rang distingué, à *Mooa*, où les cérémonies devoient se
8. passer. Plusieurs d'entre nous le suivirent le lendemain. D'après ce que Poulaho nous avoit dit, nous jugeâmes que son fils, l'héritier présomptif de la Couronne, alloit être revêtu solemnellement de certains privileges, & en particulier de celui de manger avec son pere : honneur dont il n'avoit pas encore joui.

Nous arrivâmes à *Mooa* sur les huit heures, & nous trouvâmes le Roi dans un enclos si petit & si sale, que je fus étonné de voir un lieu aussi mal-propre, dans cette partie de l'Isle. Un grand nombre d'Insulaires étoient assis devant lui. Ils se livroient aux soins qui les occupent ordinairement le matin; ils préparoient un bowl de *Kava*. Sur ces entrefaites, nous allâmes faire une visite à quelques-uns de nos Amis, & observer les préparatifs de la cérémonie qui devoit bientôt

commencer. A dix heures, les Naturels s'assemblerent au milieu d'une prairie, qui est en face du *Malace*, ou du grand édifice auquel on nous avoit conduits, quand nous allâmes à *Mooa* pour la premiere fois. Nous apperçûmes, à l'extrémité de l'un des chemins, qui débouchent dans cette prairie, des hommes armés de piques & de massues; ils récitoient ou chantoient constamment une petite phrase, sur un ton pleureur qui annonçoit la détresse, & qui sembloit demander quelque chose. Ces phrases de récitatif ou de chant, se continuerent pendant une heure: durant cet intervalle, une multitude d'Insulaires arriverent par le chemin dont je viens de parler; chacun d'eux apportoit une igname attachée au milieu d'une perche, qu'il déposa aux pieds de ceux qui psalmodioient si tristement. Le Roi & le Prince arriverent également, & s'assirent sur la prairie; on nous pria de nous asseoir à leurs côtés, mais d'ôter nos chapeaux & de délier nos cheveux. Tous ceux qui apportoient des ignames étant arrivés, chacune des perches fut relevée & portée sur les épaules de deux hommes. Après s'être formés en compagnies de dix ou douze, ils traverserent le lieu de la scene d'un pas pressé; les compagnies étoient conduites par un guerrier armé d'une massue ou d'une épée, &

1777. Juillet.

gardées à droite par plusieurs autres qui avoient
1777. différentes armes. Un Naturel, portant sur une
Juillet. perche un pigeon en vie, terminoit la procession composée d'environ deux cents cinquante personnes.

Je chargeai Omaï de demander au Chef, où l'on portoit les ignames avec tant d'appareil : le Chef ne se souciant pas de satisfaire notre curiosité, deux ou trois d'entre nous suivirent la procession contre son gré. Les Insulaires s'arrêterent devant le *Morai* ou le *Fiatooka* (*a*) d'une maison, située sur une petite montagne éloignée d'un quart de mille du lieu où ils se rassemblerent d'abord. Ils y déposerent les ignames, dont ils formerent deux tas; mais j'ignore quelle étoit leur intention. Comme notre présence sembloit les gêner, nous les quittâmes, & nous retournâmes auprès de Poulaho, qui nous dit de nous promener dans les environs, parce qu'il y auroit un entr'acte de quelque durée. Nous nous éloignâmes peu, & notre promenade ne fut pas longue; nous craignions de perdre une partie de la cérémonie. Lorsque nous rejoignîmes le Roi, il m'engagea à ordonner aux

(*a*) C'est le *Fiatooka* dont M. Anderson a parlé. Voyez Tom. I. pag. 469.

Matelots de ne pas ſortir du canot; il ajouta que chaque choſe ſeroit bientôt *Taboo*, ſi l'on rencontroit dans la campagne quelques-uns de mes gens ou des ſiens; qu'on les renverſeroit à coups de maſſues, & même qu'ils ſeroient *Mateed*, c'eſt-à-dire, tués. Il m'avertit auſſi que nous ne pouvions pas nous trouver parmi les Acteurs de la cérémonie, mais qu'on nous meneroit dans un lieu d'où nous verrions tout ce qui ſe paſſeroit. Notre vêtement fournit à Poulaho un premier prétexte pour nous exclure; il dit que ſi nous voulions aſſiſter à la cérémonie, il faudroit avoir la partie ſupérieure du corps découverte juſqu'à la poitrine, ôter nos chapeaux & délier nos cheveux. Omaï répondit qu'il ſe conformeroit aux uſages du pays, & il commença à ſe déshabiller. Le Prince imagina enſuite d'autres prétextes, & Omaï fut exclus auſſi-bien que nous.

1777. Juillet.

Cette défenſe ne me convenoit pas trop, & je m'éloignai pour quelques momens, afin de découvrir ce que vouloient faire les Inſulaires. J'apperçus peu de monde dans la campagne, excepté les hommes vêtus pour la cérémonie; quelques-uns d'entr'eux portoient des bâtons d'environ quatre pieds de longueur, au-deſſous deſquels étoient attachés deux ou trois morceaux de bois, de la groſſeur du pouce, & longs d'un demi-

pied : ils alloient au *Morai*, dont je parlois tout-
1777. à-l'heure. Je pris le même chemin, & je fus
Juillet. arrêté plusieurs fois par leurs cris de *Taboo* ; je continuai cependant ma route, sans trop m'occuper de leurs cris, jusqu'au moment où je vis le *Morai* & les Insulaires qui étoient assis devant la façade : on me pressa alors très-vivement de rétrograder ; & ignorant quelles seroient les suites de mon refus, je revins sur mes pas. J'avois observé que les Naturels, chargés des bâtons de quatre pieds, dépassoient le *Morai* ou le temple ; je crus, d'après cette circonstance, qu'il se passoit derriere cet édifice, des choses qui méritoient d'être examinées : je formai le projet de m'y rendre par un détour ; mais je fus si bien surveillé par trois hommes, que je ne pus exécuter mon dessein. Cherchant à tromper ces sentinelles, je retournai au *Malaee*, où j'avois laissé le Roi, & je m'évadai une seconde fois ; mais je rencontrai bientôt mes trois hommes, ensorte qu'ils me parurent chargés d'épier tous mes mouvemens. Je ne fis aucune attention à leur démarche ou à leur propos, & je ne tardai pas à appercevoir le principal *Fiatooka* ou *Morai* du Roi que j'ai déjà décrit. (*a*) Une

(*a*) Voyez Tom. I, pag. 471.

multitude d'Insulaires étoient assis devant cet édifice; c'étoient les Naturels que j'avois vu dépasser l'autre *Morai*, placé à peu de distance de celui-ci. Comme je pouvois les observer de la plantation du Roi, je m'y rendis, à la grande satisfaction de ceux qui m'accompagnoient. 1777. Juillet.

Dès que j'y fus entré, je racontai ce que j'avois vu, à ceux de nos Messieurs qui s'y trouvoient, & nous nous plaçâmes de maniere à bien examiner la suite de la cérémonie. Le nombre des Naturels, qui occupoient le *Fiatooka*, continua pendant quelque temps à augmenter; ils quitterent enfin leurs sieges, & ils se mirent en marche; ils marchoient en couple, l'un après l'autre. Les deux Naturels qui formoient un couple, portoient entr'eux, sur leurs épaules, un des bâtons dont j'ai parlé : on nous dit que les petits morceaux de bois attachés au milieu, étoient des ignames; il est vraisemblable que les Naturels emploient des morceaux de bois, pour emblêmes de ces racines. Le second de chaque couple plaçoit communément une de ses mains au milieu du bâton, comme si cet appui eût été nécessaire pour l'empêcher de rompre sous le poids; ils affectoient aussi de marcher courbés, comme s'ils eussent été accablés par la pesanteur d'un fardeau. Nous comptâmes cent huit

couples; les hommes qui les composoient, étoient
1777. tous, ou la plupart, d'un rang distingué. Ils
Juillet. vinrent très-près de la haie, derriere laquelle nous nous trouvions, & nous les vîmes fort à notre aise.

Lorsqu'ils eurent tous défilé devant nous, nous retournâmes à la maison de Poulaho. Ce Prince sortoit; on ne nous permit pas de le suivre, & on nous mena sur le champ à l'endroit qu'on nous destinoit, c'est-à-dire, derriere une palissade, voisine de la prairie du *Fiatooka*, où l'on avoit déposé les ignames le matin. Comme nous n'étions pas les seuls exclus de la cérémonie, & qu'on souffroit à peine que nous la regardassions en cachette, il arriva près de nous un assez grand nombre d'Insulaires : j'observai que les enclos des environs étoient d'ailleurs remplis de monde. Mais on avoit pris tous les soins imaginables, pour nous masquer la vue; non-seulement on avoit réparé les palissades dans la matinée, on en avoit élevé presque par-tout de nouvelles, d'une si grande élévation, qu'un homme de la plus haute taille ne pouvoit voir par-dessus. Nous ne craignîmes pas de faire des trous dans la haie avec nos couteaux; & de cette maniere, nous observâmes assez bien tout ce qui se passoit de l'autre côté.

Lorſque nous nous poſtâmes derriere la haie, deux ou trois cents perſonnes étoient aſſiſes ſur l'herbe, près de l'extrémité du ſentier, qui débouchoit dans la prairie du *Morai;* d'autres, en plus grand nombre, ne tarderent pas à les venir joindre. Nous vîmes auſſi arriver des hommes portant de petits bâtons, & des branches ou des feuilles de cocotier : dès qu'ils parurent, un vieillard s'aſſit au milieu du chemin, & les regardant en face, il prononça un long diſcours ſur un ton ſérieux. Il ſe retira enſuite, & les Inſulaires, dont je viens de parler, s'avancerent vers le centre de la prairie, & éleverent un petit hangar. Quand ils eurent achevé cet ouvrage, ils s'accroupirent un moment; ils ſe releverent, & ils allerent ſe placer parmi le reſte de la troupe. Bientôt après, le fils de Poulaho entra, précédé de quatre ou cinq Inſulaires; il s'aſſit avec ſon cortege, derriere le hangar un peu de côté. Douze ou quatorze femmes du premier rang ſe montrerent; elles marchoient lentement deux à deux, & elles portoient une piece étroite d'étoffe blanche, de deux ou trois verges de longueur, étendue dans l'intervalle qui ſéparoit les deux perſonnes de chaque couple. Elles s'approcherent du Prince; elles s'accroupirent devant lui; &, ayant mis autour de ſon corps quelques-

1777. Juillet.

unes des pieces d'étoffe qu'elles apportoient, elles se releverent : elles se retirerent dans le même ordre, & elles s'assirent à une certaine distance sur sa gauche. Poulaho lui-même parut, précédé de quatre hommes qui marchoient deux à deux, & qui s'assirent à environ vingt pas, & à la gauche de son fils. Le jeune Prince quitta alors sa premiere place, il alla s'asseoir avec son escorte sous le hangar; & un nombre considérable d'autres Insulaires s'assirent sur l'herbe, devant le Pavillon Royal. Le Prince regardoit le peuple, & avoit le dos tourné au *Morai*. Trois compagnies de dix ou douze hommes chacune, sortirent l'une après l'autre du milieu du grouppe le plus nombreux; &, courant avec précipitation au côté opposé de la prairie, elles s'assirent durant quelques secondes; elles retournerent ensuite, de la même maniere, à leur premiere place. Deux hommes, qui tenoient un petit rameau vert à la main, se leverent & s'approcherent du Prince; ils s'assirent quelques secondes, à trois reprises différentes, à mesure qu'ils avancerent, & ils se retirerent dans le même ordre : nous observâmes qu'ils pencherent leurs rameaux les uns vers les autres, tant qu'ils furent assis. Peu de temps après, un troisieme & un quatrieme Insulaires répéterent cette cérémonie.

1777. Juillet.

La grande proceſſion que j'avois vu ſe mettre en marche de l'autre *Morai*, arriva à cette époque. Si l'on juge du détour qu'elle fit, par le temps qu'elle employa, il dut être conſidérable. Dès que les hommes qui la compoſoient eurent atteint la prairie, ils s'avancerent à droite du hangar. Après s'être proſternés ſur le gazon, ils dépoſerent leurs prétendus fardeaux (les bâtons dont j'ai déjà parlé) & ils regarderent le Prince. Ils ſe releverent, ils ſe retirerent dans le même ordre, en joignant leurs mains, qu'ils tenoient devant eux de l'air le plus ſérieux, & ils s'aſſirent ſur les bords de la ſcene. Tandis que cette bande nombreuſe défiloit, & dépoſoit ſes bâtons, trois hommes, aſſis ſous le hangar avec le Prince, prononcerent des phraſes d'un ton langoureux. Ils garderent un ſilence profond durant quelque temps; enſuite un homme aſſis au front de la prairie, commença un diſcours, ou une priere, pendant laquelle il alla, à pluſieurs repriſes, briſer un des bâtons apportés par ceux qui étoient venus en proceſſion. Lorſqu'il eut fini, la troupe aſſiſe devant le hangar, ſe ſépara pour former une haie, à travers laquelle le Prince & ſa ſuite paſſèrent; & l'aſſemblée ſe diſperſa.

1777. Juillet.

Quelques-uns d'entre nous, ſatisfaits de ce

1777. Juillet.

qu'ils avoient déjà vu, retournerent aux vaiſſeaux; mais, comme je ne voulois perdre aucune occaſion de m'inſtruire des inſtitutions politiques & religieuſes de ce peuple, je demeurai à *Mooa*, avec deux ou trois de mes Officiers, afin d'être témoin de la fête qui ne devoit ſe terminer que le lendemain. Les petits morceaux de bois, & les bâtons apportés ſur la prairie, par ceux qui étoient venus en proceſſion, ſe trouvant abandonnés, j'allai les examiner, quand il n'y eut plus de foule. Je ne trouvai que des morceaux de bois, attachés au milieu des bâtons, ainſi que je l'ai déjà dit. Cependant les Naturels placés près de nous, nous avoient répété pluſieurs fois que c'étoient de jeunes ignames, & quelques-uns de nos Meſſieurs, comptant ſur cette aſſertion, ne vouloient pas en croire leurs yeux. Puiſque ce n'étoit pas des ignames, il eſt clair que les Naturels ne purent nous les donner que pour les emblêmes de ces racines, & que nous les comprîmes mal.

On ſervit notre ſouper à ſept heures; il fut compoſé de poiſſons & d'ignames. Il ne tenoit qu'à nous de manger du porc, mais nous ne voulûmes pas tuer un gros cochon, que le Roi nous avoit donné pour ce repas. Le Roi ſoupa avec nous, il but une très-grande quantité

d'eau-de-vie & de vin, & il alla se coucher à demi-ivre. Nous passâmes la nuit dans la même maison que lui, & quelques personnes de sa suite.

1777. Juillet.

Les Insulaires s'éveillerent à une ou deux heures du matin, ils causerent environ une heure, & ils dormirent de nouveau. Excepté Poulaho, ils se leverent à la pointe du jour, & je ne sais où ils allerent. Bientôt après, une des femmes qui accompagnoient ordinairement le Prince, entra, & demanda où il étoit. Je le lui montrai; elle s'assit sur le champ près de lui, & elle se mit à le *Macer*, ainsi que M. Anderson avoit vu *Macer* Futtafaihe; elle lui frappoit doucement sur les cuisses, avec ses poings fermés. Cette opération destinée à prolonger le sommeil du Roi, eut un effet contraire; mais, quoiqu'il ne dormît pas, il se tint couché.

Nous allâmes, Omaï & moi, faire une visite au jeune Prince, qui nous avoit quittés dès le grand matin; car il ne logeoit pas avec le Roi, & il occupoit une maison particuliere à quelque distance de celle de son pere. Nous le trouvâmes environné de petits garçons ou de jeunes gens de son âge, assis devant lui. Une vieille femme & un homme d'un âge avancé, qui sembloient prendre soin de lui, étoient assis par-

derriere. Nous vîmes d'autres hommes & d'autres femmes occupés du service de sa Cour.

1777. Juillet.

Nous retournâmes ensuite auprès du Roi, qui venoit de se lever, & qui étoit entouré d'un cercle nombreux, composé sur-tout de vieillards. Tandis qu'on préparoit un bowl de *Kava*, on apporta un cochon cuit au four & des ignames fumantes; comme les Insulaires, & sur-tout ceux qui boivent la *Kava*, mangent peu le matin, ils nous donnerent la plus grande partie de ces alimens, ce qui fit beaucoup de plaisir à l'équipage de mon canot. Je fis une seconde promenade, & j'allai voir plusieurs autres Chefs; ils prenoient tous leur boisson du matin, où ils l'avoient déjà prise. Quand je rejoignis le Roi, je le trouvai endormi dans une petite hutte écartée: deux femmes le frappoient mollement sur les cuisses. Il s'éveilla sur les onze heures, & on lui servit du poisson & des ignames, qui sembloient avoir été cuits dans du lait de cocos; il en mangea très-peu, & il se recoucha de nouveau. Je le quittai alors, & je portai au Prince des étoffes, des grains de verre, & d'autres choses que je voulois lui donner: il y avoit assez d'étoffe pour un habit complet à la mode du pays, & il s'en revêtit tout de suite; fier de sa parure, il vint d'abord se montrer à son pere,

& il me conduisit ensuite chez sa mere, près de laquelle il y avoit dix ou douze femmes, dont la physionomie inspiroit le respect. Ici le Prince changea d'habit, & il me fit présent de deux pieces d'étoffes de l'Isle. Il étoit plus de midi, & je retournai dîner au Palais, où l'on m'avoit invité. Plusieurs de nos Messieurs étoient revenus des vaisseaux, durant la matinée; on les invita, ainsi que moi, au repas. Le festin fut composé d'ignames & de deux cochons; j'éveillai Poulaho qui dormoit toujours, & je l'engageai à se mettre à table. Sur ces entrefaites, on lui apporta deux mullets & des coquillages, & ayant joint sa portion à la nôtre, il s'assit près de nous, & il mangea de bon appétit.

Quand le dîner fut fini, on nous dit que la cérémonie de la veille recommenceroit bientôt, & on nous enjoignit, d'une maniere expresse, de ne pas nous trouver aux environs des acteurs; mais j'avois résolu de ne plus observer la Fête derriere la toile, & de m'approcher davantage. Je m'échappai en effet de la plantation, & je marchai vers le *Morai*, qui devoit être le lieu de la scene. Les Insulaires que je rencontrai, m'engagerent plusieurs fois à revenir sur mes pas, je ne les écoutai point, & ils me laisserent passer. En arrivant au *Morai*, je vis un assez

1777. Juillet.

grand nombre de Naturels assis à l'un des bords de la prairie, de chaque côté du chemin ; quelques autres étoient également assis au bord opposé, & j'apperçus au milieu, deux hommes qui avoient le visage tourné contre le cimetiere ; dès que j'eus atteint la premiere troupe, on me dit de m'asseoir & je m'assis. Il y avoit à l'endroit où je m'assis, une multitude de petits paquets de feuilles de noix de cocos, attachés à des bâtons qui présentoient la forme d'une civiere. On m'apprit qu'ils étoient *Taboo*, & c'est tout ce que je pus savoir. La foule des acteurs augmentoit d'un moment à l'autre ; ils arrivoient tous du même côté : l'un des Insulaires se tournoit par intervalle vers ceux qui venoient nous joindre, & il prononçoit un petit discours, dans lequel le mot de *Areekee* , c'est-à-dire, Roi, frappoit souvent mes oreilles. L'un des Naturels dit quelque chose qui produisit parmi l'assemblée des éclats de rire d'une gaieté bien franche, & plusieurs des Orateurs obtinrent des applaudissemens. On me pria, à diverses reprises, de m'éloigner ; lorsqu'ils virent que je ne le voulois pas, ils délibérerent entr'eux, & ils m'exhorterent à prendre leur costume & à découvrir mes épaules : j'y consentis, & ma présence ne sembla plus les gêner.

Je

Je fus plus d'une heure sans observer autre chose que ce que je viens de raconter; enfin le Prince, les femmes & le Roi, arriverent, comme ils étoient arrivés la veille. Le Prince se plaça sous le hangar; deux hommes qui portoient chacun une natte, y entrerent en récitant des paroles d'un air très-sérieux, & ils mirent leurs nattes autour de Futtafaihe. Les cérémonies commencerent alors : trois compagnies coururent au bord opposé de la prairie, elles s'y assirent durant quelques secondes & elles retournerent à leur place avec précipitation de la même maniere que le jour précédent : bientôt après, les deux hommes qui étoient assis au milieu de l'esplanade, firent un discours ou une priere de peu de durée; la troupe entiere dont je faisois partie, se leva brusquement, & courut s'asseoir devant le hangar qu'occupoit le Prince & trois ou quatre Insulaires. J'étois sous la direction de l'un des Naturels qui s'empressoit de me rendre service; il eut soin de me placer avantageusement, & si l'on m'avoit permis de faire usage de mes yeux, je n'aurois rien perdu de tout ce qui se passoit; mais il fallut me tenir assis, les regards baissés, & prendre l'air réservé & modeste d'une jeune fille.

1777. Juillet.

La procession entra de la même maniere que

1777. Juillet.

la veille. Les Naturels marchoient deux à deux ; les divers couples portoient sur leurs épaules un bâton, au milieu duquel se trouvoit une feuille de cocos. Ces bâtons furent déposés avec les cérémonies du jour précédent : la premiere bande fut suivie d'une seconde ; les Insulaires qui composoient celle-ci, apporterent des paniers de feuilles de palmier, de la même forme que ceux dont ils se servent dans leurs ménages. Une troisieme apporta différentes especes de petits poissons, dont chacun étoit placé à l'extrémité d'un bâton fourchu. On plaça les paniers aux pieds d'un vieillard, qui me parut être le Grand-Prêtre, & qui étoit assis à la droite du Prince en-dehors du hangar ; il en prit un à sa main tandis qu'il fit un discours ou une priere ; il le mit ensuite à terre ; il en demanda un second, qu'il tint de la même maniere, en marmottant quelques paroles, & il continua jusqu'à ce qu'il eût fait la même cérémonie sur tous les paniers. Les poissons attachés aux bâtons fourchus, furent présentés l'un après l'autre, à deux hommes qui étoient assis à gauche du hangar, & qui tenoient des rameaux verts. Le premier poisson fut déposé à leur droite, & le second à leur gauche : au moment où on leur présentoit le troisieme, un Insulaire fort & robuste, assis derriere les

deux autres, étendit son bras & saisit le poisson; les deux autres le saisirent en même-temps; ils parurent se disputer également chacun des poissons qu'on leur offrit; mais comme il y avoit deux mains contre une, indépendamment des avantages de la position, l'Insulaire qui se trouvoit parderriere, n'en attrapoit que des morceaux; il ne quittoit jamais prise, il falloit toujours lui arracher le poisson de force, & il jettoit derriere lui ce qu'il pouvoit en garder; les deux autres plaçoient les poissons alternativement à droite & à gauche. L'Insulaire qui agissoit seul, s'empara enfin d'un poisson entier, sans que les deux autres s'y opposassent, & j'ignore si ce fut par hasard, ou selon les regles du cérémonial. L'assemblée s'écria alors *mareeai*, c'est-à-dire, *très-bien*, ou *c'est très-bien fait.* Il me sembla qu'il étoit à la fin de son rôle, car il n'essaya point de saisir les poissons qu'on offrit depuis. Ces poissons, ainsi que les paniers, furent tous présentés par les personnes qui les avoient apportés; elles se tenoient assises. On suivit, dans cette présentation, l'ordre & la méthode qu'avoit suivi la premiere bande, lorsqu'elle déposa les petits bâtons à terre.

1777. Juillet.

Quand la derniere bande fut arrivée, quelques personnes firent des harangues ou des prieres, &

1777. Juillet.

nous nous levâmes tous brusquement au signal qu'on nous donna ; nous courûmes durant un moment à gauche, & nous nous assîmes le dos tourné au Prince & aux Insulaires qui occupoient le hangar. On me dit de ne pas regarder derriere moi : toutefois, malgré la défense des Naturels & le souvenir de l'accident arrivé à la femme de Loth, je détournai le visage pour voir ce qui se passoit. Le Prince regardoit le *Morai ;* mais la derniere évolution avoit placé tant de monde entre lui & moi, que je ne pus appercevoir ce qu'on faisoit au hangar. On m'assura ensuite, que ce fut le moment où l'on revêtit le Prince de l'honneur suprême de manger avec son pere, & qu'on servit au Roi & à son fils un morceau d'igname grillée. Je le crois d'autant plus, qu'on nous avoit annoncé d'avance, que cela devoit arriver durant la cérémonie, & que d'ailleurs les Insulaires regardoient d'un autre côté ; ce qu'ils font toujours lorsque leur Monarque mange quelque chose.

Peu de temps après, nous nous retournâmes tous en face du hangar , & nous formâmes un cercle devant le Prince, laissant entre nous & lui un grand espace libre. Quelques hommes s'approcherent alors de nous, deux à deux ; ils portoient sur leurs épaules de gros bâtons ou

1777. Juillet.

des perches; ils firent un bruit auquel on peut donner le nom de chant, & ils agiterent leurs mains à mesure qu'ils s'avancerent. Lorsqu'ils furent près de nous, ils remuerent leurs jambes avec beaucoup d'agilité, de maniere qu'ils eurent l'air de marcher très-vîte sans faire un seul pas : trois ou quatre Insulaires se leverent ici du milieu de la foule, ils tenoient à la main de gros bâtons, & ils coururent vers ceux dont je viens de parler. Les premiers jetterent à l'instant leurs bâtons & ils s'enfuirent; les trois ou quatre hommes fondirent sur les bâtons, qu'ils frapperent vigoureusement, & ils repasserent à leurs places; mais, en s'éloignant, ils proposerent le défi qui précede leurs combats de lutte, & des champions d'une haute taille arriverent bientôt du même côté, en réitérant le cartel. Le côté opposé détacha presque au même instant des guerriers qui vinrent leur répondre. Les deux troupes paraderent autour de l'esplanade pendant quelques minutes, & elles se retirerent chacune vers leur bande. Il y eut des combats de lutte & de pugilat, qui durerent une demi-heure : deux hommes s'assirent alors devant le Prince, & prononcerent des discours que je crus adressés à Futtafaihe. La Fête étoit terminée, & l'assemblée se dispersa.

1777. Juillet.

Je m'approchai pour voir les différens paniers; on ne m'avoit pas permis jusqu'ici de satisfaire ma curiosité, parce que, disoit-on, tout étoit *taboo*. Je ne trouvai que des paniers vides, &, s'ils étoient censés contenir quelque chose, ce ne pouvoit être qu'allégoriquement; excepté les poissons, ce qu'on avoit étalé durant la cérémonie, fut aussi emblématique.

Nous nous efforçâmes en vain de découvrir l'objet de cette cérémonie en général, qui est appellée *natche*, & de ses différentes parties. On ne répondit guères à nos questions que *taboo*, mot qui s'applique à beaucoup d'autres choses, comme je l'ai observé plus haut. Comme le Roi nous avoit dit dix jours auparavant, que les Insulaires lui apporteroient des ignames, qu'il mangeroit avec son fils; comme il avoit indiqué d'avance quelques détails de la Fête, nous jugeâmes sur ses propos & sur ce que nous vîmes, que le Prince, en qualité d'héritier présomptif de la Couronne, venoit de jurer ou de promettre solemnellement de ne jamais abandonner son pere, & de lui fournir toujours les divers articles désignés par leurs emblêmes. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que les principaux personnages de l'Isle assisterent à la cérémonie. Quoi qu'il en soit, tout se passa

avec un appareil myſtérieux, & le lieu & les détails de la ſcene prouvent aſſez que la Religion y joua un grand rôle. Les Inſulaires ne s'étoient point récrié juſqu'alors contre notre vêtement ou nos manieres; ils voulurent cette fois nous obliger à nous découvrir juſqu'à la ceinture, à délier nos cheveux, à les laiſſer flotter ſur nos épaules, à nous aſſeoir, comme eux, les jambes croiſées, à prendre quelquefois la poſture la plus humble, à baiſſer les yeux & à joindre nos mains. L'aſſemblée entiere ſe ſoumit à ce cérémonial d'un air pénétré; enfin tout le monde fut exclus, excepté les Acteurs & les Inſulaires d'un rang diſtingué : d'après ces diverſes circonſtances, je fus perſuadé qu'ils croyoient agir ſous l'inſpection immédiate d'un Etre ſuprême.

1777. Juillet.

La *natche*, dont je viens de faire la deſcription, peut être regardée comme purement figurative. La petite quantité d'ignames que nous vîmes le premier jour, ne ſuppoſoit pas une contribution générale, & on nous laiſſa entendre que c'étoit une portion conſacrée à l'*Otooa* ou à la Divinité. On nous apprit que, dans trois mois, on célébreroit à la même occaſion, une Fête encore plus ſolemnelle & plus importante; qu'alors on étaleroit les tributs de *Tongataboo*, celui de *Hapaee*, de *Vavaoo*, & de toutes les

1777. Juillet. autres Isles; & qu'afin de rendre la cérémonie plus auguste, on sacrifieroit des victimes humaines choisies parmi le bas-peuple : ainsi, la superstition & la stupide ignorance influent d'une maniere terrible sur les mœurs du peuple le plus humain & le plus bienfaisant de la terre! Nous demandâmes la raison de ces meurtres barbares. On se contenta de nous répondre, qu'ils étoient nécessaires à la *natche*, & que la Divinité extermineroit sûrement le Roi, si on ne se conformoit pas à l'usage.

La nuit approchoit lorsque l'assemblée se dispersa, & comme nous étions assez loin des vaisseaux & que nous avions une navigation difficile à faire, nous partîmes bien vîte de *Mooa*. Quand je pris congé de Poulaho, il me pressa beaucoup de demeurer à terre jusqu'au lendemain, & pour m'y déterminer, il me dit que je verrois une cérémonie funebre. La femme de Mareewagee, c'est-à-dire, la belle-mere du Roi, étoit morte depuis peu, & la *natche* avoit obligé de porter son corps dans une pirogue qui mouilloit dans la Lagune. Poulaho promit de m'accompagner à *Eooa*, dès qu'il auroit rendu les derniers devoirs à sa belle-mere, & de s'y rendre après moi, si je ne l'attendois pas. Ses propos me firent comprendre, que sans la mort

de cette femme, la plupart des Chefs feroient venus avec moi à *Eooa*, où il paroît qu'ils ont tous des possessions. J'aurois volontiers attendu le Roi, si la marée n'eût pas été favorable pour débouquer les passes; d'ailleurs le vent orageux, depuis plusieurs jours, s'étoit affoibli & fixé, & en laissant échapper cette occasion, notre départ pouvoit être renvoyé à quinze jours : ce qui acheva de me déterminer, nous sûmes que la cérémonie funebre dureroit cinq jours, & c'étoit trop long-temps pour nous, qui mouillions dans un endroit où l'appareillage ne dépendoit pas de nous. J'assurai néanmoins le Roi, que si nous ne mettions pas à la voile, je viendrois le revoir le lendemain. Nous le quittâmes ainsi, & nous arrivâmes aux vaisseaux sur les huit heures du soir.

1777. Juillet.

J'ai oublié de dire, qu'Omaï assista aux cérémonies du second jour; mais nous ne nous trouvâmes pas ensemble, & même je ne sus qu'il y étoit, que lorsque la Fête fut terminée. Il m'apprit ensuite, que le Roi s'étant apperçu de mon évasion, envoya plusieurs émissaires l'un après l'autre, auxquels il recommanda de me ramener: vraisemblablement ces messagers ne furent pas admis à l'endroit où j'étois, car je n'en vis aucun. Poulaho instruit que j'avois enfin découvert mes

1777. Juillet.

épaules comme les acteurs de la cérémonie, permit à Omaï d'y aſſiſter également, ſous la condition de prendre le coſtume uſité en cette occaſion. On exigeoit d'Omaï qu'il ſe conformât à un uſage de ſa patrie, & il conſentit volontiers à ce qu'on deſiroit; on lui donna un habit convenable, & il arriva vêtu de la même maniere que les Naturels. Il eſt probable qu'on nous avoit d'abord exclus, parce qu'on s'attendoit à un refus de notre part ſur ces préliminaires.

Au moment où je me rendis à *Mooa*, pour obſerver la *natche*, j'y fis conduire les chevaux, le taureau, la vache & les chevres que je me propoſois de laiſſer dans l'Iſle; je crus qu'ils ſeroient plus en ſûreté ſous les yeux des Chefs, que dans un lieu qui devoit être déſert durant notre abſence. Outre les quadrupedes, dont je viens de parler, j'enrichis *Mooa* d'un verrat, & de trois jeunes truies, de la race d'*Angleterre*. Les Naturels, prévoyant que ces individus amélioreroient beaucoup leurs cochons qui ne ſont pas gros, montrerent un grand deſir de les avoir. Féenou obtint auſſi de moi deux lapins, un mâle & une femelle: on nous dit, avant notre départ, qu'ils avoient déjà produit. Si nos quadrupedes ſe multiplient, ce dont je ſuis bien perſuadé, ces Iſles auront fait une acquiſition

importante, & l'Isle de *Tongataboo* n'étant pas montueuse, les habitans tireront de grands secours des chevaux. 1777. Juillet.

10. Nous appareillâmes de *Tongataboo* le 10, à huit heures du matin, & à l'aide d'un vent ferme du Sud-Est, nous traversâmes le canal, qui se trouve entre les petites Isles, appellées *Makkahoa* & *Monooafai* : celui qu'on rencontre entre la derniere Isle & *Pangimodoo*, est beaucoup moins large. La marée nous fut très-favorable, jusqu'au moment où nous atteignîmes le travers du chenal qui mene à la *Lagune*, où le flot de l'Est rencontre celui de l'Ouest. Cette rencontre, jointe à la profondeur de la Lagune, & aux bas-fonds qui sont à son entrée, produisent dans les vagues beaucoup de clapotage & de gouffres. D'autres choses accroissent encore le péril, car la profondeur de la mer, dans le canal, excede la longueur d'un cable : il n'y a point de mouillage, excepté près des rochers, où nous trouvâmes quarante & quarante-cinq brasses, fond de sable brun; & ici même un bâtiment seroit toujours exposé aux gouffres que forment les vagues. J'avois résolu de jetter l'ancre, dès que nous aurions débouqué les passes, & de descendre de nouveau à *Tongataboo*, afin d'assister à la cérémonie funebre dont on m'avoit parlé; mais, ne

voulant pas laiſſer les vaiſſeaux dans une poſi-
1777. tion, où je ne les croyois point en sûreté, je
Juillet. renonçai à mon projet. Nous continuâmes à manœuvrer au vent, ſans avancer ou reculer d'un pied, juſqu'à l'inſtant de la marée haute. A cette époque, nous vinmes à bout de nous jetter dans l'eſpace, où la marée de l'Eſt exerce ſon action; nous comptions y avoir le juſſant très-bon pour notre route, mais ſa force fut ſi peu conſidérable, qu'en tout autre temps nous ne l'aurions pas remarqué. Nous reconnûmes que la plus grande partie de l'eau, qui ſe porte dans la lagune, vient du Nord-Oueſt, & ſe retire par le même côté. Voyant, à cinq heures de l'après-dîner, que nous ne pouvions gagner la haute mer avant la nuit, je mouillai ſous la côte de *Tongataboo* par quarante-cinq braſſes, & à environ deux encablures du récif qui borde cette partie de l'Iſle. La *Découverte* mouilla auſſi derriere nous; mais elle dériva ſur les bancs de ſable, avant que ſon ancre eût pris fond, & , à minuit, elle ſe trouvoit encore dans une ſorte de danger.

11. Nous demeurâmes à l'ancre juſqu'à 11 heures du lendemain; nous appareillâmes alors pour marcher à l'Eſt; mais il étoit dix heures du ſoir avant que nous euſſions doublé l'extrémité

orientale de l'Isle, & avant que nous pussions mettre le cap sur *Middelbourg* ou *Eooa*, (comme l'appellent les habitans du pays) où nous mouillâmes à huit heures du matin du 12, par quarante brasses fond de sable, entremêlé de pointes de corail. Les extrémités de l'Isle se prolongeoient du Nord 40^d Est, au Sud 22^d Ouest; la haute terre d'*Eooa*, nous restoit au Sud 45^d Est, & *Tongataboo* du Nord 70^d Ouest, au Nord 19^d Ouest: nous étions à environ un demi-mille de la côte, & à-peu-près à l'endroit que j'occupai en 1773, & que je nommai la *Rade Angloise*.

1777. Juillet. 12.

Nous fûmes à peine mouillés, que Taoofa, l'un des Chefs du pays, & plusieurs autres Naturels vinrent nous voir; ils semblerent se réjouir beaucoup de notre arrivée. Taoofa (*a*) avoit été mon *Tayo*, (Ami) quand je relâchai ici durant mon second Voyage; ainsi, nous nous connoissions bien. Je descendis à terre avec lui, pour chercher de l'eau douce; car c'étoit sur-tout pour remplir mes futailles que j'abordois à *Eooa*. On

(*a*) Le Capitaine Cook ne donne, dans la Relation de son second Voyage, que le nom de *Tioony* au Chef qu'il rencontra ici. Voyez le tome I, page 192 de l'original.

m'avoit dit à *Tongataboo* que j'y trouverois un
1777. ruiſſeau qui vient des collines, & qui ſe jette
Juillet. dans la mer; mais je n'en trouvai point. On me conduiſit d'abord à une ſource ſaumâtre, ſituée entre la marque de la marée baſſe & celle de la marée haute, parmi des rochers, dans l'anſe où nous débarquâmes, & où aucun Navigateur ne ſongeroit à faire de l'eau. Je crois cependant que l'eau de cette ſource ſeroit bonne, s'il étoit poſſible de la puiſer, avant qu'elle ſe mêle à celle de la marée. Nos amis s'appercevant qu'elle ne me plaiſoit point du tout, nous menerent vers l'intérieur de l'Iſle, où je rencontrai de la très-bonne eau dans une ouverture profonde : avec du temps & de la peine, nous aurions amené cette eau à la côte, au moyen de quelques augets composés de feuilles & de tiges des bananiers; mais, plutôt que d'entreprendre ce travail ennuyeux, je me contentai du ſupplément que les vaiſſeaux avoient embarqué à *Tongataboo*.

Avant de retourner à bord, j'indiquai aux Naturels un endroit où nous acheterions des cochons & des ignames. Ils nous vendirent beaucoup d'ignames, mais peu de cochons. Je dépoſai ſur cette Iſle un bélier & deux brebis du *Cap de Bonne-Eſpérance*, & j'en donnai le ſoin à Taoofa, qui parut s'enorgueillir de cette commiſſion. Je fus

bien-aise que Mareewagee, à qui j'en avois fait présent, les eût dédaignés : *Eooa* n'ayant pas encore de chiens, les moutons s'y multiplieront plus aisément qu'à *Tongataboo*. 1777. Juillet.

Quand nous regardions cette Isle des vaisseaux, elle nous offroit un aspect très-différent de celles que nous avions rencontrées jusqu'alors, & elle présentoit un très-beau paysage : *Kao*, pouvant être considéré comme un immense rocher, nous n'en avions point vu d'aussi haute depuis notre départ de la *Nouvelle-Zélande* : de son sommet, qui est presque applati, elle s'abaisse doucement vers la mer. Comme les Isles de ce groupe sont applanies, on n'y découvre que des arbres, lorsqu'on les contemple du milieu des vagues; mais ici la terre s'éleve insensiblement, & elle présente un point de vue étendu, où l'on apperçoit des bocages formant un joli désordre à des distances irrégulieres, & des prairies dans l'intervalle de l'un à l'autre. Près de la côte, elle est entiérement couverte de différens arbres, parmi lesquels se trouvent les habitations des Insulaires; il y avoit, à droite de notre mouillage, un bocage de cocotiers si vaste, que nous n'en avions jamais vu d'aussi grands.

Le 13, dans l'après-midi, nous allâmes sur la 13.
partie la plus élevée de l'Isle, située un peu à

1777. Juillet.

droite de nos vaisseaux, afin de découvrir tout le pays. Nous traversâmes à mi-chemin une vallée profonde, dont le fond & les côtés, quoique composés presque en entier de rochers de corail, étoient revêtus d'arbres. Notre élévation excédoit de deux à trois cents pieds le niveau de la mer, & cependant nous y vîmes le corail rempli de trous & d'inégalités, comme dans les rochers de cette substance, exposés à l'action de la marée. Du corail dans le même état s'offrit à nos regards, jusqu'au moment où nous approchâmes des sommets des plus hautes collines. Il faut remarquer que ces collines présentoient sur-tout une pierre jaunâtre, tendre & sablonneuse. Le sol y est d'une argile rougeâtre qui nous parut très-profonde en bien des endroits. Nous rencontrâmes, sur la partie la plus haute de l'Isle, une plate-forme ronde, ou un amas de terre, soutenu par une muraille de pierres de corail, qu'on n'a pu conduire à cette élévation qu'avec beaucoup de peine. Nos guides nous apprirent qu'on l'avoit construit par ordre des Chefs, & que les Insulaires s'y rassembloient quelquefois pour boire la *Kava* : ils l'appelloient *Etchee*, c'est-à-dire, du nom qu'on donne à *Tongataboo*, à un autre ouvrage de la même espece. On trouve, à quelques pas d'ici, une source d'une eau excellente,

&c

& environ un mille plus bas, un ruisseau qui, à
ce qu'on nous dit, se jette dans la mer, quand 1777.
les pluies sont abondantes. Nous vîmes aussi de Juillet.
l'eau dans une multitude de petits trous, & on en découvriroit sans doute une grande quantité, si l'on creusoit des puits.

De la hauteur où nous étions arrivés, l'Isle entiere s'offrit à nos regards, excepté une partie de la pointe méridionale. Le côté Sud-Est, dont les hautes collines sur lesquelles nous étions, ne se trouvent pas éloignées, s'éleve immédiatement du bord de la mer, d'une maniere très-inégale, ensorte que les plaines & les prairies, qui ont quelquefois une grande étendue, occupent toutes le côté Nord-Ouest; &, comme elles sont ornées de touffes d'arbres, entre-mêlées de plantations, chaque point de vue présente un beau paysage. Tandis que je regardois ce pays charmant, je songeai, avec un plaisir extrême, que les Navigateurs verroient peut-être un jour, du même point, ces prairies couvertes de quadrupedes utiles apportés par des vaisseaux Anglois; que la postérité nous tiendroit compte de l'exécution d'un projet si noble, & que ce bienfait suffiroit seul, pour attester aux générations futures que nos voyages contribuerent au bonheur de l'humanité. Outre les plantes communes dans

1777. Juillet.

les autres Isles des environs, nous trouvâmes ici une espece d'*Acrostickum*, le *Melastoma*, & la fougere arbre, ainsi qu'un petit nombre d'autres fougeres ou plantes, qui ne croissent point plus bas.

Nos guides nous dirent que tous les terreins, ou du moins la plus grande partie des terreins de cette Isle, appartiennent aux Chefs de *Tongataboo*, dont les habitans sont les vassaux ou les fermiers. Il paroît qu'il en est de même des Isles voisines, si j'en excepte *Annamooka*, où quelques Chefs semblent agir avec une sorte d'indépendance. Omaï, qui aimoit beaucoup Féenou & les habitans de ces Isles en général, eut envie de s'établir ici : on lui proposoit de le faire un des Chefs de la contrée; je pense qu'il auroit été bien-aise de s'y fixer, si cet arrangement eût obtenu mon aveu. J'avoue que je le désapprouvai, parce que je crus que mon brave camarade seroit plus heureux dans sa patrie.

Quand je fus de retour aux vaisseaux, on m'informa que des Insulaires avoient donné des coups de massues à un de leurs compatriotes, au milieu du cercle où nous faisions des échanges; qu'ils lui avoient ouvert le crâne, & cassé une cuisse, & qu'ils l'auroient laissé mort sur la place, si nos gens ne les avoient pas arrêtés;

que le bleſſé ſembloit devoir mourir bientôt, mais qu'on l'emporta dans une maiſon voiſine, & qu'il reprit des forces. Je demandai la raiſon d'un traitement ſi barbare, & on me dit qu'on l'avoit ſurpris careſſant une femme qui étoit *Taboo* : nous comprîmes toutefois qu'elle étoit *Taboo*, parce qu'elle appartenoit à un autre homme, & parce qu'elle ſe trouvoit d'un rang ſupérieur à celui de ſon amant. Nous reconnûmes ainſi que les Inſulaires des *Iſles des Amis* puniſſent ſévérement les infidélités. Le châtiment de la femme fut moins rigoureux : on nous aſſura qu'elle recevroit ſeulement de légers coups de bâton. 1777. Juillet.

Le 14, je plantai une pomme de pin, & je ſemai des graines de melons, & d'autres végétaux, dans la plantation du Chef. J'avois lieu de croire que ces ſoins ne ſeroient pas infructueux, car on me ſervit à dîner un plat de Turneps, produits par les graines que j'avois laiſſées ici, lors de mon ſecond Voyage. 14.

J'avois fixé mon départ au 15. Taoofa me preſſa de prolonger ma relâche d'un ou deux jours, afin qu'il pût me faire le préſent qu'il me préparoit : ce motif, joint à l'eſpérance de voir quelques-uns de nos Amis de *Tongataboo*, me détermina à différer l'appareillage. 15.

1777. Juillet. 16.

Je reçus le présent du Chef le lendemain : il fut composé de deux paquets d'ignames & de fruits qu'il me parut avoir rassemblés, en exigeant des Naturels une sorte de contribution. La plupart des habitans s'étoient réunis à l'endroit où l'on m'offrit les fruits & les ignames; &, ainsi que nous l'avions déjà éprouvé sur les autres Isles, lorsque la foule se trouvoit nombreuse, nous eûmes bien de la peine à contenir leurs dispositions au vol. Afin de nous amuser, on nous donna le spectacle de divers combats de bâtons, de lutte & de pugilat. Des femmes prirent part aux deux derniers. Le Chef vouloit terminer la fête par le *Bomaï*, ou la danse de nuit; mais un accident imprévu fit manquer cette partie du spectacle, ou du moins nous empêcha d'y assister : l'un de mes gens se promenant à quelque distance du lieu de la scene, fut environné par vingt ou trente Insulaires, qui le renverserent par terre, & le dépouillerent de tout, même de ses habits. Dès que j'en fus instruit, je saisis deux pirogues & un gros cochon, & j'enjoignis à Taoofa de me rendre les habits, & de livrer les coupables. Il parut très-affligé de la violence de ses compatriotes, & il fit sur-le-champ les démarches que je desirois. Cette affaire alarma tellement l'assemblée, que la plupart

des Naturels s'enfuirent. Ils revinrent néanmoins, lorſqu'ils s'apperçurent que je n'employois pas d'autres moyens de vengeance. On me livra bientôt un des coupables, & on me rendit une chemiſe & une paire de culottes. Le reſte de ce qu'avoient pris les voleurs, n'étant pas arrivé à l'entrée de la nuit, je fus obligé de quitter la côte, pour me rendre à bord ; la mer étoit ſi groſſe que les canots eurent bien de la peine à ſortir de la crique, quoiqu'on vît encore un peu clair. 1777. Juillet.

Je débarquai de nouveau le 17, avec un préſent pour Taooſa, je voulois le remercier de celui qu'il m'avoit fait. Comme il étoit de bonne heure, je trouvai peu de monde ſur la côte ; & les Inſulaires, que j'y vis, montroient de la crainte. Je chargeai Omaï de les aſſurer que nous ne méditions aucune entrepriſe contre eux. Afin de ne point leur laiſſer de doutes ſur la ſincérité de cette promeſſe, je relâchai les pirogues que j'avois ſaiſies, je rendis la liberté au coupable qu'ils m'avoient livré, & ils reprirent leur gaieté ordinaire. Ils formerent tout de ſuite un grand cercle, dont le Chef & les principaux perſonnages de l'Iſle faiſoient partie. On m'apporta alors le reſte des habits de celui de mes gens qu'on avoit dépouillé ; mais ils étoient en lambeaux, & ils ne valoient pas la peine d'être 17.

1777. Juillet.

conduits à bord. Taoofa partagea avec trois ou quatre Chefs, ce que je lui donnai; il ne réserva qu'une petite portion pour lui. Ils avoient peu compté fur un auffi riche préfent, & l'un des Chefs, vieillard d'une figure refpectable, me dit que nous ayant donné fi peu de chofe, & ayant maltraité une perfonne de l'équipage, ils ne méritoient pas cette preuve de bienveillance. Je demeurai parmi eux jufqu'au moment où ils eurent achevé leur bowl de Kava; &, après leur avoir payé la valeur du cochon, dont je m'étois emparé la veille, je retournai à bord accompagné de Taoofa, & de l'un des domeftiques de Poulaho, à qui je remis un morceau de fer en barre, en lui enjoignant de le porter au Roi, comme une derniere marque de mon eftime & de ma reconnoiffance.

Nous appareillâmes bientôt; &, à l'aide d'une brife légere du Sud-Eft, nous gouvernâmes au large : Taoofa & un petit nombre d'autres Infulaires, qui fe trouvoient fur mon bord, nous quitterent à cette époque. En relevant l'ancre, nous apperçûmes que les rochers avoient beaucoup endommagé le cable; & on ne doit pas compter fur le fond de cette rade. Nous fentîmes d'ailleurs qu'elle eft expofée à une houle prodigieufe du Sud-Oueft.

Nous étions en mer depuis peu de temps, lorſque nous vîmes une pirogue à voile qui arriva de *Tongataboo*, & qui gagna la crique devant laquelle nous avions mouillé. Quelques heures après, une petite embarcation, montée par quatre hommes, ſe rendit à la hanche de mon vaiſſeau : il faiſoit peu de vent, & nous étions peu éloignés de la côte. Les Inſulaires nous dirent que la pirogue à voile, venant de *Tongataboo*, avoit apporté un ordre aux habitans d'*Eooa*, de nous fournir un certain nombre de cochons; & que le Roi & d'autres Chefs arriveroient dans deux jours : ils m'exhorterent à retourner à notre dernier mouillage. Je n'avois aucune raiſon de douter de ce qu'ils me diſoient; deux d'entr'eux étoient venus de *Tongataboo* ſur la pirogue à voile, & ils ne s'étoient approchés de nous, qu'afin de nous donner cet avis. Cependant, comme nous nous trouvions hors des terres, je crus devoir d'autant moins retourner ſur mes pas, que nous comptions avoir à bord aſſez de proviſions, jusqu'à notre arrivée à *O-Taïti*. Indépendamment de ce que je reçus en préſent de Taooſa, nous achetâmes à *Eooa* des ignames, que nous payâmes ſur-tout avec de petits clous; nous y augmentâmes conſidérablement auſſi notre ſupplément de cochons; mais

1777.
Juillet.

C 4

nous en aurions obtenu un bien plus grand
1777. nombre, si les Chefs de *Tongataboo*, proprié-
Juillet. taires de la plupart des richesses de l'Isle, avoient été avec nous. Les quatre Insulaires, s'appercevant de l'inutilité de leurs instances, nous quitterent à l'entrée de la nuit; d'autres, qui étoient venus sur deux pirogues, & qui nous avoient apporté des noix de cocos & des Shaddecks, qu'ils échangerent contre des bagatelles, nous quitterent aussi. Les Naturels avoient un si grand desir de se procurer encore quelques-unes de nos marchandises, qu'ils suivirent nos vaisseaux en mer, & qu'ils prolongerent les échanges jusqu'au dernier instant.



CHAPITRE X.

Avantages que nous procura notre ſéjour aux Iſles des Amis. *Remarques ſur les articles les plus propres aux échanges avec les Naturels. Rafraîchiſſemens qu'on peut s'y procurer. Nombre des Iſles & leurs noms. Les Iſles de* Keppel *& de* Boſcawen *en dépendent. Remarques ſur* Vavaoo, Hamoa, Feejee. *Voyages de long cours que les Naturels font ſur leurs pirogues. Combien il eſt difficile d'obtenir des informations exactes. Détails ſur la perſonne des Inſulaires de l'un & de l'autre ſexe, ſur la couleur de leur peau, leurs maladies, leur caractere; de quelle maniere ils portent leurs cheveux; piquetures de leur corps; habits & ornemens dont ils ſe parent; propreté perſonnelle.*

NOUS quittâmes ainſi les *Iſles des Amis*, & leurs habitans, après une relâche d'environ trois mois, pendant leſquels nous vécûmes dans l'amitié la plus cordiale avec les Inſulaires. Leur

1777. Juillet.

1777. Juillet. extrême diſpoſition au vol, trop ſouvent encouragée par la négligence de nos équipages, produiſit, il eſt vrai, des querelles paſſageres; mais ces querelles n'eurent jamais de ſuites funeſtes. Je m'occupai conſtamment du ſoin de prévenir une brouillerie générale, & je crois que peu d'hommes ſur les deux vaiſſeaux, partirent ſans regret. Le temps que je paſſai ici, ne fut pas mal employé. Nous conſommâmes une très-petite quantité de nos proviſions de mer : les productions du pays nous ſuffirent à-peu-près, & nous y prîmes même un ſupplément de vivres, aſſez conſidérable pour gagner *O-Taïti*, où j'étois sûr de trouver beaucoup de rafraîchiſſemens. Je fus bien-aiſe d'ailleurs d'avoir une occaſion d'améliorer le ſort de ce bon peuple, en lui laiſſant des animaux utiles; j'ajouterai que les quadrupedes, deſtinés pour *O-Taïti*, reprirent des forces dans les pâturages de *Tongataboo:* en un mot, nous tirâmes une multitude d'avantages de notre ſéjour aux *Iſles des Amis*. Rien ne troubla nos plaiſirs; & la pourſuite du grand objet de notre voyage, n'en ſouffrit pas, car la ſaiſon de marcher au Nord, étoit paſſée, comme je l'ai déjà dit, lorſque je pris la réſolution de gagner ces terres.

Outre l'utilité immédiate dont cette relâche

fut pour nous, & pour les habitans des *Isles des Amis*, les Navigateurs Européens, qui feront la même route, profiteront des connoissances que j'ai acquises sur la Géographie de cette partie de l'Océan Pacifique ; & les Lecteurs Philosophes, qui aiment à étudier la nature humaine, dans tous les degrés de la civilisation, & qui se plaisent à recueillir des faits exacts sur les habitudes, les usages, les arts, la religion, le gouvernement & la langue des peuplades qui habitent les contrées lointaines du globe, nouvellement découvertes, jugeront peut-être instructifs & amusans les détails que je puis leur donner, touchant les Insulaires de cet Archipel. Je vais exposer, avec une fidélité scrupuleuse, les remarques que j'ai faites.

1777. Juillet.

Les articles les plus propres aux échanges avec les Naturels, sont en général les meubles, les outils & les instrumens de fer. Ils recherchent beaucoup les grandes & les petites haches, les clous de fiche, ou les clous d'une moindre grosseur, les rapes, les limes & les couteaux. Ils estiment aussi beaucoup les étoffes rouges, les toiles blanches ou de couleur ; les miroirs & les grains de verre : les grains bleus obtiennent la préférence sur tous les autres, & les blancs sont ceux dont ils font le moins de cas. On nous

1777. Juillet.

donnoit un cochon pour un collier de grains de verre bleus. Il faut obſerver que les choſes purement agréables, feront quelquefois plus ou moins recherchées. Lorſque nous abordâmes à *Annamooka*, pour la premiere fois, les Naturels vouloient à peine échanger leurs fruits contre des grains de verre bleus; mais Féenou étant arrivé, ce perſonnage important les mit à la mode, & ils acquirent la valeur dont je parlois tout-à-l'heure.

Avec les articles que je viens d'indiquer, on obtiendra tous les rafraîchiſſemens que produiſent ces Iſles, c'eſt-à-dire, des cochons, des volailles, du poiſſon, des ignames, du fruit à pain, des bananes, des noix de cocos, des cannes de ſucre, & en général, les diverſes proviſions qu'offrent O-*Taïti*, ou les autres Iſles de *la Société*. Les ignames des *Iſles des Amis* ſont excellentes, &, quand elles ſe trouvent à leur point de maturité, elles ſe gardent très-bien à la mer; mais le porc, le fruit à pain, & les bananes, d'une aſſez bonne qualité d'ailleurs, ne valent pas les mêmes articles tirés d'O-*Taïti*, & des Terres des environs.

L'eau parfaitement douce, dont les vaiſſeaux ont ſi grand beſoin, dans les longs voyages, eſt rare ſur ces terres : on en trouve, il eſt vrai,

fur chacune; mais en trop petite quantité, ou en des lieux trop incommodes pour les Navigateurs. Cependant, comme les *Isles des Amis* offrent des provisions, & sur-tout des noix de cocos en abondance, les vaisseaux, dont les équipages n'auront pas trop de délicatesse, pourront se contenter de l'eau qu'on y rencontre. Tandis que nous mouillions au-dessous de *Kotoo*, à notre retour de *Hapaee*, quelques-uns des Habitans de *Kao* nous apprirent qu'il y a dans leur Isle, un ruisseau qui descend des montagnes, & qui porte ses eaux à la mer, au côté Sud-Ouest, c'est-à-dire, au côté qui est en face de *Toofoa*. Il est aisé de reconnoître *Toofoa* à son élévation, ainsi qu'au volcan considérable, dont j'ai déjà parlé, & dont nous vîmes toujours sortir de la flamme & de la fumée. Ces détails sur le ruisseau de *Kao* sont d'autant plus intéressans, que, selon le rapport des Naturels, cette partie de la côte présente un mouillage. On nous assura que la pierre noire, qui sert à ces peuplades de haches & d'autres outils, vient de Toofoa.

1777. Juillet.

Il faut comprendre, sous la dénomination générale d'*Isles des Amis*, non-seulement le grouppe de *Hapaee*, que j'ai visité, mais aussi toutes les terres découvertes au Nord à-peu-près au même Méridien, & d'autres qu'aucun Navigateur

1777. Juillet.

Européen n'a apperçu jufqu'ici. Chacune d'elles dépend, à quelques égards, de *Tongataboo*, qui, fans avoir la plus grande étendue, eft la Capitale & le fiege du gouvernement.

Selon les informations que nous reçûmes à *Tongataboo*, cet Archipel eft fort vafte. Les Naturels nous indiquerent plus de cent cinquante Ifles; ils firent ufage de feuilles d'arbres pour en déterminer le nombre, & M. Anderfon dont le zele & l'activité étoient infatigables, vint à bout d'en favoir les noms. Ils en comptoient quinze d'élevées & montueufes comme *Toofoa* & *Eooa*, & trente-cinq de grandes. Nous n'en vîmes que trois de ces dernieres, *Hapaee*, (regardée par les Infulaires comme une feule Ifle,) *Tongataboo* & *Eooa* : je ne puis rien dire des trente-deux que nous n'avons pas apperçues, fi ce n'eft qu'elles doivent être plus étendues qu'*Annamooka*, car les perfonnes qui nous donnerent ces détails, la mettoient au nombre des petites Ifles : il eft vrai que plufieurs de celles-ci font des rochers ou des bancs de fable inhabités. J'en ai indiqué au moins foixante-une fur ma Carte des *Ifles des Amis* & fur le plan du havre de *Tongataboo*; j'y renvoie les Lecteurs. C'eft aux Navigateurs futurs à déterminer exactement la pofition & l'étendue d'environ cent autres qui fe

trouvent dans ce parage, que nous n'avons pas eu occaſion d'examiner, & dont nous ne connoiſſons l'exiſtence que par le témoignage de quelques-uns des Naturels du pays. En voici la liſte; je la publie, pour faciliter les recherches qu'on fera après nous. 1777. Juillet.

Noms des Iſles des AMIS *& des autres de ce parage, dont les Habitans d'*ANNAMOOKA, *de* HAPAEE *& de* TONGATABOO *nous ont parlé.* (*a*)

Komooefeeva.	Faſeene.
Kollalona.	Taoonga.
Felongaboonga.	Kobakeemotoo.
Kovereetoa.	Noogooſaeeou.
Fonogooeatta.	Koreemou.
Modooanoogoono.	Failemaia.
Ogoo.	Koweeka.
Tongooa.	Konookoonama.
Koooa.	Kooonoogoo.
Fonooa eka.	Geenageena.
Vavaoo.	Kowourogoheefo.
Koloa.	Kottejeea.

(*a*) On a marqué en lettres italiques les Iſles auxquelles les Naturels donnent une grande étendue.

1777.
Juillet.

Kokabba.
Boloa.
Toofagga.
Loogoobahanga.
Taoola.
Maneeneeta.
Novababoo.
Golabbe.
Vagaeetoo.
Gowakka.
Goofoo.
Mafanna.
Kolloooa.
Tabanna.
Motooha.
Laoakabba.
Toofanaetollo.
Toofanaelaa.
Kogoopoloo.
Havaeeecke.
Tootooeele.
Kongahoonoho.
Komella.
Kooababoo.
Konnetale.
Komongoraffa.
Kotoolooa.

Kologobeele.
Kollokolahee.
Matageefaia.
Mallajee.
Mallahahee.
Gonoogoolaiee.
Toonobai.
Konnevy.
Konnevao.
Moggodoo.
Looamoggo.
Fonooaooma.
Fonooonneonne.
Wegaffa.
Fooamotoo.
Fonooalaiee.
Tattahoi.
Latte.
Nevafo.
Feejee.
Oowaia.
Kongaiavahoi.
Kotooboo.
Komotte.
Komoarra.
Kolaiva.
Koofoona.

Kouna-

1777. Juillet.

Konnagillelaiooo.	*Kongaireekee.*
Manooka.	*Tafeedoowaia.*
Leshainga.	*Hamoa.*
Pappataia.	*Neeootabootaboo.*
Loubatta.	*Fotoona.*
Oloo.	*Vytoboo.*
Takounove.	*Lotooma.*
Kopaoo.	*Toggelao.*
Kovooeea.	*Talava.*

Il me paroît sûr que les Isles du Prince *William*, découvertes & ainsi nommées par Tasman, sont comprises dans la liste que je viens de donner; car, durant notre relâche à *Hapaee*, l'un des Naturels me dit qu'on trouve au Nord-Ouest de cette terre, & à trois ou quatre jours de navigation, un grouppe d'Isles composé de plus de quarante. Les Journaux du voyage de Tasman n'assignent pas d'autre position aux Isles du Prince *William*. (*a*)

(*a*) Tasman vit dix-huit ou vingt de ces petites Isles, dont chacune étoit entourée de bancs de sable, de bas-fonds & de rochers. Quelques Cartes leur donnent le nom de Bancs de *Heemskirk*. Voyez la Collection des Voyages à la Mer Pacifique du Sud, par M. Dalrymple, *Vol. II*, *pag.* 183; & la Collection de Harris, *Vol. I*, *pag.* 325, édition de Campbell.

1777. Juillet.

Il y a lieu de croire auſſi, que les Iſles *Keppell* & *Boſcawen*, découvertes par le Capitaine Wallis, en 1765, s'y trouvent également, qu'elles ſont non-ſeulement connues aux Iſles des Amis, mais qu'elles dépendent du même Souverain. Je produirai ſur ce point un témoignage qui me ſemble déciſif. Demandant un jour au Roi Poulaho, comment les habitans de *Tongataboo* avoient acquis la connoiſſance du fer, & d'où ils avoient tiré un outil de ce métal que j'apperçus parmi eux, lorſque je relâchai ſur cette terre, en 1773; il me répondit qu'il venoit d'une Iſle nommée *Neeootabootaboo.* Je continuai mes queſtions, & je voulus ſavoir s'il avoit oui dire de qui le tenoient les Inſulaires de *Neeootabootaboo.* Je le trouvai bien inſtruit de ces détails : il m'apprit que l'un d'eux vendit à un vaiſſeau qui relâcha dans leur pays, une maſſue pour cinq clous, & que les cinq clous avoient été envoyés à *Tongataboo;* il ajouta que juſqu'alors il n'avoit point vu de fer : ainſi, celui que laiſſa Taſman, devoit être uſé & oublié depuis long-temps. Je fis des recherches particulieres ſur la poſition, l'étendue & la forme de l'Iſle; je témoignai le deſir d'apprendre à quelle époque ce vaiſſeau relâcha, quelle fut la durée de ſon ſéjour, & s'il y avoit plus d'un bâtiment.

Le Roi paroiſſoit connoître ce qui avoit rapport à ce fait important ; il me répondit qu'il n'y avoit qu'un vaiſſeau, que ce vaiſſeau ne mouilla point, & qu'il s'éloigna de l'Iſle après avoir envoyé un canot à terre. Pluſieurs circonſtances me perſuaderent, que l'arrivée de ce vaiſſeau étoit aſſez récente ; ſelon ce qu'il me dit, il y a deux Iſles l'une près de l'autre ; il les avoit parcourues toutes deux ; il me décrivit la premiere, comme étant élevée & en forme de pic de même que *Kao*, & il l'appelloit *Kootahee ;* il me repréſenta comme beaucoup plus baſſe, la ſeconde, où débarquerent quelques perſonnes du vaiſſeau, & il l'appelloit *Neeootabootaboo*. Il ajouta, que les habitans des deux Iſles ſont de la même race que ceux de *Tongataboo ;* qu'ils conſtruiſent leurs pirogues de la même maniere ; qu'ils ont des cochons & des volailles, & en général les mêmes productions végétales. Le vaiſſeau dont me parla le Roi, doit être le *Dauphin*, le ſeul bâtiment ſans conſerve, que je ſache avoir touché dans ces derniers temps à quelques-unes des Iſles de cette partie de la mer Pacifique, avant ma premiere relâche aux *Iſles des Amis*. (*a*)

1777. Juillet.

(*a*) Voyez le Voyage du Capitaine Wallis, dans la Collection de Hawkeſworth, *Vol. I*, *pag.* 492

1777. Juillet. *Hamoa*, *Vavaoo* & *Feejee*, dont on nous parla beaucoup, font les Isles les plus considérables de ces environs qu'on nous ait indiquées. On nous les repréfenta comme plus grandes que *Tongataboo*. Je préfume que ces terres n'ont été apperçues d'aucun Européen : Tafman marque, il eft vrai, fur fa Carte, une Isle à l'endroit où je fuppofe *Vavao*, c'eft-à-dire, par environ 19d de latitude-Sud; (*a*) mais il donne

& 494 de l'original. Le Capitaine Wallis dit que ces deux Isles font *élevées;* mais il obferve que l'une a la forme d'*un pain de fucre*, d'où l'on peut conclure qu'elle a plus d'élévation que l'autre, & qu'elle reffemble beaucoup à *Kao*. En comparant les détails donnés par Poulaho au Capitaine Cook, avec le Journal du Capitaine Wallis, il paroît sûr que l'Isle *Bofcawen* eft l'Isle *Kootahee*, & l'Isle *Keppel*, l'Isle *Neeootabootaboo*. La derniere eft une des Terres étendues, marquées dans la lifte précédente. Le Lecteur, averti déjà que les Navigateurs écrivent, d'une maniere très-différente, les mots prononcés par les Naturels, jugera que *Kottejeca* & *Kootahee* font la même Isle.

(*a*) M. Dalrymple & Campbell, qui ont imprimé les Journaux du Voyage de Tafman, ne difent pas qu'il ait vu cette Isle. La Carte à laquelle renvoie le Capitaine Cook, eft vraifemblablement celle qu'on trouve dans la Collection des Voyages de Dalrymple, où la route de Tafman eft indiquée d'une

peu d'étendue à cette terre ; au-lieu que *Vavaoo*, selon le témoignage unanime de nos Amis de *Tongataboo*, est plus grande que cette derniere Isle, & a de hautes montagnes. J'y serois allé, & j'aurois accompagné Féenou lorsqu'il s'y rendit de *Hapaee*, s'il ne m'avoit pas découragé, en me disant faussement qu'elle est peu considérable, & même qu'on n'y trouve point de havre. Poulaho, c'est-à-dire, le Roi, m'assura bientôt qu'elle est grande, qu'elle offre non-seulement toutes les productions de *Tongataboo*, mais qu'elle a l'avantage particulier de posséder un ruisseau d'eau douce & un havre aussi beau que celui de la Métropole des *Isles des Amis*. Il proposa de me servir de guide, si je voulois faire le voyage ; il en vint jusqu'à me dire, que je pourrois le tuer, si tout ce qu'il m'assuroit n'étoit pas vrai. Ses assertions ne me laisserent aucun doute, & je fus convaincu que Féenou, par des vues d'intérêt, avoit cherché à m'induire en erreur.

1777. Juillet.

Hamoa, qui dépend aussi de *Tongataboo*, gît au Nord-Ouest de *Vávao*, à deux jours de navigation. Si je crois tout ce qu'on m'en a dit,

maniere exacte. On y voit plusieurs petits Islots sur le parage dont il est ici question.

1777. Juillet. elle eſt la plus grande des *Iſles des Amis*, elle a des havres & de la bonne eau, & on y trouve en abondance chacune des productions de ces terres; Poulaho y réſide ſouvent. Il paroît que les habitans ſont très-eſtimés à *Tongataboo*, car on nous apprit que les chants & les danſes exécutés devant nous, étoient copiés ſur les leurs, & nous vîmes quelques maiſons, qu'on nous aſſura avoir été bâties ſur le modele des maiſons de *Hamoa*. M. Anderſon, qui faiſoit des recherches continuelles ſur les langues des peuples de la mer du Sud, recueillit les trois mots ſuivans du dialecte de *Hamao*.

Tamolao, (*a*) un homme, Chef du pays.
Tamaety, une femme qui a de l'autorité dans l'Iſle.
Solle, un homme du peuple.

(*a*) On a vu, dans pluſieurs des notes précédentes, des extraits des *Lettres édifiantes & curieuſes*, qui prouvent la conformité des uſages des habitans des Iſles *Carolines*, avec les coutumes que le Capitaine Cook a trouvées ſur des Iſles de la Mer Pacifique du Sud, très-éloignées les unes des autres. Cette reſſemblance toutefois laiſſe encore des doutes ſur l'identité d'origine des peuplades de ces Terres; car on peut dire, avec raiſon, que le développement ſeul des facultés de la nature humaine, introduit les

D'après les instructions qu'on nous a données, *Feejee* gît au Nord-Ouest-quart-Ouest de 1777. Juillet.

---

mêmes usages chez des peuples séparés par un grand espace, & qu'on observe les mêmes habitudes dans tous les siecles, & dans toutes les parties du globe, parmi les hommes qui sont au même degré de civilisation; le Lecteur cependant n'appliquera peut-être pas cette remarque à la conformité dont on parle ici, s'il veut bien saisir la distinction que je vais faire. Les usages fondés sur des besoins communs à toute l'espece humaine, & bornés à l'application des méthodes qui peuvent satisfaire ces besoins, ne supposent pas, malgré leur conformité, que ceux qui les suivent se sont imités, les uns les autres, ou qu'ils tirent leur origine de la même souche; car l'homme a par-tout la même sagacité, & les moyens de satisfaire un besoin particulier, sont en petit nombre, sur-tout dans les pays également incultes. Ainsi, les Tribus les plus éloignées, celles, par exemple, de la *Terre de Feu*, & celles qui habitent les Isles situées à l'Est du *Kamtschatka*, peuvent produire du feu de la même maniere, en frottant deux bâtons, sans donner lieu de croire que l'une a imité l'autre, ou tiré cette invention d'une source commune. Il n'en est pas ainsi des usages qui ne tirent point leur origine d'un principe général de la nature humaine, & qui ne doivent leur établissement qu'aux fantaisies & aux modes infiniment variées des diverses peuplades. Les coutumes des Insulaires de la partie septentrionale & de la partie méridionale de la Mer Pacifique, d'après lesquelles nous avons jugé

Tongataboo, à trois jours de navigation. On
1777. nous en parla comme d'une terre élevée, mais
Juillet.

---

que les différentes Tribus viennent de la même souche, sont évidemment de la derniere espece. Puisque les Habitans de *Mangeea* & ceux des *Nouvelles Philippines*, pour donner des marques de respect à un homme ou à une femme, frottent sa main sur leurs visages, il est clair qu'ils ont appris à la même école cette maniere de saluer. Si les esprits trop livrés au scepticisme, ne se rendent point, j'ajouterai qu'il me paroît difficile de ne pas convenir de l'identité de race, dans le cas présent; qu'à la preuve, tirée de la conformité des usages, on peut en joindre ici une nouvelle, encore plus incontestable, celle de la conformité des idiômes. Le Capitaine Cook nous apprend que le mot de *Tamoloa* signifie *un Chef*, à *Hamoa*, l'une des Isles des *Amis*, & on voit dans les *Lettres édifiantes & curieuses*, que les Habitans des Isles *Carolines* appellent du même nom les principaux du pays. Deux notes insérées plus haut offrent des passages du Pere Cantova, où ce Missionnaire parle des Tamoles de ces dernieres Isles; il emploie ce terme au moins douze fois dans le cours de quelques pages. Je vais transcrire un passage absolument décisif, qui rend superflue toute autre citation. « L'autorité du Gouvernement se partage en- » tre plusieurs Familles Nobles, dont les Chefs s'ap- » pellent *Tamoles*. Il y a outre cela dans chaque Pro- » vince un principal *Tamole*, auquel tous les au- » tres sont soumis. » *Lettres édifiantes & curieuses*, tom. XV, pag. 312.

très-fertile, où il y a beaucoup de cochons, de chiens, de volailles, & toutes les efpeces de fruits & de racines qu'on trouve dans ces parages : on nous affura qu'elle eft beaucoup plus étendue que *Tongataboo*, dont elle ne dépend pas, ainfi que les autres Ifles de cet Archipel; que *Feejee* & *Tongataboo* font fouvent en guerre. Plufieurs circonftances nous firent connoître que les habitans de *Tongataboo* redoutent beaucoup les Infulaires de *Feejee* : pour exprimer le fentiment de leur infériorité, ils avoient coutume de plier leur corps en avant, & de fe couvrir de leurs mains le vifage : il ne faut pas s'étonner de l'effroi qu'infpiroient les Naturels de *Feejee*, car la dextérité avec laquelle ils manient l'arc & la fronde, les rend redoutables, & comme ils mangent, à l'exemple des Zélandois, les guerriers qu'ils tuent dans les batailles, cet ufage abominable, ajoute encore à la frayeur de leurs voifins. Les Habitans de *Tongataboo*, qui les accufoient d'être cannibales, ne les ont point calomniés ; car plufieurs perfonnes de *Feejee* que nous interrogeâmes, convinrent du fait.

1777. Juillet.

Puifque je parle des Antropophages, je demande à ceux qui foutiennent que le défaut de fubfiftances a déterminé les premiers Cannibales

à manger de la chair humaine, ce qui a déterminé les habitans de *Feejee* à conserver cet usage au milieu de l'abondance. Les Insulaires de *Tongataboo*, qui, sans doute par crainte, s'efforcent de vivre en paix avec leurs farouches voisins, les détestent beaucoup : cependant ils vont quelquefois les combattre, & ils rapportent du pays ennemi des trophées de plumes rouges, qu'on trouve en grande quantité à *Feejee*, & qui sont très-estimées aux *Isles des Amis*, ainsi que je l'ai dit tant de fois. Lorsque les deux Isles sont en paix, la communication entre les deux terres est assez vive; il paroît qu'elles se connoissent depuis peu; autrement, *Feejee* ayant beaucoup de chiens, ce quadrupede se seroit répandu plutôt à *Tongataboo*, & aux Isles des environs, où j'en laissai les premiers couples en 1773. Les Naturels de *Feejee*, que nous rencontrâmes ici, étoient d'une couleur plus foncée, que celle des habitans des *Isles des Amis* en général ; l'un d'eux avoit l'oreille fendue, & le lobe si alongé, qu'il touchoit presque les épaules ; singularité que j'avois observée sur d'autres Isles de la mer du Sud dans mon second voyage. Il me parut qu'on avoit pour eux beaucoup d'égards ; au reste, la vivacité de leur esprit ne contribuoit peut-être pas moins à ce bon accueil, que la

1777. Juillet.

puiſſance & la cruauté de leur Nation. Leur pénétration eſt bien ſupérieure à celle des Naturels de *Tongataboo*, ſi j'en juge par quelques-uns de leurs ouvrages méchaniques que nous apperçûmes; ils ont des maſſues & des piques ſculptées de la maniere la plus adroite, des étoffes en compartimens, d'un deſſein exact, des nattes dont les couleurs ſont nuancées avec goût, & enfin des pots de terre & d'autres meubles, qui annoncent de très-habiles ouvriers.

J'ai dit que *Feejee* gît à trois jours de navigation de *Tongataboo* : ces peuplades n'ont d'autre méthode de meſurer la diſtance d'une Iſle à l'autre, que par le temps dont elles ont beſoin pour faire la traverſée ſur une de leurs pirogues. Voulant déterminer avec une ſorte de préciſion, l'eſpace que peuvent parcourir leurs embarcations par un vent modéré, dans un intervalle fixe, j'allai à bord d'un de ces petits bâtimens qui étoit ſous voile, & après diverſes expériences du Lock, je reconnus qu'en ſerrant le vent par une jolie briſe, elles font ſept nœuds ou ſept milles en une heure. J'en conclus qu'elles parcourent ſept ou huit milles par heure, avec les briſes qui ſoufflent ordinairement ſur ces parages. Mais la longueur d'un jour ne doit pas être ici comptée de vingt-quatre heures; car, en parlant

1777. Juillet. d'un jour de navigation, ils comprennent feulement l'intervalle qui fe trouve du matin au foir, c'eft-à-dire, dix ou douze heures au plus : ainfi, deux jours de voile défignent l'intervalle qu'il y a du matin du premier jour au foir du fecond. Ils fe guident fur le Soleil pendant le jour, & fur les étoiles pendant la nuit : lorfque l'obfcurité de l'atmofphere leur ôte ce moyen de direction, les points d'où viennent les vents & les vagues leur fervent de bouffole. Si le vent & les vagues changent de route au moment où le ciel eft nébuleux, (ce qui n'arrive guères qu'alors, dans les parages qui font le théâtre du vent alifé) ils s'égarent, ils manquent fouvent le port où ils alloient, & on n'en entend plus parler. Le Lecteur fe fouvient de ce que nous avons dit des Compatriotes d'Omaï jettés à *Wateeoo*, par les courans & les tempêtes, & il paroît que les équipages, dont on ne reçoit plus de nouvelles, ne périffent pas toujours.

De tous les havres & de tous les mouillages que j'ai rencontrés parmi ces Ifles, celui de *Tongataboo* eft fans comparaifon le meilleur, non-feulement parce qu'il eft très-fûr, mais à raifon de fon étendue & de la bonté de fon fond. Les dangers que nous courûmes en y entrant du côté du Nord, doivent fervir de leçon, & j'exhorte

les Navigateurs à ne pas essayer cette route avec un vaisseau lourd : l'autre passage par lequel nous sortîmes, est beaucoup plus facile & beaucoup plus sûr. Ceux qui voudront entrer par le canal de l'Est, doivent gouverner sur la pointe Nord-Est de l'Isle, & longer la côte septentrionale, en la laissant, ainsi que les petites Isles à stribord, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le travers de la pointe orientale de l'entrée dans la *lagune*, & côtoyer ensuite le récif des petites Isles; en prenant cette route, ils passeront entre *Makkahaa* & *Manooafai*, ou la quatrieme & la cinquieme des Isles qu'on voit à la hauteur de la pointe Ouest de la *lagune* : on peut aussi passer entre la troisieme & la quatrieme Isles, c'est-à-dire, entre *Pangimodoo* & *Monooafai*; mais ce canal est bien plus étroit que l'autre. La marée est très-forte dans tous les deux ; le flot vient du Nord-Ouest, comme je l'ai déjà observé, & l'Ebbe suit la même direction ; mais je parlerai ailleurs des marées. Dès qu'on est au milieu de l'un des deux canaux, il faut serrer la côte de *Tongataboo*, & mouiller entre cette terre & *Pangimodoo*, devant une crique qui mene à la *lagune* où les canots peuvent entrer à mi-flot.

1777. Juillet.

Si *Tongataboo* a le meilleur havre, *Annamooka* offre la meilleure eau, qu'on ne peut pas

toutefois appeller bonne ; mais en creusant des
1777. puits près de l'étang, nous en trouvâmes d'assez
Juillet. passable. Cette derniere Isle gissant au centre du groupe, est d'ailleurs la mieux située pour tirer des rafraîchissemens des terres des environs. Outre la rade dans laquelle nous mouillâmes, & le havre qui est en-dedans de la pointe Sud-Ouest, il y a une crique dans le récif, qu'on voit en face de l'anse sablonneuse orientale, au côté septentrional de l'Isle où deux ou trois vaisseaux peuvent tenir en sûreté en s'amarrant de maniere à ne point éviter, & en établissant leurs ancres ou amarres de l'avant & de l'arriere sur les rochers.

J'ai déjà décrit les Isles *Hapaee ;* j'ajouterai seulement ici qu'elles se prolongent au Sud-Ouest-quart-Sud, & au Nord-Est-quart-Nord, l'espace d'environ dix-neuf milles. L'extrémité septentrionale gît par 19^{d} 39′ de latitude Sud, & 33′ de longitude à l'Est d'*Annamooka*. On trouve, dans l'intervalle qui les sépare les unes des autres, une multitude de petites Isles, de bancs de sable & de brisans ; ensorte que la meilleure route, pour y arriver sans danger, est celle que j'ai prise, ou d'arrondir par le Nord, selon la position du vaisseau qui veut y aborder. *Lefooga*, en travers de laquelle nous mouillâmes, est la plus fertile des Isles qu'on nomme *Hapaee ;*

elle est aussi la plus peuplée : elle offre un mouillage le long du côté Nord-Ouest ; mais il sera néceſſaire de bien examiner le local, avant d'amarrer ; car, lors même que la sonde rapporteroit un beau sable, on y rencontrera des rochers aigus de corail qui couperont bientôt les cables. 1777. Juillet.

Je renvoie à la carte ceux qui desireront de plus grands détails nautiques sur les *Isles des Amis* : chacune de ses parties a été rédigée avec autant d'exactitude que les circonstances l'ont permise. Il faut aussi y recourir, si l'on veut connoître les divers mouillages des vaisseaux, & leurs routes de l'une à l'autre de ces terres. Je grossirois mon Journal, sans amuser ni instruire le Public, si je parlois de tous les relevemens que nous prîmes, ou de toutes les manœuvres que nous fîmes, pour revirer de bord, &c.

J'omets ici plusieurs remarques géographiques, qui se trouvent dans la relation de mon second voyage ; (*a*) je renvoie d'ailleurs aux observations que j'y ai insérées (*b*) sur les habitans, les mœurs & les arts des *Isles des Amis* : en général, je n'ai rien découvert depuis qui m'oblige

(*a*) Tome I, pages 211, 213 de l'original.
(*b*) Ibid. Pages 213 & les suivantes de l'original.

1777. Juillet.

de changer d'opinion. Je me borne donc à quelques particularités intéressantes, qu'on n'y rencontre pas, ou qui y sont exposées d'une maniere inexacte & imparfaite, & aux choses qui peuvent éclaircir davantage le récit que j'ai fait de nos entrevues avec les Insulaires.

On imagine sans doute qu'ayant passé près de trois mois parmi eux, je suis en état de répondre à toutes les difficultés, & de donner une description satisfaisante de leurs usages, de leurs opinions & de leurs institutions civiles & religieuses : cette opinion paroît d'autant mieux fondée, que nous avions à bord un Naturel de la Mer du Sud, qui entendoit la langue du pays & la nôtre, & qui sembloit très-propre à nous servir d'Interprete; mais le pauvre Omaï ne nous fut pas aussi utile sous ce rapport, qu'on est tenté de le croire. A moins que l'objet ou la chose que nous voulions connoître, ne se trouvât sous nos yeux, nous avions bien de la peine à acquérir des connoissances imparfaites. Nous faisions cent méprises, & Omaï étoit encore plus sujet à ces méprises que nous; car, n'ayant point de curiosité, il ne s'avisa jamais de recueillir des observations pour lui-même, &, quand il étoit disposé à nous procurer des éclaircissemens, ses idées étoient si bornées, peut-être si différentes

des

des nôtres, & ses explications si confuses, qu'elles embrouilloient nos recherches, au-lieu de nous instruire. J'ajouterai que nous ne rencontrions guères, parmi les Naturels, un homme assez habile, & d'assez bonne humeur, pour nous donner les informations que nous desirions. La plupart d'entr'eux n'aimoient pas nos questions, que vraisemblablement ils jugeoient oiseuses. Le poste que nous occupions à *Tongataboo*, où nous demeurâmes le plus de temps, étoit d'ailleurs très-défavorable. Nous nous trouvions dans une partie de l'Isle, où il n'y a guères d'autres habitans que des pêcheurs. C'étoit constamment un jour de fête, pour ceux que nous allions voir, ou qui venoient nous rendre visite; ensorte que nous eûmes bien peu d'occasions d'examiner quelle est la maniere de vivre habituelle des Insulaires. On ne s'étonnera donc pas, si nous développons, d'une maniere incomplete, plusieurs points relatifs à leurs usages domestiques : au reste, nous nous sommes efforcés de remédier à ces désavantages, par des observations continuelles. Je dois à M. Anderson une grande partie de la fin de ce Chapitre & du Chapitre suivant : ce qui a rapport à la Religion & à la langue de ces peuplades, est entiérement de lui; &, sur les autres objets, j'ai exprimé à-peu-près dans les

1777. Juillet.

termes de ſon Journal, des Remarques qui s'accordent avec les miennes.

1777. Juillet.

Les Naturels des *Iſles des Amis* excedent rarement la taille ordinaire (nous en avons cependant meſuré quelques-uns qui avoient plus de ſix pieds) mais ils ſont très-forts & bien faits, ſur-tout aux cuiſſes, aux jambes & aux bras. En général, leurs épaules ont beaucoup de largeur; &, quoique leur ſtature muſculeuſe, qui paroît la ſuite d'un grand exercice, annonce plus la vigueur que la beauté, pluſieurs offrent réellement une belle figure. On eſt ſurpris de la variété de leurs traits, & il n'eſt guères poſſible de les caractériſer par une conformité générale. On peut dire qu'il eſt très-commun d'y voir des pointes de nez épatées; mais, d'un autre côté, nous avons apperçu cent viſages pareils à ceux des Européens, & de véritables nez aquilins. Ils ont les yeux & les dents d'une bonne qualité; mais les dents ne ſont ni ſi blanches, ni ſi bien rangées que celles qu'on rencontre ſouvent parmi les peuplades de la Mer du Sud. Au reſte, pour balancer ce défaut, il y a peu de ces levres épaiſſes ſi communes dans les Iſles de l'Océan Pacifique.

On reconnoît moins les femmes à leurs traits, qu'à la forme générale de leur corps, qui n'offre

pas ordinairement l'embonpoint nerveux de celui des hommes. La phyſionomie de quelques-unes eſt ſi délicate, qu'elle indique leur ſexe, & qu'elle a droit aux éloges qu'on donne à la beauté & à la douceur du viſage; mais les phyſionomies de cette eſpece ſont aſſez rares. Au reſte, c'eſt la partie la plus défectueuſe; car le corps & les membres de la plupart des femmes ſont bien proportionnés, & il y en a qui pourroient ſervir de modeles aux Artiſtes. La petiteſſe & la délicateſſe extraordinaires de leurs doigts, comparables aux plus jolis doigts de nos Européennes, ſont ce qui les diſtingue davantage. 1777. Juillet.

La couleur générale de la peau eſt d'une nuance plus foncée que le cuivre brun; mais pluſieurs des hommes & des femmes ont un teint vraiment olivâtre : quelques-unes des perſonnes du ſexe ſont même aſſez blanches : leur blancheur vient probablement de ce qu'elles s'expoſent moins au Soleil; ainſi qu'une diſpoſition à l'embonpoint, dans un petit nombre des Principaux du pays, paroît être la ſuite d'une vie plus oiſive. Les Chefs offrent ſouvent auſſi une peau plus douce & plus propre : celle du bas-peuple eſt ordinairement plus noire & plus groſſiere, ſur-tout dans les parties qui ne ſont pas couvertes, différence qu'il faut peut-être attribuer à des

maladies cutanées. Nous vîmes à *Hapaee* un
1777. homme & un petit garçon, & à *Annamooka*,
Juillet. un enfant d'une blancheur parfaite. On a trouvé de pareils individus chez tous les peuples noirs; mais je présume que leur couleur est plutôt une maladie, qu'un phénomene de la nature.

A tout prendre néanmoins, il y a peu de défectuosités ou de difformités naturelles parmi eux: nous en rencontrâmes deux ou trois qui avoient les pieds tournés en-dedans, & quelques-uns affligés d'une sorte de cécité, occasionnée par un vice de la *cornée*. Ils sont sujets à d'autres maladies : les dartres, qui semblent affecter la moitié des Insulaires, & qui laissent après elles des taches blanchâtres & serpentines, sont la maladie la plus commune ; mais elle est moins grave qu'une seconde très-fréquente, laquelle se manifeste sur toutes les parties du corps, en larges ulceres qui ont de grosses bordures blanches, & qui jettent une matiere légere & claire. Nous vîmes quelques-uns de ces ulceres très-virulens; & les Naturels, qui en avoient sur le visage, inspiroient le dégoût. Nous en vîmes plusieurs de guéris, ou sur le point de l'être ; mais dans ces cas, les malades avoient perdu le nez, ou ils en avoient perdu la plus grande partie. Comme nous savions, de maniere à n'en pouvoir

douter, (*a*) que les habitans des *Isles des Amis* étoient sujets à cette maladie dégoûtante, avant mon second Voyage, & que les Naturels en convenoient; malgré la conformité des symptômes, elle ne peut être l'effet du virus vénérien, à moins qu'on ne suppose que nous n'avons pas apporté ici la maladie vénérienne en 1773. Il est sûr que nous l'y avons trouvée en 1777; car, peu de jours après notre arrivée, quelques-uns de mes gens la prirent; & je sentis avec regret, que je m'étois en vain donné, lors de ma premiere relâche, tous les soins possibles, pour prévenir l'introduction d'une calamité aussi terrible. Ce qui est extraordinaire, les Naturels ne semblent pas s'en occuper beaucoup, & nous vîmes peu de traces de ses effets destructifs; vraisemblablement le climat & leur régime affoiblissent son venin. Il y a deux autres maladies répandues aux *Isles des Amis* : la premiere est une enflure coriace qui affecte les jambes & les bras, & les grossit extrêmement dans toute leur longueur, mais qui n'a rien de douloureux; la seconde est

1777.
Juillet.

(*a*) Voyez le second Voyage du Capitaine Cook, (tome II, page 20 de l'original.) M. Cook y parle d'un homme affligé de cette maladie, qu'il rencontra à *Annamooka* en 1773.

1777. Juillet. une tumeur de la même espece, qui vient aux testicules, & qui surpasse quelquefois la grosseur des deux poings. On peut d'ailleurs regarder comme des hommes très-sains, les habitans de ces contrées : nous n'avons pas rencontré, durant notre séjour, une seule personne détenue chez elle, pour cause de maladie. Au contraire, leur force & leur activité sont, à tous égards, proportionnées à la vigueur de leurs muscles; & ils déploient tellement l'une & l'autre dans leurs occupations habituelles, & dans leurs amusemens, qu'ils sont, à coup sûr, peu sujets aux maladies nombreuses, qui résultent de l'indolence, ou d'une maniere de vivre contraire à la Nature.

Leur contenance est gracieuse & leur démarche ferme; ces avantages leur paroissent si naturels & si nécessaires, qu'en nous voyant tomber souvent sur les racines des arbres, ou les inégalités du terrein, ils rioient de notre mal-adresse, plus que de toute autre chose.

Leurs physionomies expriment à un point remarquable la douceur & l'extrême bonté de leur caractere; on n'y apperçoit pas le moindre trait de cette aigreur farouche, qu'on remarque sur le visage des peuples qui vivent encore dans un état de barbarie. Leur maintien est si calme, ils ont

tant d'empire sur leurs passions, & tant de fermeté dans leur conduite, qu'ils semblent assujettis dès l'enfance aux prohibitions les plus séveres; mais ils ont d'ailleurs de la franchise & de la gaieté, quoiqu'ils prennent quelquefois sous les yeux de leurs Chefs une sorte de gravité & un air sérieux, qui leur donnent de la roideur, de de la mauvaise grace & de la réserve. 1777. Juillet.

L'accueil amical qu'ont reçu tous les Navigateurs, montre assez les dispositions pacifiques des Naturels des *Isles des Amis*. Loin d'attaquer les étrangers ouvertement ou clandestinement, à l'exemple de la plupart des habitans de ces mers, on n'a pas à leur reprocher la plus légere marque d'inimitié; ils ont au contraire, à l'exemple des peuples civilisés, cherché à établir des communications par des échanges, c'est-à-dire, par le seul moyen qui réunit les différentes nations. Ils sont si habiles dans les échanges (ils les appellent *Fukatou*) que nous jugeâmes d'abord qu'ils s'étoient formés, en commerçant avec les Isles voisines; mais nous nous assurâmes ensuite qu'ils ne font point de trafic, ou qu'ils en font un très-peu considérable, excepté avec *Feejee*, d'où ils tirent des plumes rouges, & un petit nombre d'articles que j'ai indiqués plus haut. Il n'y a peut-être pas sur le globe de peuplade qui mette

plus d'honnêteté, & moins de défiance dans le
1777. commerce. Nous ne courions aucun risque à leur
Juillet. permettre d'examiner nos marchandises, & de les manier en détail, & ils comptoient également sur notre bonne foi. Si l'acheteur ou le vendeur se repentoient du marché, on se rendoit réciproquement, d'un commun accord, & d'une maniere enjouée, ce qu'on avoit reçu. En un mot, ils semblent réunir la plupart des bonnes qualités qui font honneur à l'homme, telles que l'industrie, la candeur, la persévérance, l'affabilité; & peut-être des vertus moins communes, que la briéveté de notre séjour ne nous a pas permis d'observer.

Le penchant au vol, universel & très-vif dans les deux sexes, & parmi les individus de tous les âges, est le seul défaut que nous leur connoissions. J'observerai toutefois que cette partie défectueuse de leur conduite, sembloit ne regarder que nous; car j'ai lieu de croire qu'ils ne se volent pas entr'eux plus souvent, peut-être pas aussi fréquemment qu'en d'autres pays, où les larcins de quelques personnes corrompues, ne nuisent point à la réputation du corps du peuple en général. Il faut avoir beaucoup d'indulgence pour les tentations & les foiblesses de ces pauvres Insulaires de la Mer Pacifique, à qui nous inspirons

les desirs les plus ardens, en leur montrant des objets nouveaux, dont l'utilité ou la beauté fascinent leurs esprits. Le vol, parmi les nations civilisées & éclairées, annonce un caractere souillé par la bassesse, par une cupidité qui méprise les regles de la justice; par cette paresse qui produit l'extrême indigence, & qui néglige les moyens honnêtes de s'en affranchir. Mais on ne doit pas juger aussi sévérement les vols commis par les Naturels des *Isles des Amis*, & des autres Terres où nous avons abordé : ils paroissent résulter d'une curiosité, ou d'un desir très-pressant de posséder des choses qui étoient absolument nouvelles pour eux, & qui appartenoient à des étrangers très-différens de leur propre race. Si des hommes aussi supérieurs à nous en apparence, que nous le sommes à eux, arrivoient parmi nous avec des richesses aussi séduisantes que le sont les nôtres, pour des peuplades étrangeres aux arts, est-il sûr que nos principes de justice suffiroient pour contenir la plupart des individus de notre nation? La cause de leur penchant au vol, que je viens d'indiquer, paroît d'autant plus vraie, qu'ils volent tout indifféremment dès la premiere vue, avant de songer, le moins du monde, à se servir de leur proie d'une maniere utile : il n'en est pas de même parmi nous; le dernier de nos

1777.
Juillet.

1777. Juillet.

voleurs ne voudroit pas riſquer ſa réputation, ou s'expoſer au châtiment, ſans ſavoir d'avance l'uſage qu'il fera des choſes dérobées. Au reſte, la diſpoſition au vol de ces Inſulaires, très-déſagréable & très-incommode d'ailleurs, nous fournit un moyen de connoître la vivacité de leur intelligence; car ils commettoient les petits larcins avec beaucoup de dextérité, & les vols plus capitaux, avec une ſuite & des combinaiſons proportionnées à l'importance des objets. J'en ai donné une preuve frappante, en racontant, qu'ils eſſayerent d'enlever en plein jour une des ancres de la *Découverte*.

Leur chevelure eſt en général liſſe, épaiſſe & forte; celle d'un petit nombre d'entr'eux boucle naturellement. Elle eſt noire, preſque ſans exception; mais la plupart des hommes, & quelques-unes des femmes la peignent en brun ou en pourpre, & quelquefois en orangé. Ils produiſent la premiere couleur, en y mettant une forte d'enduit de corail brûlé, mêlé avec de l'eau; la ſeconde, en y appliquant des rapures d'un bois rougeâtre, délayées également dans de l'eau; & la troiſieme, en la parſemant, je crois, d'une poudre tirée du ſouchet des *Indes*.

Lorſque j'abordai ſur ces Iſles pour la premiere fois, je crus que les hommes & les femmes

étoient dans l'ufage de porter leurs cheveux courts; mais notre relâche ayant été plus longue cette fois, j'ai vu beaucoup de cheveux longs. Leurs modes, en ce point, font fi variées, qu'il eft difficile d'indiquer celle qui eft la plus répandue. Quelques-uns les portent coupés à l'un des côtés de la tête, tandis que la portion du côté oppofé a toute fa longueur; ceux-ci les ont coupés près, & peut-être rafés dans un endroit; ceux-là ont la tête rafe, excepté une feule touffe, qu'ils laiffent ordinairement près de l'oreille: d'autres les laiffent prendre toute leur croiffance, fans y toucher. Les femmes, en général, portent leurs cheveux courts; les hommes fe coupent la barbe, & les deux fexes s'arrachent les poils fous les aiffelles; j'ai déjà décrit de quelle maniere. Les hommes ont des piquetures d'un bleu foncé, depuis le milieu du ventre jufqu'à mi-cuiffes. Ils produifent ces piquetures, avec un inftrument d'os, rempli de dents: après avoir plongé les dents dans le fuc du *Doeedoee*, ils les impriment dans la peau, à l'aide d'un morceau de bois, & il en réfulte des points ineffaçables. Ils tracent ainfi des lignes & des figures fi variées & fi bien difpofées, qu'elles ont quelquefois de l'élégance. Les femmes ne fe *tatouent* que l'intérieur des mains. Le Roi n'eft point affujetti à

1777.
Juillet.

1777. Juillet.

cette coutume, il n'eſt pas obligé non plus de ſe faire, dans les temps de deuil, ces bleſſures, dont je parlerai tout-à-l'heure.

Les hommes ſont tous circoncis, ou plutôt *ſupercis*, car on leur coupe ſeulement un petit morceau de la partie ſupérieure du prépuce; ce qui l'empêche de recouvrir jamais le gland. Ils ne veulent pas autre choſe; ils diſent que la propreté leur a dicté cette opération.

L'habillement des femmes eſt le même que celui des hommes; il eſt compoſé d'une piece d'étoffe, ou d'une natte, (plus ordinairement de la premiere) large d'environ deux verges, & de deux & demie de longueur, & toujours aſſez long pour faire un tour & demi ſur les reins, où il eſt arrêté par une ceinture ou une corde. Il eſt double ſur le devant, & il tombe comme un jupon, juſqu'au milieu de la jambe. La partie, qui eſt au-deſſus des reins, offre pluſieurs plis; enſorte que ſi on la développe dans toute ſon étendue, il y a aſſez d'étoffes pour envelopper & couvrir les épaules, qui reſtent preſque toujours nues. Tel eſt, pour la forme, le vêtement général des deux ſexes. Les Inſulaires, d'un rang diſtingué, portent ſeuls de grandes pieces d'étoffes, & de belles nattes. Le bas-peuple s'habille de pieces plus petites, & très-ſouvent, il ne

porte qu'un pagne de feuilles de plantes, ou le *Maro*, qui eſt un morceau d'étoffe étroit, ou une natte reſſemblant à une ceinture : ils paſſent le *Maro* entre leurs cuiſſes, & ils en couvrent leurs reins. Il paroît deſtiné principalement aux hommes. Ils ont divers habits pour leurs grands *Haivas* ou fêtes; mais la forme eſt toujours la même; & les vêtemens les plus riches ſont plus ou moins garnis de plumes rouges. Je n'ai pu ſavoir à quelle occaſion les Chefs mettent leurs chapeaux de plumes rouges. Les hommes & les femmes ont quelquefois de petits bonnets compoſés de différentes matieres, pour ſe garantir le viſage du Soleil.

1777. Juillet.

La parure des deux ſexes eſt auſſi la même. Les ornemens les plus communs, ſont des colliers du fruit du *Pandanus*, ou de diverſes fleurs odoriférantes ; on leur donne, dans le pays, le nom général de *Kahulla*. Les Naturels ſuſpendent quelquefois ſur leur poitrine, de petites coquilles, l'aile & les os de la cuiſſe des oiſeaux, des dents de requins, &c. Ils portent ſouvent, à la partie ſupérieure du bras, une nacre de perle bien polie, ou un anneau de la même ſubſtance ſculpté ; ils ont d'ailleurs des bagues d'écaille de tortues, & des bracelets.

Les lobes de leurs oreilles, ſont percés en

1777. Juillet.

deux endroits, & ils y placent des morceaux cylindriques d'ivoire, d'environ trois pouces de long, qu'ils introduifent par l'un des trous, & qu'ils font fortir par l'autre, ou de petits rofeaux de la même grandeur, remplis d'une poudre jaune. Cette poudre, dont les femmes fe frottent tout le vifage, ainfi que nos dames fe mettent du rouge fur les joues, paroît être du fouchet des Indes pulvérifé. Nous avons vu fouvent le lobe d'une feule oreille percé d'un trou & non pas de deux.

La propreté du corps, eft ce qu'ils femblent préférer à tout; auffi fe baignent-ils fréquemment dans les étangs, qui ne paroiffent pas deftinés à autre chofe : (*a*) quoique l'eau de la plupart de ces étangs foit d'une puanteur infupportable, ils aiment mieux s'y laver que dans la mer; ils favent très-bien que l'eau falée gâte la peau; & lorfque la néceffité les oblige à prendre des bains dans l'Océan, ils ont ordinairement des cocos remplis d'une eau douce, dont ils

(*a*) On retrouve cet ufage parmi les Habitans des *Ifles Carolines ;* « ils font accoutumés à fe baigner, » trois fois le jour, le matin, à midi, & fur le » foir. » *Lettres édifiantes & curieufes*, tome 16, page 314.

ſont uſage pour détruire cette impreſſion. Ils recherchent beaucoup l'huile de la noix de cocos par la même raiſon ; non-ſeulement ils en jettent une quantité conſidérable ſur leur tête & ſur leurs épaules, ils ont ſoin de plus de s'en frotter tout le corps. Quand on n'a point vu l'effet de cette opération, on ne peut concevoir à quel point elle embellit la peau. Tous les Inſulaires cependant n'ont pas des moyens de ſe procurer de l'huile de cocos, & c'eſt ſans doute parce que le bas-peuple ne s'en ſert point, que ſa peau eſt moins fine & moins douce.

1777. Juillet.



CHAPITRE XI.

Occupations des femmes des Isles des Amis; *occupations des hommes ; agriculture ; construction des maisons ; outils, cordages & instrumens de pêche ; instrumens de musique ; armes, nourriture & maniere d'apprêter les alimens ; amusemens ; Mariages ; Cérémonies funebres ; Divinités du Pays ; idées sur l'ame & sur une autre vie. Temples ; Gouvernement ; hommages qu'on rend au Roi. Détails sur la Famille Royale. Remarques sur la Langue, & petit Vocabulaire de cet idiome. Observations nautiques & autres.*

1777. Juillet.

LA vie domestique des Insulaires des *Isles des Amis*, n'est pas assez laborieuse pour être fatigante, & pas assez oisive pour être accusée de paresse. La nature a été si prodigue envers eux, qu'ils ont rarement besoin de se livrer à beaucoup de travail ; & leur activité les empêchera toujours de se livrer à la mollesse. Par une heureuse combinaison des circonstances, leurs occupations habituelles sont en si petit nombre & de si

ſi peu de durée, qu'ils ont bien du temps pour leur récréation; le travail & les affaires ne viennent point troubler leurs amuſemens, & ils ne quittent ces amuſemens que lorſqu'ils en ſont raſſaſiés.

1777. Juillet.

Les occupations des femmes n'ont rien de pénible; elles font la plupart de leurs travaux, dans l'intérieur de la maiſon. Elles ſe trouvent chargées ſeules de la fabrique des étoffes. J'ai déjà décrit les procédés de cette manufacture, j'ajouterai ſeulement qu'il y a des étoffes de différens degrés de fineſſe. La plus groſſiere, dont ils forment de très-grandes pieces, ne reçoit l'impreſſion d'aucun modele. Parmi les eſpeces les plus fines on en voit de rayées, d'autres ſont à carreaux, ou ſur divers deſſeins de couleurs nuancées. Je ne dirai pas comment on applique les couleurs, car je n'ai pas été témoin de cette opération. Les étoffes en général réſiſtent quelque temps à l'eau, mais la plus luſtrée eſt la plus ſolide.

La ſeconde de leurs manufactures qui eſt auſſi confiée aux femmes, eſt celle des nattes, dont la texture & la beauté ſurpaſſent toutes les nattes que j'ai vues ailleurs. Quelques-unes en particulier ſont ſi ſupérieures à celles d'*O-Taïti*, que les Navigateurs peuvent en porter comme articles de commerce à la Métropole des *Iſles de la Société*. J'en ai diſtingué ſept ou huit ſortes qui

leur fervent de vêtemens ou de lits, & on en
1777. trouve beaucoup d'autres deftinées à des objets
Juillet. d'agrément ou de luxe. Ils tirent fur-tout ces dernieres de la partie membraneufe & coriace de la tige du bananier; les nattes qu'ils portent fe font avec le *Pandanus*, qu'ils cultivent pour cela, & auquel ils ne permettent jamais de fe former en tronc : les plus groffieres fur lefquelles ils dorment, viennent d'une plante appellée *Ewarra*. Les femmes emploient leurs momens de loifir, à des ouvrages moins importans; elles font, par exemple, une multitude de peignes, de petits paniers, avec la matiere premiere des nattes, avec la gouffe fibreufe de la noix de cocos, qu'elles treffent fimplement, ou qu'elles entrelacent de grains de verre; & ce qui fort de leurs mains a tant d'élégance & de goût, qu'un étranger ne peut s'empêcher d'admirer leur conftance & leur adreffe.

Le département des hommes eft plus laborieux & plus étendu. Ils font chargés de l'agriculture, de la conftruction des maifons & des pirogues, de la pêche & d'autres chofes relatives à la navigation. (*a*) Comme ils fe nourriffent

(*a*) Le Pere Cantova nous apprend que les travaux font diftribués de la même maniere aux *Ifles*

sur-tout de racines & de fruits cultivés, ils s'occupent sans cesse du travail de la terre, & ils semblent avoir porté l'agriculture au degré de perfection, que permet l'état où ils se trouvent. J'ai déjà parlé du vaste terrein qu'occupent les champs de bananiers; les districts plantés d'ignames, ne sont pas en moindre quantité : ces deux articles réunis sont, à l'égard du reste, dans la proportion de dix à un. S'il s'agit de planter des bananiers ou des ignames, ils creusent de petits trous, & ils ont soin d'extirper à l'entour l'herbe qui y croît : ces gramens ne tardent pas, dans un pays aussi chaud, à être privés de leur force végétative, & leurs détrimens deviennent bientôt un bon marnage. Les instrumens qu'ils emploient & qu'ils appellent *Hooo*, sont tout uniment des pieux de différentes longueurs, selon le degré de profondeur qu'ils veulent donner à la fouille. Les *Hooos* sont applatis & tranchans sur un bord de l'une des extrémités; les plus

1777. Juillet.

Carolines. « La principale occupation des hommes, » est de construire des barques, de pêcher & de » cultiver la terre. L'affaire des femmes est de faire » la cuisine, de mettre en œuvre une espece de » plante sauvage, & un arbre pour en faire de la » toile. » *Lettres édifiantes & curieuses*, tome 15, page 313.

1777. Juillet.

grands portent un morceau de bois fixé tranſverſalement, afin de le preſſer contre terre avec le pied, d'une maniere plus aiſée : quoique leur largeur ne ſoit pas de plus de deux à quatre pouces, c'eſt le ſeul inſtrument dont ils ſe ſervent pour fouiller & planter un terrein qui renferme un grand nombre d'arpens. Les plantations de bananiers & d'ignames, ſe trouvent rangées de maniere qu'on apperçoit des lignes régulieres & complettes, de quelque côté qu'on jette les yeux.

Les cocotiers & les arbres à pain, ſont diſperſés ſans aucun ordre; & ils ne ſemblent point donner de peine, lorſqu'ils ont atteint une certaine hauteur. On peut dire la même choſe d'un autre grand arbre qui produit une multitude de groſſes noix arrondies & comprimées, appellées *Eeefee*, & d'un arbre plus petit qui porte une noix ovale, avec deux ou trois amandes triangulaires, coriaces & inſipides, celui-ci eſt appellé *Mabba*, & les Naturels le plantent ſouvent autour de leurs maiſons.

En général, le *Kappe* forme des plantations aſſez vaſtes, mais irrégulieres. Les *Mawhahas* ſont entre-mêlés parmi d'autres productions, ainſi que le *Jeejee* & les ignames. J'ai remarqué fréquemment des ignames dans les intervalles des

bananiers. Les cannes de ſucre occupent ordinairement peu de terrein, & elles ne ſont pas clair-ſemées. Le mûrier papier dont les Naturels tirent leurs étoffes, eſt planté ſans ordre, mais ils lui laiſſent l'eſpace néceſſaire à ſa croiſſance, & ils ont ſoin de nettoyer ſes environs. Le *pandanus* eſt la ſeule plante qu'ils cultivent d'ailleurs pour leurs manufactures; les différens pieds ſont communément rangés ſur une ligne très-ſerrée, aux bords des champs mis en culture. Le *pandanus* cultivé, leur paroît ſi ſupérieur à celui qui vient naturellement, qu'ils lui donnent un nom particulier, d'où il réſulte qu'ils connoiſſent très-bien les améliorations que produit la culture.

1777. Juillet.

Il faut obſerver que cette peuplade qui montre beaucoup de goût & d'eſprit en pluſieurs choſes, en montre peu dans la conſtruction de ſes maiſons; au reſte, l'exécution en eſt moins défectueuſe que la forme. Celles du bas-peuple ſont de pauvres cabanes très-petites, & elles garantiſſent à peine de la rigueur du temps. Celles des Inſulaires d'un rang diſtingué, ſont plus grandes & mieux abritées, mais elles devroient être meilleures. Une maiſon de moyenne grandeur, a environ trente pieds de long, vingt de large & douze de hauteur; c'eſt, à proprement parler,

1777. Juillet.

grands portent un morceau de bois fixé tranfverfalement, afin de le preffer contre terre avec le pied, d'une maniere plus aifée : quoique leur largeur ne foit pas de plus de deux à quatre pouces, c'eft le feul inftrument dont ils fe fervent pour fouiller & planter un terrein qui renferme un grand nombre d'arpens. Les plantations de bananiers & d'ignames, fe trouvent rangées de maniere qu'on apperçoit des lignes régulieres & complettes, de quelque côté qu'on jette les yeux.

Les cocotiers & les arbres à pain, font difperfés fans aucun ordre; & ils ne femblent point donner de peine, lorfqu'ils ont atteint une certaine hauteur. On peut dire la même chofe d'un autre grand arbre qui produit une multitude de groffes noix arrondies & comprimées, appellées *Eeefee*, & d'un arbre plus petit qui porte une noix ovale, avec deux ou trois amandes triangulaires, coriaces & infipides, celui-ci eft appellé *Mabba*, & les Naturels le plantent fouvent autour de leurs maifons.

En général, le *Kappe* forme des plantations affez vaftes, mais irrégulieres. Les *Mawhahas* font entre-mêlés parmi d'autres productions, ainfi que le *Jeejee* & les ignames. J'ai remarqué fréquemment des ignames dans les intervalles des

La liſte de leurs meubles n'eſt pas longue ; ils ont un bowl ou deux, dans leſquels ils font la *Kava*, un petit nombre de gourdes, des coques de cocos, de petites eſcabelles de bois, qui leur ſervent de couſſins, & quelquefois une eſcabelle plus grande ſur laquelle s'aſſied le Chef ou le maître de la maiſon. 1777. Juillet.

La ſeule raiſon plauſible que je puiſſe donner de leur dédain, pour les ornemens de l'architecture de leurs chaumieres, c'eſt qu'ils aiment paſſionnément à ſe tenir en plein air. Ils ne mangent guères dans leurs maiſons ; ils y couchent, ils s'y retirent lorſque le temps eſt mauvais, & c'eſt tout l'uſage qu'ils ſemblent en faire. Le bas-peuple, qui paſſe une grande partie de ſa vie autour des Chefs, n'y va ordinairement que dans le dernier cas.

Leurs ſoins & leur dextérité pour ce qui a rapport à l'architecture navale, ſi je peux employer ce nom, excuſent la négligence que je viens de leur reprocher. La relation de mon ſecond Voyage, (*a*) donne la deſcription de leurs

(*a*) Vol. I, pag. 215 & 216 de l'original. Si l'on compare les détails donnés ici par le Capitaine Cook, avec ce que Cantova nous dit des pirogues des *Iſles Carolines*, on appercevra encore une grande conformité ſur ce point. Voyez *les lettres édifiantes & curieuſes*, pag. 286.

1777. Juillet.

pirogues, & de leur maniere de les construire ou de les manœuvrer, j'y renvoie les Lecteurs.

Des haches de cette pierre noire & polie, qu'on trouve en abondance à *Toofoa*, des dents de requin fixées sur de petits manches qui tiennent lieu de tarrieres, des limes composées de la peau grossiere d'une espece de poisson, attachées à des morceaux applatis de bois, plus minces d'un côté que de l'autre, & garnis aussi d'un manche, sont les seuls outils dont ils se servent pour construire leurs pirogues. Ces embarcations, qui sont les plus parfaits de leurs ouvrages méchaniques, leur coûtent beaucoup de temps & de travail; & on ne doit pas s'étonner s'ils en prennent tant de soin. Ils les construisent & ils les gardent sous des hangars; &, lorsqu'ils les laissent sur la côte, ils couvrent la partie supérieure de feuilles de cocotiers, afin de la garantir du soleil.

Si j'en excepte diverses coquilles, qui leur tiennent lieu de couteaux, ils n'emploient jamais d'autres outils. Au reste, ils ne doivent sentir la foiblesse & l'incommodité de leurs instrumens, que dans la construction des pirogues, ou la fabrique de quelques-unes de leurs armes; car ils ne font guères d'ailleurs que des meubles de pêche & des cordages.

Ils tirent leurs cordages des fibres de la gouffe de cocos; ces fibres n'ont que neuf ou dix pieds de long, mais ils les joignent l'une à l'autre en les tordant; ils en font ainfi des ficelles de l'épaiffeur d'une plume, & d'une très-grande longueur, qu'ils roulent en pelottes, & qu'ils réuniffent enfuite, pour avoir de gros cordages. Leurs lignes de pêche font auffi fortes & auffi unies, que les meilleures des nôtres. De grands & de petits hameçons forment le refte de leur attirail de pêche; les derniers font en entier de nacre de perle; mais les premiers font feulement recouverts de cette matiere. La pointe des uns & des autres eft ordinairement d'écaille de tortue; celle des petits eft fimple, & celle des grands barbelée. Ils prennent avec les grands, des bonites & des albicores; pour cela, ils adaptent à un rofeau de bambou, de douze ou quatorze pieds de long, l'hameçon fufpendu à une ligne de la même longueur. Le bambou eft affujetti par une piece de bois entaillée, pofée à l'arriere de la pirogue, &, à mefure que l'embarcation s'avance, elle traîne fur la furface de la mer, fans autre appât, qu'une touffe de lin qui fe trouve près de la pointe. Ils poffedent auffi une multitude de petites feines, dont quelques-unes font d'une texture très-délicate; ils s'en

1777. Juillet.

1777. Juillet.

ſervent pour pêcher dans les trous des récifs, au moment du reflux.

Leurs autres ouvrages méchaniques ſont ſurtout des flûtes de roſeau compoſées, des flûtes ſimples, des armes de guerre, & ces eſcabelles qui leur tiennent lieu de couſſins. Les flûtes compoſées ont huit, neuf ou dix roſeaux placés parallelement, mais dans une progreſſion qui n'eſt pas réguliere; car les plus longs ſont quelquefois au milieu, & il y en a pluſieurs de la même longueur. Je n'en ai vu aucun qui donnât plus de ſix notes; ils paroiſſent incapables d'en tirer une muſique dont nos oreilles puiſſent diſtinguer les divers ſons. (a) Les flûtes ſimples ſont des morceaux de bambou, fermés aux deux bouts, & garnis de ſix trous, deux deſquels ſont voiſins des extrémités; en jouant, ils ne font uſage que de deux des trous du milieu, & de l'un de ceux de l'extrémité. Ils bouchent la narine gauche avec le pouce de la main gauche; &, avec la narine droite, ils ſoufflent dans le trou de l'extrémité : ils mettent le doigt du milieu de la main gauche, ſur le premier trou de la gauche,

(a) On trouve, dans le ſecond Voyage de Cook, vol. I, pag. 221 de l'original, planche XXI, une figure de cette flûte de roſeau compoſée.

& l'index de la droite, ſur le trou inférieur de ce côté : ainſi, avec trois notes ſeulement, ils produiſent une muſique ſimple & agréable, qu'ils varient beaucoup plus qu'on ne le croiroit, vu l'imperfection de leur inſtrument. Ils ne paroiſſent pas goûter notre muſique, qui eſt ſi compliquée ; & cela vient peut-être de l'habitude d'entendre la leur, qui eſt compoſée de ſi peu de notes. Au reſte, ils trouvent du plaiſir à des chants plus groſſiers encore que les leurs ; car nous remarquâmes qu'ils écoutoient avec intérêt ceux de nos deux Zélandois, leſquels pouſſoient des ſons forts, qui n'avoient rien de mélodieux ou de muſical.

1777. Juillet.

Les armes qu'ils fabriquent, ſont des maſſues de différentes eſpeces, dont la ſculpture eſt très-longue, des piques & des dards. Ils ont des arcs & des fleches, qui ſemblent deſtinés ſeulement à leurs plaiſirs, à la chaſſe des oiſeaux, par exemple, & non pas à tuer leurs ennemis. Les eſcabelles ont à-peu-près deux pieds de long, quatre ou cinq pouces d'élévation, & environ quatre pouces de largeur; elles ſe courbent dans le milieu, & elles portent ſur quatre forts jambages, qui ont des pieds circulaires : elles ſont d'un ſeul morceau de bois noir ou brun, bien poli & incruſté d'ivoire. Ils incruſtent également d'ivoire,

les manches de leurs chasse-mouches, qu'ils sculp-
1777. tent d'ailleurs. Ils font avec de l'os, de petites
Juillet. figures d'hommes, d'oiseaux, & d'autres choses; travail qui doit être difficile, car ils n'emploient qu'une dent de requin.

Les ignames, les bananes, & les noix de cocos, forment la plus grande partie des végétaux dont ils se nourrissent; les cochons, les volailles, les poissons, & les coquillages de toute espece, sont les principaux articles de leurs nourritures animales, mais le bas-peuple mange des rats. L'igname, la banane, le fruit à pain, le poisson & les coquillages deviennent leur ressource habituelle aux diverses époques de l'année; les cochons, les volailles & les tortues paroissent être des friandises extraordinaires réservées pour les Chefs. L'intervalle entre les saisons des végétaux, doit être quelquefois considérable; car ils préparent une sorte de pain de banane, qu'ils tiennent en réserve : pour cela, ils déposent les fruits sous terre, avant qu'ils soient mûrs, & ils les y laissent jusqu'au moment de la fermentation; ils les en tirent alors, & ils en font de petites boules si aigres & de si mauvaise qualité, qu'ils préféroient souvent notre pain, quand même il étoit un peu moisi.

En général, ils cuisent leurs alimens au four,

de la même maniere qu'à *O-Taïti*, & ils ont l'art de tirer de quelques fruits, différens mets que la plupart d'entre nous jugerent très-bons. Je ne les ai jamais vu faire usage d'aucune espece de sauffe, ou boire à leur repas autre chose que de l'eau, ou du jus de cocos : ils ne boivent la *Kava* que le matin. Leur cuisine ou leur maniere de manger sont mal-propres ; en général, ils posent leurs alimens sur la premiere feuille qu'ils rencontrent, quelque sale qu'elle soit ; mais les nourritures destinées aux Chefs, se mettent communément sur des feuilles vertes de bananiers. Quand le Roi faisoit un repas, il étoit servi par trois ou quatre personnes ; l'une découpoit ; une seconde divisoit en bouchées les gros morceaux ; & d'autres étoient prêtes à offrir les noix de cocos, & les diverses choses dont il pouvoit avoir besoin. Je n'ai jamais rencontré de nombreux convives dînant ensemble, ou mangeant à la même portion : lors même qu'ils paroissent réunis pour un repas, on divise les mets en grosses portions, destinées à un certain nombre ; ces grosses portions se sous-divisent, ensorte qu'il est rare de trouver plus de deux ou trois Naturels qui mangent ensemble. J'ai déjà dit que les femmes ne sont point exclues des repas des hommes ; mais il y a des classes d'Insulaires qui

1777.
Juillet.

1777. Juillet.

ne peuvent ni manger ni boire enſemble. Cette diſtinction commence au Roi, & je ne ſais pas où elle finit.

Je jugeai qu'ils n'ont point d'heure fixe pour leur repas. Au reſte, il faut obſerver que, durant notre ſéjour parmi eux, leur aſſiduité auprès de nous dérangea beaucoup leur maniere de vivre habituelle. Si nous ne nous ſommes pas trompés dans nos obſervations, les Naturels, d'un rang ſupérieur, ne prennent que la *Kava* le matin, & les autres mangent peut-être un morceau d'igname; mais il nous a ſemblé qu'ils mangent tous quelque choſe dans l'après-midi. Il eſt vraiſemblable que l'uſage de faire un repas, pendant la nuit, eſt aſſez commun, &, qu'interrompant ainſi leur ſommeil, ils dorment ſouvent le jour. Ils vont ſe coucher avec le Soleil, & ils ſe levent avec l'aurore. (*a*)

Ils aiment beaucoup à ſe réunir : il eſt très-commun de ne trouver perſonne dans les maiſons; les maîtres du logis ſont chez leurs voiſins, ou plutôt au milieu d'un champ des environs, où ils s'amuſent à cauſer, & où ils prennent

(*a*) Cantova dit auſſi des habitans des *Iſles Carolines* : « ils prennent leur repas, dès que le ſoleil eſt » couché, & ils ſe levent avec l'aurore. » *Lettres édifiantes & curieuſes*, tome 15, page 314.

d'autres divertiſſemens. Des chants, des danſes, & de la muſique, exécutés par des femmes, forment ſur-tout leurs amuſemens particuliers. Lorſque deux ou trois femmes chantent à-la-fois, & font claquer leurs doigts, on donne, à ce petit concert, le nom d'*Oobai;* mais, lorſqu'elles ſont en plus grand nombre, elles ſe diviſent en grouppes, qui chantent ſur différentes clefs, & qui produiſent une muſique agréable, ce qu'on appelle *Heeva* ou *Haiva*. Les Naturels varient également les ſons de leurs flûtes; &, pour faire pluſieurs parties, ils emploient des inſtrumens de diverſes longueurs, mais leurs danſes approchent beaucoup de celles qu'ils exécutent en public. Les danſes des hommes, ſi toutefois on peut ici faire uſage de ce terme, ne conſiſtent pas ſur-tout dans le mouvement des pieds, comme les nôtres, mais on y remarque mille mouvemens de la main, que nous ne pratiquons pas. Chacun de ces mouvemens a une aiſance & une grace qu'il eſt impoſſible de décrire ou de faire concevoir à ceux qui ne les ont point vus. Il n'eſt pas beſoin de rien ajouter à ce que j'ai dit ſur ce point, dans le récit des fêtes qu'on nous donna aux *Iſles des Amis*. (*a*)

1777.
Juillet.

(*a*) Si l'on compare la deſcription inſérée plus haut, des fêtes données au Capitaine Cook par les

1777. Juillet.

J'ignore si la durée de leur mariage est assurée par une sorte de contrat solennel ; mais je puis

---

Chefs de *Hapaee* & de *Tongataboo*, ainsi que les observations générales sur les amusemens des Insulaires qu'on vient de lire, avec le passage tiré des lettres des Jésuites, & imprimé à la page 319 & 320, on verra de plus en plus qu'il est très-raisonnable d'attribuer à une source commune, des usages d'une conformité si frappante. Pour appuyer cette observation, j'ai déjà fait valoir l'argument tiré de l'identité du langage ; j'ai remarqué qu'on désigne, par le même nom, les Chefs des *Isles Carolines* & ceux de *Hamao*, l'une des *Isles des Amis*. Cet exemple seul fournit une assez bonne preuve, mais je puis en citer d'autres. Le Pere Cantova, qui a publié quelques mots du Dialecte des Insulaires de la Mer Pacifique du Nord, ajoute immédiatement après le passage auquel je viens de renvoyer : « Ce divertissement s'appelle en leur langue, *Tanger ifaifil*, qui veut dire la plainte des femmes. » *Lettres édifiantes & curieuses*, tome XV, page 315. Selon le Vocabulaire de M. Anderson, qu'on trouvera plus bas, les habitans de *Tongataboo* expriment par les termes de *Tangee Vefaine*, cette plainte des femmes, que les Naturels des *Isles Carolines* désignent par les mots de *Tanger ifaifil*.

S'il restoit encore des doutes à quelques Lecteurs, j'observerois qu'une longue séparation & d'autres causes ont, de l'aveu de tout le monde, amené une plus grande différence, dans la maniere de prononcer ces deux mots, sur des Isles habitées par la même

dire

dire que le gros du peuple se contente d'une femme. Les Chefs, néanmoins, en ont ordinairement plusieurs; (*a*) au reste, il sembla à quelques-uns d'entre nous, qu'une seule étoit regardée comme la maîtresse de la famille. 1777. Juillet.

Nous jugeâmes d'abord qu'ils n'estiment pas beaucoup la vertu des femmes, & nous nous attendions à voir souvent des infidélités conjugales; mais nous étions bien loin de leur rendre justice. Je ne sache pas qu'il se soit commis une infidélité de cette espece, durant notre séjour; (*b*) les femmes des premiers rangs, qui ne sont point mariées, ne prodiguerent pas plus leurs faveurs. Il est vrai que la débauche se montra d'ailleurs: peut-être même, relativement à la population,

race. Le Vocabulaire de M. Anderson, imprimé dans le second Voyage du Capitaine Cook, nous apprend que le terme *Tangee* des *Isles des Amis*, est le *Taee* des O-Taïtiens; & que le *Vefaine* des *Isles des Amis*, est le *Vaheine* des *Isles de la Société*.

(*a*) Cantova dit des habitans des *Isles Carolines*: » La pluralité des femmes est non-seulement permise » à tous ces Insulaires, elle est encore une marque » d'honneur & de distinction. Le *Tamole* de l'Isle » d'*Huoguoleu* en a neuf. » *Lettres édifiantes & curieuses*, tome XV, page 310.

(*b*) Les habitans des *Isles Carolines* « ont horreur » de la débauche, comme d'un grand péché, » dit le Pere Cantova. *Ibid.* tom. XV, page 310.

1777. Juillet.

eſt-elle plus commune ici que dans les autres pays; mais il me parut que les femmes qui s'y livroient, étoient en général, ſi elles n'étoient pas toutes, des claſſes inférieures; & celles qui permirent des familiarités à nos gens, faiſoient le métier de proſtituées.

Le chagrin & la douleur que cauſe à ces Inſulaires la mort de leurs amis ou de leurs compatriotes, eſt la meilleure preuve de la bonté de leur caractere; (*a*) pour me ſervir d'une expreſſion commune, leur deuil ne conſiſte pas en paroles, mais en actions; car, indépendamment du *Tooge*, dont j'ai déjà parlé, ils ſe donnent des coups de pierre ſur les dents, ils s'enfoncent une dent de requin dans la tête, juſqu'à ce que le ſang en ſorte à gros bouillons; ils ſe plongent une pique dans l'intérieur de la cuiſſe, dans le flanc au-deſſous des aiſſelles, & dans la bouche à travers les joues. Ces violences ſuppoſent un degré extraordinaire d'affection, ou des principes de ſuperſtition très-cruels : leur ſyſtême religieux doit y contribuer ; car elles ſont quelquefois ſi univerſelles, que la plupart de ceux qui ſe

(*a*) On peut voir dans le tome XV, des *Lettres édifiantes*, page 308, de quelle maniere les habitans des *Iſles Carolines* expriment leur chagrin dans ces occaſions.

maltraitent si rudement, ne peuvent connoître la personne qu'on pleure. Nous vîmes, par exemple, les Insulaires de *Tongataboo*, pleurer ainsi la mort d'un Chef de Vavao, & nous fûmes témoins d'autres scenes pareilles. Il faut observer que leur douleur ne se porte aux derniers excès, qu'à la mort de ceux qui étoient très-liés avec les pleureurs. Quand un Naturel meurt, on l'enterre, après l'avoir enseveli à la maniere des Européens, dans des nattes & des étoffes. Les *Fiatookas* semblent être des cimetieres réservés aux Chefs; mais le bas-peuple n'a point de sépulture particuliere. (*a*) Je ne puis décrire les cérémonies funebres qui ont lieu immédiatement après l'enterrement, mais il y a lieu de croire qu'ils en pratiquent quelques-unes; car on nous apprit, comme je l'ai déjà raconté, que les funérailles de la femme de Mareewagee seroient suivies de diverses cérémonies; que ces cérémonies

1777. Juillet.

(*a*) Le Pere Cantova dit, en parlant des Naturels des *Isles Carolines* : " Lorsqu'il meurt quelque personne d'un rang distingué, ou qui leur est chere par » d'autres endroits, ses obseques se font avec pompe. » Il y en a qui renferment le corps du défunt dans » un petit édifice de pierre, qu'ils gardent en-dedans » de leurs maisons, d'autres les enterrent loin de » leurs habitations. » *Lettres édifiantes & curieuses*, tome XV, pag. 308, 309.

dureroient cinq jours, & que chacun des principaux perſonnages de l'Iſle y aſſiſteroit.

1777. Juillet.

La durée & l'univerſalité de leurs deuils, annoncent qu'ils regardent la mort comme un très-grand mal : ce qu'ils font pour l'éloigner, le prouve d'ailleurs. Lorſque j'abordai ſur ces Iſles, en 1773, je m'apperçus qu'il manquoit aux Naturels, un des petits doigts de la main, & ſouvent tous les deux : on ne me rendit pas alors un compte ſatisfaiſant de cette mutilation; (*a*) mais on m'apprit cette fois, qu'ils ſe coupent les petits doigts, lorſqu'ils ont une maladie grave, & qu'ils ſe croient en danger de mourir : ils ſuppoſent que la Divinité, touchée de ce ſacrifice, leur rendra la ſanté. Ils font l'amputation avec une hache de pierre. Nous en vîmes à peine un ſur dix qui ne fût pas mutilé de cette maniere : ces petits doigts de moins produiſent un effet déſagréable, ſur-tout quand ils les coupent ſi près, qu'ils enlevent une partie de l'os de la main, ce qui arrive quelquefois. (*b*)

(*a*) Voyez le ſecond Voyage de Cook, tome I, page 222, de l'original.

(*b*) J'ajouterai ici, d'après l'autorité du Capitaine King, qu'il eſt très-commun de voir le bas-peuple ſe couper une des jointures du petit doigt, lorſque les Chefs dont ils dépendent ſont malades.

En voyant avec quelle rigueur ils pratiquent quelques-unes de leurs cérémonies funebres ou religieuſes, on eſt tenté de croire qu'ils cherchent à aſſurer leur bonheur au-delà du tombeau, mais ils n'ont guères en vue que des choſes purement temporelles; car ils ſemblent avoir peu d'idée des châtimens d'une autre vie, à la ſuite des fautes commiſes dans ce monde. Ils penſent néanmoins qu'ils méritent d'être punis ſur la terre, & ils n'oublient rien de ce qui peut mériter la bienveillance de leur Dieu. Ils donnent le nom de *Kallafootonga* à l'Auteur Suprême de la plupart des choſes; ils diſent que c'eſt une femme; qu'elle réſide au Ciel; qu'elle dirige le tonnerre, les vents & la pluie, & en général toutes les variations du temps; ils imaginent que, lorſqu'elle eſt fâchée contre eux, les récoltes ſont mauvaiſes; que la foudre détruit une multitude de corps; que les hommes ſont en proie à la maladie & à la mort, auſſi-bien que les cochons & les autres animaux; & que, ſi la colere de *Kallafootonga* diminue, tout rentre dans l'ordre naturel : il paroît qu'ils comptent beaucoup ſur l'efficacité de leurs efforts pour l'appaiſer. Ils admettent pluſieurs Dieux inférieurs à *Kallafootonga*; ils nous parlerent en particulier de *Toofooa-Boolootoo*, ou du Dieu des

1777. Juillet.

1777. Juillet. nuages & de la brume, de *Talleteboo*, & de quelques-uns qui habitent les Cieux. Celui qui occupe le premier rang & qui a le plus d'autorité, est chargé du gouvernement de la mer & de ses productions; ils l'appellent *Futtofaihe*, ou, comme ils prononcent quelquefois, *Footafooa*; ils disent qu'il est de l'espece mâle, & qu'il a une femme nommée *Fykaoa-Kajeea*; ils croient qu'il y a dans l'Océan, comme au Ciel, plusieurs Potentats inférieurs, tel que *Vahaa-Fonooa*, *Tareeava*, *Mattahu*, *Evaroo*, &c. Toutes les Isles de ce grouppe n'adoptent pas cependant le même systême religieux; car le Dieu Suprême de *Hapaee*, par exemple, est appellé *Alo-alo*, & il y a des Isles qui adorent deux ou trois Divinités particulieres. Au reste, ils se forment des idées très-absurdes sur la puissance & les attributs de ces Etres supérieurs, qui, selon leur croyance, prolongent seulement jusqu'à la mort, les soins qu'ils prennent des hommes.

Toutefois ils ont des principes sains sur la spiritualité & l'immortalité de l'ame. Ils lui donnent le nom de vie, ou de principe vivant, ou ce qui est plus conforme à leur systême général de mythologie, d'*Otooa*, c'est-à-dire, d'une Divinité, ou d'un Etre invisible. Ils croient qu'immédiatement après le trépas, les ames des Chefs

ſe ſéparent de leur corps, & qu'elles vont dans un endroit appellé *Boolootoo*, où elles rencontrent le Dieu *Gooleho*. Il paroît que ce *Gooleho* eſt la mort perſonnifiée; car ils avoient coutume de nous dire : " Vous & les hommes de *Feejee* „ vous êtes ſoumis à la puiſſance & à l'autorité „ de *Gooleho*. „ J'obſerverai qu'en nous aſſociant ainſi à une peuplade qu'ils redoutent, ils vouloient nous faire un compliment, & reconnoître notre ſupériorité. Perſonne n'a jamais vu le pays de *Gooleho*, qui eſt le rendez-vous général de tous les morts; nous jugeâmes cependant qu'ils le placent à l'Oueſt de *Feejee*; que ceux qui y arrivent une fois, vivent à jamais, ou pour me ſervir de leurs expreſſions, qu'ils ne ſont plus ſoumis à la mort; & qu'ils y trouvent en abondance, celles des productions de leur pays, qu'ils aiment le mieux. Quant aux ames des claſſes inférieures du peuple, elles ſubiſſent une ſorte de tranſmigration, ou s'il faut me ſervir de leur langage, elles ſont mangées par un oiſeau appellé *Loata*, qui voltige autour des cimetieres.

1777. Juillet.

Je crois pouvoir aſſurer qu'ils n'adorent aucun ouvrage de leurs mains, ou aucune partie viſible de la création. Ils n'offrent pas à leurs Dieux, comme les O-Taïtiens, des cochons, des chiens & des fruits, à moins que ce ne ſoit d'une

1777. Juillet.

maniere emblématique; car nous n'apperçûmes rien de pareil dans leurs *Morais*; mais il m'est démontré qu'ils leur offrent des sacrifices humains. Leurs *Morais* ou *Fiatookas* (on leur donne ces deux noms & sur-tout le dernier) servent en même-temps de Cimetieres & de Temples, ainsi qu'aux Isles de *la Société*, & en diverses parties du globe. Quelques-uns nous parurent destinés seulement aux sépultures; ils étoient petits, & inférieurs aux autres à tous égards.

Nous ne pouvons parler que de la forme générale du Gouvernement des *Isles des Amis*. Il regne parmi eux une subordination qui ressemble au systême féodal de nos Ancêtres; au reste, j'avoue que je ne connois pas même imparfaitement les sous-divisions de l'autorité, les parties intégrantes de l'administration, & l'enchaînement de ces parties d'où résulte un corps politique. Quelques Insulaires m'ont dit que le pouvoir du Roi est illimité, & qu'il est le maître de la propriété & de la vie de ses sujets; mais le petit nombre d'observations qui se sont offertes à nous sur ce point, sont plus contraires que favorables à l'idée d'un Gouvernement despotique. Mareewagee, le vieux Toobou & Féenou agissoient comme de petits Souverains, & ils traversoient fréquemment les mesures du Roi,

dont ils excitoient les plaintes. La Cour de ces deux Chefs, les plus puissans du pays, étoit aussi brillante que celle du Monarque : nous comptions après eux Féenou & le fils de Mareewagee. Si les Grands Personnages ne sont pas soumis au pouvoir domestique du Roi, il nous fut démontré assez souvent, que la propriété & la sûreté personnelle du bas-peuple sont à la merci des Chefs dont ils dépendent.

1777. Juillet.

Il y a à *Tongataboo* une multitude de Districts ; nous apprîmes les noms de plus de trente. Chacun de ces Cantons a un Chef particulier, qui termine les différends, & qui rend la justice ; mais il nous a été impossible de connoître, avec quelque précision, l'étendue de leur pouvoir, ou les regles qu'ils suivent, pour proportionner les châtimens aux délits. La plupart de ces Chefs ont, dans les autres Isles, des Domaines, d'où ils tirent des subsides. Nous savons du moins, que le Roi reçoit de *Tongataboo*, à certaines époques, le produit de ses Domaines éloignés. Cette Isle est sa résidence principale, & elle paroît être aussi celle de tous les Personnages d'importance, des *Isles des Amis*. Les Naturels l'appellent ordinairement la *Terre des Chefs*, & ils nomment les Isles subordonnées, les *Terres des Serviteurs*.

1777. Juillet.

Le bas-peuple ne ſe contente pas de donner à ces Chefs le titre de Seigneurs de la Terre; ils les appellent en outre Seigneurs du Soleil & du Firmament. Les Membres de la Famille du Roi prennent le nom de Futtafaihe, c'eſt-à-dire celui d'un de leurs Dieux, qui eſt vraiſemblablement leur protecteur, & peut-être leur Ancêtre commun. Toutefois le Souverain n'a d'autre titre que celui de *Tooee-Tonga.*

Les Naturels gardent en préſence de leurs Chefs & ſur-tout du Roi, une décence vraiment admirable. Lorſque le Monarque s'aſſied chez lui, ou en dehors de ſa maiſon, tous les gens de ſa ſuite s'aſſeoient en même-temps, & forment un cercle devant lui; mais ils ne manquent jamais de laiſſer entre le Prince & eux, un eſpace libre, que perſonne n'oſe traverſer ſans avoir une affaire particuliere. On ne peut non plus paſſer ou s'aſſeoir, derriere lui, & même près de lui, qu'avec ſon ordre ou ſa permiſſion; &, comme on nous accorda ſouvent ce privilege, il n'eſt pas beſoin de citer d'autres preuves, du reſpect que nous leur inſpirions. Lorſqu'un des Naturels veut parler au Roi, il s'approche & il s'aſſied aux pieds du Souverain; il s'explique en peu de mots, & quand il a reçu une réponſe, il va reprendre ſa place dans le cercle.

Mais si le Roi parle à l'un de ses sujets, celui-ci répond de l'endroit où il se trouve & sans se lever, à moins qu'on ne lui commande quelque chose; dans ce cas, il quitte sa place, pour aller s'asseoir aux pieds du Chef, les jambes croisées : ils sont si habitués à cette posture, que toute autre maniere de s'asseoir leur est désagréable. (*a*) Celui qui parleroit ici debout au Roi, seroit réputé aussi grossier que les hommes parmi nous, qui se tiendroient assis & le chapeau sur la tête, en adressant la parole à leur Supérieur, placé debout & découvert.

1777. Juillet.

Aucune des Nations du monde les plus civilisées, ne semble surpasser celle-ci dans le bon ordre de ses assemblées, dans l'empressement avec lequel elle obéit à ses Chefs, dans l'harmonie qui regne parmi toutes les classes du peuple, & qui les dirige, comme si elles ne formoient qu'un seul homme, mené par des principes invariables. On est frappé sur-tout de cette régularité de conduite, lorsque les Chefs haranguent une troupe d'Insulaires, ce qui arrive souvent : l'auditoire garde le plus profond silence,

(*a*) Cette maniere de s'asseoir est particuliere aux hommes; lorsque les femmes sont assises, elles ont toujours les jambes jettées un peu sur le côté. Nous devons cette remarque au Capitaine King.

1777. Juillet.

durant le diſcours, il prête une attention, qu'on ne trouve pas dans nos Sénats où l'on agite les queſtions les plus intéreſſantes & les plus ſérieuſes. Quel que fût le ſujet d'un diſcours, nous n'avons jamais vu l'un des auditeurs montrer de l'ennui ou du déplaiſir, ou rien qui annonçât le deſir de s'oppoſer à la volonté de celui qui avoit le droit de donner des ordres. Telle eſt même la force de ces Loix verbales, ſi je puis les appeller ainſi, qu'un des Chefs fut étonné de ce qu'on avoit agi contre de pareils ordres, dans une occaſion où il me parut que le délinquant n'avoit pu en être informé aſſez tôt pour s'y ſoumettre. (*a*)

Quelques-uns des Chefs les plus puiſſans le diſputent au Roi, en ce qui regarde l'étendue des domaines; mais la dignité de ſon rang, & les marques de reſpect qu'il reçoit des diverſes claſſes du peuple, le mettent bien au-deſſus d'eux: en vertu d'un privilege particulier de ſa ſouveraineté, il n'a point le corps piqueté; il n'eſt pas circoncis, comme le ſont ſes ſujets; quand il ſe montre en public, tous ceux qu'il

(*a*) Cantova nous apprend que les Naturels des *Iſles Carolines*, ſont auſſi ſoumis aux ordres du *Tamole*. « Ils reçoivent ſes ordres avec le plus profond » reſpect. Ses paroles ſont autant d'oracles qu'on ré» vere. » *Lettres édifiantes & curieuſes*, t. IV, p. 312.

rencontre doivent s'asseoir, jusqu'à ce qu'il ait passé; les Naturels ne peuvent se tenir dans un endroit qui se trouve au-dessus de sa tête, il faut au contraire qu'ils viennent se mettre sous ses pieds. On ne peut rien imaginer de plus respectueux, que le cérémonial observé envers le Souverain, & les autres grands personnages de ces Isles. Ceux qui veulent faire leur cour, s'accroupissent devant le Chef, ils posent leur tête sous la plante de ses pieds; &, après avoir touché d'ailleurs ses pieds avec le dedans & le revers des doigts des deux mains, ils se levent & ils se retirent. Il paroît que le Roi ne peut rebuter aucun de ceux qui viennent lui rendre cet hommage appellé *Moe-Moea;* car le bas-peuple s'avisa souvent d'user de ce triste droit, lorsque le Roi marchoit; le Prince alors étoit toujours contraint de s'arrêter, & de tendre un de ses pieds par derriere, jusqu'à ce que le courtisan eût achevé la cérémonie. De pareils hommages doivent incommoder beaucoup un homme aussi lourd & aussi pesant que Poulaho; & je l'ai vu quelquefois faire un détour, pour éviter les Insulaires qui arrivoient près de lui, ou pour gagner un endroit où il pût s'asseoir à son aise. Il y a des occasions, où les mains qui ont touché les pieds du Roi, deviennent inutiles pour quelque

1777.
Juillet.

1777. Juillet.

temps ; car les gens du pays font contraints de les laver, avant de les approcher d'aucune espece d'alimens. Une pareille interdiction dans une Isle où il y a peu d'eau, semble exposer à beaucoup d'inconvéniens, mais les Naturels ne sont jamais embarrassés; ils se purifient avec une plante remplie de suc, qu'ils frottent sur leurs mains, aussi-bien qu'avec de l'eau douce. Quand leurs mains ont besoin de cette purification, ils disent qu'ils sont *Taboo-Rema; Taboo* signifie, en général, ce qui est défendu, & *Rema* signifie main.

Si le *Taboo* vient des hommages rendus aux Chefs, il est aisé de le faire disparoître, comme je le disois tout-à-l'heure; mais il y a des occasions où il dure un certain temps. Nous avons vu souvent des femmes *Taboo-Rema*, auxquelles on mettoit les morceaux dans la bouche. A la fin de l'époque fixée pour la durée de la souillure, elles se lavent dans un des bains du pays, c'est-à-dire, dans des trous boueux, remplis communément d'une eau saumâtre. Elles vont ensuite trouver le Roi; &, après lui avoir rendu leurs devoirs selon le cérémonial usité, elles prennent un des pieds du Prince, qu'elles appliquent sur leur poitrine, sur leurs épaules, & sur d'autres parties de leur corps. Le Roi les

baiſe aux deux épaules, & elles ſe retirent bien purifiées. Omaï m'a aſſuré qu'alors elles vont toujours auprès du Roi, mais je n'oſe le garantir; ſi cela eſt, on expliquera peut-être, pourquoi il voyage preſque ſans ceſſe d'*O-Taïti* aux Iſles voiſines. Je l'ai vu deux ou trois fois purifier des femmes; j'ai aſſiſté auſſi à une purification ſemblable, qu'opéra Féénou, pour une de ſes épouſes; mais Omaï n'étant pas avec moi, je ne pus ſavoir à quelle occaſion.

1777. Juillet.

Le mot *Taboo* a une ſignification très-étendue, ainſi que je l'ai déjà obſervé. Les Naturels donnent aux ſacrifices humains, le nom de *Tongata-Taboo ;* & lorſqu'il n'eſt pas permis de manger, ou de ſe ſervir d'une telle choſe, ils diſent qu'elle eſt *Taboo :* ils nous apprirent en outre que ſi le Roi entre dans une maiſon appartenant à un de ſes ſujets, cette maiſon eſt *Taboo* , & que le propriétaire ne peut plus l'habiter; enſorte que le Prince trouve dans ſes voyages, des maiſons particulieres qui lui ſont deſtinées. Le vieux Toobou préſidoit , durant notre relâche, au *Taboo ;* c'eſt-à-dire, (ſi Omaï ne ſe trompa pas) lui & ſes députés étoient inſpecteurs de toutes les productions de l'Iſle; ils veilloient à ce que chaque Inſulaire cultivât ſa portion de terrein; ils déſignoient ce qu'on

pouvoit manger, & ce dont il falloit s'abstenir.
1777. Juillet. Ces sages dispositions préviennent la famine, mettent en culture une quantité suffisante de terres, & empêchent la dissipation des récoltes.

D'après un autre réglement, qui n'est pas moins sage, ils ont une sorte d'Officier de Police. Féenou étoit chargé de ce département durant notre séjour; on nous dit que la punition de ceux qui commettoient des délits envers l'Etat, ou envers les individus, dépendoit de lui. Il étoit d'ailleurs Généralissime des Troupes, & il commandoit les Guerriers appellés au combat; mais selon le témoignage unanime de tous les Insulaires, il exerce rarement cette derniere fonction. Le Roi prit souvent la peine de nous informer de l'étendue du pouvoir de ce Magistrat; il nous dit, entr'autres choses, que s'il devenoit jamais un méchant homme, il seroit tué par Féenou. Je cherchai à deviner le sens de cette expression de *méchant homme*, & je jugeai que si Poulaho s'écartoit dans son administration des loix & des coutumes, Féenou recevroit, des autres Chefs, & du peuple en général, l'ordre de mettre à mort le Monarque. Il paroît clair qu'un Souverain, soumis à de pareilles entraves, & dont les abus d'autorité sont punis de mort, ne peut être appellé un Roi despotique.

Lorsqu'on

Lorſqu'on réfléchit ſur la multitude d'Iſles, qui compoſent ce petit Etat, & ſur la diſtance à laquelle elles ſe trouvent du ſiege du gouvernement, il ſemble que les ſujets doivent eſſayer fréquemment de ſecouer le joug, & d'acquérir l'indépendance ; mais les Naturels nous dirent que ces révoltes n'arrivent jamais. Parmi les raiſons qui contribuent à une pareille tranquillité, il faut peut-être compter la réſidence à *Tongataboo*, de tous les Chefs puiſſans. La célérité des opérations du Gouvernement maintient auſſi la dépendance des autres Iſles ; car s'il paroiſſoit ſur quelques-unes un ſéditieux qui eût la faveur du peuple, Féenou, ou le Magiſtrat chargé de la Police, ſeroit envoyé tout de ſuite dans le pays du factieux, avec ordre de le tuer. De cette maniere, ils étouffent les rebellions dès leurs commencemens.

1777. Juillet.

Il y a, parmi les Chefs, ou parmi ceux qui en prennent le nom, autant de claſſes diverſes que parmi nous ; mais ceux de ces Chefs, qui poſſèdent de vaſtes diſtricts, ſont en petit nombre : les autres relevent d'un ſupérieur, que j'appellerois le principal Baron, ſi je voulois me ſervir des termes de la langue féodale. On m'a dit qu'à la mort d'un Inſulaire, ſa ſucceſſion entiere appartient au Roi ; que le Monarque eſt

1777. Juillet.

néanmoins dans l'usage de la donner au fils aîné du défunt, à condition que celui-ci pourvoira aux besoins du reste des enfans. Le fils du Roi n'enleve pas à son Pere, comme à *O-Taïti*, dès le moment où il vient au monde, le titre & les honneurs de la Royauté; mais il en hérite; ensorte que la forme du Gouvernement est monarchique & héréditaire.

L'ordre de la succession à la couronne, n'a pas été interrompu depuis assez long-temps; car nous avons eu occasion d'apprendre que les Futtafaihes (Poulaho est un surnom, par lequel on distingue le Monarque du reste de la Famille Royale) sont sur le Trône, en ligne directe, depuis cent trente-cinq ans au moins. Nous leur demandâmes un jour, si le souvenir de l'arrivée des vaisseaux de Tasman s'étoit perpétué parmi eux, & nous reconnûmes que cette histoire se transmettoit de race en race, avec une exactitude qui prouve qu'on peut compter quelquefois sur les traditions orales; ils nous décrivirent les deux vaisseaux qu'ils comparoient aux nôtres; ils indiquerent le lieu du mouillage; ils ajouterent que la relâche des bâtimens étrangers avoit été de peu de jours, & qu'ils étoient partis pour *Annamooka* : afin de nous instruire de l'époque de ce voyage, ils nous dirent le nom du

Futtafaihe, Prince avancé en âge, qui régnoit alors, & de ceux qui lui avoient fuccédé jufqu'à Poulaho, le cinquieme Roi, à compter de cette époque. 1777. Juillet.

D'après ce que nous avons dit du Roi actuel, il eft naturel de penfer qu'il fe trouve le premier perfonnage de ces Ifles; nous avons vu cependant des chofes qui ne nous permettent pas de le croire, & nous en fûmes très-furpris. Latooliboolo, qu'on m'avoit indiqué comme le Roi, lorfque j'arrivai à *Tongataboo* en 1773, & trois femmes, font, à quelques égards, fupérieurs à Poulaho. Nous demandâmes ce qu'étoient donc ces perfonnages extraordinaires, diftingués par le nom & le titre de *Tammaha :* (*a*) on nous répondit que le dernier Roi, pere de Poulaho, avoit une fœur d'un rang égal au fien, & plus âgée que lui; que cette fœur eut un fils & deux filles, d'un homme qui arriva de l'Ifle de *Feejee*, & que ces trois enfans, ainfi que leur mere, étoient fupérieurs au Roi en dignité. Nous nous efforçâmes en vain de découvrir la caufe de cette prééminence finguliere des *Tammaha;*

(*a*) *Tamoloa* fignifie Chef dans la dialecte de *Hamao*, & en changeant une feule lettre, dont l'articulation n'eft pas très-marquée, on fait *Tammaha*.

nous ne pûmes savoir que les détails généalogi-
1777. ques, dont je viens de parler. La mere, & une
Juillet. des filles, résidoient à *Vavaoo ;* le fils appellé Latooliboolo, & une seconde fille nommée Moungoula-Kaippa, demeuroient à *Tongataboo ;* la troisieme fille dîna avec moi le 21 Juin, comme je l'ai raconté plus haut. Le lecteur se souvient que le Roi ne voulut point manger devant elle ; que la Princesse n'eut pas la même réserve ; que Poulaho lui toucha le pied, & lui rendit d'ailleurs les hommages qu'il recevoit des autres Insulaires. Nous n'avons jamais eu occasion de lui voir donner ces marques de respect à Latooliboolo, mais nous l'avons vu interrompre son repas, & faire éloigner les alimens, lorsque Latooliboolo venoit le trouver. Latooliboolo envahissoit à sa fantaisie les propriétés des vaisseaux du Roi ; cependant, à la cérémonie appellée *Natche*, il n'eut que le rang des Chefs ordinaires. Ses compatriotes le croyoient fou, & plusieurs de ses actions annonçoient de la démence. On me montra à *Eooa* beaucoup de terres qui lui appartenoient ; je rencontrai un jour son fils encore enfant, il portoit le même titre que le pere. Le fils du plus grand Prince de l'Europe, n'est pas plus caressé, & n'est pas servi avec plus de complaisance que l'étoit cet enfant.

La langue des *Isles des Amis* a la plus grande affinité avec les idiômes de la *Nouvelle-Zélande*, de *Wateeoo* & de *Mangeea*, & par conséquent avec celui d'O-*Taïti* & des Isles de la *Société*. Elle emploie, en bien des occasions, les mêmes mots que le dialecte de l'Isle des *Cocos*, ainsi qu'on le voit par le vocabulaire qu'en ont rapporté le Maire & Schouten. (*a*) La prononciation differe souvent beaucoup, il est vrai, de celle de la *Nouvelle-Zélande* & d'O-*Taïti*; mais il y a un plus grand nombre de mots exactement les mêmes, ou si peu altérés, qu'on

1777. Juillet.

(*a*) Ce Vocabulaire se trouve à la fin du second volume de la collection des Voyages de Dalrymple; l'équipage de Tasman voulut employer les mots de ce Vocabulaire en parlant aux Naturels d'*Amsterdam* ou de *Tongataboo*, & il ne put se faire entendre. Cette remarque est digne d'attention; elle montre que pour établir l'affinité, ou le défaut d'affinité des langues des différentes Isles de la Mer Pacifique, on doit faire valoir avec réserve les argumens tirés des faits rapportés dans les Journaux des Navigateurs, dont la relâche a été aussi courte que celle de Tasman, & même dans ceux de la plupart des Navigateurs qui l'ont suivi. Personne n'osera dire qu'un Naturel de l'Isle des *Cocos*, & un habitant de *Tongataboo*, ne s'entendroient pas. Quelques-uns des mots de l'idiôme de l'Isle de *Horn*, autre terre découverte par Schouten, appartiennent aussi au dialecte de *Tongataboo*. Voyez la collection de Dalrymple.

1777. Juillet. explique d'une maniere ſatisfaiſante leur origine commune. L'idiôme des *Iſles des Amis* eſt aſſez riche, pour énoncer toutes les idées des Inſulaires; & nous avons eu des preuves multipliées, qu'il s'adapte aiſément au chant ou au récitatif; qu'il eſt même aſſez harmonieux dans la converſation. Ses élémens ſont peu nombreux, ſi nous pouvons en juger d'après nos foibles connoiſſances; & quelques-unes de ſes regles ſe trouvent conformes à celles des idiômes perfectionnées : nous y obſervâmes, par exemple, les différens degrés de comparaiſon dont ſe ſert le Latin; mais nous n'y apperçûmes pas de variétés dans les terminaiſons des Noms & des Verbes.

Nous ſommes venus à bout de recueillir trois ou quatre cents mots; &, parmi ces mots, il y en a qui expriment les nombres juſqu'à cent mille : les Naturels ne comptent jamais par-delà ce terme. Il paroît qu'ils en ſont incapables, car nous obſervâmes qu'arrivés à ce point, ils ſe ſervent ordinairement d'un mot qui déſigne un nombre indéfini. Je publierai ici un petit vocabulaire tiré d'un recueil beaucoup plus étendu; j'ajouterai ſur une ſeconde colonne, les termes O-Taïtiens qui ont la même ſignification. Je démontrerai ainſi, d'une maniere ſenſible, que l'idiôme des *Iſles des Amis*, & celui d'*O-Taïti*,

font des dialectes de la même langue; & j'indiquerai, en même-temps, les lettres particulieres dont l'addition, l'omiffion, ou l'altération produifent les différences qu'on y remarque. 1777. Juillet.

Il faut obferver toutefois qu'il doit fe gliffer de grandes erreurs, dans les vocabulaires de cette efpece. Les idées des Infulaires, qui nous ont appris ces mots, étoient fi différentes des nôtres, que nous avions bien de la peine à leur défigner l'objet de nos recherches. En fuppofant que nous y avions toujours réuffi, il eft clair qu'on doit mal favoir un idiôme, qu'on a appris d'un maître qui ne connoiffoit pas un feul mot de la langue de fon écolier. Indépendamment de ces difficultés, il reftoit toujours pour nous une fource féconde de méprifes; car il nous étoit impoffible de faifir exactement le vrai fon d'un mot, que nous n'avions jamais entendu. J'ajouterai que la prononciation des Infulaires eft, en général, fi peu diftincte, qu'il arrivoit rarement à deux d'entre nous, écrivant le même mot prononcé par la même perfonne, de faire ufage des mêmes voyelles, pour le peindre. Il y a plus encore; nous ne nous trouvions pas d'accord fur les confonnes, dont les fons prêtent moins à l'équivoque. L'expérience nous fit voir d'ailleurs, que nous altérions, d'une maniere bizarre,

1777. Juillet. quelques-uns des mots les plus ordinaires; parce que les Naturels avoient entrepris de nous imiter, ou parce que nous les avions mal compris. Ainſi, nous nous ſervions tous du mot *Cheeto*, pour déſigner un voleur, & le véritable terme ne reſſembloit point du tout à celui-là. La mépriſe vint d'une autre, dans laquelle nous étions tombés à la *Nouvelle-Zélande ;* quoique le terme de *Kaeehaa*, employé par les Zélandois pour déſigner un vol, ſoit abſolument le même que celui du dialecte des *Iſles des Amis*, nous avions entendu à la *Nouvelle-Zélande*, TEETE, & nous le prononçâmes ainſi à *Tongataboo.* Les habitans de cette derniere Iſle voulant imiter notre prononciation, le plus qu'il leur étoit poſſible, fabriquerent le mot *Cheeto*, que nous adoptâmes d'abord comme le véritable mot de leur langue. On n'a rien négligé de ce qui devoit rendre un peu correcte, la Table ſuivante.

François.	Langue des *Iſles des Amis*.	Langue d'*O-Taïti*.
Le ſoleil.	*Elaa.*	*Evaa.*
Le feu.	*Eafoi.*	*Eahoi.*
Le tonnerre.	*Fatoore.*	*Patecre.*
La pluie.	*Ooha.*	*Eooa.*
Le vent.	*Matangec.*	*Mataee.*

François.	Langues des *Isles des Amis.*	Langue d'O-Taïti.
Chaud.	*Mafanna.*	*Mahanna.*
Les nuages.	*Ao.*	*Eao.*
Terre.	*Avy.*	*Evy.*
Dormir.	*Mohe.*	*Moe.*
Un homme.	*Tangata.*	*Taata.*
Une femme.	*Vefaine.*	*Waheine.*
Une jeune fille.	*Taheine.*	*Toonea.*
Un domestique ou une personne des derniers rangs.	*Tooa.*	*Toutou* ou *Teou.*
L'aurore ou le point du jour.	*Aho.*	*Aou.*
Les cheveux.	*Fooroo.*	*Eroroo.*
La langue.	*Elelo.*	*Erero.*
L'oreille.	*Tareenga.*	*Tareea.*
La barbe.	*Koomoo.*	*Ooma.*
La mer.	*Tahee.*	*Taee.*
Un canot ou une pirogue.	*Wakka.*	*Evaa.*
Noir.	*Oole.*	*Ere.*
Rouge.	*Goola.*	*Oora oora.*
Une lance ou une pique.	*Tao.*	*Tao.*
Un parent.	*Motooa.*	*Madooa.*
Qu'est-ce là?	*Kohaeea?*	*Tahaeea?*

1777. Juillet.

François.	Langue des *Isles des Amis.*	Langue d'*O-Taïti.*
Tenir ferme.	*Amou.*	*Mou.*
Essuyer ou nettoyer quelque chose.	*Horoo.*	*Horoee.*
Se lever.	*Etoo.*	*Atoo.*
Pleurer ou verser des larmes.	*Tangee.*	*Taee.*
Manger ou marcher.	*Eky.*	*Ey.*
Oui.	*Ai.*	*Ai.*
Non.	*Kaee.*	*Aee.*
Vous.	*Koe.*	*Oe.*
Moi.	*Ou.*	*Wou.*
Dix.	*Ongofooroo.*	*Ahooroo.*

Avant de quitter ces Isles, je vais rapporter les Observations Astronomiques & nautiques, que nous avons faites durant notre séjour.

Je remarquerai d'abord que la différence de longitude entre *Annamooka* & *Tongataboo*, est un peu moindre que ne l'annoncent la Carte & le Journal de mon second Voyage. Une erreur si légere a pu s'introduire d'autant plus aisément, que nous prîmes les longitudes des deux terres, sans rapporter l'une à celle de l'autre. Leur éloignement se trouve déterminé aujourd'hui, avec un degré de précision qui écarte

toute erreur. Pour en être convaincu, il suffit de jetter les yeux sur la Table que voici : 1777. Juillet.

La latitude de notre Obfervatoire à *Tongataboo*, fut, d'après le réfultat moyen de plufieurs Obfervations, de....	21ᵈ 8′ 19″ Sud.
La longitude, par un milieu de 131 fuites d'obfervations de la lune, qui formerent plus de mille diftances obfervées entre la lune, le foleil & les étoiles, fut de....................	184ᵈ 55′ 18″ Eft.
La différence de longitude indiquée par le garde-temps, entre le point où fe trouvoit notre obfervatoire, à *Tongataboo*, & celui où il étoit à *Annamooka*, fut de........	0ᵈ 16′ 0″
Ainfi la longitude d'*Annamooka* eft de..............	185ᵈ 11′ 18″ Eft.
La longitude de cette Ifle, indiquée par le garde-temps, eft, felon le mouvement journalier qu'il avoit à *Gréenwich*.	186ᵈ 12′ 27″
Selon le mouvement journalier qu'il avoit à la *Nouvelle-Zélande*..................	184ᵈ 37′ 0″

Sa latitude eſt de......... 20^{d} 15′

1777. Juillet. On obſervera qu'à *Tongataboo*, notre obſervatoire ſe trouvoit près du milieu du côté ſeptentrional de l'Iſle, & qu'à *Annamooka*, il étoit au côté occidental. La Carte achevera d'éclaircir ce point.

Le 1 Juillet, à midi, la montre marine retardoit ſur le temps moyen de *Gréenwich*, de 12^{h} 34′ 33″ 2; & ſon retard journalier ſur le mouvement moyen, étoit, à cette époque, de 1′ 783 par jour : les longitudes que nous déterminerons par le garde-temps, ſeront déſormais calculées d'après ce retard journalier; & nous ſuppoſerons que la vraie longitude de *Tongataboo*, à l'Eſt de *Gréenwich*, eſt de 184^{d} 55′ 18″, ou de 12^{d} 19′ 41″ 2.

Selon le réſultat moyen de pluſieurs Obſervations, l'extrémité méridionale de l'aiguille aimantée inclinoit à *Lefooga*, l'une des Iſles *Hapaee*, de .... 36^{d} 55′

A *Tongataboo* de........ 39^{d} 1′ $\frac{1}{2}$

La déclinaiſon de l'aimant fut obſervée à bord, ſur la côte d'*Annamooka*, de.......... 8^{d} 30′ 3″ $\frac{1}{2}$ Eſt.

A l'ancre par le travers de *Kotoo*, entre *Annamooka* & *Hapaee*, de............... 8^{d} 12′ 29″ $\frac{1}{2}$

A l'ancre par le travers de *Lefooga*, de.............. 10d 11′ 40″ 1777. Juillet.

A *Tongataboo* à bord, de 9d 44′ 5″ ½

A *Tongataboo* fur la côte, de 10 d 12′ 58″

Je ne puis expliquer pourquoi la déclinaifon à *Annamooka* & aux environs, eft moindre d'une quantité fi confidérable, que dans les deux autres endroits dont je viens de parler. Je dirai feulement que mes obfervations font exactes, & que la déclinaifon devroit être plus grande à *Annamooka*, puifqu'on l'a trouvée en effet plus forte au Nord, au Sud, à l'Eft & à l'Oueft de cette terre. Au refte, la même Bouffole a donné fouvent des écarts encore plus marqués; & fi je cite cet exemple, c'eft parce que je fuis perfuadé qu'il faut en attribuer la caufe, quelle qu'elle foit, au local, & non pas aux aiguilles; car M. Bayly a obfervé une pareille variation, & même celle qu'il a remarquée excede la mienne.

Les marées font plus fortes fur ces Ifles, que fur aucune autre des terres fituées en-dedans des Tropiques, dont j'ai fait la découverte. La mer eft haute à *Annamooka*, fur les fix heures, à l'époque des pleines & des nouvelles Lunes; elle y monte d'environ fix pieds. La mer eft haute dans le havre de *Tongataboo*, à fix heures cinquante minutes, aux pleines & aux nouvelles

1777. Juillet.

lunes; elle y monte de quatre pieds neuf pouces à ces deux époques, & de trois pieds six pouces au temps des quadratures.

Dans les canaux formés par les Isles qui se trouvent dans ce havre, le flot dure environ neuf heures ou une marée & demie; c'est-à-dire, que la mer continue à monter dans ces canaux environ trois heures après qu'elle est étalée sur la côte; & le jussant y continue de même, trois heures après que le flot a commencé à la côte. Ce n'est que dans ces canaux & dans quelques autres endroits près des côtes, que le mouvement des eaux ou la marée se fait sentir; de sorte que je ne puis assigner exactement la direction des marées qui ne paroît pas décidée dans le Sud d'*Annamooka*. Le flot porte à l'Ouest-Sud-Ouest, & le jussant à l'Est-Nord-Est; mais, dans le havre de *Tongataboo*, ce flot vient du Nord-Ouest, enfile les canaux étroits qui sont de chaque côté de *Hoolaiva*, où sa rapidité est considérable, & se jette alors dans la *Lagune*. Le jussant retourne par la même route, avec une vîtesse encore plus considérable. La marée du Nord-Ouest en rencontre une du Nord-Est, à l'entrée de la *Lagune*; mais cette derniere marée, comme on l'a déjà observé, n'a jamais beaucoup de force.

VOYAGE A LA MER PACIFIQUE.

LIVRE III.

Relâche à O-Taïti & aux Isles de la Société; suite du Voyage jusqu'à notre arrivée sur la côte d'Amérique.

CHAPITRE PREMIER.

Observation d'une éclipse de lune. Découverte de l'Isle Toobouai. *Sa situation, son étendue & son aspect; entrevues avec les Habitans; description de leur figure, de leurs vêtemens & de leurs pirogues. Arrivée à* Oheitepeha, *l'une des baies d'*O-Taïti. *De quelle maniere Omaï est reçu; imprudence de sa conduite. Détails sur les Vaisseaux Espagnols qui ont relâché deux fois à* O-Taïti. *Entrevue avec le Chef du district d'*Oheitepeha. *L'Olla ou le Dieu de Bolabola : fou qui contrefait le Prophete. Arrivée dans la baie de* Matavai.

On a vu plus haut (*a*) à quelle époque nous quittâmes les *Isles des Amis*, & je reprends la 1777. Juillet.

(*a*) Voyez la fin du Chapitre IX, Livre II.

suite de mon Journal. Le 17 Juillet, à 8 heures
1777. du soir, le centre d'*Eaoo* nous restoit au Nord-
Juillet. Est-quart-Nord, à trois ou quatre lieues. Le
17. vent souffloit alors de l'Est grand frais. J'en profitai pour marcher au Sud jusqu'à six heures &
18. demie du matin du jour suivant : à cette époque une saute de vent coëffa nos voiles sur le mât, & endommagea beaucoup la grand-voile & celles des huniers, avant que les vaisseaux fussent orientés convenablement.

Le vent se tint entre le Sud-Ouest & le Sud-
19. 20. Est. Le 19 & le 20, il passa ensuite à l'Est, au Nord-Est & au Nord. Nous observâmes une
21. éclipse de lune la nuit du 20 au 21 ; nous nous trouvions par 22d 57′ & demie de latitude Sud.

	Temps apparent. Du Matin.	
Le commencement de l'éclipse fut observé par M. King à	0h 32′ 50″	Résultat moyen de la longitude 186d 57′ ½
Par M. Bligh à ...	0 33 25	
Par moi à.......	0 33 35	
La fin fut observée par M. King à.............	1 44 56	Résultat moyen de la longitude 186d 28′ ½
Par M. Bligh à ...	1 44 6	Selon le garde-temps 186d 58′ ½
Par moi à.......	1 44 56	

La

La latitude & la longitude que je viens d'indiquer, furent celles du vaiſſeau, à huit heures 56 minutes du matin; c'eſt à cette époque que nous prîmes la hauteur du ſoleil, pour trouver le temps apparent. La lune étoit au Zénith, au commencement de l'éclipſe; enſorte que nous jugeâmes très-à-propos de faire uſage des ſextans qui, avec le ſecours de leurs miroirs, nous donnoient la facilité d'amener l'image réfléchie à une hauteur convenable. Nous employâmes le même expédient pour obſerver la fin, ſi j'en excepte toutefois M. King, qui obſerva avec une lunette de nuit. Quoique la plus grande différence entre nos obſervations ne ſoit pas de plus de cinquante ſecondes, il me parut néanmoins que la différence réſultante des obſervations faites, de la fin & du commencement de l'éclipſe par deux Obſervateurs différens, pourroit être de plus du double de cette quantité; & quoique j'aie indiqué les ſecondes, nous n'aſpirions pas à une pareille exactitude. Ces ſecondes que j'ai marquées ſe ſont préſentées à moi en rapportant au temps apparent, le temps indiqué par la montre marine.

1777. Juillet.

Je continuai à m'étendre à l'Eſt-Sud-Eſt, avec un vent du Nord-Eſt & du Nord, ſans rien appercevoir qui mérite d'être cité. Le 29, à ſept

heures du soir, nous fûmes assaillis d'une rafale
1777. Juillet. très-brusque & très-pesante, qui venoit de la partie du Nord; nous marchions alors sous les huniers, un ris pris, sous les basses voiles & les voiles d'étai. Deux de ces dernieres furent mises en pieces, & nous eûmes bien de la peine à conserver le reste de notre voilure. Quand cette rafale eut cessé, nous vîmes plusieurs lumieres qui passoient d'un endroit à l'autre, à bord de la *Découverte ;* nous en conclûmes qu'elle avoit essuyé quelques dommages, & nous sûmes le
30. lendemain qu'elle avoit perdu son grand mât de hune. Les variations du vent & de l'atmosphere continuerent jusqu'à midi du 21. Le ciel s'éclaircit, & le vent se fixa au Nord-Ouest : nous nous trouvions par 28d 6′ de latitude Sud, & 198d 23′ de longitude Est : nous apperçûmes ici des damiers; ce furent les premiers oiseaux que nous rencontrâmes depuis notre départ des *Isles des Amis*.

31. Le 31, à midi, le Capitaine Clerke m'avertit par un signal, qu'il desiroit me parler. Je lui envoyai un canot, & il m'apprit qu'on venoit de découvrir une fente à la tête de son grand mât, qu'il seroit dangereux d'y établir un autre mât de hune, & qu'il falloit absolument y mettre quelque chose de plus léger; il m'apprit en outre,

qu'il avoit perdu la vergue de ſon grand hunier, qu'il n'avoit point de vergue de rechange, & même qu'il manquoit d'épars dont il pût ſe ſervir en cette occaſion. Je lui envoyai une vergue de contre-civadiere. Le lendemain, il établit un mât de fortune, auquel il envergua un perroquet d'artimon, & il ſe trouva en état de me ſuivre.

1777. Juillet.

1 Août.

Le vent étoit fixé dans la partie de l'Oueſt; c'eſt-à-dire, qu'il ſouffloit des divers points de l'horizon, depuis le Nord jusqu'au Sud, par l'Oueſt, & je gouvernai à l'Eſt-Nord-Eſt & au Nord-Eſt, ſans rien appercevoir de remarquable juſqu'à onze heures du matin du 8 août. A cette époque, nous découvrîmes une terre qui nous reſtoit au Nord-Nord-Eſt, à neuf ou dix lieues; elle ſe montra d'abord en collines détachées, qui ſembloient former autant d'Iſles particulieres; mais, en nous approchant, nous reconnûmes qu'elles étoient toutes réunies, & qu'elles appartenoient à une ſeule Iſle. Je manœuvrai ſur cette terre, à l'aide d'un bon vent du Sud-Eſt-quart-Sud, & à ſix heures & demie de l'après-dîner, elle ſe prolongeoit du Nord-quart-Nord-Eſt au Nord-Nord-Eſt trois quarts de rumb Eſt, à la diſtance de trois ou quatre lieues.

8.

Nous paſſâmes la nuit à louvoyer, & le

lendemain à la pointe du jour, j'attaquai le côté
1777. Nord-Oueſt ou ſous le vent de l'Iſle ; & comme
Août. nous faiſions le tour de ſa partie méridionale ou
9. Sud-Oueſt, nous la vîmes environnée par-tout d'un récif de rocher de corail qui s'étendoit en quelques endroits à un mille de terre, & ſoumiſe à l'action d'un reſſac élevé. Quelques perſonnes de l'équipage crurent appercevoir une autre terre au Sud de celle-ci ; mais cette nouvelle terre étant au vent, je ne pus m'occuper de la vérification de leur conjecture. En nous approchant, nous découvrîmes en différentes parties de la côte, des Inſulaires qui ſe promenoient, ou qui couroient le long du rivage ; dès que nous eûmes atteint le côté ſous le vent, nous les vîmes bientôt lancer à la mer deux pirogues conduites par douze hommes qui ramoient vers nous.

Je diminuai de voiles, afin de donner aux pirogues le temps de nous joindre, & au *Maſter* le loiſir de chercher un mouillage. A un demi-mille du récif la ſonde rapporta de quarante à trente-cinq braſſes, fond de beau ſable : plus près, le fond étoit parſemé de rochers de corail. Les deux pirogues s'étant avancées à une portée de piſtolet du vaiſſeau, elles s'arrêterent ; *Omaï* employa ici toute ſon éloquence, ainſi qu'il

l'avoit toujours fait en des occasions pareilles, pour engager les Insulaires à venir à la hanche du vaisseau; ses sollicitations & ses caresses ne purent les y déterminer : ils ne cesserent de nous montrer la côte avec leurs pagaies & de nous inviter à y descendre ; plusieurs de leurs compatriotes placés sur la greve, agitoient quelque chose de blanc, & nous jugeâmes qu'ils nous invitoient aussi à débarquer. Nous aurions pu mouiller, car il se trouvoit un bon ancrage en-dehors du récif, & en-dedans, une ouverture sans ressac, par laquelle les pirogues étoient sorties, & où il y avoit plus d'eau qu'il n'en falloit pour nos canots, s'il n'y en avoit pas assez pour la *Résolution* & la *Découverte ;* mais je ne crus pas devoir m'exposer à perdre l'avantage d'un vent favorable, afin d'examiner une Isle qui me paroissoit de peu d'importance. Nous n'avions pas besoin de rafraîchissemens, & notre arrivée aux Isles de la *Société* ayant déjà été si retardée par des contretemps imprévus, je voulois éviter tout ce qui pourroit prolonger ce délai : m'appercevant donc que les Insulaires ne s'approcheroient pas de nous davantage, je les quittai & je marchai au Nord. Ils m'apprirent le nom de leur Isle, à laquelle ils donnoient le nom de *Toobouai.*

1777. Août.

1777. Août.

Elle gît par 23d 25′ de latitude Sud, & 210d 37′ de longitude orientale. Sa plus grande étendue n'excede pas cinq ou six milles, non compris le récif. Le récif de la bande Nord-Oueſt ſe montre en morceaux détachés, entre leſquels la mer ſemble ſe briſer ſur la côte. Cette terre, malgré ſa petiteſſe, offre des collines d'une élévation conſidérable : on voit au pied des collines une bordure étroite qui en fait le tour; le ſol de cette bordure eſt applati, & il ſe termine vers la mer par une greve de ſable. Les collines ſont couvertes de gazon ou d'autres herbages, ſi j'en excepte un petit nombre de rochers eſcarpés, dont les ſommets ſont ornés de touffes d'arbres: les plantations ſont plus nombreuſes dans quelques-unes des vallées, la bordure y eſt revêtue par-tout d'arbres d'une haute taille & d'une grande force, parmi leſquels nous n'avons pu diſtinguer que des cocotiers & des *étoa*. D'après le témoignage des Inſulaires qui montoient les deux pirogues dont j'ai parlé, cette Iſle a des cochons & des volailles, & elle produit les fruits & les racines qu'on rencontre ſur les autres Iſles de cette partie de la mer du Sud.

En cauſant avec les Inſulaires, qui s'approcherent de nous, nous reconnûmes que les habitans de *Toobouai*, parlent la langue d'*O-Taïti*;

d'où je conclus, fans craindre de me tromper, qu'ils viennent de la même Nation. Ceux que nous apperçûmes dans les pirogues, étoient forts & robuftes; leur peau avoit la couleur du cuivre; leur chevelure étoit noire & liffe; quelques-uns la portoient nouée en touffes au fommet de la tête, & d'autres la laiffoient flotter fur les épaules; leurs vifages nous parurent ronds & pleins, mais peu applatis, & leur phyfionomie annonçoit une forte de férocité naturelle; un pagne étroit qui enveloppoit leurs reins, & qui, paffant entre les cuiffes, voiloit les parties que cache la pudeur, compofoit tout leur vêtement: plufieurs de ceux que nous vîmes affemblés fur la greve, avoient une efpece d'habit blanc, qui leur couvroit le corps en entier: nous ne remarquâmes d'autres parures, que des coquilles de perles fufpendues fur la poitrine. L'un d'eux fouffla conftamment dans une groffe conque à laquelle étoit fixé un rofeau d'environ deux pieds de longueur: il n'en tira d'abord qu'un feul ton, mais il en fit bientôt une forte d'inftrument de mufique, & il répéta fans ceffe deux ou trois notes qui étoient de la même force. Je ne fais pas ce qu'annonçoit cette conque; mais je n'ai jamais obfervé qu'elle annonçât la paix.

1777. Août.

Les piroques me parurent avoir trente pieds

de long, & deux pieds au-dessus de la surface
1777. de l'eau. L'avant se projettoit un peu en saillie,
Août. & il étoit coupé par une entaillure horizontale, qui sembloit représenter la gueule de quelque animal : l'arriere s'élevoit par une courbure légere en diminuant peu-à-peu de largeur, jusqu'à la hauteur de deux ou trois pieds, & il étoit sculpté par-tout, ainsi que la partie supérieure des côtés; le reste des côtés qui avoit une direction perpendiculaire, se trouvoit incrusté de coquilles blanches & plates, disposées en demi-cercles concentriques, la courbure tournée vers le haut. La premiere de ces embarcations portoit sept hommes, & la seconde huit; les Insulaires les manœuvroient avec de petites pagaies, dont les pales étoient presque ronds; elles avoient chacune un balancier d'une assez grande longueur; elles marchoient quelquefois si voisines l'une de l'autre, qu'elles sembloient former un seul canot, muni de deux balanciers. Les rameurs se tournoient quelquefois vers l'arriere, & ils alloient de ce bord sans revirer. Lorsqu'ils nous virent décidés à partir, ils se tinrent debout, & ils prononcerent tous ensemble quelques paroles d'un ton très-haut; mais j'ignore si cette espece de chant indiquoit leur bienveillance ou leur inimitié; il est sûr toutefois, qu'ils

n'avoient point d'armes, & que nous ne découvrîmes pas avec nos lunettes, que les naturels qui nous regardoient du rivage, fussent armés. 1777. Août.

En m'éloignant de cette Isle, dont la découverte pourra procurer quelques avantages aux navigateurs, je mis le cap au Nord à l'aide d'un vent frais de l'Est-quart-Sud-Est, & le lendemain 12, à la pointe du jour, nous apperçûmes l'Isle *Maitea*. *O-Taïti* se montra bientôt après; cette derniere Isle se prolongeoit à Midi du Sud-Ouest-quart-Ouest, à l'Ouest-Nord-Ouest, & la pointe d'*Oheitepeha* nous restoit dans l'Ouest à environ quatre lieues. Je gouvernai sur la baie dont je viens de parler, je voulois y mettre à l'ancre, afin de tirer des rafraîchissemens de la bande Sud-Est de l'Isle, avant d'aller à *Matavai*, où je comptois sur-tout embarquer des vivres. Nous eûmes un vent frais de la partie de l'Est jusqu'à deux heures de l'après-midi; nous nous trouvions, à cette époque, à environ une lieue de la baie, & le vent qui s'éteignit tout-à-coup, fut remplacé alternativement par de légers souffles de vents qui venoient de tous les points du compas, & par des calmes. Cette tranquillité de l'atmosphere dura près de deux heures; des rafales subites de l'Est, accompagnées 12.

1777. Août.

de pluie, furvinrent enfuite ; elles nous porterent devant la Baie, où une brife de terre rendit inutiles nos manœuvres pour gagner le mouillage.

Du moment où nous approchâmes de l'Ifle, plufieurs pirogues, conduites chacune par deux ou trois hommes, prirent la route des vaiffeaux; mais comme ces Infulaires étoient des claffes inférieures, Omaï ne fit point attention à eux. Les Naturels ne le regarderent pas avec plus d'empreffement, & ils ne femblerent pas même s'appercevoir qu'il fût un de leurs compatriotes; ils lui parlerent néanmoins quelque temps. Enfin nous vîmes arriver un Chef, appellé *Ootee*, que j'avois connu autrefois; il étoit beau-frere d'Omaï, & il fe trouvoit par hafard dans cette partie de l'Ifle : trois ou quatre perfonnes, qui toutes avoient connu Omaï, avant qu'il s'embarquât fur le bâtiment du Capitaine Furneaux, l'accompagnoient. Leur entrevue n'eut rien de fenfible ou de remarquable; ils montrerent, au contraire, une indifférence parfaite, jufqu'à ce qu'Omaï ayant amené fon beau-frere dans la grand'chambre, ouvrit la caiffe qui renfermoit fes plumes rouges & lui en donna quelques-unes. Les Naturels, qui étoient fur le pont, apprirent cette grande nouvelle, & les affaires changerent

tout de fuite de face; Ootee qui vouloit à peine parler à Omaï, le fupplia de permettre qu'ils fuffent *Tayos*, (*a*) & qu'ils changeaffent de nom. Omaï accepta cet honneur; &, pour témoigner fa reconnoiffance, il fit un préfent de plumes rouges à Ootee, qui envoya chercher à terre un cochon qu'il deftinoit à fon nouvel Ami. Chacun de nous fentit que ce n'étoit pas Omaï, mais fes richeffes, qu'aimoient les Infulaires : s'il n'eût point étalé devant eux fes plumes rouges, qui font les chofes les plus eftimées dans l'Ifle, je crois qu'ils ne lui auroient pas même donné une noix de cocos. C'eft ainfi que fe paffa la premiere entrevue d'Omaï avec fes compatriotes; j'avoue que je m'y étois attendu, mais j'efpérois toujours qu'avec les tréfors dont la libéralité de fes amis d'*Angleterre* l'avoit chargé, il deviendroit un perfonnage important; que les Chefs les plus diftingués des diverfes Ifles de la *Société* le refpecteroient & lui feroient leur cour. Cela feroit fûrement arrivé, s'il avoit mis quelque prudence dans fa conduite; mais il fut loin de mériter cet éloge; je fuis fâché de dire qu'il fit trop peu d'attention aux avis multipliés de ceux qui lui vouloient du

1777. Août.

(*a*) Amis.

bien, & qu'il se laissa duper par tous les frip-
1777. pons du pays.
Août. Les Naturels avec lesquels nous causâmes, durant cette journée, nous apprirent que deux vaisseaux avoient relâché, à deux reprises différentes, dans la baie d'*Oheitepeha*, depuis mon départ en 1774; & qu'ils en avoient reçu des animaux pareils à ceux qui se trouvoient sur mon bord. Des recherches ultérieures me firent connoître que ces bâtimens étrangers leur avoient laissé des cochons, des chiens, des chevres, un taureau, & le mâle d'un autre quadrupede, dont nous ne pûmes deviner l'espece, sur la description imparfaite qu'on nous en donna. Ils nous dirent que ces vaisseaux étoient venus d'un port appellé *Reema;* nous conjecturâmes qu'il s'agissoit de *Lima*, Capitale du *Pérou*, & que les bâtimens étoient Espagnols. On nous informa aussi, que les étrangers avoient construit une maison, durant leur premiere relâche, & qu'ils avoient laissé dans l'Isle quatre hommes; savoir, deux Prêtres, un Domestique, & une quatrieme personne, appellée *Mateema*, qui fut souvent l'objet de la conversation; qu'ils avoient emmené quatre des Naturels; que les deux bâtimens étoient revenus environ dix mois après; qu'ils avoient ramené deux des O-Taïtiens, les

deux autres étoient morts à *Lima;* qu'au bout d'un séjour de peu de durée, ils embarquerent 1777. leurs compatriotes; mais que la maison bâtie par Août. eux subsistoit encore.

Les amis d'Omaï publierent dans l'Isle qu'il y avoit des plumes rouges à bord de nos vaisseaux, & cette importante nouvelle excita les desirs de tout le monde : le lendemain, dès le point du 13. jour, nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues, remplies d'Insulaires, qui apportoient au marché des cochons & des fruits. Une quantité de plumes aussi peu considérable, que celle qu'on tire d'une mésange, nous procura d'abord un cochon du poids de quarante ou cinquante livres; mais presque tous les hommes des vaisseaux, ayant en propre, une pacotille quelconque de cette marchandise précieuse, sa valeur diminua de cent pour cent avant la nuit. Après cette diminution de prix, les échanges continuoient néanmoins à nous être fort avantageux, & les plumes rouges l'emporterent toujours sur chacun des autres articles. Quelques-uns des Naturels ne vouloient échanger un cochon que contre une hache; mais les clous, les grains de verre, & les bagatelles de cette espece, qui avoient une si grande vogue, dans nos voyages antérieurs, étoient alors si méprisés, qu'ils atti-

roient à peine les regards d'un petit nombre de

1777. perſonnes.

Août. Il y eut peu de vent durant toute la matinée, & nous ne mouillâmes qu'à neuf heures dans la baie, où nous amarrâmes avec deux ancres. La ſœur d'Omaï arriva à bord peu de temps après. Je vis, avec un extrême plaiſir, qu'ils ſe donnerent l'un & l'autre, des marques de la plus tendre affection; il eſt plus aiſé de concevoir, que de décrire leur bonheur.

Lorſque cette ſcene attendriſſante fut terminée, je deſcendis à terre avec Omaï. Je voulois ſur-tout, faire une viſite à un homme, que mon ami me peignoit comme un perſonnage bien extraordinaire; car, à l'en croire, c'étoit le Dieu de *Bolabola*. Nous le trouvâmes aſſis ſous un de ces abris qu'offrent ordinairement leurs plus grandes pirogues. Il étoit avancé en âge, il avoit perdu l'uſage de ſes membres, & on le portoit ſur une civiere. Quelques Inſulaires l'appelloient *Olla* ou *Orra*, nom du Dieu de *Bolabola;* mais ſon véritable nom étoit Etary. D'après ce qu'on m'en avoit dit, je comptois que le peuple lui prodigueroit une ſorte d'adoration religieuſe; mais, excepté de jeunes bananiers, placés devant lui, & par-deſſus l'abri ſous lequel il étoit, je n'apperçus rien qui le diſtinguât des autres Chefs.

Omaï lui présenta une touffe de plumes rouges, liées à l'extrémité d'un petit bâton; &, lorsqu'il eut causé quelques momens, sur des choses indifférentes avec ce prétendu Dieu de *Bolabola*, il remarqua une vieille femme, la sœur de sa mere, qui se précipita à ses pieds, & qui les arrosa de larmes de joie. 1777. Août.

Je le laissai, avec sa tante, au milieu d'un cercle nombreux d'Insulaires, qui s'étoient rassemblés autour de lui, & j'allai examiner la maison qu'on m'assuroit avoir été bâtie par les Espagnols. Je la trouvai à peu de distance de la greve : les bois qui la composoient, me parurent avoir été amenés dans l'Isle tout préparés; car chacun d'eux portoit un numéro. Elle étoit divisée en deux petites chambres : je remarquai, dans la seconde, un bois de lit, une table, un banc, de vieux chapeaux, & d'autres bagatelles, que les Naturels sembloient conserver soigneusement : ils ne prenoient pas moins de soin de la maison, qui étoit revêtue d'un hangar, & qui n'avoit point été endommagée par le temps. Le pourtour étoit rempli d'écoutilles, qui laissoient un passage à l'air; peut-être étoient-ce des meurtrieres, par où les Espagnols vouloient tirer des coups de fusils, si jamais on les attaquoit. Il y avoit, assez près de la façade, une croix de

1777. Août.

bois, dont la branche tranſverſale préſentoit l'inſcription ſuivante :

CHRISTUS VINCIT.

Je lus ſur la branche verticale :

CAROLUS III. IMPERATOR. 1774.

Afin de conſerver la mémoire des voyages antérieurs faits par les Anglois, je gravai ſur l'autre côté de la croix :

GEORGIUS TERTIUS, REX,
ANNIS 1767,
1769, 1773, 1774 *ET* 1777.

Les Naturels nous montrerent, aux environs de la croix, le tombeau du Commandant des deux vaiſſeaux, qui mourut durant la premiere relâche : ils l'appelloient *Oreede.* Quels que puiſſent être les motifs des Eſpagnols en abordant ſur cette Iſle, ils me paroiſſent s'être donné beaucoup de ſoins pour ſe rendre agréables aux habitans, qui nous en parlerent dans toutes les occaſions, avec une eſtime & un reſpect extrêmes.

Excepté le perſonnage extraordinaire, dont j'ai fait mention, je ne rencontrai point de Chef d'importance durant ma promenade. Waheiadooa, Souverain de *Tiaraboo*, nom que porte cette partie

partie de l'Isle, étoit absent. Je reconnus ensuite qu'il avoit le même nom que le Chef que j'y vis dans mon second Voyage; que ce n'étoit cependant pas le même homme, mais son frere, âgé d'environ dix ans, lequel étoit monté sur le trône vingt mois avant notre arrivée, après la mort de son aîné. Nous apprîmes aussi que la célebre Oberea ne vivoit plus, & qu'Otoo & tous nos autres Amis se portoient bien.

1777. Août.

A mon retour, je trouvai Omaï, entretenant une compagnie nombreuse, & j'eus bien de la peine à l'emmener à bord, où j'avois une affaire importante à régler.

Je savois qu'*O-Taïti*, & les Isles voisines, nous fourniroient, en abondance, des noix de cocos, dont l'excellente liqueur peut tenir lieu de toutes les boissons artificielles; & je desirois beaucoup retrancher le grog de l'équipage, durant notre séjour ici. Mais, en supprimant cette boisson favorite des matelots, sans leur en parler, je pouvois exciter un murmure général; & je crus qu'il étoit à propos de les assembler. Je les assemblai en effet, & je leur exposai le but de notre voyage, & l'étendue des opérations que nous avions encore à faire. Voulant leur inspirer du courage & de la gaieté, je leur rappellai les récompenses offertes par le Parlement, aux

1777. Août.

ſujets de Sa Majeſté, qui découvriront, les premiers, dans l'hémiſphere ſeptentrional, de quelque côté que ce ſoit, une communication entre l'Océan Atlantique & la Mer Pacifique, ou à ceux qui pénétreront au-delà du quatre-vingt-neuvieme degré de latitude Nord. Je leur dis que je ne doutois pas de leur bonne volonté, qu'ils feroient ſûrement tous leurs efforts pour mériter l'une de ces récompenſes, & même toutes les deux; mais que, pour avoir plus de moyens de réuſſir, il falloit ménager, avec une économie extrême, nos munitions & nos vivres, & principalement les derniers; puiſque, ſelon les apparences, nous ne pourrions pas en embarquer de nouveaux, après notre départ des *Iſles de la Société*. Pour donner encore plus de poids à mes argumens, je leur obſervai qu'il étoit impoſſible de gagner, cette année, les hautes latitudes ſeptentrionales, & que notre expédition excéderoit, au moins d'une année, la durée ſur laquelle nous avions compté d'abord. Je les priai de ſonger aux obſtacles & aux difficultés que nous rencontrerions inévitablement, & à tout ce qu'ils auroient à ſouffrir d'ailleurs, s'il devenoit néceſſaire de diminuer leurs rations, ſous un climat froid. Je les exhortai à peſer ces ſolides raiſons, à voir s'il ne valoit pas mieux

être prudent de bonne heure, que courir les risques de n'avoir point de liqueurs fortes, dans un temps où elles leur feroient le plus utiles; s'ils ne devoient pas consentir qu'on retranchât leur grog, maintenant que nous avions du jus de cocos pour le remplacer; j'ajoutai qu'après tout, je les laissois les maîtres de prononcer sur ce point. 1777. Août.

J'eus la satisfaction de voir qu'ils ne délibérerent pas un moment; ils approuverent mon projet d'une voix unanime & sans faire aucune objection. J'ordonnai au Capitaine Clerke de proposer la même chose à son équipage, qui s'imposa d'aussi bon cœur la même abstinence. On ne servit donc plus de grog, excepté les Samedis au soir; nous en donnions ces jours-là une ration entiere à nos gens, afin qu'ils pussent boire à la santé de leurs amies d'*Angleterre*, & que les jolies filles d'*O-Taïti* ne leur fissent pas oublier tout-à-fait leurs anciennes liaisons.

Le lendemain, nous commençâmes quelques travaux indispensables; on examina les provisions, on ôta les tonneaux de bœuf ou de porc, & le charbon, du lieu qu'ils occupoient, & on mit du lest en leur place; on calfata les vaisseaux qui en avoient grand besoin; car notre derniere traversée avoit produit beaucoup de voies d'eau. 14.

1777. Août. J'envoyai à terre le taureau, les vaches, les chevaux & les moutons, & je chargeai deux hommes de les surveiller au milieu des pâturages. Je ne voulois laisser aucun de nos quadrupedes, dans cette partie de l'Isle.

15. 16. La pluie fut presque continuelle le 15 & le 16. Les Insulaires, néanmoins, vinrent nous voir de tous les cantons, car la nouvelle de notre arrivée se répandit promptement. Waheiadooa, qui se trouvoit très-éloigné du lieu de notre mouillage, la sut bientôt; & l'après-dîner du 16, un Chef appellé Etorea, qui lui servoit de tuteur, m'apporta deux cochons de sa part : il m'avertit que le Prince lui-même arriveroit le lendemain.

17. Il ne me trompa point, car le 17 au matin, je reçus un message de Waheiadooa qui m'instruisoit de son arrivée, & qui me prioit de descendre à terre. Nous nous préparâmes Omaï & moi, à lui faire une visite dans toutes les formes. Omaï, aidé de quelques-uns de ses amis, s'habilla, non à la maniere Angloise, ni à celle d'*O-Taïti* ou de *Tongataboo*, ni même à celle d'aucun pays du monde ; car il se composa un vêtement bizarre de tout ce qu'il avoit d'habits.

Nous allâmes voir d'abord Etary, qui nous accompagna sur sa civiere, dans une grande maison où on l'assit ; nous nous assîmes à côté de

lui, & je fis étendre devant nous une piece d'étoffe de *Tongataboo*, ſur laquelle je mis les préſens que j'apportois. Waheiadooa entra bientôt, ſuivi de ſa mere, & de pluſieurs grands perſonnages, qui ſe placerent tous à l'autre extrémité de l'étoffe, en face de nous. Un homme aſſis près de moi, prononça un diſcours compoſé de phraſes courtes & détachées; ceux qui l'environnoient, lui en ſoufflerent une partie. Un autre Inſulaire, qui étoit de la bande oppoſée, & qui ſe trouvoit près du Chef, lui répondit. Etary parla enſuite, & Omaï après lui: un Orateur répondit à tous deux: ces diſcours roulerent uniquement ſur mon arrivée, & ſur mes liaiſons avec les Naturels. L'Inſulaire, qui harangua le dernier, me dit entr'autres choſes, que les hommes de *Reema*, c'eſt-à-dire, les Eſpagnols, avoient recommandé de ne pas me laiſſer entrer dans la baie d'*Oheitepeha*, ſi j'abordois de nouveau ſur cette Iſle qui leur appartenoit; que, loin de ſouſcrire à cette requête, il étoit autoriſé à me céder formellement la Province de *Tiaraboo*, & tout ce qu'elle renferme: d'où il réſulte que ces peuplades ont une ſorte de politique, & qu'ils ſavent s'accommoder aux circonſtances. Enfin Waheiadooa vint m'embraſſer, à l'inſtigation des gens de ſa ſuite, &,

1777. Août.

1777. Août.

pour confirmer ce traité d'amitié, nous échangeâmes nos noms. Lorſque la cérémonie fut terminée, je l'emmenai dîner à bord, ainſi que ſes Amis.

Omaï avoit préparé un *Maro* composé de plumes rouges & jaunes, qu'il vouloit donner à O-Too, Roi de l'Iſle entiere; &, vu le pays où nous nous trouvions, c'étoit un préſent d'une très-grande valeur. Je lui dis tout ce que je pus, pour l'empêcher de montrer alors ſon *Maro;* je lui conſeillai de le garder à bord, juſqu'à ce qu'il eut une occaſion de le préſenter lui-même au Monarque. Mais il avoit trop bonne opinion de l'honnêteté & de la fidélité de ſes compatriotes, pour profiter de mon conſeil. Il imagina de l'apporter à terre, & de le remettre à Waheiadooa, en chargeant celui-ci de l'envoyer à O-Too, & de le prier d'ajouter ces plumes au *Maro* royal. Il crut que cet arrangement ſeroit agréable aux deux Chefs: il ſe trompoit beaucoup; l'un d'eux, dont il devoit rechercher la faveur avec le plus grand ſoin, fut très-bleſſé, & il ne ſe fit pas un ami de l'autre. Ce que j'avois prévu arriva: Waheiadooa garda le *Maro*, il n'envoya à O-Too qu'un petit nombre de plumes, & il ſe réſerva plus des dix-neuf vingtiemes de ce magnifique préſent.

Le 19, Waheiadooa me donna dix ou douze cochons, des fruits & des étoffes. Nous tirâmes le soir des feux d'artifice, qui étonnerent & amuserent une assemblée nombreuse. 1777. Août. 19.

Le même jour, quelques-uns de nos Messieurs trouverent, dans leurs promenades, un édifice, auquel ils donnoient le nom de Chapelle Catholique. Il ne sembloit pas qu'on pût en douter, d'après ce qu'ils disoient; car ils décrivoient l'autel, & tout ce qu'on voit dans un Temple de cette espece. Ils observoient néanmoins que deux hommes chargés de la garde du Temple, ne voulurent pas leur permettre d'y entrer; je pensai qu'ils pouvoient s'être mépris, & j'eus la curiosité de m'assurer de ce fait par moi-même. L'édifice, qu'ils prenoient pour une Chapelle Catholique, étoit un *Toopapaoo*, où l'on tenoit solemnellement exposé le corps du prédécesseur de Waheiadooa. Le Toopapaoo se trouvoit dans une maison assez étendue qu'environnoit une palissade peu élevée; il étoit d'une propreté extraordinaire, & il ressembloit à un de ces petits pavillons ou abris, que portent les grandes pirogues du pays. Peut-être avoit-il été originairement employé à cet usage. Les étoffes & les nattes de différentes couleurs, qui le couvroient & qui flottoient sur les bords, produisoient un

1777. Août. joli effet : on y voyoit, entr'autres ornemens, un morceau de drap écarlate, de quatre ou cinq verges de longueur, que les Insulaires avoient sûrement reçu des Espagnols. Ce drap, & quelques glands de plumes que nos Messieurs supposerent de soie, leur donnerent l'idée d'une Chapelle Catholique; leur imagination suppléa à ce qui manquoit d'ailleurs ; &, s'ils n'avoient pas été instruits auparavant du séjour des Espagnols, ils n'auroient jamais fait une pareille méprise. Je jugeai que les Naturels apportoient chaque jour à ce sanctuaire, des offrandes de fruits & de racines ; car il y avoit des fruits & des racines tout frais. Ils les déposoient sur un *Whatta* (un Autel) placé en dehors de quelques palissades, qu'il n'est pas permis de franchir. Deux gardes veilloient nuit & jour sur le Temple ; ils devoient de plus le parer dans l'occasion : en effet, lorsque j'allai l'examiner une premiere fois, l'étoffe & les draperies étoient roulés ; mais, à ma priere, ils le revêtirent de ses ornemens, après avoir pris eux-mêmes des robes blanches très-propres. Ils me dirent qu'on comptoit vingt mois depuis la mort du Chef.

22. Le 22, nous avions embarqué de l'eau, & achevé ceux de nos travaux que je crus indispensables ; je fis ramener à bord le bétail & les

moutons que j'avois envoyés dans les pâturages du pays, & je me difpofai à remettre en mer. 1777. Août.

23. Le 23, au matin, tandis que les vaiffeaux démarroient, je defcendis à terre avec Omaï, afin de prendre congé de Waheiadooa. Nous caufions avec lui, lorfque l'un de ces enthoufiaftes fanatiques, qu'ils appellent *Eatooas*, parce qu'ils les croient remplis de l'efprit de la Divinité, vint fe placer devant nous. Ses paroles, fa démarche & fon maintien annonçoient un fou; une quantité confidérable de feuilles de bananiers enveloppoient fes reins, & compofoient tout fon vêtement; il parloit à voix baffe, & d'un ton fi criard, qu'il étoit difficile de l'entendre, du moins pour moi. Si j'en crois Omaï, qui difoit le comprendre parfaitement, il confeilloit au jeune Prince de ne pas me fuivre à *Matavai*, projet de voyage dont je n'avois point été inftruit, ou que je ne lui avois jamais propofé. L'*Eatooa* prédit de plus que les vaiffeaux n'atteindroient pas *Matavai* ce jour-là : les apparences favorifoient fa prédiction, car il n'y avoit pas un fouffle de vent ; mais il fe trompa. Pendant qu'il péroroit, il furvint une ondée de pluie très-forte, qui obligea tout le monde à chercher un afyle; quant à lui, l'orage ne parut point l'affecter ; il continua à brailler

1777. Août.

autour de nous, l'espace d'environ une demi-heure, & il se retira. Personne ne fit attention à ses propos ; & les gens du pays se moquerent beaucoup de ses extravagances. Je demandai à *Waheiadooa*, ce que c'étoit qu'un pareil original, s'il étoit de la classe des *Earees* ou de celle des *Towtows* : le Chef me répondit qu'il étoit *Taata-Eno*, c'est-à-dire, un méchant homme. Malgré la mauvaise opinion qu'on avoit de ce Prophete, malgré le dédain qu'on lui témoignoit, la superstition maîtrise les Insulaires, au point de les rendre intimement convaincus, que les insensés de cette espece possedent l'esprit de la Divinité. Omaï paroissoit bien instruit sur cette matiere, il m'assura que, durant leurs accès, ils ne connoissent personne, pas même leurs intimes amis ; que s'ils ont des richesses, ils les distribuent au public, à moins qu'on n'ait soin de leur en ôter les moyens ; que lorsqu'ils reprennent leurs sens, ils demandent ce que sont devenues les choses, dont ils ont fait des largesses, peu de minutes auparavant ; qu'ils ne semblent pas conserver le moindre souvenir de ce qui s'est passé pendant leur accès.

Je fus à peine de retour, qu'il s'éleva une brise légere de l'Est ; nous mîmes à la voile, & nous gouvernâmes sur la baie de *Mata-*

vai, (*a*) où la *Résolution* mouilla dans la soirée. La *Découverte* n'y arriva que le lendemain, ensorte que la moitié de la prédiction du fou s'accomplit. 1777. Août.

(*a*) Voyez le plan de cette Baie, dans la Collection de Hawkesworth, tome II, page 248 de l'original.



CHAPITRE II.

*Entrevue avec O-Too, Roi d'*O-Taïti. *Conduite imprudente d'Omaï. Nos occupations à terre. Débarquement de nos quadrupedes d'*Europe. *Détails ſur un des Naturels qui avoit fait le voyage de* Lima. *Détails ſur Œdidee. Révolte d'Eimeo. Guerre contre cette Iſle réſolue dans un Conſeil des Chefs. Sacrifice humain qui eut lieu à cette occaſion. Deſcription particuliere des Cérémonies pratiquées au grand Morai, où l'on offrit la victime. Autres coutumes barbares de ce Peuple.*

1777. Août. O-Too, Roi de l'Iſle entiere d'*O-Taïti*, ſuivi d'une multitude de pirogues remplies de Naturels, arriva d'*Oparre*, lieu de ſa réſidence, à neuf heures du matin; &, après avoir débarqué ſur la pointe *Matavai*, il m'avertit, par un exprès, qu'il deſiroit beaucoup de me voir. Je deſcendis à terre accompagné d'Omaï, & de pluſieurs de mes Officiers. Je m'approchai tout de ſuite du Monarque, & je le ſaluai. Omaï ſe jetta à ſes pieds, & embraſſa ſes genoux; il avoit

eu ſoin de mettre ſon plus bel habit, & il ſe conduiſit de la maniere la plus reſpectueuſe & la plus modeſte. On fit cependant peu d'attention à lui : l'envie eut peut-être quelque part à ce froid accueil. Il offrit au Roi une groſſe touffe de plumes rouges, & deux ou trois verges de drap d'or. De mon côté, je donnai au Prince un vêtement de belle toile, un chapeau bordé d'or, des outils, &, ce qui étoit plus précieux encore, des plumes rouges, & un des bonnets que portent les Naturels des *Iſles des Amis.*

1777. Août.

Le Roi & la Famille Royale m'accompagnerent à bord, ſuivis de pluſieurs pirogues chargées de toutes eſpeces de proviſions, en aſſez grande abondance pour nourrir une ſemaine, les équipages des deux vaiſſeaux. Les divers membres de la Famille Royale indiquoient telle portion qu'ils avoient fournie, & je leur fis à chacun un préſent; c'étoit là ce qu'ils vouloient. La mere du Roi, qui ne s'étoit point trouvée à la premiere entrevue, arriva près de nous bientôt après; elle apportoit des proviſions & des étoffes, qu'elle diſtribua à Omaï & à moi. Quoiqu'Omaï eut d'abord attiré foiblement les regards, les Inſulaires rechercherent ſon amitié, dès qu'ils connurent ſes richeſſes. J'entretins cette diſpoſition, autant que je le pus, car je deſirois le fixer près

d'O-Too. Comme j'avois dessein de laisser dans
1777. cette Isle, tous les animaux que j'amenois d'*Eu-*
Août. *rope*, je pensai qu'il seroit en état de diriger un peu les habitans, sur les soins qu'ils en devoient prendre, & sur l'usage auquel ils pouvoient les employer : je prévoyois d'ailleurs que plus il seroit éloigné de sa patrie, plus il seroit considéré. Malheureusement le pauvre Omaï ne profita point de mon avis, & il se conduisit avec tant d'imprudence qu'il ne tarda pas à perdre l'amitié d'O-Too, & de tous les O-Taïtiens d'un rang distingué. Il ne fréquenta que des vagabonds & des étrangers, qui cherchoient sans cesse à le duper; &, si je n'étois pas intervenu à propos, ils l'auroient dépouillé complétement. Il s'attira la malveillance des principaux Chefs, qui s'apperçurent qu'ils n'obtenoient pas de moi, ou de mes gens, des articles aussi précieux que ceux dont Omaï faisoit présent aux gens du peuple ses camarades.

Dès que nous eûmes dîné, je ramenai O-Too à *Oparre;* je pris avec moi les volailles dont je voulois enrichir cette terre. J'emportai un paon & sa femelle, que Mylord Besboroug avoit eu la bonté de m'envoyer pour les O-Taïtiens, peu de jours avant mon départ de *Londres*, un coq d'Inde & une poule, quatre oies, un mâle &

trois femelles, un canard mâle & quatre femelles. Je dépoſai toutes ces volailles à *Oparre*, 1777. Août.
& je les donnai à O-Too : elles couvoient déjà, lorſque nous quittâmes l'Iſle. Nous y trouvâmes une oie mâle, dont le Capitaine Wallis avoit fait préſent à Oberea, pluſieurs chevres, & le taureau Eſpagnol qu'on tenoit attaché à un arbre près de la maiſon d'O-Too. Je n'ai jamais vu un plus bel animal de cette eſpece. Il appartenoit alors à *Etary*, & on l'avoit amené d'*Oheitepeha* dans cet endroit, afin de l'embarquer pour *Bolabola*; mais je ne puis concevoir comment on étoit venu à bout de le tranſporter ſur une des pirogues du pays. Au reſte, ſi nous n'étions pas arrivés à *O-Taïti*, il eût été bien inutile, car il manquoit de vaches. Les Naturels nous dirent qu'il y avoit des vaches à bord des vaiſſeaux Eſpagnols, & que le Capitaine les rembarqua; je ne le crois point; je ſuppoſerai plutôt que les vaches étoient mortes, durant la traverſée. Le lendemain, j'envoyai à ce taureau les 25.
trois vaches que j'avois à bord; je fis également conduire dans la baie de *Matavai*, le taureau, le cheval, la jument & les moutons que je deſtinois aux O-Taïtiens.

Je me trouvai débarraſſé d'un ſoin très-incommode. Il eſt difficile de concevoir la peine &

1777. Août.

l'embarras, que me causa le transport de ces animaux : mais, satisfait d'avoir pu remplir les vues bienfaisantes de Sa Majesté, qui vouloit enrichir deux peuplades si dignes d'intérêt, je me crus bien dédommagé de toutes les inquiétudes, auxquelles j'avois été en proie, tant qu'il resta quelque chose à faire sur cet objet secondaire de mon voyage.

Comme je me proposois de relâcher quelque temps ici, on établit les deux Observatoires sur la pointe *Matavai :* on dressa, aux environs, deux tentes où devoient coucher les soldats de garde, & ceux de nos gens qu'il conviendroit de laisser à terre. Je donnai le commandement de ce poste à M. King, qui se chargea en même-temps de suivre les observations nécessaires, pour déterminer le mouvement journalier du garde-temps, *&c.* Durant notre séjour à *O-Taïti*, nous nous occupâmes de divers ouvrages devenus indispensables. On porta à terre le grand mât de la *Découverte*, & on le répara si bien, qu'il paroissoit sortir du chantier : on répara également nos voiles & nos futailles, on calfata les vaisseaux, & on examina les agrès ; on inspecta aussi le biscuit que nous avions en caisses, & j'eus le plaisir d'apprendre qu'il y en avoit peu d'endommagé.

Le

Le 26, je fis défricher une piece de terre, où je plantai plusieurs graines de jardinage, & quelques arbres fruitiers : je suis persuadé que les Naturels en prendront peu de soin. Au moment où nous partîmes, les melons, les patates, & deux pommiers de pin, poussoient de maniere à me donner les plus grandes espérances. J'avois apporté, des *Isles des Amis*, plusieurs plants de Shaddeks ; je les mis également dans le jardin que je venois de former. Mes graines & mes arbres ne manqueront pas de réussir, à moins que la curiosité prématurée des O-Taïtiens, qui a détruit un sep de vigne planté par les Espagnols à *Oheitepeha*, n'arrête leur développement. Quelques Insulaires s'assemblerent pour goûter les premiers raisins que porta la vigne ; & les grappes se trouvant encore aigres, ils jugerent que c'étoit une espece de poison, & ils résolurent unanimement de fouler aux pieds le sep. Omaï ayant rencontré ce sep par hasard, fut enchanté de sa découverte, car il étoit persuadé que s'il avoit une fois des raisins, il lui seroit aisé de faire du vin. Il se hâta d'en couper plusieurs tiges, qu'il vouloit emporter dans sa patrie ; nous taillâmes le sep qui n'étoit pas déraciné, & nous fossoyâmes le terrein dans les environs. Il est probable que les habitans de l'Isle,

1777.
Août.
26.

devenus plus ſages par les inſtructions d'Omaï, laiſſeront mûrir le fruit, & qu'ils ne le condamneront plus d'une maniere ſi précipitée.

1777.
Août.

Quarante-huit heures après notre arrivée dans la baie de *Matavai*, nous reçûmes la viſite de nos anciens Amis, dont parle la Relation de mon ſecond voyage. Aucun d'eux ne ſe préſenta les mains vuides, & nous eûmes des proviſions par-delà ce qu'il nous en falloit; ce qui nous fit encore plus de plaiſir, nous ne craignions point d'épuiſer l'Iſle, où nous appercevions de toutes parts une multitude intariſſable de productions & d'animaux propres à notre ſubſiſtance.

L'un des Naturels, que les Eſpagnols avoient emmené à *Lima*, vint nous voir également; on ne pouvoit, à ſes manieres & à ſon extérieur, le diſtinguer du reſte de ſes compatriotes. Il ſe ſouvenoit cependant de quelques mots eſpagnols qu'il avoit appris & qu'il prononçoit très-mal: il répétoit ſur-tout fréquemment, *ſi ſennor*, & lorſque nous nous approchions de lui, il ne manquoit pas de ſe lever, & de ſe faire entendre le mieux qu'il pouvoit avec ſon petit vocabulaire européen.

Nous rencontrâmes auſſi le jeune-homme que nous appellâmes autrefois Œdidee, mais dont le véritable nom eſt Heete-heete, il s'étoit

embarqué à *Ulietea*, en 1773, sur mon vaisseau, & je l'avois ramené dans sa patrie, en 1774, après l'avoir conduit aux *Isles des Amis*, à la *Nouvelle-Zélande*, à l'Isle de *Pâques* & aux *Marquises;* traversées qui durerent sept mois. Il s'efforçoit, comme celui dont je viens de parler, de nous montrer sa politesse, & de s'exprimer dans notre langue; il disoit souvent *yes, sir, if you please sir.* Heete-heete, qui a reçu le jour à *Bolabola*, étoit à *O-Taïti* depuis trois mois; &, selon ce que nous apprîmes, sans autre dessein que de satisfaire sa curiosité, ou peut-être la passion de l'amour, qui anime tous les habitans des Isles de *la Société :* les Insulaires qui voyagent d'une terre à l'autre, ne paroissent pas avoir d'autre but. Nous vîmes clairement qu'il préféroit à nos modes & à nos parures, celles de ses compatriotes; car lorsque je lui eus donné des habits (*a*) que le Bureau de l'Amirauté m'avoit chargé de lui remettre, il les porta quelques jours, & il refusa ensuite d'en faire usage. Cet exemple & celui de l'O-Taïtien qui avoit été à *Lima*, prouvent bien la force de l'habitude, qui ramene l'homme aux manieres &

1777. Août.

(*a*) Je lui donnai en outre de mon chef une caisse d'outils, & quelques autres articles.

aux coutumes qu'il a prifes dans fon enfance,
1777. & que le hafard eft venu interrompre. Je fuis
Août. tenté de croire qu'Omaï lui-même, malgré le changement abfolu que fembloient avoir produit fur lui les mœurs angloifes, ne tardera pas à reprendre les vêtemens de fon pays, ainfi qu'Œdidee & l'O-Taïtien, conduit au *Pérou* par les Efpagnols.

27. Le 27, au matin, un homme arrivé d'*Oheitepeha*, nous dit que deux vaiffeaux Efpagnols mouilloient depuis vingt-quatre heures dans cette baie, & pour ne laiffer aucun doute fur la vérité du fait, il montra un morceau de gros drap bleu, qu'il affuroit avoir reçu de l'un de ces bâtimens : le morceau d'étoffe étoit en effet prefque neuf : il ajouta que Mateema montoit l'un des vaiffeaux qui devoient fe rendre à *Matavai* dans un jour ou deux. D'autres circonftances qu'il indiqua, rendoient la nouvelle très-vraifemblable ; j'ordonnai au Lieutenant Williamfon de prendre un canot & d'aller examiner la baie d'*Oheitepeha.* Sur ces entrefaites, je mis les vaiffeaux en état de fe défendre : quoique l'*Angleterre* & l'*Efpagne* fuffent en paix à mon départ d'*Europe*, je fentis que la guerre pouvoit s'être déclarée depuis. Des recherches ultérieures me donnerent lieu de croire que le

récit de l'arrivée des Eſpagnols étoit faux, & M. Williamſon, qui fut de retour le lendemain, acheva de m'en convaincre; il me dit qu'il avoit débarqué à *Oheitepeha*, qu'il n'y avoit point vu de vaiſſeaux, & que cette baie n'en avoit reçu aucun depuis mon départ en 1774. Les habitans de la partie de l'Iſle où nous nous trouvions, nous déclarerent, dès le commencement, que c'étoit un menſonge inventé par les Naturels de *Tiarraboo;* mais nous ne pouvions deviner leurs vues : ils eſpéroient peut-être que cette fauſſe nouvelle nous détermineroit à quitter l'Iſle, & qu'ils priveroient ainſi la peuplade d'*Otaïti nooe*, des avantages réſultans du ſéjour de nos vaiſſeaux. Les habitans des deux parties de l'Iſle ont une inimitié invétérée les uns pour les autres.

1777. Août. 28.

Du moment où nous arrivâmes à *Matavai*, l'atmoſphere fut très-variable juſqu'au 29, & il tomba chaque jour plus ou moins de pluie. Nous ne pûmes prendre que le 29 des hauteurs correſpondantes du Soleil, pour déterminer le mouvement journalier du garde-temps. La même cauſe retarda le calfatage & les autres réparations dont les vaiſſeaux avoient beſoin.

29.

Le ſoir, les Naturels ſe retirerent précipitamment des vaiſſeaux, & du poſte que nous

occupions à terre; il nous fut impoffible d'abord
1777. d'en deviner la raifon : nous conjecturâmes, en
Août. général, qu'il y avoit eu quelque vol de commis, & qu'ils redoutoient notre vengeance. Je fus enfin ce qui étoit arrivé : l'un des aides du Chirurgien pénétra dans l'intérieur du pays, pour y échanger quatre haches contre des curiofités ; l'Infulaire qu'il chargea de fes haches, profita d'un inftant favorable, & il emporta des outils fi précieux. Telle fut la caufe de la retraite brufque de fes compatriotes; O-Too lui-même & toute fa famille fe joignirent aux fuyards; &, après les avoir fuivis deux ou trois milles, j'eus bien de la peine à les arrêter. Afin d'engager mes gens à fe tenir mieux fur leurs gardes déformais, je réfolus de ne faire aucune démarche pour obtenir la reftitution des haches, & il me fut moins difficile de ramener les O-Taïtiens & de rétablir la tranquillité.

Jufqu'ici O-Too & fes fujets ne s'étoient occupés que de nous; mais des meffagers d'*Eimeo*, ou, comme le difent plus fouvent les Naturels, de *Morea*, (*a*) qui arriverent le lendemain,

(*a*) Selon le Docteur Forfter, *Morea* eft un diftrict d'*Eimeo*. Voyez fes *Obfervations*, page 217 de l'original.

leur donnerent d'autres occupations ; ils apprirent que les habitans de cette Isle étoient en armes, que les partisans d'O-Too avoient été battus & obligés de se retirer dans les montagnes. La querelle qui commença en 1774, entre les deux Isles, ainsi que je l'ai dit dans la Relation de mon second Voyage, semble avoir toujours subsisté depuis. L'armement formidable que je vis alors, & que j'ai décrit ailleurs, (*a*) mit à la voile peu de temps après mon départ d'*O-Taïti* ; mais les habitans d'*Eimeo* firent une résistance si opiniâtre, que l'escadre revint sans avoir eu de succès décisif, & une autre expédition étoit devenue nécessaire.

1777. Août.

Tous les Chefs qui se trouvoient à *Matavai*, s'assemblerent à la maison d'O-Too où j'étois alors, & j'eus l'honneur d'être admis à leur conseil. L'un des Députés exposa le sujet de la délibération, & il prononça un long discours. Je ne compris guères que les articles principaux de sa harangue ; il fit le tableau des affaires à *Eimeo*, & il invita les Chefs d'*O-Taïti* à se réunir & à prendre les armes. Cet avis fut combattu par d'autres Orateurs, qui vouloient

(*a*) Voyez le second Voyage de Cook, Vol. I, page 347, *&c.* de l'original.

attendre que l'ennemi commençât les hostilités; il
1777. régna d'abord beaucoup de décence dans le dé-
Août. bat, & les conseillers ne parlerent que l'un après l'autre. L'assemblée devint ensuite orageuse, & je crus qu'elle se termineroit par des violences, comme les dietes de *Pologne;* mais les grands personnages qui s'étoient échauffés si brusquement, se calmerent de même, & le bon ordre se rétablit bientôt. La faction qui desiroit la guerre, l'emporta enfin, & il fut décidé qu'ils enverroient un armement considérable au secours de leurs Amis d'*Eimeo :* cette résolution fut loin d'obtenir l'unanimité des suffrages. O-Too garda le silence durant tout le débat, il dit seulement par intervalle un mot ou deux aux Orateurs. Les membres du conseil qui opinoient pour la guerre, me presserent de les aider avec les forces qui se trouvoient en ma puissance, & ils voulurent tous savoir le parti que je prendrois. J'envoyai chercher Omaï, afin d'avoir un interprete, mais on ne le rencontra point, & je fus obligé de m'expliquer moi-même; je leur dis le plus clairement que je pus, que ne connoissant pas bien le sujet de la dispute, & les Insulaires d'*Eimeo* ne m'ayant jamais offensé, je ne me croyois point en droit d'entreprendre des hostilités contre eux. Cette déclaration les satisfit,

ou parut les satisfaire. Les membres du Conseil se dispersèrent ; & O-Too me pria de venir le revoir l'après-dîner, & d'amener Omaï. 1777. Août.

Je retournai en effet auprès du Roi, avec plusieurs de nos Messieurs ; le Prince nous conduisit dans la maison de son pere, en présence duquel on parla de nouveau de l'injustice des Insulaires d'*Eimeo*. Je desirois beaucoup trouver un moyen d'accommodement entre les deux Puissances, & je sondai le vieux Chef sur ce point : il ne voulut écouter aucune proposition de paix : il me sollicita encore d'aider les O-Taïtiens, mais je demeurai inflexible. Je m'informai du sujet de la querelle, & j'appris que quelques années auparavant, un frere de Waheiadooa étoit parti de *Tiaraboo*, pour aller occuper le Trône d'*Eimeo*, sur l'invitation de Maheine, Chef populaire de cette Isle ; que Maheine l'avoit fait tuer peu de semaines après son arrivée, & avoit réclamé la couronne au préjudice de Tierataboonooe, fils de sa sœur, qui se trouvoit le légitime héritier du sceptre, ou, selon une autre version, qui avoit été chargé du gouvernement par les O-Taïtiens.

Towha, parent d'O-Too, & Chef du district de *Tettaha*, homme de beaucoup de crédit dans l'Isle, qui avoit commandé en chef l'armement

envoyé contre *Eimeo*, en 1774, n'étoit pas
1777. à *Matavai* à cette époque, & par consé-
Août. quent il n'aſſiſta à aucune des délibérations : il me parut cependant qu'il ſe mêloit beaucoup de ce qui ſe paſſoit, & qu'il montroit encore plus
1 7bre. d'ardeur que les autres Chefs ; car le premier Septembre, dès le grand matin, il fit dire à O-Too par un meſſager, qu'il venoit de tuer un homme pour l'offrir en ſacrifice à l'*Eatooa*, & implorer l'aſſiſtance du Dieu contre *Eimeo*. Ce ſacrifice devoit avoir lieu dans le grand *Morai* d'*Attahooroo*, & je jugeai que la préſence d'O-Too étoit abſolument néceſſaire en cette occaſion.

M. de Bougainville avoit déjà dit, ſur le témoignage de l'O-Taïtien, qu'il amena en France, que les ſacrifices humains font partie des inſtitutions religieuſes de cette Iſle. Les recherches dont je m'occupai en 1774, & mes converſations avec Omaï, ne me donnoient que trop lieu de penſer qu'un uſage ſi contraire à l'humanité, y eſt établi : mais comme on veut toujours douter d'une coutume ſi atroce, à moins qu'un voyageur n'en ait été le témoin oculaire, je réſolus de profiter de l'occaſion, & afin de diſſiper toutes les incertitudes, d'aſſiſter moi-même à cette barbare cérémonie. Je priai donc

O-Too de me permettre de l'accompagner ; il y consentit volontiers, & nous nous embarquâmes tout de suite dans mon canot, avec mon vieil ami Potatow, M. Anderson, & M. Webber : Omaï nous suivoit sur une pirogue. 1777. 7bre.

Nous descendîmes pendant la route sur une petite Isle, qui gît en travers de *Tettaha*, où nous rencontrâmes Towha & les gens de sa suite : lorsque les deux Chefs eurent causé quelque temps sur la guerre, Towha m'adressa la parole, & il réclama encore mes secours ; je fis pour la troisieme fois une réponse négative, & il parut fâché ; il lui sembloit étrange que m'étant toujours déclaré l'ami d'*O-Taïti*, je ne voulusse pas combattre ses ennemis. Il donna à O-Too deux ou trois plumes rouges liées ensemble, & un chien très-maigre fut mis dans une de nos pirogues. Nous nous rembarquâmes & nous prîmes à bord un Prêtre qui devoit assister à la cérémonie.

Nous arrivâmes à *Attahooroo* sur les deux heures de l'après-dîner ; O-Too me pria d'ordonner aux matelots de demeurer dans le canot, & il recommanda à M. Anderson, à M. Webber & à moi, d'ôter nos chapeaux dès que nous serions au Morai. Nous en prîmes à l'instant même le chemin ; une multitude d'hommes &

quelques petits garçons nous efcorterent, mais
1777. 7bre. je n'apperçus pas une femme. Quatre prêtres & leurs acolytes ou affiftans, nous attendoient au *Morai :* le corps de l'infortuné qu'on alloit offrir aux Dieux, étoit dans une petite pirogue retirée fur la greve, & expofée en partie à l'action des vagues : deux Prêtres & plufieurs acolytes étoient affis près de la pirogue, les autres fe trouvoient au *Morai.* Nous nous arrêtâmes à vingt ou trente pas des Prêtres : O-Too fe plaça en cet endroit, & nous nous tinmes debout près de lui, avec quelques habitans du pays ; le gros peuple fe tint plus éloigné.

Les cérémonies commencerent alors. L'un des acolytes apporta un jeune bananier, qu'il mit devant le Roi ; un autre apporta une touffe de plumes rouges, montées fur des fibres de cocos, il toucha le pied du Prince avec une de ces plumes, & il fe retira vers fes camarades. L'un des Prêtres affis au *Morai* en face de ceux qui fe trouvoient fur la greve, fit une longue priere, & il envoya de temps en temps de jeunes bananiers qu'on dépofa fur la victime. Durant cette priere, un homme qui étoit debout, près du Prêtre officiant, tenoit dans fes mains deux paquets qui nous parurent être d'étoffe :

nous reconnûmes enſuite que l'un d'eux contenoit le *Maro* royal, & l'autre, l'arche de l'*Eatooa*, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion. Dès que la priere fut terminée, les Prêtres du Morai & leurs acolytes vinrent s'aſſeoir ſur la greve, & ils apporterent les deux paquets dont je parlois tout-à-l'heure. Ils recommencerent ici leurs prieres, pendant leſquelles les bananiers furent ôtés un à un & à différens intervalles, de deſſus la victime, couverte en partie de feuilles de cocotiers & de petites branches d'arbres : on la tira alors de la pirogue, & on l'étendit ſur le rivage, les pieds tournés vers la mer. Les Prêtres ſe placerent autour d'elle, les uns aſſis & les autres debout, & l'un ou pluſieurs d'entr'eux répéterent quelques phraſes l'eſpace d'environ dix minutes : on la découvrit en écartant les feuilles & les branchages qui la cachoient, & on la mit dans une direction parallele à la côte. L'un des Prêtres, qui ſe tint debout aux pieds du corps, fit une longue priere à laquelle ſe joignirent quelquefois les autres : chacun d'eux avoit à la main une touffe de plumes rouges. Vers le milieu de la priere, on enleva quelques cheveux de la tête de la victime, & on lui arracha l'œil gauche ; les cheveux & l'œil furent enveloppés dans une feuille verte, &

1777.
7bre.

1777. 7bre.

préſentés à O-Too. Le Roi n'y toucha point, mais il donna à l'homme qui les lui offrit, la touffe de plumes rouges qu'il avoit reçue de Towha. Les cheveux & l'œil de la victime furent reportés au Prêtre avec les plumes. O-Too leur envoya bientôt après d'autres plumes, qu'il avoit miſes le matin dans ma poche, en me recommandant de les garder. Tandis qu'on procédoit à cette derniere cérémonie, on entendit un martin-pêcheur qui voltigeoit ſur les arbres : O-Too ſe tournant près de moi, me dit, c'eſt l'Eatooa, & il parut enchanté d'un ſi bon préſage.

Le corps fut porté quelques pas plus loin, & on le dépoſa, la tête tournée vers le *Morai*, ſous un arbre, près duquel étoient trois morceaux de bois minces & larges chargés de ſculptures groſſieres, mais différentes les unes des autres. On plaça les paquets d'étoffes dans le *Morai*, & on mit les touffes de plumes rouges, aux pieds de la victime : les prêtres ſe rangerent autour du corps, & on nous permit d'en approcher autant que nous le voulûmes. Celui qui paroiſſoit exercer les fonctions de grand-Prêtre étoit aſſis à peu de diſtance ; il parla un quart-d'heure, en variant ſes geſtes & les inflexions de ſa voix ; il s'adreſſa toujours à la victime, & il parut ſouvent lui faire des reproches;

il lui proposa différentes questions, il me sembla qu'il lui demandoit si on n'avoit pas eu raison de la sacrifier : d'autrefois il lui adressa des prieres, comme si le mort avoit eu assez de pouvoir ou de crédit sur la Divinité, pour en obtenir ce qu'il solliciteroit. Nous comprîmes, sur-tout, qu'il le supplioit de livrer aux mains du peuple d'*O-Taïti*, *Eimeo*, le Chef Maheine, les cochons, les femmes, & tout ce qui se trouvoit dans cette derniere Isle. Le sacrifice n'avoit pas, en effet, d'autre but. Il chanta d'un ton plaintif, une priere qui dura près d'une demi-heure; deux autres Prêtres, Potatou & une partie de l'assemblée l'accompagnerent durant cette priere: l'un des Prêtres arracha encore de la tête de la victime, quelques cheveux qu'il mit sur des paquets d'étoffes : ensuite le Grand-Prêtre pria seul, tenant à la main les plumes dont Towha avoit fait présent à O-Too. Lorsqu'il eut fini, il donna ces plumes à un second Prêtre, qui pria de la même maniere. Les touffes de plumes furent déposées sur les paquets d'étoffe, & le lieu de la scene changea.

1777. 7bre.

On porta le corps dans la partie la plus visible du *Morai*; on y porta aussi les plumes, les deux paquets d'étoffes & des tambours : les plumes & les étoffes furent placées sur les murs

du *Morai*, & on posa la victime au-dessous.
1777. Les Prêtres l'entourerent de nouveau, & après
7bre. s'être assis, ils recommencerent leurs prieres, tandis que quelques-uns de leurs acolytes creuserent un trou de deux pieds de profondeur, où ils jetterent l'infortunée victime, qu'ils couvrirent de terreau & de pierres. Au moment où on mettoit le corps dans la fosse, un petit garçon poussa des cris, & Omaï me dit que c'étoit l'*Eatooa.* Sur ces entrefaites, on avoit préparé un feu : on amena le chien dont j'ai parlé plus haut, & on lui tordit le col jusqu'à ce qu'il fût étouffé; on enleva ses poils en le passant sur la flamme, & on lui arracha les entrailles, qu'on jetta au feu, où on les laissa brûler. Les Naturels, chargés de ce détail, se contenterent de rôtir le cœur, le foie & les rognons, qu'ils tinrent sur des pierres chaudes l'espace de quelques minutes; ils barbouillerent ensuite le corps du chien avec du sang qu'ils avoient recueilli dans un coco, & ils allerent le placer, ainsi que le foie, &c. devant les Prêtres qui prioient autour du tombeau. Ils continuerent quelque temps à prier sur le chien, tandis que deux hommes frappoient avec force par intervalles sur deux tambours : un petit garçon poussa, à trois reprises différentes, des sons perçans, & on nous apprit

appris que c'étoit pour inviter l'*Eatooa* à se régaler du mets qu'on lui préparoit. Dès que les Prêtres eurent achevé leurs prieres, on déposa le corps du chien avec ses entrailles, &c. sur un *whatta*, ou sur un échafaud de six pieds de hauteur, qui se trouvoit près de là : ce *whatta* offrit à nos regards deux autres gros cochons & deux cochons-de-lait, qu'on avoit offerts derniérement à l'*Eatooa*, & qui exhaloient une odeur insupportable. Cette puanteur nous tint plus éloignés qu'on ne l'eût d'ailleurs exigé de nous; car du moment où l'on eût porté la victime du bord de la mer près du *Morai*, on nous laissa les maîtres d'en approcher autant que nous le desirions : il est vrai que depuis cet instant, nous n'apperçûmes plus parmi les spectateurs, l'air recueilli & l'attention que nous avions remarqués d'abord quand on déposa le chien sur le *whatta* : les Prêtres & leurs acolytes terminerent la cérémonie par une acclamation. La nuit approchoit, & on nous conduisit à une maison qui appartenoit à Potatou, où on nous donna à souper & où nous couchâmes. On nous avoit annoncé que les cérémonies religieuses recommenceroient le lendemain, & je ne voulois pas quitter cet endroit de l'Isle, tant qu'il restoit quelque chose à voir.

1777. 7bre. 2.

1777. 7bre.

Nous craignions de perdre une partie du ſpectacle, & quelques-uns d'entre nous ſe rendirent au lieu de la ſcene de très-bonne heure; mais tout y étoit tranquille. Bientôt après, on ſacrifia cependant un cochon de lait, qu'on dépoſa ſur le *whatta*. A huit heures, O-Too nous ramena au *Morai*, où les Prêtres & une multitude d'Inſulaires venoient de ſe raſſembler. Les deux paquets d'étoffes occupoient la place où on les avoit mis le ſoir de la veille; les deux tambours étoient au front du *Morai*, mais un peu plus près que le jour précédent. O-Too ſe plaça entre les deux tambours, & il me dit de me tenir à ſes côtés.

La cérémonie commença de la même maniere que le jour précédent. On apporta un jeune bananier, qu'on mit aux pieds du Roi: les Prêtres, qui tenoient dans leurs mains pluſieurs touffes de plumes rouges, & un panache de plumes d'autruches, que j'avois donné à O-Too, & qu'on avoit conſacré depuis, firent une priere: lorſqu'ils eurent fini, ils changerent de poſition, ils ſe placerent entre nous & le *Morai*; & l'un d'eux, le même qui avoit joué le principal rôle la vieille, marmota une ſeconde priere, qui dura environ une demi-heure. Durant cet intervalle, les plumes furent

portées une à une, & dépofées fur l'arche de l'*Eatooa*. 1777. 7bre.

Peu de temps après, on amena quatre cochons de lait; l'un de ces animaux fut tué : on conduifit les trois autres dans une étable, qui fe trouvoit près de là, & on les réferva vraifemblablement pour le premier facrifice. On ouvrit alors un des paquets d'étoffe, & on trouva, comme je l'ai déjà dit, qu'il renfermoit le *Maro*, dont les O-Taïtiens inveftiffent leurs Rois : le *Maro* eft parmi eux, ce que font en *Europe* les fymboles de la Royauté : on le tira avec foin de l'enveloppe, qui le couvroit, & on l'étendit devant les Prêtres. C'eft une ceinture longue d'environ cinq verges, & large de quinze pouces; il paroît, d'après fon nom, que le Monarque le porte fur fes reins, comme le refte des Naturels porte le *Maro* ordinaire. Il étoit orné de plumes jaunes & rouges, & fur-tout des dernieres, que fournit une colombe de l'Ifle: l'une des extrémités avoit une bordure de huit pieces, chacune de la grandeur & de la forme d'un fer-à-cheval, avec des franges de plumes noires : l'autre extrémité étoit fourchue, & les pointes fe trouvoient de différentes longueurs. Les plumes offroient deux lignes de compartimens quarrés, & elles étoient d'ailleurs difpofées

1777. 7bre.

de maniere à produire un effet agréable. On les avoit d'abord collées ou attachées ſur des morceaux de l'étoffe du pays, & on les avoit couſues enſuite au haut d'une flamme de navire, que le Capitaine Wallis arbora & laiſſa flottante ſur la côte, la premiere fois qu'il débarqua à *Matavai;* c'eſt du moins ce qu'on nous dit; & nous n'avions aucune raiſon d'en douter, car nous y reconnoiſſions une flamme Angloiſe. Une bande du *Maro*, de ſix ou huit pouces en quarré, étoit plus dénuée d'ornemens : on n'y voyoit point de plumes, ſi ce n'eſt quelques-unes envoyées par Waheadooa. Les Prêtres firent une longue priere, relative à cette partie de la cérémonie; &, ſi je ne me mépris point, ils l'appelloient la *Priere du Maro.* Le ſymbole de la Royauté fut enſuite enveloppé ſoigneuſement dans l'étoffe, & remis ſur le *Morai.*

On ouvrit l'autre paquet, auquel j'ai donné le nom d'*Arche;* mais on ne nous permit pas d'en approcher aſſez, pour examiner les choſes myſtérieuſes qu'il contenoit. On nous dit ſeulement que l'*Eatooa*, auquel on venoit d'offrir un ſacrifice, & qui s'appelle *Ooro*, s'y trouvoit caché; ou plutôt que l'arche renfermoit le ſigne repréſentatif du Dieu. Ce Tabernacle eſt compoſé de fibres entrelacées de la gouſſe de cocos,

qui présentent la forme d'un pain de sucre, c'est-à-dire, qui sont arrondies, & beaucoup plus épaisses à une extrémité qu'à l'autre. Différentes personnes nous avoient vendu de ces cônes, mais nous n'en apprîmes l'usage qu'ici. 1777. 7bre.

On nettoya alors le cochon, & on en ôta les entrailles. Ces entrailles offrirent plusieurs des mouvemens convulsifs, qu'on remarque en diverses parties du corps d'un animal qu'on vient de tuer; & les Insulaires les prirent pour un présage très-favorable de l'expédition qui occasionnoit le sacrifice. On les laissa exposées pendant quelque temps, afin que les Naturels pussent examiner des indices si heureux, & on alla ensuite les déposer aux pieds des Prêtres. Tandis que l'un d'eux faisoit une priere, un autre examinoit plus attentivement les entrailles, qu'il retournoit d'une main légere avec un bâton; & lorsqu'ils les eurent bien examinées, ils les jetterent dans le feu. Le corps du cochon, son foie, &c. furent mis sur le *whatta*, où l'on avoit déposé le chien, la veille; on renferma, dans l'arche avec l'*Eatooa*, toutes les plumes, excepté le panache de plumes d'autruches, & la cérémonie se trouva complétement terminée.

Il y eut, toute la matinée, quatre doubles pirogues sur la greve, devant le lieu où se passa le

1777. 7bre.

facrifice. L'avant de chacune de ces embarcations, portoit une petite plate-forme, couverte de feuilles de palmier, liées entr'elles par des nœuds myftérieux; les Naturels donnent auffi à ces plate-formes le nom de *Morai*. Des noix de cocos, des bananes, des morceaux de fruit à pain, du poiffon & d'autres chofes, étoient étalés fur ces *Morais* de mer. On nous dit que les pirogues appartenoient à l'*Eatooa*, & qu'elles devoient accompagner l'efcadre deftinée pour *Eimeo*.

L'infortuné qu'on facrifia à cette occafion, me parut un homme d'entre deux âges; on nous apprit qu'il étoit *Towtow*, c'eft-à-dire, de la derniere claffe des Infulaires. Je fis beaucoup de recherches, & je ne découvris pas qu'on l'eût défigné pour victime, parce qu'il fe trouvoit coupable d'un crime capital. Il eft sûr néanmoins qu'en général ils immolent, dans leurs facrifices, des individus qui ont commis des délits graves; ou bien des vagabonds des derniers rangs de la fociété, qui courent de bourgade en bourgade, ou d'une Ifle à l'autre, fans avoir de domicile, ou des moyens connus de pourvoir à leur fubfiftance; efpeces d'hommes que l'on rencontre fouvent fur ces terres. J'eus occafion d'examiner le corps de la malheureufe victime; je remarquai

que le derriere de la tête & le visage étoient ensanglantés ; qu'il y avoit une meurtrissure énorme sur la tempe droite : je reconnus alors de quelle maniere on l'avoit tué. On m'annonça en effet qu'on l'avoit assommé à coups de pierre. 1777. 7bre.

Ceux qui doivent être les victimes de cet affreux sacrifice, ignorent l'arrêt prononcé contre eux ; & ils n'en sont instruits, qu'à l'instant où ils reçoivent le coup mortel. Lorsque l'un des grands Chefs juge qu'un sacrifice humain est nécessaire, il désigne lui-même l'infortuné qu'on immolera ; il détache ensuite quelques-uns de ses serviteurs affidés, qui tombent brusquement sur la victime, & qui l'assomment à coups de massue ou de pierres. On porte la nouvelle de sa mort au Roi, dont la présence, comme je l'ai déjà dit, est absolument indispensable aux cérémonies qui doivent suivre : O-Too joua en effet un des premiers rôles au sacrifice, dont j'ai fait la description. La cérémonie, en général, est appellée *Poore-Eree*, ou la priere du Chef ; & la victime offerte à la Divinité, *Taata-Taboo*, ou l'homme dévoué. C'est le seul cas où nous ayions entendu à *O-Taïti*, le terme de *Taboo* ; il semble y avoir une signification mystérieuse, ainsi qu'à *Tonga*. Les habitans de cette derniere Isle l'emploient, toutes les fois qu'ils veulent

désigner des choses, auxquelles il ne faut pas
1777. toucher; mais on se sert alors à *O-Taïti* du mot
7bre. *Raa*, dont l'acception n'est pas moins étendue. Le *Moraï*, où se passerent les cérémonies atroces, que j'ai décrites, est sûrement tout-à-la-fois un Temple, un lieu destiné aux sacrifices, & un cimetiere. C'est celui où on enterre le Chef suprême de l'Isle entiere, & il se trouve réservé à sa famille, & à quelques-uns des Principaux du pays. Il ne differe guères des *Moraïs* ordinaires que par sa grandeur. La partie la plus remarquable, est une masse large & oblongue de pierres, posées l'une sur l'autre, sans ciment; elle a environ douze ou quatorze pieds de hauteur, elle se resserre au sommet, & elle offre, de chaque côté, un terrein quarré, pavé de cailloux mobiles, au-dessous desquels on enterre les Chefs. On trouve, à peu de distance de l'extrémité la plus voisine de la mer, le lieu où l'on offre les sacrifices; il est pavé aussi de pierres mobiles, presque en entier. On y voit un grand échafaud ou *whatta*, sur lequel on met les fruits & les différens végétaux qu'on offre à la Divinité; mais les animaux sont déposés sur des *whattas* plus petits, que j'ai déjà indiqués, & on enterre sous diverses parties du pavé, les pauvres malheureux qu'on immole aux Dieux.

On apperçoit aux environs, divers monumens de la fuperftition des O-Taïtiens; on rencontre, par exemple, de petites pierres qui s'élevent au-deffus du pavé; d'autres pierres auxquelles font attachés des morceaux d'étoffe; plufieurs qui font couvertes d'étoffe; & on trouve, à côté de la grande maffe de pierres, qui eft en face de l'efplanade du *Morai*, un grand nombre de morceaux de bois fculptés, où ils fuppofent que la Divinité réfide quelquefois, & qui, par conféquent, font facrés à leurs yeux. Un amas de pierres, qui eft à l'une des extrémités du *whatta*, devant lequel on offrit la victime, & qui préfente d'un côté une efpece de plate-forme, mérite une attention particuliere. On y expofe les crânes de tous les infortunés qu'on immole aux Dieux; car on va les déterrer quelques mois après la fépulture: on apperçoit au-deffus de ces crânes, une multitude de planches de bois: on plaça au même endroit, durant la cérémonie, le *Maro*, & l'autre paquet qui contient le Dieu *Ooro*, felon la folle croyance des Infulaires, & que j'ai appellé l'*Arche*: ainfi, on peut comparer cet amas de pierres aux autels des autres nations.

1777. 7bre.

On ne peut trop regretter qu'une coutume fi atroce & fi deftructive d'un droit facré, dont

tous les hommes ſont revêtus en naiſſant, ſubſiſte
1777. encore dans la Mer du Sud; & on eſt effrayé de
7bre. la puiſſance de la ſuperſtition, qui étouffe les premiers ſentimens de l'humanité, lorſqu'on voit cette inſtitution abominable établie chez un peuple, qui n'a plus d'ailleurs la brutalité de la vie ſauvage. Ce qui afflige davantage, elle eſt vraiſemblablement répandue ſur la vaſte étendue des terres de la Mer Pacifique. La conformité des uſages & des idiômes, que nous avons eu occaſion de remarquer entre les Iſles de cette partie de l'Océan, qui ſe trouvent les plus éloignées, donne lieu de croire qu'elles ſe rapprochent auſſi par quelques-uns des articles les plus importans de leurs cérémonies religieuſes. Nous avons ſu en effet, de maniere à n'en pouvoir douter, que les habitans des *Iſles des Amis* ſacrifient des hommes à leurs Dieux. Lorſque j'ai décrit la *Natche*, dont nous fûmes témoins à *Tongataboo*, j'ai dit que les Inſulaires, en nous parlant de la ſuite de cette Fête, nous aſſurerent qu'on immoleroit dix victimes humaines; d'où l'on peut ſe former une idée de la multitude de leurs maſſacres religieux. Nous jugeâmes que les O-Taïtiens ne ſacrifient jamais plus d'une perſonne à-la-fois, mais il eſt au moins probable que ces ſacrifices reviennent ſouvent, & qu'ils

enlevent une foule d'individus ; car je comptai jufqu'à quarante-neuf crânes, expofés devant le *Morai* : ces crânes n'avoient encore éprouvé qu'une légere altération, & il eft clair qu'on avoit immolé quarante-neuf perfonnes fur cet autel de fang, depuis un temps peu confidérable.

1777. 7bre.

Rien ne peut, fans doute, affoiblir l'horreur qu'infpire une pareille coutume; mais fes funeftes effets fe trouveroient diminués à quelques égards, fi elle contenoit la multitude, en lui donnant du refpect pour la Divinité, ou pour la Religion du pays. Elle eft fi loin de produire ce foible avantage, que la foule nombreufe affemblée au *Morai*, lors du facrifice auquel nous affiftâmes, ne parut point du tout pénétré de ce que firent ou dirent les Prêtres, durant la cérémonie. On l'avoit déjà commencée, quand Omaï arriva, & la plupart des Spectateurs fe précipiterent autour de lui ; ils ne fongerent qu'à lui demander le récit de quelques-unes de fes aventures; ils l'écouterent avec une attention extrême, & ils ne s'occuperent plus du facrifice. Les Prêtres eux-mêmes trop habitués à de pareilles fcenes, ou ayant trop peu de confiance à l'efficacité de leurs rites, ne prirent point cette gravité impofante, néceffaire pour donner du poids

1777. 7bre.

aux cérémonies religieuſes; j'en excepte néanmoins celui qui faiſoit communément les prieres. Ils avoient l'habit ordinaire des Naturels, ils cauſoient entr'eux ſans le moindre ſcrupule. Ils interpoſerent, il eſt vrai, leur autorité, afin d'empêcher la populace de venir à l'endroit où ſe paſſoient les cérémonies, & afin de nous rapprocher davantage du lieu de la ſcene, parce que nous étions étrangers; mais ils n'imaginerent rien autre choſe, pour conſerver un air de décence. Ils répondirent d'ailleurs, d'une maniere très-franche, aux queſtions que nous leur fîmes ſur cette inſtitution. Lorſque je les priai de m'en expliquer le but, ils me dirent que c'étoit une vieille coutume; qu'elle étoit agréable à leur Dieu, qui aimoit les victimes humaines, ou, ſelon leur expreſſion, qui s'en nourriſſoit; qu'après une pareille cérémonie, ils en obtenoient ce qu'ils vouloient. Je ne manquai pas de repliquer que leur Dieu ne pouvoit manger les victimes, puiſqu'ils ne le voyoient pas, & que les corps des animaux demeuroient long-temps intacts; qu'en enterrant les victimes humaines, ils lui ôtoient les moyens de s'en nourrir. Ils me répondirent que leur Dieu arrivoit la nuit, ſans qu'on l'apperçût; qu'il ſe nourriſſoit de l'ame ou de la partie immatérielle qui, ſelon leur

doctrine, demeure autour du *Morai*, jusqu'à ce que la putréfaction ait entiérement détruit le corps. 1777. 7bre.

Il est bien à desirer que cette peuplade, aveuglée par la supérstition, apprenne à regarder, avec horreur, ces sacrifices humains, dont elle régale ses Dieux, & qu'elle s'en dégoûte, comme elle s'est dégoûtée de l'usage de manger de la chair humaine; car on est très-fondé à croire que jadis elle étoit Cannibale. On nous assûra qu'il est indispensable d'arracher l'œil gauche de l'infortuné qu'on sacrifie : le Prêtre le présente au Roi, ainsi que nous le vîmes nous-mêmes; il l'approche du Monarque, à qui il recommande d'ouvrir la bouche; mais il le retire, sans le mettre dans la bouche du Prince. Ils appellent cette partie de la cérémonie, *Manger l'homme*, ou *Régal du Chef*; & c'est peut-être un reste des temps où le Roi mangeoit véritablement le corps de la victime.

Je n'insisterai pas sur ces détails qui souillent l'imagination. Il est sûr qu'outre les sacrifices humains, ces Insulaires, si remplis de bienfaisance & de douceur, ont d'autres coutumes barbares. Ils coupent les mâchoires de ceux de leurs ennemis qu'ils tuent dans les batailles; ils offrent même en sacrifice à l'*Eatooa*, les corps

des vaincus. S'ils ſortent vainqueurs d'un combat, ils raſſemblent, peu de temps après, les morts qui ſont tombés entre leurs mains; ils les apportent au *Morai*, où ils creuſent une foſſe avec beaucoup d'appareil, & ils les y enterrent; mais ils ne les déterrent pas enſuite, pour en ôter les crânes.

1777. 7bre.

La ſépulture de ceux de leurs premiers Chefs, qui meurent dans les combats, eſt différente. On nous apprit que Tootaha, leur dernier Roi, Tubourai Tamaide, & d'autres qui périrent dans une bataille livrée aux habitans de *Tiarraboo*, furent rapportés au *Morai* d'*Attahooroo*. Les Prêtres leur ayant ouvert les entrailles, qu'ils dépoſerent devant le grand Autel, enterrerent enſuite les corps en trois endroits, qu'on nous montra ſous la groſſe maſſe de pierres, qui forme la partie la plus remarquable de ce *Morai*. Les hommes du peuple, tués par l'ennemi, durant le même combat, furent enterrés dans une ſeule foſſe, au pied de la maſſe de pierres, dont je viens de parler. Omaï avoit été au combat, & il me dit que les obſeques eurent lieu le lendemain; qu'on les célébra avec beaucoup de pompe & d'appareil, au milieu d'un concours nombreux d'Inſulaires; que, dans l'intention des Naturels, ce furent des actions de

graces rendues à l'*Eatooa*, pour la victoire qu'ils venoient d'obtenir. Les vaincus, qui se sauverent dans les montagnes, sur ces entrefaites, s'y tinrent cachés une semaine ou dix jours, jusqu'à ce que la fureur des vainqueurs fût appaisée, & qu'on eût arrangé le Traité de Paix. Ce Traité déclara O-Too, Roi de l'Isle entiere; on l'investit du *Maro* en grande pompe, dans le même *Morai*, & en présence de tous les Chefs de la contrée.

1777. 7bre.



CHAPITRE III.

Conférence avec Towha. Defcription de quelques Heevas. Omaï & Œdidee nous donnent à dîner. Feux d'artifice. Magnifique préfent d'étoffes qu'on nous fait. Maniere de conferver les cadavres des Chefs. Un autre facrifice humain. Promenade à cheval. Soins d'O-Too pour nous fournir des provifions & empêcher les vols. Quadrupedes que je lui donne. Etary & les Députés d'un Chef du pays obtiennent une audience. Combat fimulé de deux pirogues de guerre. Force navale de ces Ifles; comment elles font la guerre.

1777. 7bre.

LORSQUE l'exécrable cérémonie dont j'ai fait la defcription dans le dernier Chapitre, avec une fidélité fcrupuleufe, fut terminée, nous n'eûmes plus rien à voir à *Attahooroo*, & nous nous embarquâmes à midi, afin de retourner à *Matavai;* durant la route, nous defcendîmes chez Towha, qui étoit demeuré fur la petite Ifle où nous l'avions rencontré la veille. Il caufa quelque temps avec O-Too fur les préparatifs de guerre,

guerre, & il me preſſa de nouveau de joindre mes forces aux leurs, contre les habitans d'*Eimeo*. Je lui déclarai d'une maniere poſitive que je ne donnerois aucun ſecours à *O-Taïti*, & je perdis complétement les bonnes graces de ce Chef. 1777. 7bre.

Il nous demanda ſi la cérémonie à laquelle nous venions d'aſſiſter, avoit répondu à notre attente; quelle opinion nous nous formions de ſon efficacité, & s'il ſe paſſoit, dans notre pays, quelque choſe de pareil? nous avions gardé un ſilence profond durant l'affreux ſacrifice dont j'ai tant parlé; mais, dès le moment où il finit, je n'avois pas craint de dire librement ma façon de penſer à O-Too & aux Inſulaires qui l'environnoient; je n'uſai pas d'une moindre franchiſe en parlant à Towha, à qui je témoignai combien je trouvois leur coutume odieuſe : je ne me contentai point de l'accuſer de cruauté & de barbarie, je dis qu'un pareil ſacrifice, loin d'attirer ſur la Nation la bienveillance de l'*Eatooa*, comme les O-Taïtiens le croyoient ſtupidement, attireroit, au contraire, la vengeance du Dieu; que, d'après cette ſeule action, j'oſois leur prédire le mauvais ſuccès de leur entrepriſe contre Maheine. C'étoit compromettre beaucoup la juſteſſe de mes avis : au reſte, j'avois lieu de croire que ma prédiction s'accompliroit : je ſavois qu'on

1777. 7bre.

comptoit dans l'Isle trois partis au sujet de la guerre, l'un qui la desiroit avec fureur, le second qui montroit une indifférence parfaite, & le troisieme qui se déclaroit ouvertement en faveur de Maheine & de sa cause. La discorde divisant ainsi leurs Conseils, il n'étoit pas vraisemblable qu'ils formassent un plan d'opérations militaires, qui pût donner seulement l'espoir de réussir. Omaï me servit d'interprete durant cette conversation, & il exposa mes argumens avec tant de courage & de chaleur, que Towha parut très-indigné; la colere du Chef augmenta, quand on s'avisa de lui dire, que s'il avoit tué un homme en *Angleterre*, comme il venoit d'en tuer un à *O-Taïti*, la dignité de son rang ne l'eût pas sauvé de la corde; il s'écria, *maeno, maeno!* (misérable, misérable!) & il ne voulut pas écouter un mot de plus. Un assez grand nombre d'Insulaires, & sur-tout les gens de la suite & les serviteurs de Towha, assisterent à cette discussion; lorsqu'Omaï commença à leur expliquer le châtiment qu'on infligeroit en *Angleterre*, au plus grand des personnages, qui tueroit le dernier des domestiques, ils parurent prêter une oreille fort attentive, & vraisemblablement ils avoient, sur ce point, une autre opinion que celle de leur Maître.

En quittant Towha, nous prîmes le chemin d'*Oparre*, où O-Too nous détermina à paſſer la nuit. Nous débarquâmes le ſoir, & tandis que nous nous rendions à ſa maiſon, nous eûmes occaſion d'obſerver en quoi conſiſtent leurs *Heevas* particuliers. Nous trouvâmes une habitation remplie d'un certain nombre de Naturels; il y avoit, au milieu du cercle, deux femmes, derriere chacune deſquelles étoit un vieillard, qui frappoit doucement ſur un tambour; les femmes chantoient par intervalles, & je n'avois jamais entendu de chant ſi doux. L'aſſemblée les écoutoit avec une attention extrême; elle paroiſſoit abſorbée dans le plaiſir que lui faiſoit la muſique: car nous attirâmes peu de regards, & les acteurs ne s'arrêterent pas une ſeule fois. La nuit étoit déjà obſcure, lorſque nous arrivâmes à la maiſon d'O-Too, où il nous donna un *Heeva* public, dans lequel ſes trois ſœurs jouerent les principaux rôles. Ce fut un de ces ſpectacles qu'ils appellent *Heeva-raa*, durant lequel perſonne ne peut entrer dans l'habitation, ou ſur la prairie où il ſe paſſe. Cette prohibition a toujours lieu, quand les ſœurs du Roi jouent. Leur habit étoit vraiment pittoreſque, & il avoit de l'élégance; elles remplirent leurs rôles d'une maniere diſtinguée: cependant, des farces exécutées par quatre hommes,

1777.
7bre.

parurent causer plus de plaisir à l'auditoire, qui étoit nombreux. Le lendemain, nous nous rendîmes à *Matavai*, & nous laissâmes O-Too à *Oparre*; mais sa mere, ses sœurs & plusieurs autres femmes, m'accompagnerent à bord, & O-Too lui-même y arriva bientôt après.

1777. 7bre. 3.

Tant que nous fûmes éloignés des vaisseaux, O-Too & moi, les équipages furent mal approvisionnés de fruit, & ils reçurent la visite de peu d'Insulaires; mais, dès que nous fûmes de retour, la *Résolution* & la *Découverte* eurent des vivres en abondance, & une compagnie nombreuse.

4. Le 4, Omaï nous donna à dîner dans l'Isle: son repas fut très-bon, & composé de poissons, de volailles, de porc & de puddings: O-Too dîna avec nous; dans l'après-midi, je l'accompagnai à sa maison, où je trouvai tous ses domestiques occupés à rassembler des provisions qu'on me destinoit. Il y avoit, entr'autres choses, un gros cochon, qu'ils tuerent en ma présence. Ils firent onze portions des entrailles, & on distribua ces portions aux serviteurs; quelques-uns firent cuire la leur dans le même four que le cochon, & la plupart emporterent, crud, ce qu'ils reçurent. Il y avoit aussi un grand pudding que je vis faire: les cuisiniers prirent d'abord du

fruit à pain, des bananes mûres, du taro, des noix du palmier & du pandanus, rapés, découpés en petits morceaux ou pilés & cuits séparément : ils exprimerent ensuite de l'amande de la noix de cocos, une quantité assez considérable de jus, qu'ils jetterent dans un baquet ou vase de bois, &, après y avoir mis le fruit à pain, les bananes, &c. qui sortoient du four, ils y placerent quelques pierres chaudes, afin de faire bouillir doucement le tout : trois ou quatre hommes remuerent, avec un bâton, les différentes matieres, jusqu'à ce qu'elles furent incorporées l'une à l'autre, & que le jus de la noix de cocos fût changé en huile ; les diverses parties ne tarderent pas à prendre de la consistance : quelques-uns de ces puddings sont excellens, & on en fait peu, en *Angleterre*, d'une saveur aussi exquise. Durant notre relâche à *O-Taïti*, lorsque j'ai pu avoir de pareils puddings, ce qui n'arrivoit pas toujours, j'ai eu soin de demander qu'on m'en servît. Quand le cochon & le pudding qu'O-Too vouloit me donner, furent cuits, on les embarqua sur une pirogue, avec deux cochons en vie, du fruit à pain & des noix de cocos, & on les conduisit à bord de mon vaisseau, où je me rendis bientôt, ainsi que toute la Famille Royale.

1777. 7bre.

1777. 7bre. 5. Le lendemain, un jeune belier de la race du *Cap*, que j'avois eu beaucoup de peine à amener ici, fut tué par un chien : on se trouve quelquefois dans des positions, où la perte d'une bagatelle devient importante ; j'étois vivement occupé du soin de propager, aux *Isles de la Société*, ce quadrupede utile, & la perte du belier fut un véritable malheur; car je n'avois que celui-ci de la race du *Cap*, & il ne m'en restoit qu'un de la race d'*Angleterre*.

7. Le 7, dans la soirée, nous tirâmes des feux d'artifices, devant une multitude d'Insulaires : ce spectacle fit grand plaisir à quelques-uns d'entr'eux; mais il causa un effroi terrible à la plupart, & nous eûmes bien de la peine à les retenir jusqu'à la fin. Une table de fusées volantes devoit terminer le jeu, l'assemblée entiere se dispersa au moment où elles partirent, & les hommes du pays, les plus courageux, s'enfuirent avec précipitation.

8. Le 8, Œdidee, notre ancien camarade, donna à dîner à quelques-uns d'entre nous; son festin fut composé de poisson & de porc : le cochon pesoit environ trente livres; il fut tué, cuit & servi en moins d'une heure. Nous achevions de dîner, lorsqu'O-Too arriva; il me demanda " si „ mon ventre étoit plein? „ je lui répondis que

oui, & il me dit, " dans ce cas, venez avec ,, moi. ,, Je le ſuivis chez ſon pere, où je trouvai différentes perſonnes qui habilloient deux jeunes filles d'une quantité prodigieuſe de belles étoffes, arrangées d'une façon ſinguliere. Une extrémité des pieces, qui étoient en grand nombre, ſe trouvoit relevée par-deſſus la tête des jeunes filles, tandis que le reſte environnoit le corps, à commencer de deſſous les aiſſelles; l'autre extrémité tomboit en plis juſqu'à terre, & reſſembloit à un jupon de femme porté ſur un large panier : pluſieurs pieces enveloppoient le bord extérieur de ce panier, & groſſiſſoient l'attirail. Les étoffes occupoient l'eſpace de cinq ou ſix verges de circuit, & ces pauvres filles étoient accablées ſous un ſi énorme poids; elles avoient, en outre, deux *taamas*, (deux pieces de corps) qui leur ſervoient de parure, & qui donnoient un air pittoreſque à leur accoûtrement. On les conduiſit, dans cet équipage, à bord de mon vaiſſeau; la pirogue, qui les amena, étoit chargée de pluſieurs cochons, & d'une quantité aſſez conſidérable de fruits, dont le pere d'O-Too vouloit me faire préſent, ainſi que des étoffes. On donne le nom d'*Atee* aux perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, habillées de cette maniere; mais je crois que cette mode bizarre a ſeulement

1777.
7bre.

lieu quand ils veulent offrir à quelqu'un des pré-
1777. 7bre. ſens conſidérables d'étoffes; du moins je ne l'ai jamais vu que dans cette occaſion : c'étoit la premiere fois qu'on nous préſentoit ainſi des étoffes; mais, le Capitaine Clerke & moi, nous en reçûmes enſuite d'autres, étalées également ſur le corps des Naturels qui nous les apporterent.

9. Le lendemain, O-Too me fit préſent d'un cochon & de quelques fruits, & chacune de ſes ſœurs me donna un cochon & d'autres fruits : nous ne manquions pas d'ailleurs de proviſions. Les Naturels avoient pris en-dedans du récif, avec la ſeine, une quantité conſidérable de maquereaux; ils en échangerent une partie dans notre camp & ſur nos vaiſſeaux.

O-Too, ſi ſoigneux de nous fournir des vivres, cherchoit avec le même ſoin à nous procurer des amuſemens continuels. Nous allâmes,
10. le 10, à *Oparre*, & il fit donner pour nous une eſpece de Comédie. Ses trois ſœurs y jouerent; elles avoient des habits neufs & élégans, du moins nous n'en avions pas encore vu ſur ces Iſles d'auſſi agréables à l'œil. Mais le principal objet de mon voyage à *Oparre*, étoit d'examiner un corps embaumé, que quelques-uns de nos Meſſieurs avoient rencontré par haſard près de la réſidence d'O-Too. J'appris que c'étoit

celui de Tee, l'un des Chefs que j'avois connu autrefois : je le trouvai dans un *Toopapaoo*, mieux conſtruit que les *Toopapaoos* ordinaires, & pareil, à tous égards, à celui que nous avions vu quelque temps auparavant à *Oheitepeha*, où les reſtes de Waheadooa ſont dépoſés & embaumés de la même maniere. Lorſque nous arrivâmes, le corps étoit couvert & enveloppé d'étoffes; mais, à ma priere, l'Inſulaire qui le gardoit, le tira du *Toopapaoo*, il le plaça ſur une eſpece de bierre, & nous l'examinâmes à notre aiſe; on ne nous permit pas toutefois de pénétrer en-dedans des paliſſades qui enfermoient le *Toopapaoo* : l'Inſulaire orna le cercueil de nattes & d'étoffes, qui produiſoient un joli effet. Le corps étoit entier dans toutes ſes parties, &, ce qui nous ſurprit bien davantage, la putréfaction paroiſſoit à peine avoir commencé, car il n'exhaloit point d'odeur déſagréable : cependant le climat eſt très-chaud, & Tee étoit mort depuis plus de quatre mois : on n'y appercevoit d'autre altération, qu'une contraction des muſcles & des yeux ; les cheveux & les ongles ſe trouvoient en bon état, & ils adhéroient fortement à la peau : les diverſes jointures avoient de la ſoupleſſe, où elles préſentoient ce relâchement qui arrive aux perſonnes attaquées d'un

1777.
7bre.

1777. 7bre.

évanouiſſement ſubit. M. Anderſon, qui me communiqua ces remarques, fit des recherches ſur les moyens qu'emploient les Naturels, pour conſerver ainſi les corps, & on lui dit, qu'immédiatement après la mort, on tire par l'*anus* les inteſtins & les autres viſceres, qu'on remplit le ventre & l'eſtomac d'étoffes; que s'il y a de l'humidité ſur la peau, on la fait diſparoître, & qu'on frotte enſuite tout le corps avec une quantité conſidérable d'huile de noix de cocos parfumée; que cette friction le conſerve aſſez longtemps ſans qu'il tombe en pourriture. De mon côté, je ne pus me procurer, ſur cette opération, d'autres détails que ceux d'Omaï. Il m'aſſura que les O-Taïtiens ſe ſervent alors du ſuc d'une plante qui croît parmi les montagnes, & d'huile de noix de cocos; qu'ils lavent ſouvent le corps avec de l'eau de mer : il m'apprit d'ailleurs qu'on conſerve ainſi les reſtes de tous les grands perſonnages qui meurent de mort naturelle; qu'on les laiſſe expoſés long-temps aux regards du public ; qu'on les expoſe d'abord à l'une des extrémités du *Toopapaoo*, les jours où il ne pleut pas, qu'enſuite les jours d'expoſition deviennent plus éloignés, & qu'enfin on les voit rarement.

Nous revînmes le ſoir d'*Oparre*, où nous

laissâmes O-Too & la Famille Royale. Je ne vis aucun de ses parens jusqu'au 12; mais, le 12, 1777. 7bre. 12.
je reçus la visite d'eux tous, excepté le Roi. Ils me dirent que le Prince étoit allé à *Attahooroo*, pour assister à un autre sacrifice humain, que les Chefs de *Tiarraboo* avoient ordonné: puisqu'ils immolerent deux hommes dans l'intervalle de peu de jours, il est malheureusement trop sûr que les victimes de cette superstition barbare sont bien nombreuses. Je serois allé voir ce second sacrifice, si je l'avois su assez tôt; il n'étoit plus temps. Je manquai aussi, parce qu'on m'en instruisit trop tard, une solemnité publique qui avoit eu lieu la veille à *Oparre*; O-Too, selon le cérémonial usité en pareille occasion, y rendit aux amis & aux cliens du Roi Tootaha, les terres & les biens qu'on leur avoit ôtés depuis la mort de leur Chef. Le sacrifice humain dont je parlois tout-à-l'heure, mit vraisemblablement le dernier sceau à la révocation de l'arrêt.

Le 13, au soir, O-Too revint d'*Attahooroo*, où il étoit allé exercer la plus désagréable de ses fonctions de Souverain. Le lendemain, 13. 14.
nous montâmes devant lui à cheval, le Capitaine Clerke & moi, & nous fîmes le tour de la plaine de *Matavai*; la foule nombreuse qui nous examinoit, fut saisie d'étonnement, & elle parut

auſſi émerveillée que ſi elle avoit vu des centau-
1777. res. Omaï avoit déjà eſſayé une fois ou deux de
7bre. monter à cheval; mais il avoit toujours été jetté par terre avant de ſe mettre en ſelle, & les O-Taïtiens n'avoient pas encore vu d'hommes portés ſur des quadrupedes. Nos gens continuerent depuis cette époque, à monter chaque jour à cheval, durant notre relâche; cependant la curioſité des Naturels ne diminua point : ayant vu l'uſage que nous faiſions des chevaux, ils les eſtimerent beaucoup, & autant que je puis en juger, ce ſpectacle leur donna une plus haute idée de la grandeur des autres Nations, que toutes les nouveautés réunies, offertes à leurs yeux par les Navigateurs européens. Le cheval & la jument ſe portoient bien, & ils avoient une bonne mine.

15. Le 15, Etary, ou Olla, c'eſt-à-dire, le prétendu Dieu de *Bolabola*, qui ſe tenoit depuis quelques jours aux environs de *Matavai*, ſe rendit à *Oparre*, avec pluſieurs pirogues à voile. On nous dit qu'O-Too n'aimoit pas à le voir ſi près de notre camp; qu'il craignoit les vols des Inſulaires de la ſuite de ce prétendu Dieu. Je dois déclarer à la gloire d'O-Too, qu'il prit tous les moyens poſſibles, pour empêcher qu'on ne nous volât, & que, ſi on nous déroba peu

de chofes, ce fut l'effet de fa prévoyance, plutôt que de notre circonfpection. Il avoit fait 1777. 7bre.
conftruire deux petites maifons, de l'autre côté de la riviere, derriere notre pofte, & une troifieme & une quatrieme près de nos tentes, fur l'efpace qui fe trouvoit entre la riviere & la mer. Quelques-uns de fes gens firent toujours fentinelle dans ces deux endroits; fon pere réfida ordinairement fur la pointe *Matavai ;* & ainfi nous fûmes, en quelque forte, environnés de leurs gardes. Non-feulement ils éloignerent de nous les voleurs, pendant la nuit, ils obferverent encore tout ce qui fe paffoit durant le jour; ils ne manquoient pas de mettre à l'amende les filles qui avoient des liaifons avec les matelots, & ils infligeoient cette peine réguliérement chaque matin : de cette maniere, les foins que fe donna le Roi, pour notre fûreté, lui valurent des contributions avantageufes.

O-Too me dit qu'il devoit aller le lendemain à *Oparre*, pour donner audience au grand perfonnage de *Bolabola*, qu'on m'avoit annoncé comme un Dieu, & il me propofa de m'y mener : je crus que j'y verrois quelque chofe digne de remarque, & j'acceptai fon invitation. Le 16, au matin, nous le fuivîmes à *Oparre*, 16.
M. Anderfon & moi. Nous n'apperçûmes rien

d'intéreſſant ou de curieux. Etary, & ſon cor-
1777. tege préſenterent à O-Too, des étoffes groſſie-
7bre. res & des cochons : chacun de ces préſens fut accompagné de quelques cérémonies, & d'un petit diſcours. Le Roi, Etary, & pluſieurs autres Chefs, tinrent enſuite conſeil ſur l'expédition d'*Eimeo*. Etary parut d'abord la déſapprouver, mais ſes argumens ne firent aucune impreſſion ſur l'aſſemblée. Il étoit trop tard, pour montrer les inconvéniens de cette guerre; car on ſut le lendemain que Towha, Potatou, & un troiſieme Chef, avoient déjà mis à la voile, avec l'eſcadre d'*Attahooroo*. Un meſſager qui arriva
17. le ſoir, vint dire que l'armée d'*O-Taïti*, avoit débarqué à *Eimeo*, & qu'il y avoit eu des eſcarmouches, ſans beaucoup de perte ou d'avantage, de l'un ou de l'autre côté.

18. Le 18, au matin, nous retournâmes avec O-Too à *Oparre*, M. Anderſon, Omaï & moi; nous emmenâmes les moutons que je voulois laiſſer dans l'Iſle. Il y avoit un belier & une brebis de la race d'*Angleterre*, & trois brebis du *Cap*; je les donnai tous à O-Too. Nos trois vaches ayant reçu le taureau, je crus que je pourrois en conduire une ou deux à *Ulietea*. Je les avois amenées auſſi à *Oparre*, & je dis à Etary que, s'il conſentoit à céder ſon taureau à

O-Too, je lui donnerois le mien, & une des vaches; je lui promis de plus de les conduire moi-même à *Ulietea :* le taureau Eſpagnol étoit ſi vif & ſi farouche, que je craignois un accident durant la traverſée. Etary qui combattit d'abord ma propoſition, y ſouſcrivit enfin, ſéduit en partie par l'éloquence d'Omaï; mais, au moment où l'on embarquoit ſon taureau, l'un de ſes gens s'oppoſa fortement à l'échange que nous venions de conclure. J'imaginai que c'étoit pour ne pas me déplaire qu'Etary avoit accédé à l'arrangement; qu'après mon départ, il reprendroit peut-être ſon taureau, & qu'il n'en reſteroit point à O-Too. Je crus qu'il étoit plus ſage de ne pas conſommer cet échange, & je réſolus finalement de donner à O-Too mon taureau & mes vaches; je lui recommandai de plus de ne pas ſouffrir qu'on les éloignât d'*Oparre*, d'y détenir en outre le taureau eſpagnol, & chacun des moutons, juſqu'à ce que les vaches & les brebis euſſent produit des veaux & des agneaux; je l'avertis qu'il ſeroit alors le maître d'offrir à ſes amis des individus de ces deux races, & d'en envoyer ſur les Iſles voiſines.

1777. 7bre.

Nous quittâmes Etary & ſa petite troupe, qui vraiſemblablement ne tarderent pas à ſe repentir de la ſottiſe qu'ils venoient de faire, & nous

1777. 7bre. accompagnâmes O-Too à un autre village peu éloigné de là. Nous y trouvâmes les domeſtiques d'un Chef, dont j'oubliai de demander le nom; ces domeſtiques nous attendoient, avec un gros cochon, un cochon de lait, & un chien qu'ils vouloient préſenter au Roi de la part de leur maître. Ils les préſenterent en effet, en obſervant le cérémonial accoutumé; & l'un d'eux, qui prononça un diſcours, s'informa, au nom de ſon maître, de la ſanté d'O-Too, & des principaux perſonnages de ſa Cour. Un des Miniſtres d'O-Too répondit à ce compliment; & on parla enſuite de la guerre d'*Eimeo*, ſur laquelle on pérora fort en détail. Les députés du Chef deſiroient qu'on fît la guerre d'une maniere vigoureuſe, & ils conſeillerent à O-Too d'offrir aux Dieux un ſacrifice humain. Un ſecond Chef, qui ne s'éloignoit guères de la perſonne du Roi, s'y oppoſa; & il nous parut qu'il motivoit très-bien ſon avis. Je fus convaincu de plus en plus, qu'O-Too ne mettoit point d'ardeur à la pourſuite de cette guerre: il reçut des meſſages multipliés de Towha, qui le preſſoit vivement de lui envoyer des ſecours. On nous dit que l'eſcadre de Towha, étoit très-près de celle de Maheine, mais que ni l'une ni l'autre n'oſoit riſquer un combat. Après avoir dîné avec O-Too, que

que nous laissâmes à *Oparre*, nous retournâmes à *Matavai*. On nous apporta peu de fruits, 1777. durant cette journée, & celle du lendemain : 7bre. O-Too en fut instruit, & lui & son frere, qui s'étoit attaché au Capitaine Clerke, arriverent d'*Oparre*, entre neuf & dix heures du soir du 19, avec une quantité considérable de vivres. 19. Rien ne prouve mieux jusqu'où il portoit sa bienveillance & ses attentions pour nous. Le lendemain, 20 toute la Famille Royale vint nous voir, & elle nous apporta de nouveaux présens; non-seulement nous n'éprouvâmes plus de disette, mais nous eûmes des vivres, au-delà de ce que nous en pouvions consommer.

A cette époque, notre eau étoit embarquée; les calfats avoient achevé leur travail; il ne restoit plus rien à faire au grément; nos deux vaisseaux se trouvoient en état de reprendre la mer, &, voulant avoir assez de temps pour aborder aux Isles des environs, je songeai à mon départ. J'ordonnai d'enverguer les voiles, & de reconduire à bord les observatoires & les instrumens que nous avions établis sur la côte. O-Too vint m'avertir le 21, dès le grand matin, que toutes 21. les pirogues de guerre de *Matavai*, & de trois districts de notre voisinage, alloient à *Oparre*, afin de se réunir aux pirogues de guerre de cette

partie de l'Isle, & qu'il y auroit une revue gé-
1777. nérale. Bientôt après, l'escadre de *Matavai* fut
7bre. en mouvement; &, après avoir paradé autour de la baie, elle y rentra : je montai mon canot, pour examiner cette marine de plus près.

Il y avoit environ soixante pirogues de guerre, munies de plate-formes sur lesquelles combattent les guerriers : le nombre des pirogues moins grandes étoit à-peu-près aussi considérable. Je voulois les accompagner à *Oparre;* mais les Chefs déciderent bientôt que l'escadre ne partiroit pas avant le lendemain. Je fus bien-aise de ce délai, qui m'offroit une occasion de connoître la maniere de se battre des O-Taïtiens. Je priai O-Too d'enjoindre à quelques-unes des pirogues, d'exécuter devant moi les manœuvres du combat. Le Roi s'empressa d'ordonner à deux pirogues de sortir de la baie : nous montâmes sur un de ces bâtimens, O-Too, M. King & moi, & Omaï se rendit à bord de la seconde. Lorsque nous eûmes assez d'espace pour les évolutions, les deux pirogues se retournerent en face, elles s'avancerent, elles reculerent, avec toute la vivacité que purent leur donner les rameurs. Sur ces entrefaites, les guerriers, qui occupoient les plate-formes, brandissoient leurs armes, & faisoient des mines & des contorsions

qui me sembleren n'avoir d'autre but, que de les préparer à l'assaut. O-Too se tenoit à côté de notre plate-forme, & il donnoit le signal d'avancer ou de reculer. La sagacité & la promptitude du coup-d'œil lui étoient nécessaires, pour saisir les momens favorables, & éviter ce qi devoit offrir de l'avantage à l'ennemi. Enfin, lorsque les deux pirogues eurent avancé & reculé, chacune au moins douze fois, elles s'aborderent de l'avant; après un combat de peu de durée, les guerriers de notre plate-forme parurent se laisser tuer jusqu'au dernier, & Omaï & ses camarades se rendirent maîtres de notre bâtiment. En cet instant, O-Too & nos rameurs se jetterent à la mer, comme s'ils avoient été réduits à la nécessité de se sauver à la nage. 1777. 7bre.

Leurs batailles de mer ne se livrent pas toujours de cette maniere, si l'on peut compter sur les détails qu'Omaï nous donna. Il me dit que les Insulaires commencent quelquefois par amarrer ensemble les deux pirogues, l'avant contre l'avant; & qu'ils combattent ensuite, jusqu'à ce que tous les guerriers de l'un des bâtimens soient tués. Mais je crois qu'ils adoptent seulement cette manœuvre terrible, lorsqu'ils ont résolu de vaincre ou de mourir. Ils ne doivent compter en effet, que sur la victoire ou la mort; car, de leur

O 2

aveu, ils ne font jamais de quartier, à moins qu'ils ne réfervent les prifonniers, pour les tuer le lendemain d'une façon plus cruelle.

1777. 7bre.

La puiffance & la force de ces peuplades, font fondées fur leur marine. Je n'ai jamais ouï parler d'une action générale de terre; & c'eft fur la mer qu'ils fe livrent des batailles décifives. Si les deux partis ont fixé l'époque & le lieu de l'action, ils paffent, dans des amufemens & des feftins, la journée de la veille & la nuit. Ils lancent à l'eau leurs pirogues, ils font leurs préparatifs au lever de l'aurore, & ils commencent le combat avec le jour : fon iffue termine ordinairement la difpute; les vaincus s'enfuient à la hâte, & ceux qui atteignent la côte, s'empreffent de gagner les montagnes, & d'emmener leurs amis. Les vainqueurs qui, durant l'accès de leur furie, n'épargnent ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans, s'affemblent le lendemain au Morai, pour remercier l'*Eatooa* de la victoire qu'ils viennent de remporter, & lui offrir en facrifice les guerriers qu'ils ont tués, & les prifonniers eux-mêmes, s'ils en ont fait quelques-uns: on négocie enfuite un traité, dont, en général, ils dictent les conditions; ils obtiennent des diftricts particuliers, & quelquefois des Ifles entieres. Omaï nous apprit qu'il avoit été fait prifonnier

par les habitans de *Bolabola*, qu'il fut mené dans la patrie des vainqueurs; & que lui & tous ses compagnons de captivité, auroient été mis à mort le lendemain, s'ils n'étoient pas venus à bout de se sauver pendant la nuit.

1777. 7bre.

Après ce combat simulé, Omaï endossa sa cuirasse, & le reste de son armure de l'ancienne Chevalerie; il monta sur la plate-forme de l'une des pirogues, & les rameurs le menerent en triomphe le long du rivage de la baie; en sorte que tous les Naturels purent le contempler à loisir. Sa cotte de maille n'attira pas l'attention des Insulaires, autant que je l'aurois imaginé. Quelques-uns d'eux, il est vrai, la connoissoient déjà, & d'autres étoient si révoltés de la conduite imprudente de mon ami, qu'il leur montroit les choses les plus extraordinaires, sans obtenir un coup-d'œil.



CHAPITRE IV.

Le jour de notre appareillage fixé. O-Taïti *fait sa paix avec* Eimeo. *Débats sur ce point. La conduite d'O-Too est blâmée. Cérémonies pratiquées au Morai en cette occasion, & décrites par M. King. Remarques sur ces Cérémonies. Trait d'artifice de la part d'O-Too. Omaï obtient une pirogue de guerre. Réflexions sur sa conduite. Présent que m'offre O-Too pour le Roi de la* Grande-Bretagne, *& ce qu'il me chargea de dire à Sa Majesté. Observations sur les échanges que nous fîmes, & sur la maniere dont nous fûmes reçus à* O-Taïti. *Détails sur les voyages qu'y ont fait les Espagnols : ce qu'ils ont imaginé pour donner mauvaise opinion des Anglois. Combien il est à desirer qu'on ne forme point d'établissemens à* O-Taïti. *Jalousie qu'un autre Voyageur inspire à Omaï.*

LE 22, dès le grand matin, O-Too & son
1777. pere arriverent à bord, pour savoir quand je me
7bre. proposois d'appareiller. Ayant appris qu'on trouve
22. un bon havre à *Eimeo*, je leur dis que je

toucherois à cette Isle, en allant à *Huaheine* ; & ils desiroient d'y venir avec moi, & de mettre sous mon escorte, l'escadre de renfort qu'ils vouloient mener à Towha. Comme j'étois prêt à partir, je leur permis de fixer le jour ; ils choisirent le surlendemain 24, & nous convinmes que je prendrois sur mon bord O-Too, son pere, sa mere, & toute sa famille. Après cet arrangement, je proposai au Roi de nous rendre tout de suite à *Oparre*, où les pirogues de guerre, destinées à l'expédition d'*Eimeo*, devoient se réunir & être passées en revue.

1777. 7bre.

Au moment où nous entrâmes dans mon canot, on vint apprendre au Roi que Towha avoit fait un traité avec Maheine, & ramené son escadre à *Attahooroo.* Cette nouvelle inattendue rendoit inutiles les préparatifs de l'expédition ; & les pirogues de guerre, au-lieu de marcher à *Oparre*, qu'on leur avoit désigné pour le lieu du rendez-vous, eurent ordre de retourner dans leurs districts respectifs : nous suivîmes cependant le Prince à *Oparre*, M. King & moi. Notre voyage ne fut pas long ; tandis qu'on apprêtoit notre dîner, un messager arriva d'*Eimeo*, & il exposa les articles de la paix, ou plutôt de la treve ; car la suspension d'armes n'étoit que pour un temps limité. Les conditions se trouvoient

défavantageufes à *O-Taïti*, & on blâma beau-
1777. coup O-Too, dont la lenteur à envoyer des
7bre. renforts, avoit obligé Towha à fe foumettre à un accommodement honteux. On difoit même publiquement que Towha, indigné de la conduite du Roi, avoit juré de réunir fes forces à celles de *Tiarraboo*, & d'attaquer O-Too à *Matavai*, ou à *Oparre*, lorfque je ferois parti. Je déclarai folemnellement, de mon côté, que je défendrois les intérêts de mon Ami, & que je lui donnerois des fecours contre une pareille ligue; que je reviendrois dans l'Isle, & que je me vengerois, fans pitié, de ceux qui auroient l'audace d'y prendre part. Mes menaces eurent vraifemblablement l'effet que j'en attendois; & fi Towha forma d'abord le projet dont je viens de parler, il ne tarda pas à y renoncer, ou du moins il n'en fut plus queftion. Whappai, pere d'O-Too, défapprouva beaucoup le traité de paix, & il ne ménagea point Towha, qui l'avoit conclu : cet habile vieillard fentoit bien que fi j'accompagnois à *Eimeo*, l'efcadre des O-Taïtiens, je ferois très-utile à leur caufe, fans me mêler directement de la querelle. Toutes fes raifons portoient fur ce calcul ; il juftifioit, de la même maniere, O-Too qui m'avoit attendu, & il répondoit folidement à Towha, qui

ſe plaignoit de n'avoir pas reçu des ſecours aſſez tôt. 1777. 7bre.

Nos débats finiſſoient, lorſqu'un député de Towha arriva; ce Général invitoit O-Too à aller le lendemain au *Morai* d'*Attahooroo*, pour remercier les Dieux de la paix qu'il venoit de conclure : du moins Omaï me dit que c'étoit là l'objet du meſſage. On me pria d'aſſiſter à la cérémonie : j'étois malade, & il me fut impoſſible de profiter de l'invitation; mais, voulant ſavoir ce qui ſe paſſeroit dans une fête ſi mémorable, j'y envoyai M. King & Omaï, & je retournai à bord de la *Réſolution*, accompagné de la mere d'O-Too, de ſes trois ſœurs, & de huit autres femmes. Je crus d'abord que ces douze femmes montoient ſur mon canot, pour ſe faire mener à *Matavai;* mais, lorſque nous fûmes au vaiſſeau, elles me dirent qu'elles vouloient y paſſer la nuit; que leur but étoit d'entreprendre la guériſon de la maladie dont je me plaignois. J'avois une ſciatique, & la douleur ſe faiſoit ſentir de la hanche aux pieds. J'acceptai les ſoins bienfaiſans qu'elles me propoſoient; j'ordonnai qu'on leur dreſsât des lits ſur le plancher de ma chambre, & je me ſoumis à leur traitement. Elles ſe rangerent autour de moi, & elles ſe mirent à me preſſer avec les deux mains, de la tête aux pieds,

& fur-tout dans les parties où je fouffrois; elles
1777. me pêtrirent jufqu'à faire craquer mes os, & à
7bre. me fatiguer comme fi l'on m'avoit roué de coups: lorfque j'eus fubi un quart-d'heure cette efpece de difcipline, je fus bien-aife de m'y fouftraire. L'opération néanmoins me foulagea fur-le-champ; & je me décidai à permettre qu'on la recommençât avant de me coucher; elle eut tant de fuccès la feconde fois, que je paffai une très-bonne nuit. Mes douze femmes me traiterent de nouveau le
23. lendemain au matin, avant de retourner à terre; elles revinrent le foir, & je confentis de bon cœur à me laiffer pêtrir. Je n'éprouvois plus aucune efpece de douleur; &, ma guérifon étant
24. bien achevée, elles me quitterent le 24. Les O-Taïtiens donnent à ce traitement le nom de *Romee;* il me paroît bien fupérieur aux frictions & aux remedes de ce genre, qu'ordonnent nos médecins. Il eft d'un ufage univerfel aux *Ifles de la Société;* il eft adminiftré quelquefois par les hommes, plus communément par les femmes. Si quelqu'un paroît languiffant & accablé, fes compatriotes le prient de s'affeoir près d'eux; ils fe mettent tout de fuite à pratiquer la *Romee* fur fes jambes; & j'ai toujours vu qu'elle produit d'excellens effets. (*a*)

(*a*) On voit, dans la Collection de Hawkefworth,

O-Too, M. King & Omaï revinrent d'*Attahooroo*, le 25 au matin, & M. King me donna les détails ſuivans ſur ce qu'il avoit vu. 1777. 7bre.

☞ " Vous m'eûtes à peine quitté, qu'un „ ſecond meſſager de Towha, arriva près d'O- „ Too avec un bananier. Nous partîmes d'*Oparre* „ au coucher du Soleil, & nous débarquâmes „ vers cinq heures à *Tettaha*, ſur la langue de „ terre contiguë à *Attahooroo*. Les habitans de „ ce diſtrict nous appellerent de la côte, vrai- „ ſemblablement pour nous avertir que Towha „ s'y trouvoit. Je comptois que l'entrevue de ce „ Chef & du Roi, m'offriroit quelque choſe „ d'intéreſſant. O-Too & les gens de ſa ſuite, „ allerent s'aſſeoir ſur la greve, près de la piro- „ gue où étoit Towha : celui-ci dormoit, mais „ ſes domeſtiques l'ayant éveillé, & ayant nommé „ O-Too, on apporta aux pieds du Roi un ba- „ nanier & un cochon; & un aſſez grand nom- „ bre d'Inſulaires attachés à Towha, vinrent cau- „ ſer avec O-Too : je jugeai qu'ils parloient de „ leur expédition d'*Eimeo*. Je demeurai quelque „ temps aſſis à côté du Roi; & comme Towha 25.

---

tome I, page 463 de l'original, que les O-Taïtiens traiterent de la même maniere le Capitaine Wallis & ſon premier Lieutenant.

1777. 7bre. „ ne fortoit point de fa pirogue, & qu'il ne „ nous difoit rien, je montai fur fon embarcation; il me demanda fi *Toote* (*a*) étoit fâché „ contre lui. Je lui répondis que non, que *Toote* „ étoit fon *Taye*, (fon ami) & qu'il m'avoit „ chargé de me rendre à *Attahooroo* pour le „ lui dire. Omaï eut alors une longue converfation avec ce Chef; mais je ne pus favoir „ quelle avoit été la matiere de leurs difcours. Je „ retournai auprès d'O-Too, qui paroiffoit defirer que je mangeaffe quelque chofe, & que „ j'allaffe me coucher. Nous les quittâmes en „ effet, Omaï & moi. Je queftionnai Omaï fur „ les raifons qui avoient empêché Towha de fortir de fa pirogue; il me dit que ce Chef étoit „ boiteux, mais que le Roi s'approcheroit de „ lui, & qu'ils cauferoient en particulier. Cette „ prédiction parut fe vérifier; car les Infulaires „ que nous laifsâmes près d'O-Too, vinrent „ bientôt nous trouver, & O-Too lui-même „ arriva environ dix minutes après : nous allâmes tous nous coucher dans fa pirogue.

„ Le lendemain au matin, ils préparerent une „ grande quantité de *kava;* l'un d'eux en but

(*a*) C'eft ainfi que les O-Taïtiens prononcent le nom du Capitaine Cook.

„ tellement, qu'il perdit l'ufage de fes fens. Il „ avoit des convulfions fi fortes, que fi je n'en „ avois pas connu la caufe, je l'aurois fuppofé „ très-malade : deux hommes le tenoient par les „ cheveux. J'abandonnai cette fcene, pour en„ voir une autre plus touchante, l'entrevue de „ Towha, de fa femme & d'une jeune perfonne „ qui me parut être fa fille. Après avoir découpé „ fa tête, de maniere à en faire fortir beaucoup „ de fang, & après avoir bien pleuré, elles fe „ laverent & embrafferent le Chef d'un air tran„ quille; mais la jeune fille n'étoit pas encore „ au bout de fes fouffrances; Terridiri (*a*) arri„ va, & elle répéta avec un maintien calme „ tout ce qu'elle avoit fait avant d'aborder fon „ pere. Towha avoit amené une grande pirogue „ de guerre d'*Eimeo;* je lui demandai s'il avoit „ tué les guerriers qui la montoient, & il me „ répondit qu'elle n'avoit point d'hommes à „ bord, lorfqu'il la prit.

1777. 7bre.

„ Nous partîmes de *Tettaha* entre dix & onze „ heures, & nous débarquâmes à peu de dif„ tance du *Morai* d'*Attahooroo*, un peu après

(*a*) Terridiri eft fils d'Oberea. La Collection de Hawkefworth, tome II, page 154 de l'original, donne des détails fur la généalogie de ceux qui compofent la Famille Royale d'*O-Taïti*.

1777. 7bre.

„ midi. Nous trouvâmes trois pirogues retirées „ ſur la greve, en face du *Morai ;* il y avoit „ trois cochons dans chacune ; on voyoit au-„ deſſous de leurs hangars ou abris quelque „ choſe que nous ne pûmes pas diſtinguer. Nous „ comptions que la cérémonie auroit lieu dans „ la ſoirée, mais Towha & Potatou n'arriverent „ point, & il ne ſe paſſa rien d'important.

„ Un Chef qui arrivoit d'*Eimeo*, apporta un „ petit cochon & un bananier, qu'il dépoſa aux „ pieds d'O-Too : il cauſa quelque temps avec „ le Roi, & comme il répéta ſouvent le mot „ *Warry*, *Warry*, (faux) je ſuppoſai qu'O-„ Too lui racontoit ce qu'il avoit ouï dire, & „ que le Chef nioit les faits.

„ Towha & Potatou arriverent le 24, avec „ huit grandes pirogues, & ils débarquerent près „ du *Morai*. O-Too reçut une multitude de ba-„ naniers de la part de différens Chefs. Towha „ ne quitta point ſa pirogue. La cérémonie com-„ mença enfin : le Grand-Prêtre apporta d'abord „ le *Maro* ſoigneuſement enveloppé, & un pa-„ quet qui avoit la forme d'un pain de ſucre ; il „ les plaça à l'entrée d'un lieu qui me parut être „ le cimetiere : trois Prêtres allerent enſuite „ s'aſſeoir en face à l'autre extrémité du cime-„ tiere ; ils apporterent auſſi un bananier, une

„ branche d'un autre arbre & une fleur de co-
„ cotier. 1777. 7bre.

„ Les Prêtres prononcerent séparément de petites phrases en tenant ces diverses choses à leurs mains; deux d'entr'eux & quelquefois les trois, chantoient de temps en temps une chanson mélancolique, à laquelle l'assemblée fit peu d'attention. Ces prieres & ces chants durerent une heure. Le Grand-Prêtre ayant fait une autre priere qui fut de courte durée, découvrit le *Maro* : O-Too se leva, on lui ceignit le *Maro*, &, pendant cette opération, il tenoit à sa main un chapeau ou bonnet, des plumes rouges de la queue de l'oiseau du Tropique, mêlées avec d'autres plumes brunes. Il se plaça au milieu de la scene, en face des trois Prêtres, qui continuerent leurs prieres l'espace d'environ dix minutes : l'un des assistans se leva d'une maniere brusque; il dit quelque chose qui finit par le cri de *Heiva*, & l'assemblée lui répondit trois fois en criant à haute voix, *Earee!* on m'avoit averti auparavant que c'étoit la partie principale de la cérémonie.

„ Les Assistans passerent alors au côté opposé de la grande masse de pierres où l'on voit une large fosse, que les Insulaires appellent le *Morai* du Roi. On y répéta la cérémonie que

1777. 7bre.

„ je viens de décrire, & elle finit également par
„ trois acclamations. On replia le *Maro*, dont
„ la ſplendeur ſe trouva augmentée d'une touffe
„ de plumes rouges, que l'un des Prêtres donna
„ à O-Too tandis que le Roi l'avoit autour de
„ ſes reins.

„ L'aſſemblée ſe rendit enſuite à une vaſte cabane, ſituée près du *Morai*, & elle s'y aſſit
„ avec beaucoup plus d'ordre qu'on n'en voit ordinairement à *O-Taïti*. Un homme du diſtrict
„ de *Tiarraboo*, fit un diſcours qui dura environ dix minutes; un habitant d'*Attahooroo*
„ pérora enſuite; Potatou, qui prit la parole
„ après eux, s'exprima avec plus d'abondance
„ & de grace; en général, les deux premiers
„ ne dirent que de petites phraſes détachées,
„ accompagnées d'un mouvement de main très-gauche. Tooteo harangua auſſi au nom d'O-Too, & après lui un Inſulaire d'*Eimeo*. Il y
„ eut deux ou trois autres diſcours auxquels
„ l'auditoire fit peu d'attention : Omaï m'aſſura
„ qu'ils promirent tous de ne point combattre,
„ mais de vivre en amis. Pluſieurs des orateurs
„ s'échaufferent; peut-être qu'ils ſe plaignirent
„ du paſſé, & qu'ils firent des proteſtations de
„ ne pas troubler la paix à l'avenir. Un Habitant
„ du diſtrict d'*Attahooroo* ſe leva au milieu de

„ ces

„ ces harangues; il portoit une fronde autour
„ de ses reins & une grosse pierre sur ses épau- 1777.
„ les : après s'être promené environ un quart- 7bre.
„ d'heure dans le cercle, & répété quelques
„ mots d'un ton chantant, il jetta sa pierre.
„ Lorsque les discours furent terminés, on
„ porta au *Morai* cette pierre & un bananier
„ qui étoit aux pieds du Roi : l'un des Prê-
„ tres prononça ici deux ou trois phrases, avec
„ le Roi.

„ Au moment où nous nous embarquâmes, „ la brise de mer avoit commencé, & il fallut „ redescendre sur la côte; nous fîmes à pied „ presque tout le chemin de *Teitaha* à *Opar-* „ *re*, & cette promenade fut très-agréable. Nous „ trouvâmes un arbre, auquel étoient suspen- „ dus deux paquets de feuilles seches : il sert „ de bornes aux deux districts. L'Insulaire qui „ avoit paru dans la cérémonie avec la fronde „ & la pierre, nous accompagnoit : le pere „ d'O-Too l'entretint long-temps; il paroissoit „ fort en colere, & je compris qu'il étoit ir- „ rité du rôle qu'avoit joué Towha dans l'af- „ faire d'*Eimeo*.

Autant que je puis juger de cette cérémonie, d'après la description de M. King, ce ne fut pas uniquement une action de graces aux Dieux,

mais plutôt une confirmation du traité ; peut-
1777. être même avoit-elle l'un & l'autre de ces ob-
7bre. jets pour but. Le cimetiere, dont il fait mention, paroît être le lieu où commencerent les cérémonies du ſacrifice humain, auquel j'aſſiſtai, & devant lequel on dépoſa la victime, après qu'on l'eut éloignée du bord de la mer. C'eſt auſſi dans cette partie du *Morai*, qu'ils inveſtiſſent leur Roi du *Maro*, pour la premiere fois. Omaï, qui s'étoit trouvé au couronnement d'O-Too, m'en expliqua tous les détails ſur les lieux ; & ces détails ſe rapprochent beaucoup de ceux que vient de donner M. King, quoique les deux cérémonies aient eu lieu en des occaſions bien différentes. Le bananier, eſt la premiere choſe qu'on apperçoit dans toutes les cérémonies religieuſes de ces peuplades, & même dans tous leurs débats publics ou particuliers. Elles l'emploient auſſi en d'autres occaſions, & peut-être plus fréquemment encore que nous ne l'avons remarqué. Tandis que Towha fut à *Eimeo*, il envoya chaque jour des meſſagers à O-Too : ces exprès ne manquoient jamais d'arriver, en tenant à la main un jeune bananier, qu'ils dépoſoient aux pieds d'O-Too, avant d'ouvrir la bouche ; ils s'aſſeioient enſuite devant le Roi, & ils faiſoient leur meſſage. Deux hommes,

qui se disputoient, s'échaufferent tellement un jour, que je m'attendois à les voir se frapper; l'un d'eux ayant placé un bananier devant l'autre, ils se calmerent tout-à-coup, & ils continuerent sans emportement. Enfin le bananier est toujours le rameau d'olivier, pour les habitans des *Isles de la Société*. 1777. 7bre.

La guerre d'*Eimeo*, & les cérémonies solemnelles qui en furent la suite, n'occupant plus nos amis, ils revinrent nous voir le 26; &, 26.
comme ils savoient que nous étions sur le point de partir, ils nous apporterent plus de cochons que nous ne pouvions en acheter. Nous manquions de sel, & nous n'avions besoin que de la quantité de porc nécessaire à notre consommation journaliere.

Le lendemain, j'accompagnai O-Too à *Oparre*, &, avant de le quitter, je fis la revue du bétail & des volailles, dont je lui avois recommandé de prendre soin. Chacun de ces animaux étoit en bon état, & on les soignoit d'une maniere convenable. Deux des oies, & deux des canards couvoient, mais la femelle du paon, & les poules d'Inde, n'avoient pas encore pondu. Je redemandai à O-Too quatre chevres; j'en voulois laisser deux à *Ulietea*, où cette espece est inconnue; & je me proposois de garder les 27.

deux autres, pour quelques-unes des Isles que je
1777. pourrois rencontrer, en allant à la côte d'*Amé-*
7bre. *rique*.

Une supercherie d'O-Too, que je vais citer, montre que ces Insulaires savent, au besoin, employer la ruse & l'artifice, pour arriver à leur but. Je lui avois donné, entr'autres choses, une lunette qu'il garda deux ou trois jours; habitué ensuite à cet instrument, &, selon toute apparence, ne le trouvant d'aucune utilité pour lui, il le porta en secret au Capitaine Clerke; il lui dit qu'il étoit son bon ami; que ce présent devoit lui être agréable, & qu'il le prioit de l'accepter. " Mais, ajouta-t-il, vous ne devez pas „ en parler à Toote : (*a*) il desire cette bagatel- „ le, & je ne voudrois pas qu'il l'eût. „ Il mit la lunette entre les mains du Capitaine Clerke, & il l'assura qu'il la possédoit à juste titre. M. Clerke refusa d'abord de l'accepter; O-Too insista, & ne voulut point la reprendre. Quelques jours après, il eut soin de parler de la lunette; le Capitaine Clerke n'en avoit pas besoin, il desiroit cependant d'obliger le Prince; &, croyant que des haches seroient plus utiles à *O-Taïti*, que cet instrument, il offrit d'en donner quatre en

(*a*) Au Capitaine Cook.

retour. O-Too s'écria ſur-le-champ : " Toote „ m'en a offert cinq pour la lunette. „ M. Clerke lui répondit : " Si cela eſt, je ne veux pas que „ votre amitié pour moi, vous ſoit déſavan-„ tageuſe, & vous en aurez ſix. „ Le Roi reçut les ſix haches, mais il recommanda de nouveau de ne pas m'inſtruire de ce qui venoit de ſe paſſer.

1777. 7bre.

Omaï, qui prodigua ſi follement ici les choſes utiles qu'il avoit apportées, s'en procura toutefois une, dont il devoit tirer de grands avantages. C'étoit une très-belle pirogue double, & à voiles, équipée d'une maniere complette. Je lui avois fait faire, peu de temps auparavant, les divers pavillons de beaupré, cornettes, guidons & flammes dont on ſe ſert ſur les vaiſſeaux Anglois; mais il les croyoit trop précieux pour les employer à *O-Taïti :* il rapetaſſa dix ou douze de nos vieux pavillons ou de nos vieilles flammes; il les arbora tous à-la-fois en différentes parties de ſon bâtiment, & ce ſpectacle attira autant de monde qu'en attire dans un port d'Europe, un vaiſſeau de guerre pavoiſé. Ces banderoles étoient Angloiſes, Françoiſes, Eſpagnoles & Hollandoiſes; il n'en avoit pas vu d'autres. J'avois donné, en 1774, un pavillon de beaupré & une flamme à O-Too, & une ſimple flamme

1777. 7bre. à Towha ; ils les avoient conservés avec un soin extrême, car je les retrouvai en bon état.

Les étoffes & l'huile de cocos sont bien meilleures à *O-Taïti*, que sur aucune des autres Isles de *la Société*, où on les vend fort cher, & Omaï s'en procura une assez grande quantité : il ne se seroit pas conduit d'une maniere si inconséquente & si indigne de la vie qu'il avoit menée en *Angleterre* & durant le voyage, sans sa sœur, sans son beau-frere & quelques personnes de sa connoissance, qui s'emparerent de lui, dans la vue de le dépouiller de toutes ses richesses. Leur complot auroit réussi, si je n'avois pris à temps les trésors de mon Ami sous ma garde. Cette précaution n'eût pas même été suffisante, si j'eusse permis à ces frippons de le suivre à *Huaheine*, où il devoit s'établir. C'étoit leur projet de ne point le quitter ; mais je leur défendis de se montrer à *Huaheine*, tant que je me trouverois dans ces parages, & ils me connoissoient trop bien pour enfreindre mes ordres.

28. O-Too vint à bord le 28, il me pria d'accepter une pirogue, & de l'offrir de sa part à l'*Earee-rahie no Bretane ;* (*a*) il me dit que, voulant envoyer quelque chose à un si grand

(*a*) Au Roi de la Grande-Bretagne.

Monarque, il n'avoit rien imaginé de mieux. Je fus charmé de sa reconnoissance; il avoit seul le 1777. mérite de cette galanterie; personne d'entre nous 7bre. ne lui en avoit donné l'idée. Il nous prouva d'une maniere claire, qu'il savoit bien à qui il étoit redevable des trésors que nous lui avions apportés. Je crus d'abord que la pirogue seroit un modele en petit de leurs bâtimens de guerre, mais je reconnus bientôt qu'il s'agissoit d'un jvahah d'environ seize pieds de longueur. Elle étoit double, & je jugeai qu'on l'avoit construite exprès; car elle se trouvoit décorée de beaucoup de sculptures : elle m'auroit trop gêné, & je le remerciai de sa bonne volonté : je vis que je lui aurois fait plus de plaisir en l'acceptant.

Des brises légeres de l'Ouest, & des calmes, nous retinrent à *O-Taïti* quelques jours de plus que je ne le comptois : je ne pus pas même sortir de la baie. Durant cet intervalle, les vaisseaux furent remplis d'Insulaires, & environnés d'une multitude de pirogues; car les Naturels ne vouloient quitter les environs de *Matavai*, qu'après notre départ. Le vent passa enfin à l'Est à trois heures de l'après-midi du 29, & nous levâmes l'ancre. 29. 

Dès que nous fûmes sous voile, j'ordonnai de tirer sept coups de canons chargés à boulet;

1777. 7bre. O-Too m'en avoit prié, & je voulois d'ailleurs satisfaire la curiosité de ses Sujets. Tous nos amis, excepté le Roi, nous quitterent ensuite avec des marques d'affection & de douleur, qui montrerent assez combien ils nous regrettoient. Le Roi ayant desiré de voir marcher les vaisseaux, je m'étendis en pleine mer, & je revins près de la côte; il me fit alors ses adieux & il retourna à terre sur sa pirogue.

Nous avions abordé si souvent à *O-Taïti*, depuis un petit nombre d'années, que les Insulaires paroissoient persuadés que nous ne tarderions pas à revenir. O-Too me recommanda avec instance de prier en son nom l'*Earee-rahie no Bretane*, d'envoyer, par les premiers vaisseaux, des plumes rouges & les oiseaux qui les fournissent, des haches, une demi-douzaine de fusils, de la poudre, du plomb, & de ne pas oublier des chevaux.

J'ai dit souvent, que j'avois reçu des présens considérables d'O-Too & du reste de sa famille, & je n'ai pas toujours fait mention de ce que je donnois de mon côté. Lorsque les habitans de ces Isles font un présent, ils laissent entrevoir ce qu'ils esperent en retour, & nous étions obligés de les satisfaire; ainsi, ce qu'on avoit l'air de nous offrir gratuitement, nous coûtoit plus que

ce que nous achetions : mais, lorſque nous éprouvions un moment de diſette, & qu'on n'apportoit rien au marché, nous pouvions recourir à nos amis ; & en tout cette maniere de trafiquer fut auſſi avantageuſe pour nous que pour eux. En général, je payai tout de ſuite chacun des préſens qu'on me fit ; j'en excepte ceux que je reçus d'O-Too. Ses largeſſes furent ſi multipliées & ſi fréquentes, que nous ne comptions ni l'un ni l'autre. Je lui offrois ſur-le-champ les choſes qu'il me demandoit, lorſqu'elles ne m'étoient pas néceſſaires, & je le trouvai toujours modéré dans ſes demandes.

1777. 7bre.

Si j'avois pu déterminer Omaï à ſe fixer ici, je ne ſerois pas parti ſitôt ; car, à l'époque où je quittai l'Iſle, on nous fourniſſoit des rafraîchiſſemens en ſi grande quantité, & à ſi bon marché, que je n'eſpérois pas rencontrer ailleurs le même avantage : il régnoit d'ailleurs entre nous & les habitans, une amitié ſi cordiale & une confiance ſi entiere, qu'il étoit difficile d'eſpérer un pareil ſuccès en d'autres terres du grouppe de *la Société*. Il eſt aſſez extraordinaire que cette correſpondance amicale n'ait pas été troublée une ſeule fois, & que je n'aie eu à me plaindre d'aucun vol important ; ce n'eſt pas que je croie aux progrès de la moralité des

1777. 7bre. O-Taïtiens sur cet article; je pense plutôt qu'il faut attribuer la régularité de leur conduite aux soins des Chefs : ces Chefs craignoient de voir suspendre un trafic qui leur donnoit plus de marchandises qu'ils n'auroient pu en obtenir par des vols & des larcins. Je ne manquai pas de les en avertir moi-même, immédiatement après mon arrivée. Frappé de la multitude de provisions qu'offroit l'Isle, & de l'empressement que montroient les Naturels pour nos articles de commerce, je résolus de profiter de ces deux circonstances favorables, & je déclarai de la maniere la plus positive, que je ne souffrirois pas les vols des gens du pays, comme je les avois soufferts autrefois. Omaï me fut en cela très-utile; je lui recommandai de leur bien expliquer les heureux effets qu'auroit leur honnêteté, & les suites funestes qu'entraîneroient leurs fripponneries; en un mot, je lui fis sa leçon & il la dit à merveille.

Les Chefs ne peuvent pas toujours empêcher les vols; on les vole souvent eux-mêmes, & ils s'en plaignent comme d'un grand mal. O-Too laissa entre mes mains, jusqu'à la veille de mon départ, les choses qu'il avoit obtenues de nous; lorsqu'il m'en chargea, il me dit qu'elles ne seroient pas en sûreté ailleurs. Depuis que cette

peuplade connoît de nouvelles richesses, ses dispositions au vol doivent avoir augmenté. Les Chefs, qui ne l'ignorent pas, desirent beaucoup d'avoir des caisses; ils sembloient mettre un prix extrême à un petit nombre de coffres laissés dans l'Isle par les Espagnols, & ils nous en demandoient d'autres sans cesse. J'en fis faire un pour O-Too, il le voulut de huit pieds de long, de cinq de large & de trois de profondeur. Les serrures & les verroux ne suffiront pas pour écarter les voleurs; mais deux hommes peuvent y coucher la nuit & y monter la garde.

1777. 7bre.

Nous savions un peu la langue du pays; Omaï nous servoit d'ailleurs d'interprete, & il est assez singulier, que nous n'ayons pu découvrir l'époque précise de l'arrivée des Espagnols & la durée de leur séjour. En multipliant nos questions sur ce point, nous reconnûmes de plus en plus que ces Insulaires sont incapables de noter ou de se rappeller la date des événemens anciens, sur-tout s'il s'est écoulé dix ou vingt mois. L'inscription que nous trouvâmes sur la croix, & les détails que nous donnerent les plus intelligens des O-Taïtiens, me firent juger cependant que deux vaisseaux arriverent à *Oheitepeha* en 1774, peu de temps après mon départ de *Matavai*, qui eut lieu au mois de Mars de

la même année. Ces bâtimens apporterent la
1777. maison & les quadrupedes dont j'ai parlé plus
7bre. haut. Si j'en crois quelques Insulaires, lorsqu'ils eurent débarqué les bois de la maison & un petit nombre d'hommes, ils remirent à la voile pour me chercher, & ils revinrent dix jours ensuite: mais j'en doute, car on ne les vit ni à *Huaheine*, ni à *Ulietea*. Les quadrupedes laissés par ces Navigateurs à *O-Taïti*, furent un taureau, des chevres, des cochons, des chiens & le mâle d'une autre espece; ce dernier étoit un belier, & il se trouvoit à *Bolabola*, où l'on devoit aussi transporter le taureau.

Les cochons, qui sont d'une grosse taille, avoient déjà amélioré la race indigene du pays, & ils étoient très-nombreux lorsque nous arrivâmes. Il y a de plus un assez grand nombre de chevres; les Chefs un peu importans, en ont quelques-unes. Les chiens offrent deux ou trois variétés, & je pense que les Espagnols auroient mieux fait de les jetter tous à la mer, que de les déposer sur cette Isle: c'est un de ces chiens qui tua mon belier.

Les Vaisseaux Espagnols laisserent deux Prêtres, un domestique, & un autre homme appellé *Mateema* par les Insulaires, dont il a gagné l'amitié. Il paroît qu'il étudia leur langue, ou

du moins qu'il la parloit assez bien pour se faire entendre, & qu'il prit beaucoup de peines pour inspirer aux Naturels la plus haute idée de sa Nation, & leur donner une mauvaise opinion des Anglois; il alla jusqu'à les assurer que nous ne formions plus un Etat indépendant; que *Pretane* (*a*) n'étoit qu'une petite Isle ravagée depuis peu par ses compatriotes; qu'ils m'avoient rencontré en mer, & qu'avec quelques boulets, ils avoient coulé bas mon vaisseau, & tous les hommes de mes équipages. Ainsi, mon arrivée à *O-Taïti* excita une grande surprise de toute maniere: le véridique personnage fit croire aux gens du pays, ce mensonge & beaucoup d'autres aussi peu vraisemblables. Si l'Espagne n'avoit pour but, dans cette expédition, que de déprécier les Anglois, elle pouvoit se dispenser d'envoyer si loin ses vaisseaux; car mon retour parmi les O-Taïtiens réfuta complétement tout ce que Mateema leur avoit dit. 1777. 7bre.

J'ignore quelle fut l'intention des Prêtres Espagnols qui s'établirent à *O-Taïti*, pour quelques mois; on ne peut que former des conjectures là-dessus. S'ils vouloient convertir les Insulaires, ils n'ont pas fait un seul prosélyte: mais il ne

(*a*) L'Angleterre.

paroît qu'ils l'aient jamais tenté ; car on me dit
1777. qu'ils ne parlerent point de Religion. Ces Prê-
7bre. tres ne s'éloignerent pas de la maison bâtie par eux à *Oheitepeha ;* mais Mateema parcourut la plupart des cantons de l'Isle : enfin ils se trouvoient à *O-Taïti* depuis dix mois, lorsque deux vaisseaux de leur Nation arriverent à *Oheitepeha*, & ils s'embarquerent cinq jours après. Ce brusque départ annonce que, s'ils songerent d'abord à former un petit établissement, ils ne tarderent pas à changer de dessein. J'appris cependant d'O-Too & de quelques autres Naturels, qu'avant de mettre à la voile, ils eurent soin d'avertir qu'ils reviendroient & qu'ils ameneroient des maisons, des animaux de toute espece, des hommes & des femmes, qui se fixeroient dans l'Isle, & qui y passeroient leur vie. O-Too ajouta que si les Espagnols revenoient en effet, il ne leur permettroit pas de s'établir au Fort *Matavai*, qui *nous appartenoit.* Il étoit aisé de voir, que ce projet de Colonie lui faisoit plaisir ; il ne savoit pas que, pour l'exécuter, on le priveroit de son Royaume, & qu'on détruiroit la liberté de son peuple. Il seroit très-facile sans doute, de former un établissement à *O-Taïti;* & sensible à tous les services que j'ai reçus de la peuplade qui habite cette terre,

j'efpere qu'on n'y en formera point. Nos relâches passageres ont peut-être amélioré à quelques égards le fort des habitans ; mais une Colonie parmi eux, dirigée fur le plan qu'on a malheureusement fuivi dans la plupart des établiffemens européens, leur donneroit bientôt lieu de regretter de nous avoir connus. Je ne puis croire que les Nations de l'*Europe* fongent d'une maniere férieufe à y établir une Colonie ; car *O-Taïti* n'offre rien de féduifant pour l'ambition des Puiffances ou la cupidité des particuliers, & j'oferois prédire que fans ces motifs on ne l'entreprendra point.

1777. 7bre.

J'ai déjà raconté que je reçus la vifite de l'un des deux O-Taïtiens conduits par les Efpagnols à *Lima*. Je ne le revis plus, & j'en fus étonné ; car je l'avois très-bien accueilli : je crois qu'Omaï, jaloux de trouver dans l'Ifle un Voyageur qu'on pût lui comparer, le maltraita, afin de l'éloigner de moi. Ce fut un bonheur pour Omaï que nous euffions touché à *Ténérif;* il fe vanta d'avoir vu auffi une contrée foumife à l'Efpagne. Je ne rencontrai pas l'autre Infulaire qui étoit allé à *Lima;* mais le Capitaine Clerke, qui eut occafion de caufer avec lui, m'en parla comme d'un poliffon, qui étoit un peu fol. Ses compatriotes en avoient la même opinion; en un

mot, ces deux aventuriers n'étoient point estimés. Omaï que le hasard a mieux servi, revenoit dans sa patrie chargé de trésors; il avoit beaucoup profité de son séjour en *Angleterre*, & ce sera sa faute s'il tombe un jour dans la même obscurité.

1777.
7bre.



CHA-

CHAPITRE V.

Arrivée à Eimeo. *On y trouve deux havres. Description de ces deux havres. Nous recevons une visite de Maheine, Chef de l'Isle. Description de sa personne. Les Insulaires nous volent une chevre; ils la renvoient ensuite avec le Voleur. Vol d'une autre chevre que les Naturels ont soin de cacher. Mesures que je pris à cette occasion. Expédition militaire dans l'Isle. Nous brûlons des maisons & des pirogues. On nous rend la chevre, & la paix se rétablit. Détails sur l'Isle*, &c.

JE partis d'*O-Taïti*, le 30 au matin, & n'ayant pas renoncé à mon projet de toucher à *Eimeo*, 1777. je mis le Cap sur l'extrémité septentrionale de 7bre. cette Isle, où se trouve le havre que je voulois 30. examiner. Omaï y arriva sur sa pirogue long-temps avant nous, & il prit les mesures nécessaires pour nous indiquer la rade. Nous ne manquions cependant pas de pilotes, car nous avions à bord plusieurs O-Taïtiens & beaucoup d'O-Taïtiennes. Je ne crus pas devoir me reposer

1777. 7bre. entiérement ſur ces guides, & deux canots allerent reconnoître le havre : on m'avertit, par un ſignal, que l'ancrage étoit bon, & j'y conduiſis les vaiſſeaux : nous mouillâmes en-dedans de l'entrée par dix braſſes fond de vaſe molle, & nous amarrâmes avec une hanſiere attachée à la côte.

Ce havre, qui eſt appellé *Taloo*, gît au côté ſeptentrional de l'Iſle, dans le diſtrict d'*Oboonohoo* ou de *Poonohoo*. Il ſe prolonge au Sud ou au Sud-quart-Sud-Eſt, entre les collines, l'eſpace d'environ deux milles. Je n'ai pas rencontré ſur les terres de l'océan pacifique, de rade plus ſûre & de meilleure tenue; il a même un avantage qui lui eſt particulier, car un vaiſſeau peut y entrer & en ſortir avec le vent aliſé qui regne dans ces parages; en ſorte que l'entrée & la ſortie ſont également faciles. Il reçoit différens ruiſſeaux; l'un qui ſe trouve au fond, eſt ſi conſidérable que les canots le remontent à plus d'un quart de mille; & à cette hauteur, l'eau eſt parfaitement douce. Ses bords ſont couverts d'arbres, appellés *Pooroo* par les Naturels, très-bons à brûler, & dont les gens du pays ne font point de cas : ainſi, il eſt très-aiſé de ſe procurer ici du bois & de l'eau.

Du même côté de l'Iſle & environ deux milles

à l'Eſt, on trouve le havre de *Parowroah* bien plus étendu que celui de *Taloo;* mais l'entrée ou l'ouverture dans le récif, (car l'Iſle entiere eſt entourée d'un récif de rocher de corail) eſt beaucoup plus étroite & ſous le vent. Ces deux défauts ſont ſi ſenſibles, que le havre de *Taloo* doit toujours obtenir la préférence. Je fus un peu étonné de voir qu'après trois relâches à *O-Taïti*, qu'après avoir envoyé un canot à *Eimeo*, je ne ſavois pas qu'il y eût un havre dans cette derniere Iſle : j'étois perſuadé au contraire, qu'il n'y en a point. *Eimeo* néanmoins offre non-ſeulement les deux dont je viens de parler, mais on en découvrira un troiſieme & peut-être un quatrieme au côté méridional : toutefois les deux derniers ne ſont pas auſſi vaſtes que les deux premiers dont nous avons levé le plan, pour l'uſage des Navigateurs qui feront cette route.

1777. 7bre.

Dès que nous fûmes mouillés, les vaiſſeaux ſe remplirent d'Inſulaires que la curioſité ſeule amenoit à bord; car ils n'apportoient rien qu'ils vouluſſent échanger : mais le lendemain, dès le grand matin, pluſieurs pirogues arriverent des parties les plus éloignées de l'Iſle, avec une quantité conſidérable de fruit à pain, de noix de cocos & un petit nombre de cochons. Ils échangerent ces divers articles contre des haches, des clous

1 8bre.

& des grains de verre : ils ne recherchoient pas
1777. les plumes rouges d'une maniere auſſi empreſſée
8bre. que les O-Taïtiens. La *Réſolution* ſe trouvant infeſtée par les rats, je la fis conduire à trente verges de la côte, auſſi près que la profondeur de l'eau le permit, & en attachant des hanſieres aux arbres, on ouvrit à ces animaux un ſentier par où ils pouvoient ſe ſauver à terre. On dit que cette expédient a réuſſi quelquefois; mais je crois que nous nous débarraſsâmes de peu de rats, ſi même nous nous en débarraſsâmes d'un ſeul.

Nous reçûmes la viſite de Maheine, Chef de
2. l'Iſle, le 2 dans la matinée. Il s'approcha des vaiſſeaux avec beaucoup de précaution, & il fallut le preſſer long-temps pour le déterminer à venir à bord : il nous regardoit comme les amis des O-Taïtiens, & il croyoit vraiſemblablement que nous lui ferions du mal; car ces peuplades ne comprennent pas qu'on puiſſe être amis d'une tribu, ſans épouſer ſa querelle contre une tribu ennemie. Sa femme qui l'accompagnoit, étoit ſœur d'Oamo, l'un des Chefs d'*O-Taïti*, dont on nous avoit raconté la mort. Je leur donnai à l'un & à l'autre les choſes auxquelles ils me ſemblerent devoir mettre le plus de prix, & ils s'en retournerent après avoir paſſé une demi-heure ſur la *Réſolution*. Ils revinrent bientôt

pour m'offrir un gros cochon, en retour de mon présent; mais je leur en fis un second qui valoit au moins ce qu'ils m'apporterent. Ils allerent ensuite voir le Capitaine Clerke. 1777. 8bre.

Ce Chef qui, à l'aide d'un petit nombre de partisans, s'étoit rendu, à quelques égards indépendant d'*O-Taïti*, avoit quarante à cinquante ans; sa tête étoit chauve, ce qui n'arrive guères à cet âge dans les Isles de la mer du Sud. Il portoit une espece de turban, & il sembloit honteux de n'avoir point de cheveux; mais j'ignore s'il rougissoit d'avoir la tête chauve, ou s'il nous jugeoit pleins de mépris pour les têtes dénuées de cheveux. J'adopterois volontiers la derniere supposition; car les Insulaires nous avoient vu raser la chevelure de l'un de leurs compatriotes que nous surprîmes commettant un vol. Ils en conclurent, selon toute apparence, que nous infligions ce châtiment aux voleurs, & un ou deux de nos Messieurs qui avoient peu de cheveux, furent violemment soupçonnés d'être des *tetos*. (*a*)

Le soir, nous montâmes à cheval, Omaï & moi, & nous fîmes une promenade le long de la côte, vers la partie de l'Est. Notre cortege

(*a*) Des Voleurs ou des Fripons.

ne fut pas nombreux; Omaï avoit défendu aux
1777. Naturels de nous ſuivre, & la plupart d'entr'eux
8bre. obéirent : la crainte de nous déplaire l'emporta ſur leur curioſité. Towha avoit amené ſa flotte dans ce havre; &, quoique les hoſtilités n'euſſent duré que peu de jours, on appercevoit partout les traces de ſes dévaſtations. Les arbres étoient dépouillés de leurs fruits; & toutes les maiſons du voiſinage avoient été abattues, ou réduites en cendres.

Nous employâmes deux ou trois jours, à tirer de la calle nos tonneaux de liqueurs fortes, & nous en goudronnâmes les fonds, afin de les
6. garantir de la piquure des inſectes. Le 6, au matin, on remorqua la *Réſolution* dans le courant; je voulois appareiller le jour ſuivant, mais un accident, qui me donna beaucoup d'inquiétude, ne le permit pas. Nous avions envoyé nos chevres à terre, où nous les laiſſions paître pendant le jour : deux de nos gens les gardoient, & cependant les Naturels parvinrent à en voler une. La perte n'eût pas été bien importante, ſi je n'avois pas eu le deſſein d'enrichir d'autres Iſles de cette eſpece de quadrupede; mais comme je tenois beaucoup à ce projet, il étoit indiſpenſable d'employer tous les moyens poſſibles pour obtenir la reſtitution de la chevre. Nous apprîmes

le lendemain, qu'on l'avoit conduite à l'habitation du Chef Maheine, qui se trouvoit alors au havre de *Parowroah*. Deux vieillards me proposerent de servir de guides à ceux de mes gens que je voudrois y envoyer. J'ordonnai à un détachement de monter un canot, & d'aller dire à Maheine, que je me vengerois, s'il ne livroit pas tout de suite la chevre & le voleur.

1777. 8bre. 7.

Ce Chef m'avoit supplié la veille de lui donner deux chevres; mais, ne pouvant le satisfaire qu'aux dépens des autres Isles, qui n'auroient peut-être plus d'occasion de se procurer une race d'animaux aussi utiles, & sachant d'ailleurs qu'il y en avoit déjà à *Eimeo*, je lui refusai ce qu'il me demandoit : cependant, pour lui montrer que je desirois seconder ses vues à cet égard, je chargeai Tidooa, Chef O-Taïtien, qui étoit présent, de prier O-Too, de ma part, d'envoyer deux chevres à Maheine, & afin que ma sollicitation eût plus de succès, je lui remis une grosse touffe de plumes rouges, de la valeur des deux chevres, en lui recommandant de la donner au Roi. Je crus que cet arrangement satisferoit Maheine, & tous les Chefs de l'Isle; mais l'événement m'apprit que je m'étois trompé.

Je ne pensois pas que les Naturels eussent la hardiesse de voler une seconde chevre, tandis que

je prenois des mesures pour recouvrer la pre-
1777. miere ; & on mena paître notre petit troupeau
8bre. comme à l'ordinaire : le soir, lorsque nos gens l'embarquerent pour le ramener à bord, les Insulaires enleverent une chevre sans être découverts. Nous nous en apperçûmes tout de suite : on n'avoit pas eu assez de temps pour la conduire bien loin, & je crus que je la recouvrerois sans peine. Dix ou douze des habitans du pays, qui prirent différentes routes, partirent bientôt après, afin de la chercher & de nous la rendre ; aucun d'eux ne vouloit convenir qu'on l'eût volée ; ils s'efforçoient, au contraire, de nous persuader qu'elle s'étoit égarée dans les bois. J'avoue que j'en fus d'abord convaincu, mais voyant qu'aucun des émissaires ne revenoit, je reconnus bientôt mon erreur : les Insulaires chercherent à m'amuser jusqu'à ce que leur proie ne fût plus à portée de nous. Sur ces entrefaites, mon canot arriva avec l'autre chevre, & l'un des hommes qui l'avoient dérobée ; c'est la premiere fois qu'on me livroit un voleur sur ces Isles.

8. Je m'apperçus, le 8, que la plupart des Insulaires, établis autour de nous, s'étoient éloignés ; qu'ils avoient emporté un corps exposé sur un *Toopapaoo*, qui se trouvoit en face des vaisseaux, & que Maheine lui-même s'étoit retiré à

l'autre extrémité de l'Isle. Il paroissoit clair que les Insulaires avoient résolu de voler ce que je n'avois pas voulu leur donner ; que s'ils avoient rendu une des chevres, ils étoient décidés à garder la seconde, qui étoit une femelle pleine. Je résolus, de mon côté, de ne pas la laisser entre leurs mains. Je m'adressai donc aux deux vieillards qui me procurerent la restitution de la premiere ; ils me dirent que la chevre avoit été conduite à *Watea*, district du côté méridional de l'Isle, par Hamoa, Chef de ce canton ; qu'on me la rendroit, si je voulois y envoyer du monde. Ils me proposerent de nouveau de servir de guides dans l'intérieur du pays à ceux de mes gens que je chargerois de la commission, mais on m'informa qu'on pouvoit achever en un jour ce voyage par mer, & je détachai M. Roberts & M. Shuttleworth sur le canot ; j'ordonnai que l'un d'eux se tint à bord, tandis que l'autre feroit le reste du chemin par terre avec les guides, & deux ou trois de nos soldats de marine, si l'embarcation ne pouvoit arriver jusqu'à la résidence de Hamoa.

1777.
8bre.

Mon détachement revint fort tard dans la soirée ; il s'étoit approché de la côte autant que les rochers & les bas-fonds le permirent. M. Shuttleworth, suivi de deux soldats de marine & de

l'un des guides, débarqua & se rendit par terre
1777. à *Watea;* il atteignit la maison de Hamoa, où
8bre. les habitans du canton l'amuserent quelque temps, en lui disant qu'on avoit envoyé du monde après la chevre, & qu'on la rameneroit bientôt; mais on ne la ramena point, & la nuit l'obligea à regagner le canot.

J'avois beaucoup de regret alors de m'être trop avancé; je ne pouvois reculer sans me compromettre & sans donner aux habitans des Isles où je voulois encore aborder, lieu de croire qu'on nous voloit impunément. Je consultai Omaï & les deux vieillards sur ce que je devois faire; ils me conseillerent tout de suite de pénétrer avec mon détachement dans l'intérieur du pays, & de tuer tous les Insulaires que je rencontrerois. Je ne m'avisai point d'adopter ce conseil sanguinaire; mais je résolus de traverser *Eimeo* à la tête d'une troupe assez nombreuse, pour
9. exercer une sorte de vengeance, &, le lendemain à la pointe du jour, je partis avec trente-cinq de mes gens, l'un des vieillards, Omaï & trois ou quatre personnes de sa suite. J'ordonnai en même-temps au Lieutenant Williamson d'armer trois canots, & de venir me trouver à la partie occidentale de l'Isle.

Dès l'instant où je débarquai avec mon déta-

chement, le petit nombre d'Infulaires qui fe trouvoient encore dans notre voifinage, s'enfuirent devant nous. Le premier homme que nous rencontrâmes, fut en danger de perdre la vie ; car Omaï l'eut à peine apperçu, qu'il me demanda s'il lui tireroit un coup de fufil, tant il étoit perfuadé que je defcendois dans l'Ifle pour faire ce qu'il m'avoit confeillé. J'ordonnai bien vîte à Omaï & à notre guide de déclarer aux Infulaires, que mon intention n'étoit pas de bleffer, & beaucoup moins de tuer un feul des Naturels. Cette heureufe nouvelle fe répandit avec la rapidité de l'éclair; elle arrêta la fuite des habitans, & aucun d'eux ne quitta plus fa maifon ou n'interrompit fon travail.

1777. 8bre.

Lorfque nous commençâmes à monter la chaîne de collines, nous fûmes que la chevre avoit pris cette route, & nous comprîmes qu'elle n'étoit pas encore de l'autre côté : nous marchâmes dans un profond filence, afin de furprendre les Infulaires qui l'emmenoient; mais, quand nous eûmes atteint la derniere des plantations, qui fe trouve dans la partie fupérieure des collines, les habitans du canton nous dirent qu'en effet la chevre y avoit été la premiere nuit, & que Hamoa l'avoit conduite le lendemain à *Watea*. Nous traversâmes les collines, & nous ne recommençâmes

nos recherches, qu'au moment où nous découvrîmes *Watea*. Quelques personnes nous montrerent la maison de Hamoa, en nous assurant que la chevre y étoit : je me crus sûr de la ravoir immédiatement après ; &, ce qui me surprit beaucoup, les Insulaires que nous rencontrâmes autour de la maison, déclarerent qu'ils ne l'avoient jamais vue, & qu'ils n'en avoient pas entendu parler ; Hamoa déclara la même chose.

1777. 8bre.

En approchant de la bourgade, je vis plusieurs hommes qui entroient dans les bois ou qui en sortoient avec des massues & des faisceaux de dards, & Omaï ayant voulu les suivre, on lui jetta des pierres. Je jugeai qu'ils avoient songé d'abord à m'arrêter de force, mais qu'ils avoient renoncé à leur projet, après avoir reconnu que mon détachement étoit trop nombreux ; je le crus sur-tout, quand je m'apperçus que les habitations étoient désertes. Je rassemblai un petit nombre d'Insulaires, & je chargeai Omaï de leur exposer l'absurdité de leurs démarches, de leur dire, qu'un témoin sur lequel je pouvois compter, m'avoit instruit de tout ; qu'ils avoient la chevre, que je la redemandois, & que si on ne me la rendoit pas, je brûlerois leurs maisons & leurs pirogues : malgré l'éloquence d'Omaï & la mienne, ils continuerent à soutenir que je me

trompois. Je fis mettre le feu à six ou huit maisons, qui furent consumées par les flammes, ainsi que deux ou trois pirogues de guerre amarrées près de là : j'allai ensuite joindre les canots éloignés de nous d'environ sept ou huit milles : chemin faisant, nous brûlâmes six autres pirogues de guerre sans que personne s'y opposât; au contraire, plusieurs gens du pays nous aiderent, vraisemblablement par crainte, plutôt que de bonne volonté. Omaï, qui marchoit un peu en avant, vint me dire, que les Naturels s'assembloient en foule, afin de nous attaquer. Nous étions prêts à les recevoir; mais, au-lieu de rencontrer des ennemis rangés en bataille, je ne vis que des supplians; ils déposerent des bananiers à mes pieds, & ils me conjurerent d'épargner une pirogue que j'allois trouver. Je leur accordai, de bon cœur, ce qu'ils demandoient.

1777. 8bre.

Enfin, à quatre heures de l'après-midi, nous atteignîmes les canots qui nous attendoient à *Wharrarade*, district appartenant à Tiarataboonoue. Ce Chef, ainsi que les principaux du canton, s'étoient réfugiés sur les collines; mais ils étoient les amis d'O-Too, & je ne touchai pas à leurs propriétés. Après nous être reposés environ une heure ici, nous partîmes pour les vaisseaux, où nous arrivâmes à huit heures du soir.

A cette époque, nous n'avions reçu aucune nou-
1777. 8bre. velle de la chevre; ainſi, les opérations de cette journée, ne produiſirent pas l'effet que j'en eſpérois.

10. Le 10, dès le grand matin, j'envoyai à Maheine, l'un des ſerviteurs d'Omaï; je fis dire à ce Chef, d'une maniere poſitive, que s'il perſiſtoit à ne vouloir point me rendre la chevre, je ne laiſſerois pas une ſeule pirogue dans l'Iſle, & qu'il pouvoit s'attendre à me voir continuer les hoſtilités, tant que je ne l'aurois pas reçue: afin que le meſſager ſentît lui-même combien mes menaces étoient ſérieuſes, le charpentier détruiſit, en ſa préſence, trois ou quatre pirogues amarrées ſur la greve au fond du havre. On amena les planches à bord; j'avois deſſein de m'en ſervir, lorſque je conſtruirois une maiſon pour Omaï dans l'Iſle, où il établiroit ſa réſidence. Je pris enſuite une eſcorte, & je me rendis au havre voiſin du nôtre; nous y détruisîmes trois ou quatre pirogues, nous en brûlâmes autant, & nous fûmes de retour au vaiſſeau à ſept heures du ſoir. J'appris, à mon arrivée, qu'on avoit ramené la chevre environ une demi-heure auparavant, & je découvris qu'elle étoit venue d'une bourgade où les habitans m'avoient aſſuré, la veille, qu'ils n'en avoient pas entendu parler.

Maheine, frappé de mes dernieres menaces, ne crut pas devoir se moquer davantage de moi. 1777. 8bre.

Ainsi se termina cette pénible & malheureuse affaire; les suites qu'elle entraîna, ne me causerent pas moins de regrets qu'aux Insulaires. Ne m'étant point rendu aux sollicitations de nos Amis d'*O-Taïti*, qui me pressoient de favoriser leur invasion d'*Eimeo*, il fut bien douloureux pour moi d'être réduit si-tôt à la nécessité de faire, aux habitans de cette Isle, une sorte de guerre, qui peut-être leur nuisit plus que l'expédition de Towha.

Nos correspondances, avec les Naturels, se rétablirent le 11, & plusieurs pirogues apporterent, aux vaisseaux, du fruit à pain & des noix de cocos : j'en conclus, & ce me semble avec raison, que les Insulaires sentoient que c'étoit leur faute, si je les avois traités avec rigueur. La cause de mon indignation ne subsistant plus, ils paroissoient persuadés que je ne leur ferois plus de mal. Sur les neuf heures nous levâmes l'ancre, à l'aide d'une brise; mais elle fut si foible & si variable, que nous atteignîmes la haute mer, seulement à midi. A cette époque, je pris la route de *Huaheine;* Omaï me suivoit dans sa pirogue : n'osant pas s'en rapporter aux connoissances qu'il avoit de ces parages, il menoit un 11.

pilote avec lui ; & muni de ce fecours, il fuivit
1777. une route auffi directe que moi-même.
8bre.

Nos deux vaiffeaux embarquerent, à *Eimeo*, du bois à brûler : *O-Taïti* ne nous avoit été d'aucune reffource pour cet article, car tous les arbres de *Matavai* font utiles aux habitans. Nous y prîmes de plus, une quantité affez confidérable de cochons, de fruit à pain, & de noix de cocos ; peu d'autres végétaux fe trouvoient alors de faifon. Les productions d'*Eimeo* & d'*O-Taïti*, me paroiffent les mêmes; mais on apperçoit, entre les femmes de ces Ifles, une différence remarquable, que je ne puis expliquer : celles d'*Eimeo* font d'une petite taille ; elles ont le teint fort brun & des traits repouffans; nous en apperçûmes quelques-unes de belles, mais nous reconnûmes bientôt qu'elles étoient d'une Ifle voifine.

L'afpect général d'*Eimeo*, ne reffemble point du tout à celui d'*O-Taïti :* la premiere formant une feule maffe de collines efcarpées, n'a guères de terreins bas, que quelques vallées profondes, & la bordure plate qui environne la plupart de fes cantons, fitués au bord de la mer : *Eimeo*, au contraire, a des collines qui fe prolongent en différentes directions; l'efcarpement de ces collines eft très-inégal; elles offrent, à leurs pieds, de très-grandes vallées, & fur leurs flancs, des terreins

terreins qui s'élevent en pente douce. Quoique remplies de rochers, elles font, en général, couvertes d'arbres presque jusqu'au sommet, mais souvent on ne voit que de la fougere sur les parties inférieures de la croupe. Au fond du havre où nous mouillâmes, le terrein s'éleve peu-à-peu jusqu'au pied des collines qui traversent l'Isle vers son centre; mais la bordure plate dont elle est environnée, devient absolument escarpée, à peu de distance de la mer; ce qui forme un coup-d'œil pittoresque, bien supérieur à tout ce qu'on voit à *O-Taïti*. Le sol des cantons bas est un terreau jaunâtre assez compact; il est plus noir & plus friable sur les petites collines, & lorsqu'on brise la pierre des collines, on la trouve bleuâtre, peu ferme & entre-mêlée de particules de *mica*. J'ai cru devoir noter ces détails. Nous trouvâmes, près de notre mouillage, deux grosses pierres, ou plutôt, deux rochers, sur lesquels les Naturels ont des idées superstitieuses; ils les regardent comme des *Eatooas*, ou des Divinités : ces rochers, selon leur Mythologie, sont freres & sœurs, & ils sont venus d'*Ulietea* d'une maniere surnaturelle.

1777.
8bre.

CHAPITRE VI.

Arrivée à Huaheine. *Conſeil des Chefs. Préſens & diſcours d'Omaï aux Chefs du Pays. Son établiſſement dans cette Iſle eſt décidé. Nous lui bâtiſſons une maiſon & nous lui formons un jardin. Remarques ſur l'état où il ſe trouvoit. Meſures que nous prenons pour le mettre en sûreté. Dégât fait par les blattes à bord de nos Vaiſſeaux. Voleur découvert & puni. Feux d'artifice. Animaux que nous laiſsâmes à Omaï. Obſervations ſur ſa Famille. Ses Armes. Inſcription que nous mîmes ſur ſa maiſon. Sa conduite lors de notre départ. Obſervations générales ſur ſa conduite & ſon caractere. Détails ſur les deux jeunes gens qu'il avoit pris à la* Nouvelle-Zélande.

NOUS avions une jolie briſe, & le temps étoit
1777. beau, lorſque nous partîmes d'*Eimeo*. Le 12,
8bre. à la pointe du jour, nous découvrîmes *Hua-*
12. *heine*, qui ſe prolongeoit du Sud-Oueſt-quart-Oueſt un demi-rumb-Oueſt, à l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt; à midi, nous mouillâmes à l'entrée

feptentrionale du havre de *Owharre*, (*a*) fitué au côté Oueft de l'Ifle ; l'après-dîner fe paffa à remorquer les vaiffeaux dans un lieu convenable & à amarrer. Omaï entra dans le havre fur fa pirogue un inftant avant nous, mais il ne débarqua point ; fes compatriotes fe raffemblerent en foule pour le voir, & il ne fit pas beaucoup d'attention à eux. Une multitude encore plus grande d'Infulaires, arriverent fur la *Réfolution* & la *Découverte*, & ils nous incommoderent tellement, que nous eûmes peine à travailler. Les paffagers, que nous avions à bord, les avertirent de ce que nous avions fait à *Eimeo*; ils exagérerent le nombre des maifons & des pirogues que nous y avions détruites, ils en compterent au moins dix fois plus que nous n'en détruisîmes réellement. Je ne fus pas fâché de cette exagération, car je m'apperçus qu'elle produifoit beaucoup d'effet : je penfai qu'elle détermineroit les gens du pays à nous mieux traiter, que lors des premieres relâches.

1777. 8bre.

J'avois appris à *O-Taïti*, que mon vieil Ami *Oree* n'étoit plus le Chef fuprême de *Huaheine*,

(*a*) Voyez un Plan de ce Havre, dans la Collection de Hawkefworth, vol. II, pag. 248 de l'original.

& qu'il résidoit à *Ulietea.* Il n'avoit jamais été
1777. que Régent durant la minorité de Taireetareea,
8bre. l'*Earee-rahie* actuel; mais il ne quitta la Régence, que lorsqu'il s'y vit forcé. Opoony & Towha, ses deux fils, furent les premiers qui me rendirent visite; ils arriverent sur mon bord, avant que les vaisseaux fussent amarrés, & ils m'apporterent un présent.

13. Le lendemain 13, tous les Insulaires de quelque importance arriverent aux vaisseaux; c'étoit ce que je desirois, car je voulois m'occuper tout de suite de l'établissement d'Omaï, & je crus que l'occasion étoit favorable. Il paroissoit desirer alors de s'établir à *Ulietea*, & si nous avions pu nous accorder sur les moyens d'exécuter ce projet, je l'aurois adopté. Les Naturels de *Bolabola*, conquérans de l'Isle, y avoient dépouillé son pere de quelques terres. J'étois persuadé que je viendrois à bout d'en obtenir la restitution, sans employer la violence : il falloit pour cela qu'il vécût en bonne intelligence avec ceux qui se trouvoient les Maîtres de l'Isle; mais il étoit un patriote trop zélé pour s'imposer de la modération, & trop confiant pour imaginer que je ne le rétablirois pas de force dans ses biens. Je sentis qu'il étoit impossible de l'établir à *Ulietea*, & que *Huaheine* lui convenoit mieux. Je

me décidai à tirer parti de la préſence des Chefs, & à ſolliciter en ſa faveur la permiſſion dont il avoit beſoin. 1777. 8bre.

Les Inſulaires nous avoient occupés toute la matinée, &, au premier moment de loiſir, je me diſpoſai à faire une viſite en forme à Taireetareea, à qui je voulois parler de cette affaire. Omaï s'habilla très-proprement, & il prépara un magnifique préſent qu'il deſtinoit au Chef, & un ſecond qu'il vouloit offrir à l'*Eatooa*. Depuis que nous l'avions ſéparé de la troupe de frippons qui l'environnerent à *O-Taïti*, il s'étoit conduit avec prudence, & de maniere à mériter l'eſtime & l'amitié de tous ceux qui le virent. Notre débarquement rappella à terre la plupart des Naturels qui s'étoient rendus aux vaiſſeaux; &, après s'être réunis à ceux qui ſe trouvoient ſur la côte, ils ſe raſſemblerent dans une grande maiſon. Le concours du peuple fut très-nombreux : nous n'avions jamais vu ſur aucune de ces Iſles, tant de perſonnages importans des deux ſexes. Le gros du peuple, en général, paroiſſoit plus robuſte, & d'un teint plus blanc, que les O-Taïtiens, & proportionnellement à l'étendue de l'Iſle, il y avoit plus d'hommes qui ſembloient riches & revêtus d'une ſorte d'autorité. La plupart de ceux-ci avoient un embonpoint

aussi considérable que les Chefs de *Wateeo.* Je
1777. ne voulois commencer ma négociation qu'après
8bre. l'arrivée de l'*Earee-rahie*, & nous attendîmes Tairee-Tareca; mais, en le voyant, je jugeai que cette précaution étoit inutile, car il n'avoit pas plus de huit à dix ans. Omaï, qui se tenoit à quelque distance du Prince & de ceux qui l'entouroient, offrit d'abord au Dieu, des plumes rouges, des étoffes, &c. il fit ensuite une seconde offrande, qui devoit être présentée à l'*Eatooa* par le Chef, &, après celle-ci, il distribua plusieurs touffes de plumes rouges : chaque article fut placé devant l'un des assistans, que je pris pour un Prêtre, & accompagné d'un discours ou d'une priere, prononcé par un des amis d'Omaï, près duquel il étoit assis, & auquel il souffla la plupart des phrases : il eut soin de ne pas oublier ses amis d'*Angleterre*, non plus que ceux qui l'avoient ramené sain & sauf. Il ne cessa de faire mention de l'*Earee-rahie no Pretane*, (*a*) du Lord Sandwich, de *Toote* & de *Tatee.* (*b*) Quand il eut achevé ses offrandes & ses prieres, le Prêtre prit un à un les divers articles qu'on avoit déposés devant lui,

(*a*) Du Roi d'Angleterre.

(*b*) De Cook & de Clerke.

&, après une courte priere, il les envoya au *Morai*. Omaï nous dit que, si cet édifice n'eût pas été aussi éloigné, il les y auroit portés lui-même. 1777. 8bre.

Dès que ces cérémonies religieuses furent terminées, Omaï s'assit près de moi, & nous entrâmes en négociation. Je fis d'abord mon présent au jeune Roi, qui m'en fit un de son côté; l'un & l'autre furent assez magnifiques. Nous convinmes ensuite de la maniere dont les Insulaires trafiqueroient avec mes équipages, & j'eus soin d'exposer les suites fâcheuses qu'entraîneroient les larcins, si les gens du pays s'avisoient de me voler, ainsi que durant mes premieres relâches. Enfin je parlai aux Chefs assemblés, de l'établissement de mon Ami. Omaï leur dit : „ que nous l'avions conduit dans notre patrie, „ où il avoit été fort accueilli du grand Roi & „ de ses *Earees*; qu'on l'avoit traité avec beaucoup d'égard, & qu'on lui avoit donné toutes les marques possibles d'attachement, pendant son séjour en *Angleterre*; qu'on avoit „ eu la bonté de le ramener aux *Isles de la Société*; qu'il arrivoit, riche d'une foule de trésors, qui seroient très-utiles à ses compatriotes; qu'outre les deux chevaux qu'il devoit „ garder dans son habitation, nous avions laissé

1777. 8bre.

„ à *O-Taïti* plusieurs animaux précieux, & „ d'une espece nouvelle, qui se multiplieroient „ & se répandroient bientôt sur toutes les Isles „ des environs. Il leur déclara que, pour prix „ de mes services, je demandois, avec instance, „ qu'on lui accordât un terrein, qu'on lui per- „ mît d'y bâtir une maison, & d'y cultiver les „ productions nécessaires à sa subsistance & à „ celle de ses domestiques. Il ajouta que si je „ n'obtenois pas à *Huaheine*, gratuitement ou „ par échange, ce que je sollicitois, j'étois dé- „ cidé à le conduire à *Ulietea*. „

J'aurois peut-être fait un discours meilleur que celui dont je viens de parler; mais Omaï n'oublia aucun des points importans, sur lesquels je lui avois recommandé d'insister. Le morceau relatif au projet, où il me supposoit de le conduire à *Ulietea*, parut obtenir l'approbation de tous les Chefs, & j'en devinai bientôt la raison. Omaï, ainsi que je l'ai déjà observé, se flattoit vainement que j'emploierois la force, pour le rétablir à *Ulietea* dans les biens de son pere; il l'avoit dit, sans mon aveu, à quelques personnes de l'assemblée. Les Chefs imaginerent tout de suite, que je me proposois d'attaquer *Ulietea*, & que je les aiderois à chasser de cette Isle les Naturels de *Bolabola*. Il étoit donc nécessaire de les

détromper : je leur déclarai en effet, d'une maniere positive, que je ne les aiderois pas dans une entreprise de cette espece, que même je ne la souffrirois point, tant que je me trouverois dans leurs parages ; & que, si Omaï se fixoit à *Ulietea*, je l'y établirois d'une maniere amicale, & sans faire la guerre à la peuplade de *Bolabola*.

1777. 8bre.

Cette déclaration changea les idées du Conseil. L'un des Chefs me répondit sur-le-champ, „ que je pouvois disposer de l'Isle entiere de „ *Huaheine*, & de tout ce qu'elle renferme ; „ que j'étois le maître d'en donner à mon Ami, „ la portion que je voudrois. „ Sa réponse fit un grand plaisir à Omaï qui, semblable au reste de ses compatriotes, ne songe guères qu'au moment actuel ; il crut, sans doute, que je serois très-libéral, & que je lui accorderois une vaste étendue de terrein. Je réfléchis qu'en m'offrant ce qu'il ne convenoit pas d'accepter, on ne m'offroit rien du tout ; & je voulus non-seulement qu'on désignât le local, mais la quantité précise de terrein dont jouiroit mon Ami. On envoya chercher quelques-uns des Chefs, qui avoient déjà quitté l'assemblée, &, après une délibération qui fut courte, ils souscrivirent à ma demande, d'une voix unanime : ils me céderent à l'instant un terrein contigu à la maison,

1777. 8bre.

où se tenoit le conseil : son étendue, le long de la côte du havre, étoit d'environ deux cents verges, & sa profondeur, qui alloit jusqu'au pied de la colline, qui en renfermoit même une partie, se trouvoit un peu plus considérable.

Après cet arrangement qui satisfit les Insulaires, Omaï & moi, j'ordonnai de dresser une tente & les observatoires sur la côte, où j'établis un poste. Les charpentiers des deux vaisseaux construisirent une petite maison, dans laquelle mon ami devoit renfermer ses trésors : nous lui créâmes de plus un jardin ; nous y plantâmes des Shaddecks, des seps de vigne, des pommes de pin, des melons, & les graines de plusieurs autres végétaux : avant de quitter l'Isle, j'eus le plaisir de voir réussir chacune des parties de sa plantation.

Omaï commença alors à s'occuper sérieusement de ses intérêts; il se repentit beaucoup d'avoir été si prodigue à *O-Taïti*. Il trouva à *Huaheine* un frere, une sœur, & un beau-frere ; car sa sœur étoit mariée : mais ils ne le pillerent pas, ainsi que l'avoient fait ses autres parens, dont j'ai parlé. Toutefois je m'apperçus à regret, que s'ils étoient trop honnêtes pour le tromper, ils étoient trop peu considérés dans l'Isle, pour lui rendre des services essentiels : dénués

d'autorité ou de crédit, ils ne pouvoient protéger sa personne ou ses biens; &, dans cet état d'abandon, il me parut courir de grands risques d'être dépouillé de ce qu'il avoit obtenu de nous, lorsqu'il ne nous auroit plus auprès de lui. Je pensois que ses Compatriotes ne le maltraiteroient pas, tant qu'il seroit à portée de réclamer nos secours; mais j'avois des inquiétudes bien fondées sur l'avenir.

1777. 8bre.

Un individu plus opulent que ses voisins, est sûr d'exciter l'envie d'une multitude d'hommes qui desirent le rabaisser à leur niveau. Mais dans les pays où la civilisation, les Loix & la Religion ont de l'empire, les riches ont toute sorte de motifs de sécurité : les richesses s'y trouvant dispersées dans une foule de mains, un simple particulier ne craint pas que les pauvres se réunissent contre lui, de préférence aux autres, dont la fortune est également un objet de jalousie. La position d'Omaï se trouvoit bien différente; il alloit vivre dans une contrée, où l'on ne connoît guères d'autre principe des actions morales, que l'impulsion immédiate des desirs & des fantaisies : il alloit être le seul riche de la peuplade, & c'est là sur-tout ce qui le mettoit en danger. Un hasard heureux l'ayant lié avec nous, il rapportoit un amas de richesses,

1777. 8bre.

qu'aucun de ses Compatriotes ne pouvoit se donner, & que chacun d'eux envioit : il étoit donc bien naturel de les croire disposés à se réunir pour le dépouiller.

Afin de prévenir ce malheur, s'il étoit possible, je lui conseillai de donner quelques-unes de ses richesses à deux ou trois des principaux Chefs; je lui dis que la reconnoissance les exciteroit peut-être à le prendre sous leur protection, & à le garantir des injustices des autres. Il promit de suivre mon conseil, & j'eus la satisfaction de voir, avant mon départ, qu'il l'avoit suivi : ne comptant pas trop néanmoins sur les effets de la reconnoissance, je voulus employer un moyen plus imposant, celui de la terreur. Je ne laissai échapper aucune occasion d'avertir les Insulaires, que je me proposois de revenir dans l'Isle, après une absence de la durée ordinaire; que s'ils attentoient à la propriété ou à la personne de mon Ami, je me vengerois impitoyablement de tous ceux qui lui auroient fait du mal. Selon toute apparence cette menace servira beaucoup à contenir les Naturels; car les diverses relâches que nous avons faites aux *Isles de la Société*, leur persuadent que nos vaisseaux doivent revenir à certaines époques; & tant qu'ils auront cette idée, que j'eus soin

d'entretenir, Omaï peut eſpérer de jouir en paix de ſa fortune & de ſa plantation. 1777. 8bre.

Tandis que nous étions dans ce havre, on porta à terre le reſte du biſcuit qui étoit dans la ſoute aux vivres, afin d'en ôter la vermine qui le dévoroit. On ne peut imaginer à quel point les blattes infeſtoient mon vaiſſeau. Le dommage qu'elles nous causerent fut très-conſidérable, & nous employâmes vainement toute ſorte de moyens pour les détruire. Ces blattes ne firent d'abord que nous incommoder, & habitués aux ravages que produiſent les inſectes, nous y fîmes peu d'attention ; mais elles étoient devenues pour nous une véritable calamité, & elles ravageoient preſque tout ce qui ſe trouvoit à bord. Les comeſtibles expoſés à l'air, durant quelques minutes, en étoient couverts ; elles y creuſoient bientôt des trous comme on en voit dans une ruche à miel. Elles mangeoient en particulier les oiſeaux que nous avions empaillés, & que nous conſervions comme des curioſités ; ce qui étoit plus fâcheux encore, elles ſembloient aimer l'encre avec paſſion, en ſorte que l'écriture des étiquettes attachées à nos divers échantillons, étoit complétement rongée ; la fermeté ſeule de la reliure pouvoit conſerver les livres, en empêchant ces animalcules déprédateurs de ſe gliſſer

entre les feuillets. M. Anderson en apperçut deux
1777. especes, la *blatta orientalis* & la *germanica*.
8bre. La premiere avoit été apportée de mon second voyage; & quoique le vaisseau eût toujours été en *Angleterre* dans le bassin, elle avoit échappé à la rigueur de l'hiver de 1776. La seconde ne se montra qu'après notre départ de la *Nouvelle-Zélande;* mais elle s'étoit multipliée si prodigieusement, qu'outre les dégâts dont je parlois tout-à-l'heure, elle infectoit jusqu'au grément; &, dès qu'on lâchoit une voile, il en tomboit des milliers sur le pont. Les *orientales* ne sortoient guères que la nuit; elles faisoient alors tant de bruit dans les chambres & dans les postes, que tout sembloit y être en mouvement. Outre le désagrément de nous voir ainsi environnés de toutes parts, elles chargeoient de leurs excrémens notre biscuit, qui auroit excité le dégoût des gens un peu délicats.

22. Rien ne troubla, jusqu'au 22, le commerce d'échange & d'amitié, qui eut lieu entre nous & les Naturels : le 22 au soir, un des Insulaires trouva moyen de pénétrer dans l'observatoire de M. Bayly, & d'y voler un sextant sans être apperçu. Je descendis à terre; dès que je fus instruit du vol, je chargeai Omaï de réclamer l'instrument. Il le réclama en effet, mais les Chefs

ne firent aucune démarche ; ils s'occuperent de l'*Heiva* qu'on jouoit alors, jusqu'au moment 1777. où j'ordonnai aux Acteurs de cesser. Ils sentirent 8bre. que ma réclamation étoit très-sérieuse, & ils se demanderent les uns aux autres des nouvelles du voleur, qui se trouvoit assis tranquillement au milieu d'eux. Son assurance & son maintien me laissoient d'autant plus de doutes, qu'il nioit le délit dont on l'accusoit. Je l'envoyai néanmoins à bord de mon vaisseau sur le témoignage d'Omaï, & je l'y tins en prison. Son emprisonnement excita une rumeur générale parmi les Insulaires, & ils s'enfuirent en dépit de mes efforts pour les arrêter. Le prisonnier interrogé par Omaï, finit par dire où il avoit caché sa proie ; mais la nuit commençoit, & nous ne pûmes retrouver le sextant que le lendemain à 23. la pointe du jour : il n'étoit point endommagé lorsqu'on nous le rapporta. Les Naturels revinrent de leur frayeur, & ils se rassemblerent autour de nous, selon leur usage. Le voleur me parut être un coquin d'habitude, & je crus devoir le punir d'une maniere plus rigoureuse que les autres voleurs auxquels j'avois infligé des châtimens. Je lui fis raser les cheveux & la barbe, & couper les deux oreilles.

Cette correction ne suffisoit pas, car la nuit

1777. 8bre. 24. 25. du 24 au 25, des cris d'alarme nous avertirent qu'il essayoit de voler une de nos chevres. Quelques-uns de nos gens se rendirent à l'endroit d'où partoient les cris, & ils ne s'apperçurent pas qu'on eût commis de vol : vraisemblablement les chevres étoient si bien gardées, qu'il ne put exécuter son projet ; mais ses hostilités réussirent à d'autres égards. Il parut qu'il avoit détruit ou emporté les seps de vigne & les choux du jardin d'Omaï ; il disoit hautement qu'il tueroit mon Ami, & qu'il brûleroit sa maison dès que nous aurions quitté l'Isle. Afin d'ôter à ce scélérat les moyens de nuire désormais à Omaï & à moi, je le fis arrêter, je le tins en prison pour la seconde fois à bord de mon vaisseau, & je résolus de l'enlever de *O-Taïti :* tous les Chefs montrerent de la satisfaction, de ce que je voulois les débarrasser d'un homme aussi intraitable. Il étoit natif de *Bolabola ;* mais il trouvoit à *Huaheine* trop de gens disposés à lui donner des secours pour l'exécution de ses coupables projets. J'avois rencontré dans cette Isle, durant mes deux premiers Voyages, des hommes plus incommodés que sur aucune autre des terres voisines, & si les Insulaires se conduisoient d'une maniere plus honnête, je ne pouvois l'attribuer qu'à la crainte & au défaut d'occasion. Il sembloit être en

en proie à l'anarchie : l'*Earee-rahie*, ou le Souverain du pays, n'étoit qu'un enfant, ainſi que je l'ai déjà obſervé, & je ne remarquai pas qu'un individu en particulier, ou un conſeil quelconque, gouvernât en ſon nom : ainſi, lorſqu'il ſurvint de la méſintelligence entre nous, je ne fus jamais d'une façon aſſez préciſe à qui je devois m'adreſſer pour arranger la querelle & obtenir juſtice. La mere du jeune Roi eſſayoit quelquefois, il eſt vrai, d'interpoſer ſon crédit; mais je ne m'apperçus pas qu'elle eût beaucoup d'autorité. 1777. 8bre.

La maiſon d'Omaï fut preſque achevée le 26, & nous y portâmes la plupart de ſes tréſors. Parmi la foule de choſes inutiles qu'il avoit reçues en *Angleterre*, je ne dois pas oublier une caiſſe de joujoux; il eut ſoin de montrer aux Naturels les bagatelles qu'elle contenoit, & la multitude étonnée, parut les contempler avec un grand plaiſir. Quant à ſes pots, ſes chauderons, ſes plats, ſes aſſiettes, ſes bouteilles, ſes verres, enfin aux divers meubles dont on ſe ſert dans les ménages d'*Europe*, il y eut à peine un ſeul de ces articles qui attira les regards des Inſulaires : il commençoit lui-même à juger cet attirail inutile; il ſentoit qu'un cochon cuit au four eſt plus ſavoureux, qu'un cochon bouilli; qu'une feuille 26.

de bananier peut tenir lieu d'un plat ou d'une
1777. assiette d'étain, & qu'on boit aussi-bien dans un
8bre. cocos que dans un verre de crystal. Il vendit aux équipages de nos vaisseaux tous les meubles de cuisine ou de paneterie qu'ils voulurent acheter, & il eut raison; il reçut en échange des haches & d'autres outils de fer, qui avoient plus de valeur intrinseque dans cette partie du monde, & qui devoient ajouter davantage à sa supériorité sur les individus avec lesquels il alloit passer le reste de ses jours.

Il se trouvoit des feux d'artifices parmi les pré-
28. sens qu'on lui avoit faits à *Londres*. Le 28 au soir, nous en tirâmes quelques-uns; la nombreuse assemblée qui nous environnoit, vit ce spectacle avec un mêlange de plaisir & de crainte : on mit en bon état les pieces qui restoient, & Omaï les serra dans son magasin; la plus grande partie avoit été employée dans les Fêtes que nous donnâmes sur d'autres Isles, ou s'étoit gâtée durant le voyage, & nous en eûmes peu de regret.

30. Le 30, le Naturel de *Bolabola*, que je tenois en prison sur mon bord, se sauva entre minuit & quatre heures du matin; il emporta le fer du morceau de bois qu'on avoit mis à sa jambe. Lorsqu'il fut sur la côte, l'un des Chefs lui reprit le fer qu'il donna à Omaï; & celui-ci vint me

dire, dès le grand matin, que ſon mortel ennemi étoit en liberté. Je jugeai, après quelques recherches, que la ſentinelle chargée de ſurveiller le priſonnier, & même tous les hommes de quart ſur le gaillard d'arriere où il ſe trouvoit, s'étoient endormis; le priſonnier profita du moment, il prit la clef des fers dans le tiroir de l'habitacle où il l'avoit vu placer, & il ſe débarraſſa de ſes entraves. Cette évaſion me prouva que mes gens avoient mal fait leur devoir; je punis les coupables, & afin de prévenir une ſemblable négligence, je donnai ſur ce point de nouveaux ordres. Je fus charmé d'apprendre enſuite que notre coquin s'étoit ſauvé à *Ulietea ;* j'avois l'eſpérance de l'y rencontrer & de l'arrêter de nouveau.

1777. 8bre.

Dès qu'Omaï fut établi dans ſa nouvelle habitation, je ſongeai à partir; je fis conduire à bord tout ce que nous avions débarqué, excepté le cheval, la jument & une chevre pleine, que je laiſſai à mon Ami, dont nous allions nous ſéparer pour jamais. Je lui donnai auſſi une truie & deux cochons de race angloiſe, & il s'étoit procuré d'ailleurs une ou deux truies. Le cheval couvrit la jument durant notre relâche à *O-Taïti*, & je ſuis perſuadé que les Navigateurs trouveront déſormais des chevaux dans ces Iſles.

S 2

Les détails relatifs à Omaï, intéresseront peut-
1777. être une classe nombreuse de lecteurs, & je crois
8bre. devoir dire tout ce qui peut exposer d'une maniere satisfaisante dans quel état nous le laissâmes. Il avoit pris à *O-Taïti* quatre ou cinq toutous; il gardoit d'ailleurs ses deux jeunes gens de la *Nouvelle-Zélande;* son frere & quelques autres de ses parens le joignirent à *Huaheine;* en sorte que sa famille se trouvoit déjà composée de huit ou dix personnes, si toutefois on peut donner le nom de famille à un ménage où il n'y avoit pas une femme, & où vraisemblablement il n'y en aura jamais, à moins qu'il ne devienne moins volage : il ne paroissoit point du tout disposé au mariage.

La maison que nous lui bâtîmes, avoit vingt-quatre pieds de long sur dix-huit de large & dix de hauteur; nous y employâmes les bois des pirogues détruites par nous à *Eimeo;* on y mit le moins de clous qu'il fut possible, afin que l'appas du fer n'excitât point les Naturels à la dévaster. Il fut décidé qu'immédiatement après notre départ, il en bâtiroit une plus grande sur le modele des habitations du pays; que, pour mettre en sûreté celle que nous avions construite nous-mêmes, il la couvriroit avec l'une des extrémités de la nouvelle. Quelques-uns des Chefs

promirent de l'aider, & si l'édifice projetté occupe le terrein qu'indiquoit son plan, il n'y en aura guères dans l'Isle de plus étendues. 1777. 8bre.

Un mousquet, une bayonette & une giberne, un fusil de chasse, deux paires de pistolets, & deux ou trois sabres ou coutelas, composoient son arsenal; il fut enchanté d'avoir ces armes, & en les lui donnant, je ne songeai qu'à lui faire plaisir; car j'étois persuadé qu'il seroit plus heureux, si nous ne lui laissions point d'armes à feu, ou d'armes européennes d'aucune espece. En effet, cet attirail de guerre entre les mains d'un homme dont la prudence m'est suspecte, doit plutôt accroître ses dangers qu'établir sa supériorité sur ses compatriotes. Lorsqu'il eut conduit à terre les diverses choses qui lui appartenoient, & qu'il les eut placées dans sa maison, il donna à dîner deux ou trois fois à la plupart des Officiers de la *Résolution* & de la *Découverte :* sa table nous offrit en abondance les meilleures productions de l'Isle.

Avant d'appareiller, je gravai l'inscription suivante en dehors de sa maison.

Georgius tertius, Rex, 2 Novembris, 1777.

Naves { *Résolution, Jac. Cook, pr.*
Discovery, Car. Clerke, pr.

1777. 2 9bre. Le 2 Novembre, à quatre heures du soir, je profitai d'une brise qui s'éleva dans la partie de l'Est, & je sortis du havre. La plupart de nos Amis demeurerent à bord jusqu'au moment où les vaisseaux furent sous voile ; & afin de satisfaire leur curiosité, j'ordonnai de tirer cinq coups de canon. Ils nous firent tous leurs derniers adieux, excepté Omaï qui nous accompagna quelque temps en mer. L'hansiere amarrée sur la côte, fut coupée par les rochers au moment de l'appareillage ; ceux qui travailloient aux manœuvres, ne s'appercevant pas qu'elle étoit rompue, abandonnerent la partie qui se trouvoit sur la greve, & il fallut l'envoyer chercher par un canot. Omaï s'en alla dans ce canot, après avoir embrassé tendrement chacun des Officiers. Il montra du courage jusqu'à l'instant où il s'approcha de moi ; mais il essaya en vain de se contenir, il versa un torrent de larmes, & M. King, qui commandoit le canot, le vit pleurer durant toute la route.

Je songeois avec un extrême plaisir, que je l'avois ramené sain & sauf dans l'Isle où nous le prîmes autrefois : mais telle est la bizarre destinée des choses humaines, que nous le laissâmes vraisemblablement dans une position moins heureuse, que celle où il se trouvoit avant de nous

avoir connus. Je ne dis pas qu'accoutumé aux douceurs de la vie civilisée, il sera malheureux de ne plus les goûter; j'établis mes conjectures sur un seul point; les avantages qu'il a tirés de nous, ont mis sa sécurité personnelle dans une situation plus périlleuse. Ayant été très-caressé en *Angleterre*, il avoit oublié sa condition primitive; il ne pensa jamais quelle impression feroient sur ses compatriotes ses connoissances & ses richesses: cependant les lumieres de son esprit & ses trésors pouvoient seuls assurer son crédit, & il ne devoit pas fonder sur d'autres moyens son élévation & son bonheur. Il paroît même qu'il connoissoit mal le caractere des habitans des Isles de *la Société*, ou qu'il avoit perdu de vue, à bien des égards, leurs coutumes; autrement il auroit senti qu'il lui seroit d'une difficulté extrême de parvenir à un rang distingué, dans un pays où le mérite personnel n'a peut-être jamais fait sortir un individu d'une classe inférieure pour le porter à une classe plus relevée. Les distinctions & le pouvoir qui en est la suite, semblent être fondés ici sur le rang; les Insulaires sont soumis à ce préjugé d'une maniere si opiniâtre & si aveugle, qu'un homme qui n'a pas reçu le jour dans les familles privilégiées, sera sûrement méprisé & haï, s'il veut

1777. 9bre.

s'arroger une forte d'empire. Les compatriotes
1777. d'Omaï n'oferent pas trop montrer leur difpofi-
9bre. tion pour lui, tant que nous fûmes parmi eux ; nous jugeâmes toutefois qu'il leur infpiroit ce fentiment de haine & de mépris. Une adminiftration convenable des tréfors qu'il rapportoit d'*Angleterre*, & les connoiffances que lui avoient procuré fes voyages, lui offroient des moyens de former des liaifons très-utiles ; mais on a vu que, femblable aux enfans, il diffipa fes richeffes, fans s'occuper de fes intérêts. Sa tête fe trouvoit remplie de projets qui paroiffent nobles au premier coup-d'œil, & dont la réflexion ne tarde pas à dévoiler la baffeffe : il montra, dès le commencement, le defir de fe venger, plutôt que celui de devenir un grand perfonnage : au refte, la paffion de la vengeance eft ordinaire aux *Ifles de la Société*, & on peut l'excufer en cela. Son pere poffédoit des biens confidérables à *Ulietea*, lorfque cette Ifle fut conquife par les guerriers de *Bolabola ;* il vint, ainfi qu'une multitude de profcrits, chercher un afyle à *Huaheine*, où il mourut & où il laiffa Omaï & d'autres enfans, qui furent réduits à la mifere & à la dépendance. Omaï étoit donc pauvre & délaiffé lorfque le Capitaine Furneaux le prit fur fon vaiffeau pour l'amener en *Europe*. J'ignore

ſi, d'après l'accueil qu'il avoit reçu en *Angleterre*, il comptoit qu'on lui fourniroit sûrement 1777. des ſecours contre les ennemis de ſon pere & 9bre. de ſa patrie, ou s'il imaginoit que ſon courage & la ſupériorité de ſes connoiſſances, ſuffiroient pour chaſſer les conquérans d'*Ulietea;* mais, du moment où nous partîmes de Londres, il ne ceſſa de parler de ſes projets contre les tyrans de *Bolabola;* il ne voulut pas écouter les remontrances que nous lui fîmes ſur une réſolution ſi folle; il entroit en colere, lorſque nous lui donnions, pour ſon avantage, des avis plus modérés & plus raiſonnables. Infatué de ſon grand projet, il affectoit de croire que les guerriers de *Bolabola* abandonneroient l'Iſle d'*Ulietea*, dès qu'ils apprendroient ſon arrivée à *O-Taïti.* Ses illuſions néanmoins diminuerent durant notre navigation, & lorſque nous abordâmes aux *Iſles des Amis*, il étoit ſi inquiet ſur les diſpoſitions de ſes compatriotes à ſon égard, qu'il ſongea à s'établir à *Tongataboo*, ſous la protection de Féenou, comme je l'ai dit ailleurs. Il y diſſipa ſans aucune néceſſité, une partie de ſes tréſors; &, ainſi que je l'ai raconté plus haut, il ne fut pas moins imprudent à *Tiarraboo*, où il ne pouvoit chercher des amis, puiſqu'il ne vouloit point y demeurer : il continua ſes prodigalités

à *Matavai*, jusqu'à l'instant où j'y mis fin; & il
1777. forma des liaisons si peu convenables, qu'O-Too,
9bre. disposé d'abord à le protéger, témoigna hautement son dédain pour lui. Cependant il auroit encore pu recouvrer les bonnes graces du Roi; il auroit pu s'établir avantageusement à *O-Taïti*, où il avoit passé autrefois plusieurs années, & où il étoit fort considéré de Towha, qui lui fit présent d'une double pirogue, c'est-à-dire, d'une chose très-précieuse. En s'établissant sur cette Isle, son élévation auroit rencontré moins d'obstacles; car un étranger parvient plus aisément, qu'un Naturel du pays, à jouer un rôle au-dessus de sa naissance. Mais il fut toujours indécis, & je crois qu'il n'auroit point voulu se fixer à *Huaheine*, si je ne lui avois pas déclaré nettement, que je n'emploierois jamais la force pour lui rendre les biens de son pere. Les Navigateurs, qui aborderont par la suite sur ces Isles, nous apprendront s'il aura mieux employé le reste de ses richesses, lesquelles, malgré ses profusions, étoient encore considérables, & si les soins que j'ai pris pour qu'il vécût tranquille, auront eu du succès. Les Commandans des vaisseaux qui se trouveront dans ces parages, rechercheront sans doute avec intérêt, ce qu'est devenu le pauvre Omaï : il énonçoit d'une maniere trop

ouverte ſon antipathie contre les habitans de *Bolabola*, & il a ſur-tout à craindre les ſuites 1777. 9bre.
de ſon indiſcrétion : les Naturels de *Bolabola*, entraînés par la jalouſie, s'efforceront de le rendre odieux à ceux de *Huaheine ;* ils en viendront d'autant mieux à bout, qu'ils ſont aujourd'hui en paix avec cette derniere Iſle, & que pluſieurs d'entr'eux y demeurent. Leur inimitié étoit cependant la choſe qu'il lui eût été plus facile d'éviter; non-ſeulement il ne leur inſpiroit aucune averſion, mais celui que nous trouvâmes à *Tiarraboo*, & qui y jouoit le rôle d'un Ambaſſadeur, d'un Prêtre ou d'un Dieu, propoſa formellement de le rétablir dans les biens qui avoient appartenu à ſon pere. Il ne voulut jamais accepter ce ſervice, & il ſe montra réſolu juſqu'à notre départ, de ſaiſir la premiere occaſion qui s'offriroit, & de ſe venger par une bataille. Je conjecture que ſa cotte de maille ne contribuoit pas peu à ſon ardeur guerriere; il ſe croyoit invincible avec ſa cuiraſſe & ſes armes à feu.

Quels que fuſſent les défauts d'Omaï, ils ſe trouvoient plus que contre-balancés par ſon extrême bonté, & par la docilité de ſon caractere. Je n'ai guères eu occaſion de me fâcher au ſujet de ſa conduite en général; ſon cœur reconnoiſſant fut toujours pénétré des bontés qu'on a eues

1777. 9bre.

pour lui en *Angleterre*, & il n'oubliera jamais ceux qui l'ont honoré de leur protection & de leur amitié pendant son séjour à *Londres*. Il étoit doué d'une assez grande pénétration, mais il ne s'appliquoit pas, & il n'avoit point cette constance qui suit les mêmes idées; ainsi, ses connoissances étoient superficielles & imparfaites à bien des égards. Il observoit peu : il vit aux *Isles des Amis* une foule d'arts utiles & d'amusemens agréables, qu'il auroit pu porter dans sa patrie, où vraisemblablement on les adopteroit volontiers, puisqu'ils sont si analogues aux habitudes des Naturels des *Isles de la Société*; mais je ne me suis pas apperçu qu'il ait fait le moindre effort pour s'en instruire. Cette espece d'indifférence, je l'avoue, est le défaut caractéristique de ses compatriotes. Ils ont reçu à diverses reprises, depuis dix ans, la visite des Navigateurs européens; je n'ai pas découvert toutefois, qu'ils aient essayé le moins du monde de profiter de ce commerce, & jusqu'ici ils ne nous ont copié en rien. Il est donc difficile qu'Omaï vienne à bout d'introduire parmi eux un grand nombre de nos arts & de nos coutumes, ou qu'il perfectionne beaucoup les usages & les méthodes auxquels ces peuplades sont accoutumées depuis si long-temps : je suis persuadé néanmoins,

qu'il cultivera les arbres fruitiers & les végétaux que nous avons plantés, & que les *Isles de la Société* lui auront, en ce point, des obligations essentielles; mais le plus grand avantage qu'elles semblent devoir tirer de ses voyages, résultera des quadrupedes nouveaux que nous y avons laissés, & que vraisemblablement elles n'auroient jamais obtenus, s'il n'étoit pas venu en *Angleterre*. Lorsque ces animaux se seront multipliés, *O-Taïti* & les *Isles de la Société*, égaleront, si elles ne surpassent pas, les relâches célebres, par l'abondance des provisions.

1777. 9bre.

Le retour d'Omaï, & les preuves séduisantes qu'il offroit de notre libéralité, exciterent un grand nombre d'Insulaires à me demander la permission de me suivre à *Pretane*. (*a*) J'eus soin de déclarer, dans toutes les occasions, que je ne souscrirois point à ces demandes. Omaï toutefois, qui mettoit un grand prix à être cité comme le seul homme qui eût fait un long voyage, craignoit que je ne consentisse à donner à d'autres les moyens de lui disputer ce mérite, & il me dit souvent, que Mylord Sandwich lui avoit promis, qu'aucun des Naturels des *Isles de la Société* ne viendroit en *Angleterre*.

(*a*) En Angleterre.

1777. 9bre.

Si j'avois cru qu'on ne tarderoit pas à envoyer un vaiſſeau à la *Nouvelle-Zélande*, j'aurois pris avec moi les deux jeunes gens de cette contrée, qui s'étoient embarqués à la ſuite d'Omaï; car ils deſiroient extrêmement, l'un & l'autre, de ne pas nous quitter; Tiarooa, le plus âgé, avoit des diſpoſitions très-heureuſes; il étoit doué d'un bon ſens admirable, & ſuſceptible de toute ſorte d'inſtructions. Il paroiſſoit ſentir que la *Nouvelle-Zélande* ſe trouvoit inférieure aux *Iſles de la Société*; &, frappé des plaiſirs & de l'abondance que lui offroit *Huaheine*, il finit par ſe ſoumettre gaiement à la loi du ſort, qui l'obligeoit à y terminer ſa carriere. Son camarade nous étoit ſi attaché, qu'il fallut l'enlever du vaiſſeau & le conduire de force à terre : celui-ci avoit de la malice & de l'énergie dans le caractere, & ſa pétulance amuſa beaucoup mon équipage.

CHAPITRE VII.

Arrivée à Ulietea. *Observations astronomiques. Un Soldat de Marine déserte, & les Insulaires le ramenent. Je reçois des nouvelles d'Omaï. Instructions que je donne au Capitaine Clerke. Autre désertion d'un* Midshipman *& d'un Matelot. Trois des principaux Personnages de l'Isle emprisonnés à cette occasion. Découverte d'un complot des Naturels, qui formoient le projet de m'arrêter, ainsi que le Capitaine Clerke. On me ramene les deux Déserteurs, & je rends la liberté aux Gens du Pays, que je tenois en prison. Les deux Vaisseaux appareillent. Rafraîchissemens que nous prîmes à* Ulietea. *Etat de cette Isle, comparé à l'état où nous l'avions trouvée autrefois. Détails sur un de ses Rois qui fut détrôné, & sur le dernier Régent de* Huaheine.

LORSQUE le canot, qui conduisoit à terre Omaï, dont nous venions de nous séparer pour jamais, nous eut rapporté le reste de l'hansiere, 1777. 9bre.

nous prîmes tout de fuite la route d'*Ulietea*, où
1777. je voulois relâcher. A dix heures du foir, nous
9bre. mîmes en panne jufqu'à quatre heures du matin
3. du jour fuivant; à cette époque, nous fîmes de la voile pour doubler l'extrémité méridionale de l'Ifle, & arriver au havre de *Ohamaneno* : (*a*) nous eûmes tour-à-tour des calmes & de légers fouffles de vents de différens points du compas; en forte qu'à midi, nous nous trouvions encore à une lieue de l'entrée du havre. Oreo, mon vieil ami, Chef de l'Ifle, prit le large, dès qu'il nous apperçut, & il vint nous voir avec fon fils & Potooe, fon gendre.

Je réfolus de gagner promptement le havre, &, après avoir mis tous les canots à la mer, je leur ordonnai de nous prendre à la remorque; une brife légere du Sud feconda cette manœuvre, mais elle s'éteignit bientôt, & elle fut remplacée par une autre de l'Eft, qui venoit du mouillage où je voulois arriver. Nous fûmes obligés de jetter l'ancre à l'entrée de la rade à deux heures après-midi, & de nous faire touer dans l'intérieur; opération qui ne fut achevée qu'à la nuit.

(*a*) Voyez un Plan de ce Hâvre, dans la Collection de Hawkefworth, vol. II, pag. 248 de l'original.

Dès

Dès que nous fûmes en-dedans du havre, des pirogues remplies d'Insulaires, qui apportoient 1777. des cochons & des fruits, environnerent les vaisseaux, en sorte que nous trouvions l'abondance 9bre. par-tout où nous abordions.

Le lendemain 4, j'amarrai la *Résolution* de l'avant & de l'arriere, près de la côte septentrionale & à l'entrée du havre; je fis ouvrir un des sabords, & dans la vue de nous débarrasser de quelques-uns des rats qui continuoient à nous infester, nous établîmes, de ce sabord, un petit pont qui communiquoit au rivage, éloigné d'environ vingt pieds. La *Découverte* amarra le long de la côte méridionale avec le même projet. Sur ces entrefaites, j'allai rendre à Oreo la visite que j'avois reçue de lui; je lui donnai une robe de toile, une chemise, un chapeau de plumes rouges de *Tongataboo*, & d'autres choses de moindre valeur. Je le ramenai dîner à bord, ainsi que quelques-uns de ses amis. 4.

Le 6, nous dressâmes les observatoires, & nous portâmes à terre les instrumens d'Astronomie. Les deux jours suivans, nous prîmes des azimuths du Soleil, à bord des vaisseaux & sur la côte, avec toutes nos boussoles, afin de trouver la déclinaison de l'aimant; & la nuit du 8 au 9, 6.

nous observâmes une occultation du σ du *Ca-*
1777. *pricorne*, par le bord obscur de la Lune. Nous
9bre. nous accordâmes, M. Bayly & moi, sur l'instant où elle eut lieu; & notre résultat, à l'un & à l'autre, fut 10 heures 6 min. & 54 sec. & demie; celui de M. King fut d'une demi-seconde plutôt. M. Bayly observa, avec une lunette achromatique, qui appartenoit au Bureau des Longitudes; M. King, avec un télescope de réflexion, qui appartenoit au même Bureau, & je me servis de mon télescope de réflexion de dix-huit pouces de foyer. Il y avoit eu, quelque temps auparavant, une immersion du π du *Capricorne*, derriere le bord obscur de la Lune; mais elle ne fut observée que par M. Bayly. J'essayai de la suivre à l'aide d'une petite lunette achromatique, mais je trouvai que mon instrument n'amplifioit pas assez.

Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'à
12. 13. la nuit du 12 au 13. A cette époque, Jean Harrison, l'un des soldats de Marine, qui étoit en faction à l'Observatoire, déserte, & il emporta son fusil & son équipage : je sus, le matin, de quel côté il avoit tourné ses pas, & j'envoyai un détachement à sa poursuite; nos gens revinrent le soir, sans avoir pu en apprendre de nouvelles.
14. Le lendemain je m'adressai au Chef, & je le priai

de mettre tous ses moyens en usage. Il me promit d'envoyer quelques-uns des Insulaires après 1777. le déserteur, & il me fit espérer qu'on me le rameneroit le même jour. Mon soldat n'arrivoit 9bre. point, & je pensai qu'Oreo n'avoit fait aucune démarche. Nous avions alors une foule de Naturels autour des vaisseaux, & il se commettoit quelques vols. Les Insulaires craignirent les suites de ces larcins, & un très-petit nombre s'approcherent de nous le 15; le Chef lui-même prit 15. l'alarme, ainsi que les autres, & il s'enfuit avec toute sa famille. Je crus avoir une belle occasion de les contraindre à livrer le déserteur : on m'informa qu'il étoit à un endroit appellé *Hamoa*, de l'autre côté de l'Isle; je fis armer deux canots, & je me rendis à *Hamoa*, accompagné de l'un des Naturels. Nous rencontrâmes Oreo, qui monta sur mon bord. Je débarquai à environ un mille & demi de *Hamoa*, suivi de quelques hommes, & je marchai en avant au pas redoublé; je craignis que les canots, en approchant davantage, ne donnassent l'alarme, & que le déserteur ne vînt à bout de se sauver dans les montagnes; mais cette précaution étoit inutile, car les habitans de ce district avoient appris mon arrivée, & ils se disposoient à me livrer le soldat.

Je trouvai Harrison assis entre deux femmes,

1777. 9bre.

qui se leverent pour me demander sa grace, dès qu'elles me virent; comme il étoit important de prévenir de pareilles désertions, je les accueillis fort mal, & je leur ordonnai de se retirer; elles fondirent en larmes, & elles s'en allerent. Paha, Chef du district, arriva; il m'offrit un bananier & un cochon-de-lait en signe de paix. Je refusai son cadeau, & je lui enjoignis de sortir de ma présence. Après avoir embarqué le déserteur sur le premier canot qui atteignit le rivage, je retournai aux vaisseaux. Notre correspondance avec les Insulaires se rétablit. Le soldat se contenta de dire, pour sa justification, que les Naturels l'avoient débauché : cela pouvoit être vrai, car les deux femmes dont j'ai parlé, étoient venues sur mon bord la veille de sa désertion; je reconnus d'ailleurs qu'il avoit quitté son poste peu de minutes avant l'heure où on devoit le relever, & le châtiment que je lui infligeai ne fut pas rigoureux.

Quoique nous fussions séparés d'Omaï, nous pouvions encore en recevoir des nouvelles. Je lui avois recommandé de m'instruire de ce qui se passeroit : quinze jours après notre arrivée à *Ulietea*, il m'envoya deux de ses gens : j'appris avec une extrême plaisir, que ses compatriotes le laissoient en paix; que tout alloit bien, mais

que sa chevre étoit morte en faisant ses petits: il me prioit de lui en envoyer une autre, & deux haches. Je fus bien-aise d'avoir une nouvelle occasion d'être utile à mon Ami, & le 18, je renvoyai ses deux messagers qui lui porterent les haches, & deux chevreaux, l'un mâle & l'autre femelle, que je pris parmi les quadrupedes qui restoient à bord de la *Découverte*. 1777. 9bre. 18.

Le 19, j'écrivis les instructions que le Capitaine Clerke devoit suivre, s'il venoit à se séparer de moi après notre départ des Isles de *la Société*; il ne sera pas inutile de les rapporter ici. 19.

Instructions données par le Capitaine Cook, commandant la Corvette de Sa Majesté, la RÉSOLUTION, *au Capitaine Clerke, commandant le Sloop la* DÉCOUVERTE.

„ Les Isles de *la Société* se trouvant fort „ éloignées de la côte septentrionale de l'*Amérique*, notre traversée sera longue; nous en „ ferons une partie au milieu de l'hiver, c'est-à-„ dire, à une époque où il faut s'attendre à des „ orages & à un mauvais temps qui peuvent „ séparer les vaisseaux, & vous devez prendre „ tous les soins imaginables pour prévenir cette „ séparation; mais si nous nous séparons, malgré

1777. 9bre.

„ tous nos efforts pour marcher de conſerve, „ vous me chercherez d'abord à l'endroit où vous „ m'aurez vu pour la derniere fois; & ſi vous ne „ m'appercevez pas après cinq jours de recher- „ ches, vous marcherez vers la côte de la *Nou- „ velle Albion*, ſelon les inſtructions des Lords „ de l'Amirauté dont vous avez déjà reçu une „ copie : vous tâcherez d'atteindre la côte d'*A- „ mérique* par le quarante-cinquieme degré de „ latitude.

„ Vous ferez une croiſiere de dix jours par „ ce parallele, & à une diſtance convenable de „ la terre; ſi vous ne me voyez point après cette „ croiſiere, vous relâcherez dans le premier ha- „ vre que vous rencontrerez à cette hauteur ou „ plus au Nord; vous y embarquerez du bois „ & de l'eau, & vous y prendrez des rafraîchiſ- „ ſemens.

„ Tandis que vous ſerez dans le havre, vous „ aurez ſoin d'entretenir des vigies; vous choi- „ ſirez pour cela une ſtation auſſi voiſine de la „ côte qu'il ſera poſſible, afin que vous ſoyez „ plus ſûr de m'appercevoir lorſque je paroîtrai „ au large.

„ Si je ne vous ai pas rejoint le premier „ Avril, vous appareillerez & vous marcherez „ au Nord juſqu'au cinquante-ſixieme degré de

„ latitude ; vous ferez une croifiere à cette hau-
„ teur & à une diftance convenable de la côte, 1777.
„ dont vous ne vous éloignerez jamais de plus 9bre.
„ de quinze lieues, & vous m'attendrez jufqu'au
„ dix Mai.

„ Si je ne fuis pas arrivé à cette époque,
„ vous continuerez à marcher au Nord, & vous
„ chercherez un paffage dans la mer atlantique
„ par la baie de *Hudfon* ou celle de *Baffin*,
„ conformément aux inftructions de l'Amirauté
„ dont je parlois tout-à-l'heure.

„ Si vous ne rencontrez point de paffage par
„ l'une de ces baies, ou par une autre entrée,
„ il feroit dangereux, vu la faifon de l'année,
„ de vous tenir dans les hautes latitudes, &
„ vous gagnerez le havre de *Saint-Pierre &*
„ *Saint-Paul* au *Kamtfchatka*, afin d'y ra-
„ fraîchir votre équipage & d'y paffer l'hiver.

„ Si ce port ne vous offroit pas les rafraî-
„ chiffemens dont vous auriez befoin, je vous
„ laiffe le maître de choifir la relâche que vous
„ voudrez ; feulement, avant de partir, vous au-
„ rez foin d'inftruire le Gouverneur par écrit,
„ de l'endroit où vous comptez vous rendre, &
„ vous lui recommanderez de me remettre ce
„ papier à mon arrivée. Dans ce dernier cas,
„ vous retournerez au port *S. Pierre & S. Paul*

1777. 9bre. „ au printemps, & vous tâcherez d'y être le „ dix Mai, ou même plutôt.

„ Si vous ne recevez pas de moi, au prin- „ temps 1779, des meſſages ou des ordres, qui „ vous autoriſent à vous écarter des inſtructions „ de l'Amirauté, vous réglerez ſur ces inſtruc- „ tions, vos opérations ultérieures.

„ Vous vous occuperez d'ailleurs des divers „ points énoncés dans ces inſtructions, dont „ nous ne nous ſommes point encore occupés, „ ou qui ne contrarient point les ordres que je „ vous donne ici; & en cas que la maladie ou „ un accident quelconque, vous mette hors d'é- „ tat d'exécuter ces ordres & ceux de l'Amirau- „ té, vous ne manquerez pas d'en charger votre „ premier Lieutenant, à qui j'enjoins de remplir „ ſa commiſſion le mieux qu'il lui ſera poſſible.

Signé par moi, à bord de la *Réſolution* à *Ulietea*, le 18 Novembre. J. COOK.

Tandis que nous étions amarrés à la côte, nous mîmes les vaiſſeaux à la bande, nous en frottâmes les fonds des deux côtés, & nous y plaçâmes quelques feuilles d'étain, après avoir ôté le vieux doublage. L'ingénieux M. Pelham, Secrétaire du Bureau des Vivres, m'avoit donné ces feuilles, en me priant d'examiner, ſi elles

produiroient le même effet que des feuilles de cuivre. 1777.

J'appris, le 24 au matin, l'évaſion d'un Midſhipman & d'un matelot de la *Découverte*. Les Naturels nous dirent bientôt après, que les déſerteurs s'étoient enfuis ſur une pirogue la veille à l'entrée de la nuit, & qu'ils étoient à l'autre extrémité de l'Iſle. Le Midshipman ayant témoigné ſouvent le deſir de paſſer ſa vie ſur ces terres, il paroiſſoit clair que lui & ſon camarade formoient le projet de ne pas revenir, & le Capitaine Clerke alla à leur pourſuite avec deux canots armés, & un détachement de ſoldats de Marine. Sa démarche n'eut point de ſuccès, car il fut de retour le ſoir, ſans avoir appris aucune nouvelle ſûre des deux déſerteurs : il jugea que les Naturels cachoient le Midshipman & le matelot ; qu'ils l'avoient amuſé toute la journée avec des menſonges, & qu'ils lui avoient indiqué malignement des endroits où il ne devoit pas retrouver ſes deux hommes. Nous ſûmes, en effet, le lendemain, que les déſerteurs étoient à *Otaha*. Ces deux hommes n'étoient pas les ſeuls de nos équipages qui euſſent envie de s'établir ſur ces Iſles fortunées ; &, afin de contenir de ſemblables déſertions, il devenoit indiſpenſable d'employer tous mes moyens. Voulant

9bre. 24.

d'ailleurs montrer aux Naturels que je mettois
1777. un grand intérêt au retour des déserteurs, je re-
9bre. solus d'aller les chercher moi-même; j'avois observé en bien des occasions, que les Insulaires s'avisoient rarement de me tromper.

25. Je partis en effet, le 25 au matin avec deux canots armés. Le Chef de l'Isle me servit de guide, & je marchai sur ses pas : nous ne nous arrêtâmes qu'au moment où nous eûmes atteint le milieu du côté oriental de *Otaha;* nous débarquâmes alors, & Oreo détacha en avant un homme, auquel il enjoignit de saisir les déserteurs & de les tenir aux arrêts jusqu'à ce que nos canots fussent arrivés. Mais, quand nous arrivâmes à l'endroit où nous comptions les trouver, on nous dit qu'ils avoient quitté l'Isle, & passé la veille à *Bolabola.* Je ne crus pas devoir les y suivre, & je retournai aux vaisseaux, bien décidé à faire usage d'un expédient qui me parut propre à contraindre les Naturels à ramener le Midshipman & le matelot. Durant la nuit, nous observâmes, M. Bayly, M. King & moi, une immersion du troisieme satellite de Jupiter : elle eut lieu selon l'observation de

M. Bayly, à	$2^h\ 37'\ 54''$	du matin.
Selon celle de M. King, à	2 37 24	
Selon la mienne.........à	2 37 44	

M. Bayly & M. King, obſerverent avec une lunette achromatique de Dollond, de trois pieds & demi de foyer, & de la plus grande force. J'obſervai avec un téleſcope de réflexion grégorien, de deux pieds, conſtruit par M. Bird. 1777. 9bre.

Le Chef, ſon fils, ſa fille & ſon gendre, vinrent dès la pointe du jour à bord de la *Réſolution*. Je réſolus de tenir aux arrêts les trois derniers, juſqu'à ce qu'on me ramenât les deux déſerteurs. D'après ce plan, le Capitaine Clerke les invita à paſſer ſur ſon vaiſſeau, & dès qu'ils y furent il les empriſonna dans ſa chambre. Oreo étoit auprès de moi lorſqu'il en apprit la nouvelle : croyant qu'on avoit arrêté ſa famille ſans que je le ſuſſe, &, par conſéquent, ſans mon aveu, il m'en avertit tout de ſuite. Je lui répondis que j'avois ordonné moi-même cet empriſonnement : il commença à craindre pour lui, & ſes regards annoncerent le plus grand trouble; mais je ne tardai pas à le tranquilliſer ſur ce point; je lui dis qu'il pouvoit quitter le vaiſſeau quand il le voudroit, & prendre les meſures les plus propres à nous rendre nos déſerteurs; que s'il réuſſiſſoit, on mettroit en liberté ſes amis détenus ſur la *Découverte*, & que s'il ne réuſſiſſoit pas, je les emmenerois avec moi. J'ajoutai, que lui & pluſieurs de ſes Sujets, avoient 26.

1777. 9bre. eu la hardieſſe de faciliter l'évaſion de mes deux hommes ; qu'ils cherchoient de plus à en débaucher d'autres, & que j'avois droit de tout entreprendre pour mettre fin à de pareils délits.

Nous vinmes à bout d'expliquer aux Inſulaires les motifs qui me déterminoient, & cette explication parut diminuer la frayeur que je leur avois inſpirée d'abord ; mais s'ils furent plus tranquilles ſur leur sûreté , ils continuerent à avoir de vives inquiétudes ſur celle de leurs priſonniers. Un grand nombre d'entr'eux conduiſirent leurs pirogues ſous l'arriere de la *Découverte* , & ils y déplorerent , en longues & bruyantes exclamations , la captivité de leurs compatriotes. On entendoit de tous côtés le cri de *Poëdooa!* nom de la fille du Chef; les femmes du pays ſembloient ſe diſputer à l'envi la ſatisfaction de lui donner des marques d'intérêt, plus expreſſives encore que les larmes & les cris, & elles ne manquerent pas de ſe faire à la tête des bleſſures terribles.

Oreo lui-même eut part à ces lamentations inutiles; mais il s'occupa tout de ſuite des moyens de nous rendre les Déſerteurs. Il expédia une pirogue à *Bolabola;* il avertit Opoony, Souverain de cette Iſle, de ce qui étoit arrivé; il le pria d'arrêter les deux fugitiſs , & de les

renvoyer. Le Meſſager, qui n'étoit rien moins que le pere de Pootoë, gendre d'Oreo, vint prendre mes ordres avant de partir. Je lui enjoignis expreſſément de ne pas revenir ſans les Déſerteurs, & de dire de ma part, à Opoony, d'envoyer des pirogues à leur ſuite, s'ils avoient quitté *Bolabola;* car je préſumois qu'ils ne demeureroient pas long-temps dans le même endroit.

1777. 9bre.

Les Inſulaires s'intéreſſoient ſi vivement à la liberté du fils, de la fille & du gendre d'Oreo, qu'ils ne voulurent pas la faire dépendre du retour de nos Déſerteurs, ou leur impatience fut ſi vive, qu'ils méditerent un complot, dont les ſuites auroient été plus funeſtes encore pour eux, ſi nous n'étions pas venus à bout de l'étouffer. J'obſervai ſur les cinq ou ſix heures du ſoir, que toutes leurs pirogues, qui ſe trouvoient dans le havre, ou aux environs, commençoient à s'enfuir, comme ſi la frayeur ſe fût repandue dans le pays. J'étois à terre, & je fis vainement des recherches pour découvrir la cauſe de cette alarme. L'équipage de la *Découverte* m'avertit, par des cris, que les Naturels avoient arrêté le Capitaine Clerke & M. Gore, qui ſe promenoient à quelque diſtance des Vaiſſeaux. Etonné de la hardieſſe de ces repréſailles, qui

sembloient détruire l'effet de mes combinaisons,
1777. je n'eus pas le loisir de délibérer. J'ordonnai de
9bre. prendre les armes, & en moins de cinq minutes un gros détachement, commandé par M. King, partit, avec ordre de délivrer M. Clerke & M. Gore. Deux canots armés, & un second détachement, poursuivirent en même-temps les pirogues; j'enjoignis à M. Williamson, qui le commandoit, d'empêcher les embarcations des Insulaires, d'aborder à la côte; dès que nous eûmes perdu de vue les deux détachemens, j'appris qu'on m'avoit donné une fausse nouvelle, & je leur envoyai un ordre de revenir.

Il étoit clair néanmoins, d'après plusieurs circonstances, que les Naturels avoient véritablement formé le projet d'arrêter M. Clerke. Ils n'en firent pas un secret le lendemain. Ils méditoient bien autre chose; car ils vouloient m'arrêter aussi. Je prenois tous les soirs un bain d'eau douce; j'allois souvent au bain seul, & toujours sans armes. Ils avoient résolu de m'attendre ce jour-là, & de s'assurer de ma personne & de celle du Capitaine Clerke, s'ils le trouvoient avec moi. Mais depuis que je tenois aux arrêts la famille d'Oreo, je n'avois pas cru devoir exposer ma personne, & j'avois recommandé au Capitaine Clerke & aux Officiers, de

ne pas s'éloigner des Vaiſſeaux. Dans le cours de l'après-midi, le Chef me demanda, à trois reprises différentes, ſi je n'irois point me baigner, & s'appercevant que j'avois réſolu de ne pas me rendre au bain, il s'en alla avec ſes gens, malgré tout ce que je pus dire & faire pour le retenir. N'ayant point alors de ſoupçons de leur deſſein, j'imaginai qu'une frayeur ſubite s'étoit emparée d'eux, & que cette terreur, ſelon leur uſage, ne tarderoit pas à ſe diſſiper; comme il ne leur reſtoit plus d'eſpoir de m'attirer dans le piege, ils eſſayerent d'arrêter ceux de nos Meſſieurs qui étoient un peu éloignés de la côte. Heureuſement pour eux & pour nous ils ne réuſſirent pas. Par un autre haſard également heureux, tout ceci ſe paſſa ſans effuſion de ſang; on ne tira que deux ou trois coups de fuſil, afin d'arrêter les pirogues. M. Clerke & M. Gore durent peut-être leur sûreté à ces deux ou trois coups de fuſil; (a) car, dans ce même inſtant,

1777. 9bre.

(a) Le Capitaine Clerke marchoit avec un piſtolet qu'il tira une fois; cette circonſtance, à laquelle ils durent peut-être leur sûreté, ſe trouve omiſe dans le Journal du Capitaine Cook & dans celui de M. Anderſon, mais nous l'avons appriſe du Capitaine King.

1777. 9bre. une troupe d'Insulaires, armés de massues, s'avançoit vers eux, & elle se dispersa dès qu'elle entendit l'explosion.

La conspiration fut découverte par une fille que l'un de mes Officiers avoit amenée de *Huaheine*. Ayant oui dire aux Habitans d'*Ulietea* qu'ils arrêteroient le Capitaine Clerke & M. Gore, elle se hâta d'en avertir le premier de nos gens qu'elle rencontra. Ceux qui étoient chargés de l'exécution du complot, la menacerent de la tuer, dès que nous aurions quitté l'Isle. Craignant qu'elle ne fût punie de nous avoir obligé, je déterminai quelques-uns de ses amis, à venir la chercher à bord, quelques jours après, à la conduire dans un lieu de sûreté, & à l'y tenir cachée, jusqu'à ce qu'ils eussent une occasion de la renvoyer à *Huaheine*.

27. Le 27, nous abattîmes nos Observatoires, & nous conduisîmes à bord tout ce que nous avions porté sur la côte; les Vaisseaux démarrerent, & nous mouillâmes plus près de la sortie du Havre. L'après-midi, les Insulaires montrerent moins de frayeur, ils vinrent sur nos bords, où ils se rassemblerent autour de nos Bâtimens; & la brouillerie de la veille sembla oubliée de part & d'autre.

28. Durant la nuit, le vent souffla en rafalles impé-

impétueufes du Sud à l'Eft, & il fut accompagné de beaucoup de pluie. L'une de ces rafalles rompit le cable de la *Réfolution*, en dehors de l'hanfiere. Nous avions une autre ancre toute prête, & le Vaiffeau ne fut point entraîné hors du mouillage. Le vent fe calma l'après-dîner, & nous réunîmes à l'hanfiere l'extrémité du cable qui s'étoit brifé. 1777. 9bre.

Oreo auffi affligé que moi, de ne point recevoir de nouvelles de *Bolabola*, partit le foir pour cette Ifle, & il me pria de l'y fuivre le lendemain avec les Vaiffeaux. C'étoit mon projet; mais le vent ne nous permit pas d'appareiller. Ce vent qui nous retenoit dans le Havre, ramena Oreo de *Bolabola*, avec les deux Déferteurs. Ils avoient atteint *Otaha* la nuit de leur défertion; mais la tranquillité de l'atmofphere les ayant mis dans l'impoffibilité de gagner aucune des Ifles, fituées à l'Eft, où ils vouloient fe réfugier, ils s'étoient rendus à *Bolabola*, & de là à la petite Ifle *Toobaee*, où ils furent arrêtés par le pere de Potooe, conformément au premier meffage envoyé à Opoony. Dès qu'ils furent à bord, je relâchai le fils, la fille & le gendre du Chef. Ainfi fe termina une affaire qui m'avoit donné beaucoup de peines & d'inquiétudes; les raifons expofées plus haut, &

1777. 9bre.

le desir de conserver à l'*Angleterre* le fils d'un de mes camarades dans la Marine du Roi, me déterminerent à prendre des mesures si violentes.

Le vent se tint constamment entre le Nord & l'Ouest, & nous demeurâmes dans le Havre jusqu'à huit heures du matin du 7 Décembre; nous profitâmes, à cette époque, d'une brise légere du Nord-Est, & les deux vaisseaux mirent en mer, à l'aide de nos canots.

7 Déc.

Durant la derniere semaine, nous reçûmes la visite des Habitans de toutes les parties de l'Isle, qui nous fournirent une quantité considérable de cochons & de bananes vertes; & les jours que nous passâmes à attendre un vent favorable, ne furent pas entiérement perdus : les bananes vertes, qui se gardent deux ou trois semaines, nous tinrent lieu de pain, & nous achevâmes, d'ailleurs, d'embarquer l'eau & le bois dont nous avions besoin.

Les habitans d'*Ulietea* sont en général plus petits, & d'un teint plus noir, que ceux des Isles voisines; ils paroissent aussi plus désordonnés, défaut qui vient peut-être de ce qu'ils ont passé sous la domination des Naturels de *Bolabola :* Oreo, leur Chef, ne semble être que le Député du Roi de cette derniere Isle, & la conquête semble avoir diminué le nombre des Chefs

ſubalternes, en ſorte que cette contrée ſe trouve d'une maniere moins immédiate ſous l'inſpection du Souverain, intéreſſé à la maintenir dans l'obéiſſance. On nous a dit qu'*Ulietea*, aujourd'hui réduite à cet état d'humiliation, fut autrefois la plus diſtinguée des Iſles de ce groupe; il paroît même vraiſemblable qu'elle étoit le centre de l'adminiſtration, car les Naturels aſſurent que la famille Royale d'*O-Taïti* deſcend de celle qui régnoit à *Ulietea*, avant la derniere révolution. Le Roi Ooroo, détrôné par cette révolution, vivoit encore lors de notre relâche à *Huaheine*, où il réſidoit. Il offroit à ces peuplades un exemple de l'inſtabilité du pouvoir; & ce qui montre bien leur reſpect pour les familles des Chefs, & pour ceux qui ſe ſont trouvés revêtus de la qualité de Souverain, quoiqu'il eût perdu ſes Domaines, il conſervoit toutes les marques diſtinctives de la Royauté.

1777. Déc.

Notre ſéjour à *Ulietea* nous fournit une autre preuve de la juſteſſe de cette remarque. J'y reçus la viſite de mon vieil ami Oree, dernier Chef de *Huaheine*. Il étoit encore un Perſonnage important; il arrivoit toujours avec une ſuite nombreuſe; & il ne manquoit pas de nous apporter de magnifiques préſens. Sa ſanté paroiſſoit beaucoup meilleure qu'à l'époque de

mon premier & de mon fecond voyage. (*a*)
1777. Pour expliquer comment fa fanté fe fortifioit en
Déc. vieilliffant, je fuppofai que, durant fa Régence, il avoit trop bu d'*ava*, & qu'étant fimple particulier, il en buvoit moins.

(*a*) Le Capitaine Cook avoit vu Oree, en 1769, lorfqu'il commandoit l'*Endéavour*, & il l'avoit vu enfuite deux fois, en 1772, durant fon fecond voyage.



CHAPITRE VIII.

Arrivée à Bolabola. *Entrevue avec le Roi Opoony. Raifons qui me déterminent à acheter l'ancre de M. de Bougainville. Départ des Ifles de la* Société. *Détails fur* Bolabola. *Hiftoire de la conquête d'*Otaha *& d'*Ulietea. *Terreurs qu'infpirent les Habitans de* Bolabola. *Animaux que nous laifsâmes dans cette Ifle, ainfi qu'à* Ulietea. *Supplément de vivres que nous y embarquâmes, & maniere dont nous falâmes des cochons. Obfervations relatives à* O-Taïti *& aux Ifles de la* Société. *Obfervations aftronomiques & nautiques fur ces Terres.*

DÈs que nous fûmes hors du Havre, nous nous éloignâmes d'*Ulietea*, & nous prîmes la 1777. route de *Bolabola*. Je voulois aborder à cette Déc. Ifle, afin d'acheter du Roi Opoony, l'une des ancres que M. de Bougainville perdit à *O-Taïti*; les O-Taïtiens qui la releverent, après le départ des François, l'avoient envoyé en préfent à ce Monarque. Si je defirois de l'obtenir, ce n'étoit

pas que nous en eussions besoin pour les Vaisseaux; mais ayant donné ou vendu toutes les haches & les autres outils de fer que nous avions apportés d'*Angleterre*, il ne nous restoit plus de moyens de faire des échanges avec les peuplades que nous rencontrerions. Les Serruriers employoient depuis quelque temps la provision de fer que nous avions à bord, à fabriquer les articles les plus propres à ce commerce; & ces transmutations, jointes au service de la *Résolution* & de la *Découverte*, en avoient déjà consommé une grande partie. Je crus que l'ancre de M. de Bougainville nous tiendroit lieu de fer en barres, & que je déterminerois Opoony à me la céder.

1777. Déc.

Oreo & six ou huit Insulaires d'*Ulietea*, passerent sur nos Vaisseaux à *Bolabola*. En général, la plupart des Naturels, si j'en excepte le Chef, nous auroient suivi de bon cœur en *Angleterre*. Nous trouvant au coucher du Soleil, par le travers de la pointe Sud de *Bolabola*, nous diminuâmes de voiles, & nous courûmes
8. de petites bordées durant la nuit. Le 8, à la pointe du jour, nous essayâmes de gagner le Havre, qui gît au côté Occidental de l'Isle: le vent étoit foible, & ce ne fut qu'à neuf heures, que je me vis assez près, pour faire sonder

l'entrée ; je voulois conduire les Vaiſſeaux en-dedans, & y relâcher un jour ou deux. 1777. Déc.

Le *Maſter* chargé de cette commiſſion me dit, à ſon retour, que le fond étoit de roche à l'entrée du Havre, mais qu'on trouvoit un bon mouillage en-dedans ; que la ſonde y rapportoit vingt-trois & vingt-cinq braſſes ; que le canal avoit un tiers de mille de large, & que les Vaiſſeaux pouvoient y tourner. D'après ce rapport, nous entreprîmes d'y conduire la *Réſolution* & la *Découverte ;* mais la marée & le vent nous étoient contraires, & lorſque nous eûmes fait deux ou trois bordées, je reconnus que nous n'en viendrions à bout qu'au moment du flot. Je renonçai au projet de mener nos deux Bâtimens dans le Havre : les canots étoient prêts ; j'en pris un, dans lequel je reçus Oreo & ſes compatriotes, & les Rameurs nous porterent ſur la côte.

Nous débarquâmes à l'endroit que nous indiquerent les Naturels, & on ne tarda pas à me préſenter à Opoony, qui étoit environné d'une foule nombreuſe. Je n'avois point de temps à perdre, &, dès que je me fus conformé au cérémonial du pays, je le priai de me donner l'ancre : j'eus ſoins de lui montrer ce que je lui donnerois de mon côté. Mon préſent conſiſtoit en une robe-de-chambre de toile, une chemiſe,

1777. Déc.

quelques fichus de gaze, un miroir, des grains de verre, d'autres bagatelles & six haches; la vue des haches produisit une acclamation universelle parmi les Insulaires. Opoony voulut absolument attendre qu'on m'eût livré l'ancre, pour recevoir ces diverses choses; & je ne concevois pas trop les motifs de son refus. Il ordonna à trois de ses gens de me mener à l'endroit où étoit l'ancre, & de me la livrer. Il espéroit, à ce que je compris, que je leur remettrois le prix de l'échange. Ces trois hommes me conduisirent à une Isle située au côté septentrional de l'entrée du havre; l'ancre n'étoit ni aussi grande, ni aussi entiere que je l'imaginois. Je reconnus à la marque, qu'elle avoit pesé sept cents au sortir de la forge; l'organeau, une partie de la verge, & les deux pattes manquoient. Je sentis alors pourquoi Opoony n'avoit pas terminé tout de suite notre marché; il imaginoit sans doute que mon présent excédoit trop la valeur de l'ancre, & que je lui reprocherois de m'avoir trompé. Quoi qu'il en soit, je pris l'ancre & j'envoyai au Roi chacun des articles que je lui avois promis. Ma négociation ainsi terminée, je retournai à bord, & quand on eut remonté les canots, nous nous éloignâmes de *Bolabola*, & nous marchâmes au Nord.

Tandis qu'on remontoit les canots, quelques-uns des Naturels arriverent ſur trois ou quatre pirogues; ils dirent qu'ils venoient voir nos vaiſſeaux; ils nous apporterent un petit nombre de noix de cocos, & un cochon-de-lait, le ſeul que nous nous procurâmes ſur cette Iſle. Je ſuis perſuadé cependant, que ſi nous avions attendu juſqu'au lendemain, on nous auroit fourni des proviſions en abondance, & je crois que les Naturels eurent bien du regret de nous voir partir ſitôt; mais comme nous avions déjà beaucoup de cochons & de fruits, & fort peu de moyens d'en obtenir davantage, rien ne m'engageoit à différer la ſuite de notre voyage. 1777. Déc.

Le havre de *Bolabola*, appellé *Oteavanooa*, & ſitué au côté occidental de l'Iſle, eſt un des plus étendus que j'aie jamais rencontré; quoique nous n'ayons pas pénétré dans l'intérieur, j'ai eu la ſatisfaction du moins de le faire reconnoître par le *Maſter*, & je puis aſſurer les Navigateurs que le mouillage y eſt très-bon. (*a*)

La montagne élevée & à double pic, qu'on

(*a*) Voyez un plan de l'Iſle de *Bolabola*, dans la Collection de Hawkeſworth, tome II, page 249 de l'original. Cette Collection n'offre pas de plan particulier du Havre, mais ſa poſition y eſt marquée d'une maniere très-diſtincte.

voit au milieu de l'Isle, nous parut stérile au
1777. côté oriental; mais au côté occidental, elle of-
Déc. fre des arbres & des arbrisseaux, même dans les endroits les plus escarpés. Les terreins bas qui l'environnent près de la mer, sont couverts de cocotiers & d'arbres à pain, ainsi que les autres Isles de cet océan; & les nombreux Islets qui la bordent en-dedans du récif, ajoutent à ses productions végétales & à sa population.

Bolabola n'a que huit lieues de tour; &, lorsqu'on songe à ce peu d'étendue, on est étonné que ses habitans aient entrepris & achevé la conquête d'*Ulietea* & d'*Otaha;* car la grandeur de la premiere de ces deux Isles, est au moins double. J'avois beaucoup entendu parler, dans mes voyages, de la guerre qui a produit une révolution si mémorable. Le résultat de nos recherches peut amuser le lecteur, & je vais l'insérer ici comme une esquisse de l'histoire de nos Amis de cette partie du monde. (*a*)

Les Isles contiguës d'*Ulietea* & d'*Otaha*, vécurent long-temps amies, ou, selon l'expression des Naturels, elles se regarderent long-temps

(*a*) On doit à M. Anderson ces détails, ainsi que beaucoup d'autres sur les peuplades de la Mer du Sud.

comme deux freres, que des vues d'intérêt ne pouvoient désunir. Elles formerent aussi avec *Huaheine*, des liaisons d'amitié qui furent moins intimes : *Otaha* cependant eut la perfidie de se liguer avec *Bolabola* pour attaquer *Ulietea*. Les habitans d'*Ulietea*, appellerent à leur secours les habitans de *Huaheine*. Les guerriers de *Bolabola* étoient encouragés par une Prêtresse ou plutôt par une Prophétesse, qui leur annonçoit la victoire : pour ne pas leur laisser de doutes sur la certitude de sa prédiction, elle dit que si on envoyoit un d'entr'eux dans un endroit de la mer qu'elle désigna, il verroit s'élever une pierre du sein des flots. L'un d'eux prit en effet une pirogue, & se rendit au lieu indiqué ; il essaya de plonger dans la mer pour reconnoître où étoit la pierre ; mais il fut à peine sous l'eau, qu'il fut rejetté brusquement à la surface avec la pierre à sa main. Les Naturels, étonnés de ce prodige, déposerent religieusement la pierre dans la maison de l'*Eatooa*, & on la conserve à *Bolabola*, afin d'attester que la femme étoit inspirée par le Dieu. Ne doutant plus du succès, l'escadre de *Bolabola* alla chercher les pirogues d'*Ulietea* & de *Huaheine*. Celles-ci se trouvant jointes les unes aux autres, par de grosses cordes, le combat fut long, & malgré la prédiction

1777. Déc.

& le miracle, les Insulaires de *Bolabola* au-
1777. roient vraisemblablement été battus, si la marine
Déc. d'*Otaha* n'étoit pas arrivée au moment de la crise. Ce renfort décida le sort de la journée. Les Naturels de *Bolabola* défirent l'ennemi & tuerent beaucoup de monde : profitant de la victoire, ils envahirent *Huaheine* qu'ils savoient mal défendue, & dont la plupart des guerriers étoient absens. Ils se rendirent maîtres de l'Isle, & un grand nombre des habitans se réfugierent à *O-Taïti*, où ils raconterent leurs désastres : ceux de leurs compatriotes ou des Naturels d'*Ulietea* qu'ils rencontrerent, attendris par le récit des cruautés du vainqueur, leur donnerent quelques secours ; mais ils ne purent équiper que dix pirogues de guerre. Quoique leur force fût si peu considérable, ils concerterent leur plan d'une maniere sage, ils débarquerent à *Huaheine* pendant une nuit obscure ; &, tombant à l'improviste sur les vainqueurs, ils en tuerent la plupart & obligerent le reste à se sauver. Ils reprirent ainsi l'Isle de *Huaheine*, qui, depuis cette époque, ne reconnoît pour Souverain, que ses propres Chefs. Immédiatement après la défaite des escadres réunies d'*Ulietea* & de *Huaheine*, les habitans d'*Otaha* demanderent aux Naturels de *Bolabola*, leurs alliés, à être admis au

partage de la conquête; ils essuyerent un refus & ils rompirent l'alliance : il y eut une guerre, & l'Isle d'*Otaha*, ainsi que celle d'*Ulietea*, furent subjuguées. L'une & l'autre se trouvent aujourd'hui soumises à *Bolabola;* les Chefs qui y commandent, sont des députés d'Opoony. Pour réduire les deux Isles, les guerriers de *Bolabola* livrerent cinq batailles, dans lesquelles il y eut une multitude d'hommes tués.

1777. Déc.

Tels sont les détails que nous reçûmes des gens du pays. J'ai remarqué plus d'une fois, que ces peuplades ne fixent pas d'une maniere exacte, les dates des événemens un peu anciens. Quoique la guerre dont je viens de parler, soit très-moderne, nous fûmes réduits à calculer l'époque de son commencement & de sa fin, d'après des circonstances accessoires que nous observâmes nous-mêmes; les Naturels ne nous dirent rien de précis sur ce point. La conquête d'*Ulietea*, qui termina la guerre, fut achevée avant la relâche que je fis aux Isles de *la Société*, en 1769, & il y a lieu de croire que la paix venoit d'être rétablie; car nous apperçûmes alors des traces bien récentes des hostilités commises sur cette Isle. (*a*) L'âge de Teereetareea,

(*a*) On en parle dans la Collection de Hawkesworh, Vol. II, pag. 236 de l'original.

1777. Déc. Chef actuel de *Huaheine*, peut aussi nous guider : ses traits n'annonçoient pas plus de dix ou douze ans, & nous apprîmes que son pere avoit été tué dans une des batailles. Pour ce qui regarde le commencement des hostilités, les jeunes gens d'environ vingt ans, que nous interrogeâmes, se souvenoient à peine des premiers combats ; & j'ai déjà dit que les compatriotes d'Omaï, rencontrés par nous à *Wateeoo*, n'avoient pas oui parler de cette guerre : ainsi, elle commença après leur voyage.

Depuis la conquête d'*Ulietea* & de *Otaha*, les guerriers de *Bolabola* ont été regardés comme invincibles ; & telle est l'étendue de leur célébrité, qu'à *O-Taïti*, Isle trop éloignée pour avoir à craindre une invasion, on parle de leur valeur, sinon avec effroi, du moins avec éloge. On dit qu'ils ne prennent jamais la fuite dans une bataille, & qu'à nombre égal, ils triomphent toujours des autres Insulaires. Les peuplades voisines semblent croire que la supériorité du Dieu de *Bolabola* ne contribue pas peu à leur succès : elles imaginerent que ce Dieu ne vouloit point nous permettre d'aborder à une Isle qui est sous sa protection spéciale, & qu'il nous retint par des vents contraires à *Ulietea*.

Il eſt évident que les Inſulaires de *Bolabola* ſont très-eſtimés à *O-Taïti*, puiſqu'on leur a envoyé l'ancre de M. de Bougainville; & il faut expliquer de la même maniere, le projet de leur envoyer en outre le taureau qu'y laiſſerent les Eſpagnols : ils étoient déjà en poſſeſſion du mâle d'un autre quadrupede dépoſé à *O-Taïti* par les mêmes Navigateurs. D'après la deſcription imparfaite que nous en firent les O-Taïtiens, nous aurions été bien embarraſſés de deviner de quelle eſpece il étoit : mais les déſerteurs du Capitaine Clerke m'apprirent à leur retour de *Bolabola*, qu'on leur avoit montré l'animal, & que c'étoit un belier. Il réſulte ſouvent du bien d'un mal quelconque; & ſi le *Midshipman* & le matelot n'avoient pas déſerté, j'aurois ignoré de quel quadrupede il s'agiſſoit. Je profitai de cette information, lorſque je débarquai pour voir Opoony; je conduiſis à terre une brebis que nous avions amenée du Cap de *Bonne-Eſpérance*, & j'ai lieu de croire que les habitans de *Bolabola* auront déſormais des moutons. J'ai laiſſé auſſi à *Ulietea*, aux ſoins d'Oreo, un verrat & une truie, & deux chevres; en ſorte qu'*O-Taïti* & toutes les Iſles d'alentour, ne tarderont pas à voir leur race de cochons améliorée, & à poſſéder des troupeaux de chacun des quadrupedes & de

1777. Déc.

chacune des volailles que nous y avons portés d'*Europe*.

1777. Déc.

Quand cette propagation sera bien établie, ces Isles offriront aux Navigateurs des rafraîchissemens plus abondans & plus variés, que toutes les autres parties du monde ; & même dans leur état actuel, je ne connois point de relâche meilleure. Des observations, répétées durant plusieurs voyages, m'ont appris que si des divisions intestines ne les troublent point, que si elles vivent en bonne intelligence, ce qui a lieu depuis quelques années, on y trouve une quantité considérable des diverses productions du sol, & en particulier de cochons.

Si nous avions eu à bord plus de choses propres aux échanges, & assez de sel, je crois que nous aurions pu saler la quantité de porc nécessaire à la consommation des deux vaisseaux pendant une année : mais notre relâche aux *Isles des Amis*, & notre long séjour à *O-Taïti* & sur les terres des environs, avoient épuisé nos articles de commerce, & sur-tout nos haches, qu'on exigeoit ordinairement, lorsque nous demandions à acheter des cochons. Le sel qui nous restoit à notre arrivée sur ces parages, suffisoit à peine pour saler quinze bariques de viande. Nous en salâmes cinq bariques aux *Isles des Amis*, & les

les dix autres à *O-Taïti*. Le Capitaine Clerke en fala une quantité proportionnée pour la *Découverte*.

1777. Déc.

Nous adoptâmes le procédé que j'avois fuivi dans mon fecond voyage, & il ne fera pas hors de propos de le décrire plus en détail. On tuoit les cochons le foir; dès qu'ils étoient nettoyés, on les coupoit en quartier; on en ôtoit les os, on faloit la viande lorfqu'elle fumoit encore, & on la plaçoit de maniere que les fucs puffent s'égoutter; le lendemain au matin, on la faloit de nouveau, on la mettoit dans un tonneau & on la marinoit: elle y demeuroit quatre à cinq jours ou une femaine; on en tiroit enfuite chaque morceau, qu'on examinoit l'un après l'autre, & s'il y en avoit de gâtés, ce qui arrivoit quelquefois, on les féparoit du refte, qu'on tranfportoit dans un fecond tonneau & qu'on couvroit de faumure: huit ou dix jours après, on examinoit encore la viande; au refte, cette précaution étoit inutile, car on la trouvoit en général dans un bon état. L'opération réuffit mieux, quand on emploie un mêlange de fel brun & de fel blanc, mais ce mêlange n'eft pas néceffaire. Il faut bien prendre garde de laiffer dans la viande un feul des vaiffeaux fanguins, & on ne doit pas en mariner une trop grande quantité, lors de la

1777. Déc.

premiere salaison, de peur que les pieces du milieu ne s'échauffent & n'empêchent le sel d'y pénétrer. Nous tuâmes une fois plus de cochons qu'à l'ordinaire, & ce petit malheur nous arriva : un ciel pluvieux & brûlant est très-défavorable pour saler de la viande sous les climats du Tropique.

Les Européens ont abordé si souvent ici, depuis quelques années, que les Naturels auront peut-être soin de nourrir une quantité considérable de cochons; car ils savent par expérience, qu'à l'arrivée des vaisseaux, ils sont sûrs de les échanger contre des choses très-précieuses à leurs yeux. Les O-Taïtiens, ainsi que les autres Naturels des Isles de *la Société*, attendent à chaque instant le retour des Espagnols ; ils espéreront pendant deux ou trois années, que des bâtimens de notre Nation iront les voir. Il est inutile de les avertir que vous ne reviendrez pas, ils ignorent les motifs de votre voyage, ils ne se donnent pas la peine de vous interroger là-dessus, & ils croient néanmoins que vous devez revenir.

Je ne puis m'empêcher de dire une chose dont je suis intimement convaincu : il eût été plus heureux pour ces pauvres Insulaires, de ne jamais connoître les arts & les superfluités qui sont

le bonheur de la vie, que d'être abandonnés de nouveau à leur ignorance & à leur misere primitive, après avoir connu les ressources de l'industrie humaine. Si leur commerce avec les Européens est interrompu, il est impossible qu'ils se retrouvent dans cet état de médiocrité où ils vivoient d'une maniere si tranquille & si douce, avant que nous abordassions sur leurs côtes. Il me paroît que les Européens ont en quelque sorte contracté l'obligation d'aller les voir une fois en trois ou quatre ans, afin de leur porter les instrumens utiles & les choses d'agrément que nous avons introduits parmi eux, & dont nous leur avons donné le goût. Si l'on n'a pas soin de leur envoyer ces secours passagers, ils éprouveront vraisemblablement une disette très-fâcheuse, à une époque où ils ne pourront plus reprendre leurs méthodes moins parfaites, qu'ils méprisent aujourd'hui & dont ils ne font plus usage depuis qu'ils se servent des nôtres. En effet, lorsque les outils de fer, qu'ils emploient maintenant, seront usés, ils auront presque oublié la forme des instrumens qu'ils employoient jadis; une hache de pierre est actuellement aussi rare que l'étoit une de fer, il y a huit ans, & on n'apperçoit pas un ciseau d'os ou de pierre. Les clous de fiche ayant remplacé les ciseaux de

1777. Déc.

1777. Déc.

pierre, leur ſimplicité eſt ſi grande, qu'ils croient leur proviſion de cet article inépuiſable; car ils ne nous en demanderent jamais de nouveaux : ils changerent néanmoins quelquefois des fruits contre des clous d'une moindre groſſeur. Les couteaux étoient forts eſtimés à *Ulietea;* & dans chacune de ces Iſles, les herminettes & les petites haches, l'emporterent ſur les autres articles. Quant aux objets de parure, leur fantaiſie eſt auſſi mobile que celle des Nations polies de l'*Europe*, & la choſe qui plaît à leur imagination, lorſque la mode lui donne du prix, eſt rejettée lorſqu'il s'établit une mode nouvelle; mais nos outils de fer ſont d'une utilité ſi frappante, qu'on peut aſſurer, ſans craindre de ſe tromper, qu'ils continueront toujours à les eſtimer beaucoup, & qu'ils ſeront très à plaindre, ſi, dépourvus des matieres premieres, ou ignorant l'art de les fabriquer, ils ceſſent de recevoir des cargaiſons de ceux de nos outils qui leur ſont devenus néceſſaires à bien des égards.

Quoique *O-Taïti* ne ſoit pas, à proprement parler, au nombre des terres que j'ai appellées *Iſles de la Société*, en 1769, elle eſt habitée par la même race d'hommes, & la tribu qui y eſt établie, a le même caractere & les mêmes mœurs, que les tribus des environs. Ce fut un bonheur

pour nous de découvrir cette Isle principale avant les autres; l'accueil amical & hospitalier que nous y reçûmes, nous a déterminés, dans nos différentes courses sur cette partie de l'Océan pacifique, à y faire des relâches plus longues. La multiplicité de nos relâches nous a fourni plus d'occasions d'étudier les productions & les mœurs de ses habitans, que nous n'en avons eu d'observer les Isles & les peuplades d'alentour. Au reste, nous connoissons assez bien les dernieres, pour assurer que tout ce que nous avons dit d'*O-Taïti* leur est applicable avec de très-légers changemens. 1777. Déc.

Nos premieres Relations n'ont décrit que trop en détail les scenes de plaisir & de débauche qui rendent *O-Taïti* un séjour si agréable à la plupart de ceux qui se trouvent à bord des vaisseaux, & lors même que j'aurois quelques traits à ajouter à cette esquisse déjà tracée d'une maniere assez exacte, j'hésiterois à peindre dans mon Journal des mœurs licencieuses propres seulement à exciter le dégoût des lecteurs qui cherchent à s'instruire; mais il y a quelques points des institutions domestiques, politiques & religieuses de ces peuplades, qu'on connoît d'une maniere très-imparfaite encore, après tous nos voyages. Le récit inséré plus haut de ce qui nous est arrivé,

y jettera probablement une forte de jour, & on
1777. trouvera, dans le Chapitre fuivant, des remar-
Déc. ques de M. Anderfon, qui contribueront à les éclaircir.

Au milieu des recherches moins importantes, dont nous nous occupâmes fur ces Isles, nous ne perdîmes pas de vue les grands objets de notre voyage, & nous ne laifsâmes échapper aucune occafion de faire des obfervations aftronomiques & nautiques. La table que voici en offre le réfultat.

Lieu.	Latitude Sud.	Longitude orientale.	Déclinaifon de l'aimant.	Inclinaifon de l'aiguille aimantée.
Pointe *Matavai*, à *O-Taïti*....	17d 29′ $\frac{1}{4}$″	210d 22′ 28″	5d 34′ E.	29d 12″
Havre *Owharre*, à *Huaheine*...	16 42 $\frac{3}{4}$	208 52 24	5 13 $\frac{1}{2}$ E.	28 28
Havre *Ohamaneno*, à *Ulietea*	16 45 $\frac{1}{2}$	208 25 22	6 19 E.	29 5

Les longitudes de ces trois lieux ont été conclues par un milieu entre 145 fuites d'obfervations, faites à terre fur différens points de la côte, & rapportées à chacune des ftations, par le moyen du garde-temps. Comme la pofition de ces trois lieux avoit été déterminée très-exactement dans mes deux premiers Voyages, mon principal objet dans ces obfervations, étoit de

découvrir ſur quel degré de préciſion on pou-
voit compter, en employant un réſultat moyen 1777.
entre tous ceux qu'auroit donnés un certain Déc.
nombre d'obſervations de la Lune. J'ai penſé que nous pourrions en juger par le plus ou le moins d'accord qui ſe trouveroit entre notre nouveau réſultat, & celui qui avoit été conclu des obſervations que nous avions faites ſur les mêmes lieux, en 1769, & par leſquelles nous avions fixé la longitude de la pointe *Matavai* de l'Iſle d'*O-Taïti*, à $210^{d}\ 27'\ 30''$. On voit que notre nouvelle détermination ne differe de l'ancienne, que de $5'\ 2''$; & peut-être aucune autre méthode n'eût donné deux réſultats plus conformes entr'eux. Sans prétendre décider laquelle de ces déterminations approche le plus de la vraie poſition, je ferai uſage de notre dernier réſultat, c'eſt-à-dire, que je ſuppoſerai que la pointe *Matavai* d'*O-Taïti*, eſt par $210^{d}\ 22'\ 28''$, ou, ce qui revient au même, que le havre de *Ohamaneno* dans l'Iſle d'*Ulietea*, eſt par $208^{d}\ 25'\ 22''$; & c'eſt d'après cette longitude de départ, que je calculerai, pour la ſuite, celles que nous conclurons par le moyen du garde-temps, en comptant que ſon retard journalier ſur le moyen mouvement du Soleil, eſt actuellement de $1''$, 69, ainſi

que nous l'avons déterminé par un milieu en-
1777. tre toutes les obfervations que nous avons faites
Déc. à ces Ifles, pour connoître la marche de cette montre.

A notre arrivée à *O-Taïti*, l'erreur, fur la longitude donnée par le garde-temps, étoit :

En calculant d'après fon mouvement journalier conftaté à *Gréenwich*	1d 18′ 58″.
D'après fon mouvement journalier conclu des obfervations de *Tongataboo*, de	0d 18′ 40″.

Nous fîmes auffi quelques obfervations fur les marées, fur-tout à *O-Taïti* & à *Ulietea* : nous voulions déterminer leur plus grande élévation fur la premiere de ces Ifles. Durant mon fecond Voyage, M. Wales crut avoir découvert, que les flots y montoient par-delà le point que j'avois trouvé en 1769 ; mais nous nous affurâmes cette fois, que cette différence n'avoit plus lieu, c'eft-à-dire, que la marée s'élevoit feulement de 12′ ou 14 pouces au plus. Nous obfervâmes que la marée eft haute à midi dans les quadratures auffi-bien qu'à l'époque des pleines & des nouvelles Lunes.

La Table suivante des observations faites à *Ulietea*, servira de preuve. 1777. Déc.

Novembre, Jour du mois.	la Mer est étale de	à	Temps moyen de la haute mer.	Élévation perpendiculaire. Pouces.
6.	11h 15m	12h 20m	11h 48m	5, 5
7.	11 40	1 00	12 20	5, 2
8.	11 35	12 50	12 12	5, 0
9.	11 40	1 16	12 28	5, 5
10.	11 25	1 10	12 18	6, 5
11.	12 00	1 40	12 20	5, 0
12.	11 00	1 05	12 02	5, 7
13.	9 30	11 40	10 35	8, 0
14.	11 10	12 50	12 00	8, 0
15.	9 20	11 30	10 25	9, 2
16.	10 00	12 00	11 00	9, 0
17.	10 45	12 15	11 30	8, 5
18.	10 25	12 10	11 18	9, 0
19.	11 00	1 00	12 00	8, 0
20.	11 30	2 00	12 45	7, 0
21.	11 00	1 00	12 00	8, 0
22.	11 30	1 07	12 18	8, 0
23.	11 00	1 30	12 45	6, 5
24.	11 30	1 40	12 35	5, 5
25.	11 40	1 50	12 45	4, 7
26.	11 00	1 30	12 15	5, 2

1777. Déc.

J'ai achevé ce que j'avois à dire fur ces Isles, qui jouent un rôle fi brillant dans la lifte de nos découvertes; mais le Lecteur me permettra d'interrompre un moment la fuite de mon Journal, & de lui faire lire des remarques que je dois à M. Anderfon.



CHAPITRE IX.

Les détails sur O-Taïti *sont encore imparfaits. Vents dominans dans le parage de cette Isle. Beauté du Pays. Culture. Remarques sur les curiosités naturelles du Pays ; sur la personne des Naturels ; sur leurs maladies ; sur leur caractere ; sur leur amour pour le plaisir ; sur leur langue ; sur la Chirurgie & la Médecine qu'ils pratiquent. Leur régime diététique. Effets de l'*Ava. *Époques de leur repas, & maniere de manger. Liaisons avec les femmes. Circoncision. Systême Religieux. Idées sur l'ame & sur une vie future. Superstitions diverses. Traditions sur la création. Légende historique. Honneurs qu'on rend au Roi. Distinction des rangs. Châtimens des crimes. Particularités des Isles voisines. Noms de leurs Dieux. Noms des Isles fréquentées par les Naturels des Isles de la* Société. *Étendue de leur Navigation.*

☞ « IL paroît d'abord superflu de rien ajou-
„ ter aux détails qu'on trouve sur *O-Taïti*, 1777.
„ dans les relations du Capitaine Wallis & de Déc.

1777. Déc.

„ M. de Bougainville, & dans le premier & le „ second Voyage de M. Cook : on est tenté de „ croire qu'on ne peut guères aujourd'hui que „ répéter les mêmes observations, mais je suis „ loin de penser ainsi. Malgré la description „ exacte du pays, & des usages les plus ordi- „ naires des habitans, dont nous sommes rede- „ vables aux Navigateurs que je viens de citer, „ & sur-tout à M. Cook, je ne craindrai pas de „ dire qu'il reste un grand nombre de points „ dont on n'a pas parlé; qu'on a fait quelques „ méprises rectifiées depuis par des recherches „ postérieures, & que même à présent, nous „ n'avons aucune idée de diverses institutions „ très-importantes de cette peuplade. Nos relâ- „ ches ont été fréquentes mais passagères; la „ plupart de ceux qui se trouvoient à bord des „ vaisseaux, ne se soucioient pas de recueillir „ des observations, ou d'autres qui s'en occu- „ poient, n'étoient pas en état de distinguer une „ remarque utile, d'une remarque oiseuse, & „ nous avions tous, quoique à un degré diffé- „ rent, le désavantage inséparable d'une con- „ noissance imparfaite de la langue des Naturels, „ qui seuls pouvoient nous instruire. Quelques „ Espagnols ont résidé à *O-Taïti*, plus long- „ temps qu'aucun autre Européen, & il leur

„ a été moins difficile de surmonter ce dernier „ obstacle : s'ils ont profité de leurs moyens, „ ils se sont instruits d'une maniere complette „ de tout ce qui a rapport aux institutions & „ aux usages de cette contrée, & leur relation offriroit vraisemblablement des détails plus „ exacts & plus authentiques, que ceux dont „ nous avons acquis la connoissance après bien „ des efforts; mais, comme il est très-incertain, „ pour ne pas dire très-improbable, que l'*Espagne* nous apprenne quelque chose là-dessus, „ j'ai rassemblé les informations nouvelles, relatives à O-*Taïti* & aux Isles voisines, que je „ suis venu à bout d'obtenir d'Omaï, tandis „ qu'il étoit à bord de la *Résolution*, ou des „ Naturels avec qui j'ai conversé à terre.

1777. Déc.

„ Le vent est fixé, la plus grande partie de „ l'année, entre l'Est-Sud-Est & l'Est-Nord-Est; „ c'est le véritable vent alisé, auquel les Naturels „ donnent le nom de *Maaraee;* il souffle quelquefois avec beaucoup de force. Dans ce dernier cas, l'atmosphere est souvent nébuleuse, „ & il tombe de la pluie; mais lorsqu'il est plus „ modéré, le ciel est clair & serein. Si le vent „ prend davantage de la partie du Sud, s'il devient Sud-Est ou Sud-Sud-Est, il est plus „ doux & accompagné d'une mer tranquille, &

1777. Déc.

„ les Naturels l'appellent *Maoai*. Aux époques „ où le Soleil eſt à-peu-près vertical, c'eſt-à- „ dire, aux mois de Décembre & de Janvier, „ le vent & l'atmoſphere ſont très-variables, mais „ il eſt très-commun de voir les vents à l'Oueſt- „ Nord-Oueſt ou au Nord-Oueſt; ce vent eſt „ appellé *Toerou* : en général, il eſt accompa- „ gné d'un ciel ſombre & nébuleux, & de fré- „ quentes ondées de pluie : quoique modéré, „ il ſouffle de temps en temps avec force, mais „ il ne dure guères plus de cinq ou ſix jours „ ſans interruption; c'eſt le ſeul par lequel les „ habitans des Iſles ſous le vent, arrivent à celle- „ ci. S'il vient un peu plus de la partie du „ Nord, il a moins de force, & on le déſigne „ par le terme d'*Era-potaia*. Les gens du pays „ diſent, qu'*Era-potaia* eſt la femme de *Toerou*, „ lequel, ſelon leur mythologie, eſt de l'eſpece „ mâle.

„ Le vent du Sud-Oueſt, & de l'Oueſt-Sud- „ Oueſt, ſe trouve encore plus commun que „ celui dont je viens de parler; &, quoiqu'il „ ſoit, en général, doux & interrompu par des „ calmes ou des briſes de l'Eſt, il produit, de „ temps à autre, des rafalles très-vives. Le ciel „ alors eſt ordinairement couvert, nébuleux & „ pluvieux, & ſouvent accompagné de beaucoup

„ d'éclairs & de tonnerre : on l'appelle *Etoa*, „ & il fuccede fréquemment au *Toerou*. Il eft „ ordinaire auffi de voir le *Toerou* remplacé par „ le *Farooa*, qui prend davantage de la partie „ du Sud; celui-ci eft très-impétueux, il renverfe les maifons & les arbres, & fur-tout les „ cocotiers, à caufe de leur hauteur; mais il eft „ de peu de durée.

1777. Déc.

„ Les Naturels ne paroiffent pas avoir une „ connoiffance bien exacte de ces variations de „ l'atmofphere, & ils croient néanmoins avoir „ formé des réfultats généraux fur leurs effets. „ Lorfque les vagues produifent un fon creux, „ & battent la côte, ou plutôt le récif avec lenteur, ils comptent fur un beau temps; mais „ fi les flots produifent des fons aigus, & s'ils „ fe fuccedent avec rapidité, ils s'attendent à un „ mauvais temps.

„ Il n'y a peut-être pas, dans le monde entier, de canton d'un afpect plus riche, que la „ partie Sud-Eft d'*O-Taïti*. Les collines y font „ élevées, d'une pente roide, & efcarpées en bien „ des endroits; mais des arbres & des arbriffeaux „ les couvrent tellement jufqu'au fommet, qu'en „ les voyant, on a bien de la peine à ne pas „ attribuer aux rochers, le don de produire „ & d'entretenir cette charmante verdure. Les

1777. Déc.

„ plaines qui bordent les collines vers la mer, les „ vallées adjacentes, offrent une multitude de „ productions d'une force extraordinaire, & à „ la vue de ces richesses du sol, le spectateur est „ convaincu qu'il n'y a pas sur le globe de ter- „ rein d'une végétation plus vigoureuse & plus „ belle. La nature y a répandu des eaux avec „ la même profusion; on trouve des ruisseaux „ dans chaque vallée; ces ruisseaux, à mesure „ qu'ils s'approchent de l'océan, se divisent sou- „ vent en deux ou trois branches, qui fertilisent „ les plaines sur leur passage. Les habitations des „ Naturels sont dispersées, sans ordre, au milieu „ des plaines; & quand nous les regardions des „ vaisseaux, elles nous offroient des points de „ vue délicieux. Pour augmenter le charme de „ cette perspective, la portion de mer qui est „ en-dedans du récif & qui borde la côte, est „ d'une tranquillité parfaite; les Insulaires y na- „ viguent en sûreté dans tous les temps: on „ les y voit se promener mollement sur leurs „ pirogues, lorsqu'ils passent d'une habitation „ à l'autre, ou lorsqu'ils vont à la pêche. Tan- „ dis que je jouissois de ces coups-d'œil ra- „ vissans, j'ai souvent regretté de ne pouvoir „ les décrire de maniere à communiquer aux „ lecteurs une partie de l'impression qu'éprou- „ vent

„ vent tous ceux qui ont le bonheur d'aborder
„ à *O-Taïti*. 1777. Déc.

„ C'eſt ſans doute la fertilité naturelle du „ pays, jointe à la douceur & à la ſérénité du „ climat, qui donne aux Inſulaires tant d'inſou- „ ciance pour la culture. Il y a une foule de „ diſtricts couverts des plus riches productions, „ où l'on n'en apperçoit pas la moindre trace. „ Ils ne ſoignent guères que la plante d'où ils „ tirent leurs étoffes, laquelle vient des ſemen- „ ces apportées des montagnes, & l'*Ava*, ou „ le poivre enivrant, qu'ils garantiſſent du ſo- „ leil, lorſqu'il eſt très-jeune, & qu'ils cou- „ vrent pour cela de feuilles d'arbres à pain; „ ils tiennent fort propres l'une & l'autre de ces „ plantes.

„ J'ai fait de longues recherches ſur la ma- „ niere dont ils cultivent l'arbre à pain, & on „ m'a toujours répondu qu'ils ne le plantent ja- „ mais. Si on examine les endroits où croiſſent „ les rejettons, on en ſera convaincu. On ob- „ ſervera toujours qu'ils pouſſent ſur les racines „ des vieux, leſquelles ſe prolongent près de la „ ſurface du terrein : les arbres couvriroient donc „ les plaines, quand même l'Iſle ne ſeroit pas „ habitée, ainſi que les arbres à écorce blanche, „ croiſſent naturellement à la terre de *Diemen*,

„ où ils compofent de vaftes forêts; d'où l'on
1777. „ peut conclure que l'habitant d'*O-Taïti*, loin
Déc. „ d'être obligé de fe procurer fon pain à la fueur „ de fon front, eft forcé d'arrêter les largeffes „ de la nature, qui le lui offre en abondance. „ Je crois qu'il extirpe quelquefois des arbres „ à pain, pour y planter d'autres arbres, & „ mettre de la variété dans les chofes dont il „ fe nourrit.

„ Les O-Taïtiens remplacent fur-tout l'arbre „ à pain par le cocotier & le bananier. Le pre- „ mier de ceux-ci n'exige point de foin, lorf- „ qu'il s'eft élevé à deux ou trois pieds au-deffus „ de la furface du fol, mais le bananier donne „ un peu plus de peine : il ne tarde pas à „ produire des branches, & il commence à „ porter des fruits trois mois après qu'on l'a „ planté; ces fruits, & les branches qui les fou- „ tiennent, fe fuccedent affez long-temps; on „ coupe les vieilles tiges à mefure qu'on enleve „ le fruit.

„ Les productions de l'Ifle ne font cependant „ pas auffi remarquables par leur variété que par „ leur abondance, & il y a peu de ces chofes „ qu'on appelle curiofités naturelles du pays. On „ peut citer toutefois un étang ou lac d'eau „ douce, qui fe trouve au fommet de l'une des

„ plus hautes montagnes, où l'on n'arrive du bord de la mer, qu'après un jour & demi ou deux jours de marche. Ce lac eſt d'une profondeur extrême, & il renferme des anguilles d'une grandeur énorme; les Naturels y pêchent quelquefois ſur de petits radeaux de deux ou trois bananiers ſauvages joints enſemble. Ils le regardent comme la premiere des curioſités naturelles d'*O-Taïti*. En général, on demande tout de ſuite aux Voyageurs qui viennent des autres Iſles, s'ils l'ont vu. On y trouve auſſi, à la même diſtance de la côte, une mare d'une eau douce, qui d'abord paroît très-bonne, & qui dépoſe un ſédiment jaune; mais elle a un mauvais goût; elle devient funeſte à ceux qui en boivent une quantité conſidérable, & elle produit des puſtules ſur la peau lorſqu'on s'y baigne.

1777. Déc.

„ En abordant à *O-Taïti*, nous fûmes vivement frappés d'un contraſte remarquable : habitués à la ſtature robuſte & au teint brun de la peuplade de *Tongataboo*, nous ne nous accoutumions pas à la délicateſſe des proportions & à la blancheur des O-Taïtiens : ce ne fut qu'après un certain temps, que nous jugeâmes cette différence favorable aux derniers; peut-être même n'arrêtâmes-nous ainſi notre opi-

1777. Déc.

„ nion, que parce que nous commencions à
„ oublier la taille & la physionomie des habitans
„ de la Métropole des *Isles des Amis*. Les
„ O-Taïtiens, cependant, nous parurent supé-
„ rieurs à bien des égards ; nous leur trouvâmes
„ tous les agrémens & toute la délicatesse de
„ traits qui distinguent les personnes du sexe,
„ dans un grand nombre de contrées de la terre :
„ la barbe que les hommes portent longue, &
„ leur chevelure, qui n'est pas coupée si près
„ qu'à *Tongataboo*, produisoient un autre con-
„ traste, & il nous sembla, dans toutes les oc-
„ casions, qu'ils montroient plus de timidité &
„ de légéreté de caractere. On n'apperçoit pas
„ à *O-Taïti* ces formes nerveuses, qui sont si
„ communes parmi les Naturels des *Isles des*
„ *Amis*, & qui sont la suite d'un exercice très-
„ prolongé. Cette Terre étant beaucoup plus
„ fertile, ses habitans menent une vie plus in-
„ dolente, & ils offrent cet embonpoint & cette
„ douceur de la peau qui les rapprochent peut-
„ être davantage des idées que nous avons de la
„ beauté, mais qui ne contribuent pas à em-
„ bellir leur figure, puisqu'il en résulte une sorte
„ de langueur dans leurs mouvemens : nous fîmes
„ sur-tout cette remarque, en voyant leurs com-
„ bats de lutte & de pugilat, qui paroissent de

„ foibles efforts d'enfans, si on les compare à la vigueur des mêmes combats exécutés aux *Isles des Amis*. 1777. Déc.

„ Les O-Taïtiens estimant les avantages extérieurs, recourent à plusieurs moyens pour les „ augmenter : ils sont accoutumés, sur-tout „ parmi les *Erreoes* ou les Célibataires d'un „ certain rang, de se soumettre à une opération „ médicinale, afin de blanchir leur peau : pour „ cela ils passent un mois ou deux sans sortir „ de leurs maisons ; durant cet intervalle, ils „ portent une quantité considérable d'étoffes, „ & ils ne mangent que du fruit à pain, auquel ils attribuent la propriété de blanchir le „ corps. Ils semblent croire aussi que leur embonpoint & la couleur de leur peau, dépendent d'ailleurs des diverses nourritures qu'ils „ prennent habituellement ; le changement des „ saisons les oblige en effet à changer leur régime selon les différentes époques de l'année.

„ Les nourritures végétales forment au moins „ les neuf dixiemes de leur régime ordinaire. „ Je pense que le *Mahee* en particulier, ou le „ fruit à pain fermenté, dont ils font usage „ dans presque chacun de leurs repas, les relâche, & produit autour d'eux une fraîcheur „ très-sensible, qu'on n'apperçoit pas en nous

„ qui vivons de nourritures animales ; & s'ils
1777. „ ont si peu de maladies, il faut peut-être l'at-
Déc. „ tribuer au degré de température dans lequel „ ils se trouvent presque toujours.

„ Ils ne comptent que cinq ou six maladies „ qu'on puisse appeller chroniques ou nationa- „ les, parmi lesquelles je ne dois pas oublier „ l'hydropisie & la *sefai*, ou ces enflures sans „ douleur, que nous avions trouvé si commu- „ nes à *Tongataboo*. Il s'agit ici de l'époque „ qui précede l'arrivée des Européens, car nous „ les avons infectés d'une maladie nouvelle, qui „ équivaut seule à toutes les autres, & qui est „ presque universelle aujourd'hui : il paroît „ qu'ils ne savent pas la guérir d'une maniere „ efficace. Les Prêtres la traitent quelquefois „ avec des compositions de simples : mais, de „ leur aveu, ils ne la guérissent jamais parfaite- „ ment ; ils conviennent néanmoins, que dans „ un petit nombre de cas, la nature, sans le „ secours d'un Médecin détruit le fatal virus, „ & opere une guérison complette. Ils disent „ qu'un homme infecté communique souvent sa „ maladie aux personnes qui vivent dans la „ même maison ; que ces personnes la pren- „ nent en mangeant dans les mêmes vases que „ le malade, & même en les touchant ; qu'alors

„ elles meurent ſouvent, tandis que celui-là „ guérit; mais ce dernier fait me paroît difficile „ à croire, & s'il eſt vrai, c'eſt avec des modifications dont on ne nous a pas parlé. 1777. Déc.

„ Leur conduite dans toutes les occaſions, „ annonce beaucoup de franchiſe & un caractere généreux. Néanmoins Omaï, que ſes „ préventions pour les Iſles de *la Société*, diſpoſoit à cacher les défauts de ſes compatriotes, nous a avertis ſouvent, que les O-Taïtiens „ ſont quelquefois cruels envers leurs ennemis. „ Ils les tourmentent, nous diſoit-il, de propos „ délibéré; ils leur enlevent de petits morceaux „ de chair en différentes parties du corps; ils „ leur arrachent les yeux, ils leur coupent le „ nez, & enfin ils les tuent & ils leur ouvrent „ le ventre : mais ces cruautés n'ont lieu qu'en „ certaines occaſions. Si la gaieté eſt l'indice „ d'une ame en paix, on doit ſuppoſer que leur „ vie eſt rarement ſouillée par des crimes; je „ crois cependant qu'il faut plutôt attribuer leur „ diſpoſition à la joie, à leurs ſenſations, qui, „ malgré leur vivacité, ne paroiſſent jamais durables; car, lorſqu'il leur ſurvenoit des malheurs, je ne les ai jamais vu affectés d'une „ maniere pénible, après les premiers momens „ de criſe. Le chagrin ne ſillonne point leur

1777. Déc.

„ front; l'approche de la mort ne ſemble pas „ même altérer leur bonheur. J'ai obſervé des „ malades prêts à rendre le dernier ſoupir, ou „ des guerriers qui ſe préparoient au combat, „ & je n'ai pas remarqué que la mélancolie ou „ des réflexions triſtes, répandiſſent des nuages „ ſur leur phyſionomie.

„ Ils ne s'occupent que des choſes propres à „ leur donner du plaiſir & de la joie. Le but „ de leurs amuſemens eſt toujours d'accroître „ la force de leur penchant amoureux; ils ai- „ ment paſſionnément à chanter, & le plaiſir „ eſt auſſi l'objet de leurs chanſons : mais, „ comme on eſt bientôt raſſaſié des jouiſſances „ charnelles ininterrompues, ils varient les ſujets „ de ces chants, & ils ſe plaiſent à célébrer „ leurs triomphes à la guerre, leurs travaux du- „ rant la paix, leurs voyages ſur les terres voi- „ ſines & les aventures dont ils ont été les té- „ moins, les beautés de leur Iſle, & ſes avanta- „ ges ſur les pays des environs, ou ceux de „ quelques cantons d'*O-Taïti*, ſur des diſtricts „ moins favoriſés. La muſique a pour eux beau- „ coup de charmes; &, quoiqu'ils montraſ- „ ſent une forte de dégoût pour nos compoſi- „ tions ſavantes, les ſons mélodieux que produi- „ ſoit chacun de nos inſtrumens en particulier,

„ approchant davantage de la ſimplicité des leurs,
„ les raviſſoient toujours de plaiſir. 1777. Déc.

„ Ils connoiſſent les impreſſions voluptueuſes „ qui réſultent de certains exercices du corps, „ & qui chaſſent quelquefois le trouble & le „ chagrin de l'ame, avec autant de ſuccès que „ la muſique. Je puis citer là-deſſus un fait re- „ marquable, qui s'eſt paſſé ſous mes yeux. Me „ promenant un jour aux environs de la pointe „ *Matavai*, où ſe trouvoient nos tentes, je vis „ un homme qui ramoit dans ſa pirogue, de la „ maniere du monde la plus rapide; & comme „ il jettoit d'ailleurs autour de lui des regards „ empreſſés, il attira mon attention. J'imaginai „ d'abord qu'il avoit commis un vol & qu'on „ le pourſuivoit; mais, après l'avoir examiné „ quelque temps, je m'apperçus qu'il s'amuſoit. „ Il s'éloigna de la côte; il ſe rendit à l'endroit „ où commence la houle, & épiant avec ſoin la „ premiere vague de la levée, il fit force de ra- „ mes devant cette vague, juſqu'à ce qu'il pût „ en éprouver le mouvement, & qu'elle eût „ aſſez de vigueur pour conduire l'embarcation „ ſans la renverſer; il ſe tint immobile alors, & „ il fut porté par la lame qui le débarqua ſur la „ greve : il vuida tout de ſuite ſa pirogue, & „ il alla chercher une autre houle. Je jugeai

1777. Déc.

„ qu'il goûtoit un plaisir inexprimable à être „ promené si vîte & si doucement sur les flots; „ quoiqu'il fût à peu de distance de nos tentes „ & de la *Résolution* & de la *Découverte*, il „ ne fit pas la moindre attention aux troupes „ nombreuses de ses compatriotes, qui s'étoient „ rassemblés pour voir des objets aussi extraordi- „ naires pour eux, que nos vaisseaux & notre „ camp. Tandis que je l'observois, deux ou „ trois Insulaires vinrent me joindre; ils semble- „ rent partager son bonheur, & ils lui annonce- „ rent toujours par des cris, l'apparence d'une „ houle favorable : car ayant le dos tourné & „ cherchant la lame du côté où elle n'étoit pas, „ il la manquoit quelquefois. Ils me dirent que „ cet exercice, appellé *Ehororoe*, dans la lan- „ gue du pays, est très-commun parmi eux. Ils „ ont vraisemblablement plusieurs amusemens de „ cette espece, qui leur procurent au moins au- „ tant de plaisir, que nous en donne l'exercice „ du patin, le seul de nos jeux, dont les effets „ puissent être comparés aux effets que je viens „ de décrire.

„ La langue d'O-*Taïti*, radicalement la „ même que celles de la *Nouvelle-Zélande* & „ des *Isles des Amis*, n'a pas leur prononcia- „ tion gutturale, & elle manque de quelques-

„ unes des consonnes qui abondent dans les „ deux derniers dialectes. Les recueils de mots „ que nous avons déjà donnés, montrent assez „ en quoi consiste principalement cette diffé- „ rence, & ils prouvent qu'elle a pris la dou- „ ceur & la mollesse des habitans. J'avois rassem- „ blé, durant le second Voyage de M. Cook, „ un long Vocabulaire, (*a*) d'après lequel je „ me suis trouvé plus en état de comparer ce „ dialecte au dialecte des autres Isles : durant „ celui-ci, je n'ai laissé échapper aucune oc- „ casion de m'instruire davantage sur l'idiôme „ d'*O-Taïti*; j'ai eu pour cela de longues con- „ versations avec Omaï, avant d'arriver aux Isles „ de *la Société*, & j'ai fréquenté les Naturels, „ pendant nos relâches, le plus que j'ai pu. Cet „ idiôme est rempli d'expressions figurées très- „ belles; & si on le connoissoit parfaitement, „ je suis persuadé qu'on le mettroit au ni- „ veau des langues dont on estime le plus la

1777. Déc.

(*a*) Voyez le Vocabulaire, à la fin du second Voyage de Cook. L'infatigable M. Anderson y a fait un grand nombre de corrections & d'additions; mais ce qu'on pourroit ajouter ici aux divers recueils de mots déjà publiés sur la langue d'*O-Taïti*, ne seroit d'aucune utilité réelle.

1777. Déc.

„ hardieffe & l'énergie des images. Ainfi, les
„ O-Taïtiens, pour exprimer avec emphafe les
„ idées qu'ils fe forment de la mort, difent que
„ l'*ame va dans les ténebres*, *ou plutôt dans*
„ *la nuit*. Lorfque vous avez l'air de douter
„ qu'*une telle femme foit leur mere*, ils vous
„ répondent fur-le-champ avec furprife, *oui*,
„ *c'eft la mere qui m'a porté dans fon fein*.
„ Une de leurs tournures répond précifément à
„ cette tournure des Livres faints : *Les en-*
„ *trailles font émues de douleur* : ils s'en fer-
„ vent toujours, quand ils éprouvent des affec-
„ tions morales qui les tourmentent : ils fuppo-
„ fent que le fiege de la douleur caufée par les
„ chagrins, les defirs inquiets & les diverfes af-
„ fections de l'ame eft dans les entrailles, & ils
„ fuppofent de plus que c'eft le fiege de toutes
„ les opérations de l'efprit. Leur langue admet
„ ces inverfions de mots, qui placent le latin &
„ le grec bien au-deffus de la plupart de nos
„ langues modernes de l'*Europe*, fi imparfaites,
„ que, pour prévenir les ambiguités, elles font
„ réduites à arranger fervilement les mots les
„ uns après les autres. Elle eft fi riche, qu'elle
„ a plus de vingt termes pour défigner le fruit
„ à pain dans fes différens états; elle en a au-
„ tant pour la racine de *Taro*, & environ dix

„ pour la noix de cocos. J'ajouterai, qu'outre le
„ dialecte ordinaire, les O-Taïtiens ont une lan- 1777.
„ gue, qu'on peut appeller la *Langue plain-* Déc.
„ *tive*, & qui forme toujours des especes de
„ stances ou un récitatif.

„ Leurs Arts sont en petit nombre & bien
„ simples; néanmoins, si on doit les en croire,
„ ils font avec succès des opérations de chirur-
„ gie, que nous n'avons pas encore pu imiter,
„ malgré nos connoissances étendues sur ces ma-
„ tieres. Ils environnent d'éclisses les os fractu-
„ rés, & si une partie de l'os s'est détachée,
„ ils inserent dans le vuide un morceau de bois
„ taillé comme la partie de l'os qui manque :
„ cinq ou six jours après, le *Rapaoo* ou le Chi-
„ rurgien, examine la blessure, & il trouve le
„ bois qui commence à se recouvrir de chair;
„ ils ajoutent qu'en général, ce bois est entié-
„ rement couvert de chair le douzieme jour,
„ qu'alors le malade a repris des forces, qu'il
„ se baigne & qu'il ne tarde pas à guérir. Nous
„ n'ignorons pas que les blessures se guérissent
„ sur des balles de plomb, & quelquefois, mais
„ rarement, sur d'autres corps étrangers; mais
„ je doute d'autant plus de l'opération dont je
„ viens de parler, qu'en d'autres occasions, j'ai
„ vu les O-Taïtiens bien loin d'une si grande

1777. Déc.

„ habileté. J'apperçus un jour une moitié de „ bras qu'on avoit coupé à un homme qui s'étoit „ laissé tomber d'un arbre, & je n'y remarquai „ rien qui annonçât un Chirurgien fort habile, „ même en n'oubliant pas que leurs instrumens „ sont très-défectueux : je rencontrai un autre „ homme qui avoit une épaule disloquée ; il „ s'étoit écoulé quelques mois depuis l'accident, „ & personne n'avoit su la remettre, quoique „ ce soit une des opérations les moins difficiles „ de notre Chirurgie. Ils savent que les frac- „ tures & les luxations de l'épine du dos sont „ mortelles, & qu'il n'en est pas de même de „ celles du crâne ; ils savent aussi par expérien- „ ce, en quelles parties du corps les blessures „ sont incurables. Ils nous ont montré plusieurs „ cicatrices, suites des coups de pique qu'ils „ avoient reçus ; si les coups pénétrerent réelle- „ ment aux endroits qu'on nous indiqua, nous „ les aurions sûrement déclaré mortels, & ce- „ pendant les blessés ont guéri.

„ Leurs connoissances en Médecine paroissent „ plus bornées, sans doute, parce qu'il leur „ arrive plus d'accidens qu'ils n'ont de maladies. „ Les Prêtres néanmoins administrent des sucs „ d'herbe en quelques occasions, & lorsque les „ femmes ont des suites de couches fâcheuses,

„ elles emploient un remede qui ſemble paroî-
„ tre inutile ſous un climat chaud : elles chauf- 1777.
„ fent des pierres, elles les couvrent enſuite Déc.
„ d'une étoffe épaiſſe par-deſſus laquelle elles po-
„ ſent une certaine quantité d'une petite plante
„ de l'eſpece de la moutarde, &, après avoir
„ couvert le tout d'une ſeconde étoffe, elles
„ s'aſſeient deſſus ; elles ont des ſueurs abon-
„ dantes, & elles guériſſent : les hommes in-
„ fectés du mal vénérien, ont voulu pratiquer
„ la même méthode, mais ils l'ont trouvée inef-
„ ficace. Ils n'ont point d'émétique.

„ Malgré l'extrême fertilité de l'Iſle, on y
„ éprouve ſouvent des famines qui emportent,
„ dit-on, beaucoup de monde. Je n'ai pu dé-
„ couvrir ſi ces famines ſont la ſuite d'une mau-
„ vaiſe ſaiſon, de la guerre, ou d'une popula-
„ tion trop nombreuſe ; il eſt preſqu'impoſſible
„ qu'il n'y ait pas quelquefois dans l'Iſle trop de
„ monde à nourrir. Au reſte, il eſt difficile de
„ douter de la vérité du fait ; car ils ménagent
„ avec beaucoup de ſoin, même aux temps de
„ l'abondance, les choſes qui ſervent à leur
„ nourriture. Dans les momens de diſette, lorſ-
„ qu'ils ont conſommé leur fruit à pain & leurs
„ ignames, ils mangent diverſes racines qui
„ croiſſent ſans culture ſur les montagnes : ils

1777. Déc.

„ se nourrissent d'abord de la *patarra* ; elle „ ressemble à une grosse patate ou à une igna- „ me, & elle est bonne tant qu'elle n'a pas pris „ toute sa croissance ; mais, dès qu'elle est „ vieille, elle est remplie de fibres dures : ils „ mangent d'ailleurs deux autres racines, l'une „ approche du *Taro*, & la seconde s'appelle „ *Ehoee* ; il y a deux especes de celle-ci, l'une „ est vénéneuse, & on est contraint de la fen- „ dre & de la laisser macérer une nuit dans „ l'eau, avant de la cuire ; &, sous ce rapport, „ elle ressemble à la *cassave* des Isles d'*Amé- „ rique*. De la maniere dont les O-Taïtiens „ l'apprêtent, elle forme une pâte humide, „ très-insipide au goût : cependant je les ai vus „ s'en nourrir à une époque où ils n'éprou- „ voient point de disette ; c'est une plante grim- „ pante, ainsi que la *patarra*.

„ La classe inférieure fait peu d'usage des „ nourritures animales, & ce ne sont jamais „ que des poissons, des œufs de mer, ou d'au- „ tres productions marines ; il est rare qu'elle „ mange du cochon, si même cela lui arrive „ quelquefois. L'*Eree-de-hoi* (*a*) seul, est

(*a*) M. Anderson écrit toujours *Eree de hoi*. Le Capitaine Cook écrit *Eree rahie*. C'est encore un des

„ assez

„ aſſez riche pour avoir du porc tous les jours, „ & les Chefs ſubalternes, ne peuvent guères „ en avoir qu'une fois par ſemaine, par quinzaine & par mois, ſelon leur fortune. Il y a „ même des temps où ils ſont obligés de ſe „ paſſer de cette friandiſe : car, lorſque la guerre „ ou d'autres cauſes ont appauvri l'Iſle, le Roi „ défend à ſes Sujets de tuer des cochons; & „ on nous a dit qu'en certaines occaſions, la défenſe ſubſiſtoit pluſieurs mois, & même une „ année ou deux. Les cochons ſe multiplient „ tellement durant cette prohibition, qu'on les „ a vu abandonner l'état de domeſticité & devenir ſauvages. Lorſqu'il paroît convenable de „ lever la défenſe, tous les Chefs ſe rendent „ auprès du Roi, & chacun d'eux lui apporte „ des cochons. Le Roi ordonne d'en tuer quelques-uns qu'on ſert aux Chefs, & ils s'en retournent avec la liberté d'en tuer déſormais „ pour leur table. La prohibition dont je viens „ de parler, ſubſiſtoit lors de notre arrivée à „ *O-Taïti*, du moins dans les diſtricts qui dépendent immédiatement d'O-Too, & de peur

1777. Déc.

exemples ſans nombre, qu'on peut citer, pour faire voir que les diverſes perſonnes à bord de nos Vaiſſeaux, écrivoient d'une maniere différente les mots prononcés par les Naturels de la Mer du Sud.

1777. Déc.

„ qu'elle ne nous empêchât d'aller à *Matavai*, „ lorſque nous aurions quitté *Oheitepeha*, il „ nous aſſura, par un meſſager, qu'il la révo- „ queroit dès que nos vaiſſeaux auroient gagné „ le port. Il la révoqua en effet, du moins par „ rapport à nous ; mais nous fîmes une ſi grande „ conſommation de ces animaux, qu'on la réta- „ blit ſans doute après notre départ. Le Gou- „ vernement défend auſſi quelquefois de tuer „ des volailles.

„ L'*Ava* eſt ſur-tout en uſage parmi les In- „ ſulaires d'un rang diſtingué. Ils la font d'une „ maniere un peu différente de celle dont nous „ avons été ſi ſouvent témoins aux *Iſles des* „ *Amis* ; car ils verſent une très-petite quantité „ d'eau ſur la racine, & quelquefois ils grillent „ ou ils cuiſent au four, & ils broient les tiges „ ſans les hacher. Ils emploient d'ailleurs les „ feuilles broyées de la plante, & ils y verſent „ de l'eau comme ſur la racine. Ils ne ſe réu- „ niſſent pas en troupes pour la boire amicale- „ ment, comme à *Tongataboo* ; mais ſes perni- „ cieux effets ſont plus ſenſibles à *O-Taïti*, car „ elle ne tarde pas à enivrer, ou plutôt à don- „ ner de la ſtupeur à toutes les facultés du corps „ & de l'eſprit : ceux d'entre nous qui avoient „ abordé autrefois ſur ces Iſles, furent ſurpris

„ de voir la maigreur affreuſe d'une multitude
„ d'Inſulaires, que nous avions laiſſés d'un em- 1777.
„ bonpoint & d'une groſſeur remarquables; nous Déc.
„ demandâmes la cauſe de ce changement, &
„ on nous répondit, qu'il falloit l'attribuer à
„ l'*Ava* : leur peau étoit groſſiere, deſſéchée
„ & couverte d'écailles; on nous aſſura que ces
„ écailles tombent de temps en temps, & que
„ la peau ſe renouvelle. Pour juſtifier l'uſage
„ d'une liqueur ſi pernicieuſe, ils prétendent
„ qu'elle empêche de devenir trop gras; il eſt
„ évident qu'elle les énerve, & il eſt très-pro-
„ bable qu'elle abrege leurs jours. Ces effets
„ nous ayant moins frappés durant nos premieres
„ relâches, il y a lieu de croire que les O-Taï-
„ tiens n'abuſoient pas autant de cet article de
„ luxe. S'ils continuent à boire l'*Ava* auſſi fré-
„ quemment, on peut prédire que leur popu-
„ lation diminuera.

„ Ils ſont beaucoup de repas dans un jour;
„ le premier (ou plutôt le dernier, car ils vont
„ ſe coucher immédiatement après) a lieu à
„ environ deux heures du matin, & le ſecond
„ à huit; ils dînent à onze heures, &, comme
„ le diſoit Omaï, ils dînent une ſeconde & une
„ troiſieme fois à deux & à cinq heures du ſoir,
„ & ils ſoupent à huit. Ils ont, ſur ce point de

„ leur vie domeſtique, des uſages très-bizarres.
1777. „ Les femmes éprouvent non-ſeulement la mor-
Déc. „ tification de manger ſeules, & dans une partie „ de la maiſon éloignée de celle où mangent „ les hommes; mais, ce qui eſt bien plus étrange „ encore, on ne leur donne aucune portion des „ mets délicats : elles n'oſent goûter ni d'un „ poiſſon de l'eſpece du thon, qui eſt fort eſ- „ timé, ni de quelques-unes des meilleures ba- „ nanes, & on permet rarement le porc même „ à celles des claſſes ſupérieures. Les petites „ filles & les petits garçons prennent auſſi leur „ repas ſéparément. En général, les femmes „ apprêtent les choſes dont elles ſe nourriſſent; „ car les hommes les laiſſeroient mourir de „ faim, plutôt que de leur rendre ce ſervice. „ Il y a ici, & dans pluſieurs de leurs coutu- „ mes relatives à leurs repas, quelque choſe de „ myſtérieux, que nous n'avons jamais pu bien „ comprendre. Lorſque nous en demandions la „ raiſon, on ne nous répondoit rien, ſinon que „ cela étoit juſte & indiſpenſable.

„ Ce qui a d'ailleurs rapport aux femmes, „ n'eſt point obſcur; leurs liaiſons avec les „ hommes n'offrent ſur-tout rien de caché. Si „ un jeune homme & une jeune femme habi- „ tent enſemble, le jeune homme donne au

„ pere de la fille, quelques-unes des choſes ré-
„ putées néceſſaires dans le pays, telles que des 1777.
„ cochons, des étoffes & des pirogues; la quan- Déc.
„ tité de ces choſes eſt proportionnée au temps
„ qu'il paſſe avec ſa maîtreſſe : ſi le pere croit
„ qu'on ne l'a pas payé, il ne craint pas de re-
„ prendre ſa fille, & de la livrer à un autre qui
„ ſera peut-être plus libéral : l'homme, de ſon
„ côté, peut toujours former un nouveau choix.
„ Si ſa maîtreſſe devient groſſe, il eſt le maître
„ de tuer l'enfant, & de continuer ſes liaiſons
„ avec la mere, ou de l'abandonner; mais s'il
„ adopte l'enfant, & s'il ne lui ôte pas la vie,
„ il eſt cenſé marié, & il garde communément
„ ſa femme le reſte de ſes jours. Aux yeux des
„ O-Taïtiens, ce n'eſt pas un crime de prendre
„ une concubine plus jeune, & de l'établir dans
„ ſa maiſon; il eſt toutefois bien plus commun
„ de les voir changer de femmes, & c'eſt une
„ choſe ſi ordinaire, qu'ils en parlent d'un ton
„ fort léger. Les *Erroes* ſont des Inſulaires des
„ claſſes ſupérieures, qui joignant à une humeur
„ volage, des moyens de ſe procurer de nou-
„ velles femmes, voyagent d'un canton à l'autre
„ ou ſur les Iſles voiſines, & qui ne ſe livrant
„ pas à un attachement particulier, n'adoptent
„ guères la maniere de vivre plus ſédentaire &

1777. Déc.

„ plus tranquille dont je viens de parler. Cette „ vie licencieuſe eſt ſi analogue à leur diſpoſi- „ tion, que les plus jolis hommes & les plus „ jolies femmes paſſent ordinairement leur jeu- „ neſſe dans une débauche qui déshonoreroit „ les peuplades les plus ſauvages, mais qui ré- „ volte ſur-tout au milieu d'une nation, qui of- „ fre, à d'autres égards, des indices sûrs d'amé- „ nité & de tendreſſe. (*a*) Lorſqu'une femme

(*a*) Je crois avoir prouvé d'une maniere ſatisfaiſante, dans les notes inſérées plus haut, que les Iſles *Carolines* ſont habitées par une peuplade de cette nation, que le Capitaine Cook a trouvé répandue ſi loin ſur l'Océan Pacifique du Sud. Les Iſles des *Larrons* ou les Iſles *Marianes* giſſent encore plus au Nord que les Iſles *Carolines*, mais à peu de diſtance; on conjecture, au premier coup-d'œil, que les Inſulaires de ce groupe viennent de la même race; & en liſant l'hiſtoire du Pere le Gobien, cette conjecture paroît une vérité. La Société des *Erroes* eſt ce qu'il y a de plus ſingulier dans les mœurs d'*O-Taïti*; or le Pere le Gobien nous apprend qu'il exiſte une pareille Société aux Iſles des *Larrons*. Il dit : *Les Urritoes ſont parmi eux les jeunes gens qui vivent avec des maîtreſſes, ſans vouloir s'engager dans les liens du mariage*. Parce qu'on trouve aux Iſles des *Larrons*, comme à *O-Taïti*, *des jeunes gens qui vivent avec des maîtreſſes ſans vouloir s'engager dans les liens du mariage*, on ne pourroit pas en conclure que les

„ *Erreoe* accouche, on applique à la bouche
„ & au nez de l'enfant un morceau d'étoffe 1777.
„ mouillée qui le suffoque. Déc.

---

mœurs de ces Isles ont de la ressemblance; mais les jeunes gens des Isles des *Larrons* & d'*O-Taïti*, qui menent une vie si licencieuse, formant une association séparée, désignée par un nom particulier, & ce nom étant le même dans les deux pays, cette conformité extraordinaire jointe à celle du langage, semble prouver, d'une maniere incontestable, que les deux peuplades viennent de la même Tribu. On sait que le dialecte d'*O-Taïti* adoucit la prononciation de ses mots; & il faut observer qu'en retranchant une seule lettre, (la consonne T) le mot *Urritoes* des Isles des *Larrons* ressemble beaucoup aux *Arreoys* (selon l'orthographe de la Collection de Hawkesworth), ou aux *Erreoes*, (selon l'orthographe de M. Anderson.) Cette conformité de son, seul moyen de comparaison entre deux langues parlées, est si frappante, qu'on peut y voir le même mot, sans s'exposer aux railleries des Critiques séveres.

Il est aisé de donner d'autres preuves pareilles, tirées de l'affinité du langage, en citant des mots d'un usage très-fréquent. Le Gobien ajoute que les Habitans des Isles des *Larrons* adorent leurs morts sous le nom d'*Anitis*. Si on ôte la consonne *n*, il reste un mot qui ressemble beaucoup à celui d'*Eatooes*, très-commun dans les Voyages du Capitaine Cook, où il signifie une Divinité. Il n'est pas inutile de remarquer, que l'objet désigné aux Isles des *Larrons* par le mot *Aniti*, est appellé *Tahutup* aux Isles

1777. Déc.

„ Les femmes contribuant beaucoup aux agré-
„ mens de cette vie de plaisir, on est surpris

Carolines, où l'on adore aussi les Chefs après leur mort (Voyez les Observations du Pere Cantova, dans les *Lettres édifiantes & curieuses*, tome XV, page 309 & 310;) & qu'en adoucissant ou retranchant les deux lettres d'un son fort, qui sont au commencement & à la fin de ce dernier mot, la prononciation de l'*Ahutu* des Isles *Carolines*, de l'*Aniti* des Isles des *Larrons*, & de l'*Eatooa* des Isles de la Mer Pacifique du Sud, se rapproche tellement qu'on y apperçoit une origine commune. Le Gobien nous apprend d'ailleurs que les Insulaires des *Marianes* donnent à leurs Chefs le nom de *Chamorris* ou de *Chamoris*. En adoucissant le *Ch* pour en faire un *T*, & en changeant en *l* le son aigre de *r*, (licence autorisée par une multitude d'exemples dans les Vocabulaires de ces différentes Isles) on a le *Tamole* des Isles *Carolines*, & le *Tamolao* ou le *Tamaha* des *Isles des Amis*.

Si ces exemples tirés de l'affinité du langage, paroissent en trop petit nombre, des traits remarquables de conformité dans les coutumes & les institutions, acheveront de dissiper les doutes qui resteroient aux Lecteurs difficiles. 1°. Le Capitaine Cook a observé aux Isles de *la Société* & à celles des *Amis*, trois classes distinctes; les Nobles, le moyen état, & le bas-peuple ou les domestiques. Le Gobien dit expressément qu'on remarque la même division aux Isles des *Larrons* : *il y a trois états parmi les Insulaires ; la Noblesse, le moyen & le menu.* 2°. Une

„ qu'outre les humiliations dont on les accable,
„ en ce qui a rapport aux alimens, & à la maniere 1777. Déc.

multitude de faits rapportés dans les Voyages de M. Cook, prouvent que les Habitans des Isles de *la Société* sont très-soumis à leur Chef. Le Gobien assure qu'il en est de même aux Isles des *Larrons*. *La Noblesse est d'une fierté incroyable, & tient le peuple dans un abaissement qu'on ne pourroit imaginer en Europe.* 3°. Le Capitaine Cook a décrit fort en détail les amusemens des Insulaires de *Wateeoo*, des Isles des *Amis*, & des Isles de *la Société*, & l'on peut comparer ses descriptions à ce passage de le Gobien : *les Habitans des Isles des Larrons se divertissent à danser, courir, sauter, lutter, pour s'exercer & éprouver leurs forces. Ils prennent grand plaisir à raconter les aventures de leurs ancêtres, & réciter les vers de leurs Poëtes.* 4°. On a vu que les femmes jouent un grand rôle dans les amusemens des Isles où M. Cook a abordé, & le Gobien dit des femmes des Isles des *Larrons* : *elles se mettent douze ou treize en rond, debout, sans se remuer. Dans cette attitude, elles chantent les vers fabuleux de leurs Poëtes, avec un agrément & une justesse qui plaîroit en Europe. L'accord de leurs voix est admirable, & ne cede en rien à la musique concertée. Elles ont dans les mains de petites coquilles, dont elles se servent avec beaucoup de précision. Elles soutiennent leurs voix & animent leurs chants avec une action si vive, & des gestes si expressifs, qu'elles charment ceux qui les voient & qui les entendent.* 5°. On lit dans le premier Voyage de M. Cook, tome II, page 235 de la Collection de

„ de les prendre, elles soient traitées souvent
1777. „ avec une dureté ou plutôt une brutalité qui
Déc.

Hawkesworth, que les Naturels des Isles de *la Société* déposent, autour des endroits où ils enterrent leurs morts, des guirlandes du fruit du palmier & des feuilles de cocos, ainsi que d'autres choses consacrées particuliérement aux cérémonies funebres, & qu'ils placent à peu de distance des provisions & de l'eau : les Naturels des Isles des *Larrons font*, dit le Pere Gobien, *quelques repas autour du tombeau, car on en éleve toujours un sur le lieu où le corps est enterré, ou dans le voisinage; on le charge de fleurs, de branches de palmiers, de coquillages & de tout ce qu'ils ont de plus précieux.* 6°. Les O-Taïtiens (voyez la Collection de Hawkesworth, tome II, page 236 de l'original) n'enterrent pas les crânes des Chefs avec le reste des os, mais ils les déposent dans des boîtes destinées à cet usage. On retrouve encore aux Isles des *Larrons* cette coutume bizarre; car le Gobien dit expressément *qu'ils gardent les crânes en leurs maisons*, qu'ils mettent ces crânes dans de *petites corbeilles*, & que ces Chefs morts sont les *Anitis* auxquels les Prêtres adressent des prieres. 7°. Le Capitaine Cook, en parlant du corps embaumé de Tee, observe que les O-Taïtiens font usage d'huile de cocos, & d'autres ingrédiens, pour frotter les corps des défunts; le Gobien dit que les Habitans des Isles des *Larrons* ont le même usage : *d'autres frottent les morts d'huile odoriférante.* 8°. Les O-Taïtiens croient à l'immortalité de l'ame; ils croient de plus qu'il y a dans l'autre monde deux endroits qui ont une sorte

„ semble exclure la plus légere affection. Rien
„ toutefois n'est plus ordinaire que de les voir 1777. Déc.

d'analogie avec notre paradis & notre enfer, mais ils ne supposent pas que les actions de cette vie influent en rien sur l'état futur. (Voyez la Collection de Hawkesworth, tom. II, page 239 & 240 de l'original.) On retrouve cette doctrine dans les détails insérés plus haut, (tome II, page 85) sur les opinions religieuses des Habitans des Isles des *Amis*. Les Habitans des Isles des *Larrons* ont le même systême; *ils sont persuadés*, dit le Gobien, *de l'immortalité de l'ame; ils reconnoissent même un paradis & un enfer, dont ils se forment des idées assez bizarres; ce n'est point, selon eux, la vertu ni le crime qui conduit dans ces lieux-là; les bonnes ou les mauvaises actions n'y servent de rien.* 9°. Je terminerai cette longue liste par une autre conformité plus singuliere encore. On a vu, Livre I, Chap. VII, page 175 de ce troisieme Voyage, que selon les Habitans de la *Nouvelle-Zélande*, l'homme qui a été tué & mangé par l'ennemi, est condamné à un feu éternel, tandis que les ames de tous ceux qui meurent de mort naturelle, montent à la demeure des Dieux. Les Naturels des Isles *Larrones* ont aussi cette idée; selon le Gobien, *si on a le malheur de mourir de mort violente, on a l'enfer pour partage.*

Des rapports si frappans ne peuvent être l'effet du hasard : lorsqu'on les ajoute à l'affinité dans l'idiôme des diverses peuplades, dont j'ai cité des exemples au commencement de cette note, on paroît autorisé à conclure que les Habitans des Isles découvertes

„ impitoyablement battues par les hommes; &
1777. „ il eſt difficile d'expliquer ces violences, à
Déc. „ moins qu'elles ne ſoient l'effet de la jalouſie, „ qui, de l'aveu des O-Taïtiens, tourmente „ quelquefois les deux ſexes. J'adopterois cette „ explication volontiers; car, en bien des occa„ ſions, j'ai trouvé les femmes plus ſenſibles „ aux charmes de la figure, qu'à des vues d'in„ térêts; mais je dois avouer que même alors „ elles paroiſſent à peine ſuſceptibles de ces ſen„ timens délicats que produit une tendreſſe mu„ tuelle, & qu'il y a moins d'amour platonique „ à *O-Taïti*, que dans aucun autre pays du „ monde.

„ Des idées de propreté firent imaginer aux „ O-Taïtiens l'amputation ou l'inciſion du pré„ puce, & ils ont, dans leur langue, une

---

par le Capitaine Cook dans l'Océan Pacifique du Sud, & ceux que les Eſpagnols ont trouvés aux Iſles des *Larrons* ou aux *Marianes*, dans l'hémiſphere ſeptentrial, ont tiré leur langue, leurs uſages & leurs opinions d'une ſource commune, & qu'on peut les regarder comme des Tribus diſperſées d'une même Nation.

Voyez l'Hiſtoire des Iſles *Marianes*, par le Pere le Gobien Liv. II, ou l'Extrait de cet Ouvrage, dans l'*Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales*, tome II, pages 492-512.

„ épithete injurieuſe, pour ceux qui n'obſervent
„ pas cet uſage. Lorſqu'il y a, dans un diſtrict, 1777.
„ cinq ou ſix petits garçons d'un âge convena- Déc.
„ ble, le pere de l'un d'eux va en avertir le
„ Tahoua, ou l'un des Savans du pays; le Ta-
„ houa, ſuivi d'un domeſtique, mene les petits
„ garçons au ſommet d'une colline; après avoir
„ donné à l'un d'eux une attitude propre à l'opé-
„ ration, il introduit un morceau de bois au-
„ deſſous du prépuce, & il lui dit de regarder
„ de tel côté, une choſe bien curieuſe : tandis
„ que le jeune homme eſt occupé d'un autre ob-
„ jet, le Prêtre coupe, avec une dent de requin,
„ & ordinairement d'un ſeul coup, le prépuce
„ établi ſur le morceau de bois; il ſépare en-
„ ſuite, ou plutôt il replie en arriere les parties
„ diviſées, & ayant bandé la plaie, il fait la
„ même opération au reſte des jeunes gens. Les
„ nouveaux circoncis ſe baignent cinq jours après;
„ on ôte leurs bandages & on nettoie leur plaie;
„ le dixieme jour ils ſe baignent de nouveau, &
„ ils ſe portent bien; mais la partie où s'eſt faite
„ l'inciſion, offre encore une groſſeur, & le *Ta-*
„ *houa*, toujours ſuivi d'un domeſtique, mene
„ une ſeconde fois les petits garçons ſur la col-
„ line, y allume du feu, & il place le pré-
„ puce entre deux pierres chaudes, il le preſſe

1777. Déc.

„ doucement, ce qui détruit la grosseur. Les „ nouveaux circoncis retournent alors chez eux, „ la tête & le corps ornés de fleurs odoriférantes; leurs peres donnent à l'Opérateur des cochons & des étoffes, & ils proportionnent la „ récompense à son habileté; s'ils sont pauvres, „ la famille se charge du présent.

„ Le systême religieux des O-Taïtiens est fort „ étendu & singulier sur un grand nombre de „ points, mais il y a peu d'individus du bas-peuple qui le connoissent parfaitement : cette connoissance se trouve sur-tout parmi les Prêtres, „ dont la classe est très-nombreuse. Ils croient „ qu'il y a plusieurs Dieux, dont chacun est „ très-puissant, mais ils ne paroissent pas admettre une Divinité supérieure aux autres. Les „ différens districts & les diverses Isles des environs, ayant des Dieux divers, les Habitans de „ chacun de ces districts, & de chacune de ces „ terres, imaginent, sans doute, avoir choisi le „ plus respectable, ou du moins, une Divinité „ revêtue d'assez de pouvoir pour les protéger, „ & pour fournir à tous leurs besoins. Si ce „ Dieu ne satisfait pas leurs espérances, ils ne „ pensent pas qu'il soit impie d'en changer : „ c'est ce qui est arrivé derniérement à *Tiarraboo*, où l'on a substitué aux deux Divinités

„ anciennes, Oraa, (*a*) Dieu de *Bolabola*, peut- 1777. Déc.
„ être, parce qu'il eſt le protecteur d'une peu-
„ plade qui a été triomphante à la guerre; &,
„ comme depuis cette époque, ils ont eu des
„ ſuccès contre la Tribu d'*O-Taïti-nooe*, ils at-
„ tribuent leurs victoires à *Oraa*, qui, ſelon
„ leur expreſſion, combat pour eux.

„ Ils ſervent leurs Dieux avec une aſſiduité
„ remarquable : outre que les grands *Whattas*,
„ c'eſt-à-dire, les endroits des *Morai*, où l'on
„ dépoſe les offrandes, ſont ordinairement char-
„ gés d'animaux & de fruits, on rencontre peu
„ de maiſons qui n'en aient pas un petit dans
„ leur voiſinage. Les habitans des Iſles de *la
„ Société* ſont, ſur ces matieres, d'une rigidité
„ ſi ſcrupuleuſe, qu'ils ne commencent jamais
„ un repas, ſans mettre de côté un morceau
„ pour l'*Eatooa*. Le ſacrifice humain dont nous
„ avons été témoins durant ce voyage, montre
„ aſſez juſqu'où ils portent leur zele religieux &
„ leur fanatiſme. Il paroît sûr, que les ſacrifices
„ humains reviennent fréquemment; ils ont peut-
„ être recours à cet expédient abominable, quand

(*a*) On trouve encore ici le même mot écrit d'une maniere différente, par M. Anderſon & le Capitaine Cook. Le dernier, ainſi qu'on l'a vu plus haut, écrit *Olla*.

1777. Déc. „ ils éprouvent des contre-temps fâcheux ; car „ ils nous demanderent, si l'un de nos gens, „ détenu en prison à l'époque où nous nous „ trouvions arrêtés par des vents contraires, étoit „ *Taboo?* Leurs prieres sont aussi très-fréquen- „ tes, ils les chantent à-peu-près sur le même „ ton que les ballades de leurs jeux. On apper- „ çoit encore l'infériorité des femmes dans les „ pratiques religieuses; on les oblige à se dé- „ couvrir en partie, lorsqu'elles passent devant „ les *Morais*, ou à faire un long détour pour „ éviter les lieux destinés au culte public. Selon „ leur mythologie, Dieu n'est pas censé leur ac- „ corder toujours des bienfaits sans jamais les „ oublier, & sans permettre qu'il leur arrive „ du mal ; cependant, lorsqu'ils essuient des „ malheurs, ils semblent y voir les effets d'un „ être mal-faisant, qui veut leur nuire. Ils disent „ qu'*Etée* est un esprit mal-faisant, qui leur fait „ quelquefois du mal ; ils lui présentent des of- „ frandes, ainsi qu'à leur Dieu ; mais ce qu'ils „ redoutent des êtres invisibles, se borne à des „ choses purement temporelles.

„ Ils croient que l'ame est immatérielle & im- „ mortelle. Ils disent qu'elle voltige autour des „ levres du mourant, pendant les dernieres an- „ goisses, & qu'elle monte ensuite auprès du „ Dieu,

„ Dieu, qui la réunit à sa propre substance, ou,
„ selon leur expression, qui la mange; qu'elle 1777.
„ demeure quelque temps dans cet état; qu'elle Déc.
„ passe ensuite au lieu destiné à la réception de
„ toutes les ames humaines; qu'elle y vit au milieu d'une nuit éternelle, ou, comme ils le
„ disent quelquefois, au milieu d'un crépuscule
„ qui ne finit jamais. Ils ne pensent pas que les
„ crimes commis sur la terre, soient punis après
„ la mort d'une maniere permanente; car le Dieu
„ mange indifféremment les ames des bons &
„ celles des méchans. Mais il est sûr qu'ils regardent cette réunion à la Divinité, comme une
„ purification nécessaire, pour arriver à l'état de
„ bonheur; en effet, selon leur doctrine, si un
„ homme s'abstient des femmes, quelques mois
„ avant de mourir, il passe tout de suite dans sa
„ demeure éternelle, sans avoir besoin de cette
„ union préliminaire; ils imaginent qu'il est assez
„ purifié par cette abstinence, & affranchi de la
„ loi générale.

„ Toutefois ils sont loin de se former sur le
„ bonheur de l'autre vie, les idées sublimes que
„ nous offrent notre Religion & même notre
„ raison. L'immortalité est le seul privilege important qu'ils semblent espérer; car s'ils croient
„ les ames dépouillées de quelques-unes des

1777. Déc.

„ passions qui les animoient tandis qu'elles se „ trouvoient réunies au corps, ils ne supposent „ pas qu'elles en soient absolument affranchies. „ aussi, les ames qui ont été ennemies sur la terre, „ se livrent-elles des combats lorsqu'elles se ren- „ contrent; mais il paroît que ces démêlés n'a- „ boutissent à rien, puisqu'elles sont réputées in- „ vulnérables. Ils ont la même idée de la ren- „ contre d'un homme & d'une femme. Si le mari „ meurt le premier, il reconnoît l'ame de son „ épouse, dès le moment où elle arrive dans la „ terre des Esprits; il se fait reconnoître dans „ une maison spacieuse, appellée *Tourova*, où „ se rassemblent les ames des morts, pour se di- „ vertir avec les Dieux. Les deux époux vont „ ensuite occuper une habitation séparée, où ils „ demeurent à jamais, & où ils font des enfans; „ au reste, ils ne procréent que des êtres spiri- „ tuels, car leur mariage & leurs embrassemens „ ne sont pas les mêmes que ceux des êtres „ corporels.

„ Leurs idées sur la Divinité, sont d'une ex- „ travagance absurde. Ils la croient soumise au pou- „ voir de ces mêmes Esprits, à qui elle a donné „ l'être; ils imaginent que ces Esprits la man- „ gent souvent, mais ils lui supposent la faculté „ de se reproduire. Ils emploient sans doute ici

„ l'expreſſion de manger, parce qu'ils ne peu-
„ vent parler des choſes immatérielles, ſans re- 1777. Déc.
„ courir à des objets matériels. Ils ajoutent que
„ la Divinité demande aux Eſprits, aſſemblés
„ dans le *Tourova*, s'ils ont le projet de la dé-
„ truire; que ſi les Eſprits ont pris cette réſolu-
„ tion, elle ne peut la changer. Les Habitans
„ de la terre ſe croient inſtruits de ce qui ſe paſſe
„ dans la région des Eſprits; car à l'époque où
„ la lune eſt dans ſon déclin, ils diſent que les
„ Eſprits mangent leur *Eatooa*, & que la repro-
„ duction de l'*Eatooa* avance, lorſque la lune eſt
„ dans ſon plein. Les Dieux les plus puiſſans ſont
„ ſujets à cet accident, ainſi que les Divinités
„ ſubalternes. Ils penſent auſſi qu'il y a d'autres
„ endroits deſtinés à recevoir les ames après la
„ mort. Ceux, par exemple, qui ſe noient dans
„ la mer, y demeurent au ſein des flots; ils y
„ trouvent un beau pays, des maiſons, & tout
„ ce qui peut les rendre heureux. Ils ſoutiennent
„ de plus, que tous les animaux, que les arbres,
„ les fruits & même les pierres, ont des ames,
„ qui, à l'inſtant de la mort, ou de la diſſolu-
„ tion, montent auprès de la Divinité, à la-
„ quelle ces ſubſtances s'incoporent d'abord,
„ pour paſſer enſuite dans la demeure particu-
„ liere qui leur eſt deſtinée.

Aa 2

1777. Déc.

„ Ils sont persuadés que la pratique exacte de „ leurs devoirs religieux, leur procure toute sorte „ d'avantages temporels; & comme ils assurent, „ que l'action puissante & vivifiante de l'esprit „ de Dieu est répandue par-tout, on ne doit „ pas s'étonner s'ils ont une foule d'idées su-„ perstitieuses sur ses opérations. Ils disent que „ les morts subites, & tous les autres accidens, „ sont l'effet de l'action immédiate de quelque „ Divinité. Si un homme se heurte contre une „ pierre, & se blesse l'orteil, ils attribuent la „ meurtrissure à l'*Eatooa;* en sorte que, selon „ leur mythologie, ils marchent réellement sur „ une terre enchantée. Ils tressaillent pendant la „ nuit, lorsqu'ils approchent d'un *Toopapaoo*, „ où sont exposés les morts, ainsi que les hom-„ mes ignorans & superstitieux de nos contrées „ de l'*Europe*, redoutent les Esprits, à la vue „ d'un Cimetiere. Ils croient aussi aux songes, „ qu'ils prennent pour des avis de leur Dieu, „ ou des Esprits de leurs Amis défunts, & ils „ supposent le don de prédire l'avenir à ceux „ qui ont des rêves; au reste, ils n'attribuent „ qu'à quelques personnes ce don de prophétie. „ Omaï prétendoit l'avoir; il nous dit le 26 Juil-„ let 1776, que l'ame de son pere l'avoit averti „ en songe, qu'il descendroit à terre dans trois

1777. Déc.

„ jours; mais il ne put triompher à l'occaſion „ de ſa prophétie, car nous n'arrivâmes à *Téné-riffe* que le premier Août. La réputation de „ ceux qui ont des ſonges approche beaucoup „ de celle de leurs Prêtres & de leurs Prêtreſſes „ inſpirés, auxquels ils ajoutent une foi aveugle, „ & dont ils ſuivent les déciſions, toutes les fois „ qu'ils forment un projet important. Opoony „ reſpecte beaucoup la Prêtreſſe qui lui perſuada „ d'envahir *Ulietea*, & il ne va jamais à la guerre „ ſans la conſulter. Ils adoptent de plus, à quel-„ ques égards, notre vieille doctrine de l'in-„ fluence des Planetes, du moins ils reglent, en „ certains cas, leurs délibérations publiques ſur „ les aſpects de la Lune : par exemple, ils en-„ treprennent une guerre, & ils comptent ſur „ des ſuccès, lorſque cette Planete eſt couchée „ horizontalement, ou fort inclinée dans ſa par-„ tie convexe, après ſon renouvellement.

„ Leur ſyſtême ſur la création de l'univers, „ eſt embrouillé, obſcur & extravagant, comme „ on l'imagine bien. Ils diſent qu'une Déeſſe „ ayant un bloc ou une maſſe de terre ſuſpen-„ due à une corde, la lança loin d'elle, & „ en répandit aux environs des morceaux, tels „ qu'*O-Taïti* & les Iſles voiſines, dont les di-„ vers habitans viennent d'un homme & d'une

„ femme établis à *O-Taïti*. Il ne s'agit cepen-
1777. „ dant que de la création immédiate de leur
Déc. „ contrée; car ils admettent une création universelle antérieure à celle-ci, & ils croient à l'existence de plusieurs terres qu'ils ne connoissent que par tradition; mais leurs idées s'arrêtent à *Tatooma* & à *Tapuppa*, pierres & rochers mâle & femelle, qui forment le noyau du globe, ou qui soutiennent l'assemblage de terre & d'eau jetté à sa surface. *Tatooma* & *Tapuppa* produisirent *Totorro*, qui fut tué & décomposé en terre, & ensuite *O-Taïa* & *Oroo*, qui s'épouserent & qui donnerent d'abord naissance à une terre, & ensuite à une race de Dieux. *O-Taïa* fut tué, & *Oroo*, qui étoit de l'espece femelle, épousa un Dieu, son fils, appellé *Teerraa*, à qui elle ordonna de créer de nouvelles terres, les animaux & les différentes especes de comestibles, qu'on trouve sur le Globe, ainsi que le firmament, soutenu par des hommes, appellés *Teeferei*. Les taches qu'on observe dans la Lune, sont, à leurs yeux, des bocages d'une sorte d'arbres qui croissoient jadis à *O-Taïti*; ces arbres ayant été détruits par un accident, leurs semences furent portées dans la Lune par des colombes.

„ Ils ont d'ailleurs une multitude de légendes
„ religieuſes & hiſtoriques ; l'une des dernieres 1777.
„ a rapport à l'uſage de manger de la chair hu- Déc.
„ maine, & je vais en donner le précis. Deux
„ hommes, appellés *Taheeai*, ſeul nom qu'ils
„ emploient pour déſigner des Cannibales, vi-
„ voient à *O-Taïti* il y a bien long-temps : on
„ ne ſavoit pas d'où ils ſortoient, ni comment
„ ils étoient arrivés dans l'Iſle. Ils habitoient les
„ montagnes qu'ils avoient coutume de quitter
„ pour venir tuer les gens du pays ; ils man-
„ geoient enſuite les hommes qu'ils maſſacroient,
„ & ils arrêtoient les progrès de la population.
„ Deux freres réſolurent de détruire ces monſ-
„ tres formidables, & ils imaginerent un ſtrata-
„ gême qui leur réuſſit. Ils habitoient auſſi les
„ montagnes, un peu au-deſſus des *Taheeai*,
„ & ils occupoient un poſte, d'où ils pouvoient
„ leur parler ſans trop expoſer leurs jours. Ils
„ les inviterent à un repas que les *Taheeai* ac-
„ cepterent de bon cœur ; ayant fait chauffer
„ des pierres, ils les mirent dans du *Mahee*, &
„ ils dirent à l'un des *Taheeai* d'ouvrir la bou-
„ che : le *Taheeai* ouvrit la bouche ; on y laiſſa
„ tomber un de ces morceaux de *Mahee* & on
„ y verſa de l'eau, laquelle, en ſe mêlant avec
„ la pierre chaude, produiſit un bouillonnement

„ qui tua le monſtre quelque temps après. Les
1777. „ deux freres voulurent engager l'autre à faire la
Déc. „ même choſe ; mais le ſecond Cannibale, frappé „ du bouillonnement de l'eſtomac de ſon camarade, les remercia ; on l'aſſura que le *Mahee* „ étoit excellent, & que ce bouillonnement „ paſſeroit bien vîte, & il fut ſi crédule, qu'il „ ouvrit la bouche & ſubit le ſort du premier. „ Les Naturels alors les couperent en morceaux, „ qu'ils enterrerent, & ils donnerent, par reconnoiſſance, le gouvernement de l'Iſle aux deux „ freres. Les *Taheeais* réſidoient dans le diſtrict „ appellé *Whapaneeoo*, & on y trouve encore „ aujourd'hui un arbre à pain, qui, dit-on, leur „ appartenoit. Une femme qui vivoit avec eux, „ avoit deux dents d'une groſſeur prodigieuſe, „ après leur mort, elle alla s'établir à *O-Taha;* „ & les Inſulaires la mirent au nombre de leurs „ déeſſes, lorſqu'elle eut rendu le dernier ſoupir. „ Elle ne mangeoit pas de la chair humaine „ comme ſes deux époux ; mais, d'après la grandeur de ſes dents, on donne le nom de *Taheeai* à tout animal qui a un aſpect farouche „ ou de larges crocs.

„ On doit avouer que cette Hiſtoire a la vraiſemblance de celle d'Hercule, détruiſant l'Hydre, ou des Tueurs de Géants, dont parlent

„ les Romanciers des derniers siecles ; mais j'y „ trouve aussi peu de moralité, que dans la plu- „ part des vieilles fables de la même espece, „ reçues comme des vérités par des peuples igno- „ rans, dont la civilisation peut être comparée, „ à quelques égards, à la civilisation des Natu- „ rels des Isles de *la Société*. Elle est d'ailleurs „ heureusement imaginée, car elle exprime l'a- „ version & l'horreur qu'inspirent ici les Canni- „ bales. Plusieurs raisons feroient croire cepen- „ dant que les Habitans de ces Isles mangeoient „ jadis de la chair humaine. J'interrogeai Omaï „ sur ce point ; il soutint de la maniere la plus „ positive, que je me trompois, mais il me „ conta un fait dont il avoit été témoin, & qui „ confirme presque cette opinion. Un grand nom- „ bre de ses parens & de ses alliés furent tués à „ l'époque où la peuplade de *Bolabola* battit „ celle de *Huaheine*. Un homme de sa famille „ eut ensuite occasion de se venger ; il battit à „ son tour les Insulaires de *Bolabola*, & cou- „ pant un morceau de la cuisse de l'un de ses „ ennemis, il le rôtit, & il le mangea. M. Cook „ a raconté plus haut, qu'on offre au Roi un „ œil du malheureux qu'on sacrifie aux Dieux, „ & nous n'avons pu nous empêcher de voir „ dans cet usage les restes d'une coutume qui

1777. Déc.

1777. Déc.

„ étoit, jadis, beaucoup plus étendue, & dont
„ cette cérémonie emblématique rappelle le sou-
„ venir.

„ Le Roi eſt inveſti du *Maro*, il préſide aux
„ ſacrifices humains; & il paroît que ce ſont là
„ les privileges diſtinctifs de ſa Souveraineté. Il
„ faut peut-être y ajouter celui de ſonner d'une
„ conque, qui produit un ſon très-éclatant. Dès
„ qu'il donne ce ſignal, tous ſes ſujets ſont obli-
„ gés de lui apporter des comeſtibles de diffé-
„ rentes eſpeces, en proportion de leurs facultés.
„ Son nom ſeul leur inſpire un reſpect, qui va
„ juſqu'à l'extravagance, & il les rend quelque-
„ fois cruels. Lorſqu'on le revêt du ſymbole de
„ la Royauté, s'il y a dans la langue des mots qui
„ aient de la reſſemblance avec celui de *Maro*,
„ on les change, & on en ſubſtitue d'autres:
„ l'homme qui a enſuite la hardieſſe de ne pas
„ ſe ſoumettre au changement, & de continuer
„ à ſe ſervir des mots proſcrits, eſt ſur-le-champ
„ mis à mort, avec toute ſa famille. On traite
„ d'une maniere auſſi barbare ceux qui s'aviſent
„ d'appeller un animal, du nom du Prince. D'a-
„ près cet uſage, Omaï fut toujours indigné de
„ voir que les Anglois donnent, à des chevaux
„ ou à des chiens, les noms d'un Prince, ou
„ d'une Princeſſe. Au reſte, tandis que les

„ O-Taïtiens puniſſent de mort quiconque emploie légérement le nom de leur Souverain, ils ſe contentent de confiſquer les terres & les cabanes de ceux qui outragent ſon adminiſtration. 1777. Déc.

„ Le Roi a, dans chaque Diſtrict, des maiſons qui lui appartiennent; & il n'entre jamais dans la maiſon d'un de ſes ſujets. Si un accident l'oblige à s'écarter de cette regle, on brûle la maiſon qu'il a honorée de ſa préſence, ainſi que tous les meubles qu'elle renferme. Non-ſeulement ſes ſujets ſe découvrent devant lui, juſqu'à la ceinture; mais lorſqu'il eſt quelque part, on dreſſe, dans les environs, un poteau, garni d'une piece d'étoffe, auquel ils rendent les mêmes honneurs. Les Naturels des deux ſexes ſe découvrent également juſqu'à la ceinture, devant ſes freres; mais les femmes ſeules ſe découvrent devant les femmes du ſang Royal. En un mot, ils portent juſqu'à la ſuperſtition, leur reſpect pour le Roi, & ſa perſonne eſt preſque ſacrée à leurs yeux. Il doit peut-être, à ces préjugés, la poſſeſſion tranquille de ſes Domaines. Les Naturels du Diſtrict de *Tiarraboo* conviennent qu'il a droit aux mêmes honneurs parmi eux, quoique leur Chef particulier leur paroiſſe plus puiſſant,

1777. Déc.

„ quoiqu'ils le ſuppoſent héritier du Gouvernement de l'Iſle, en cas de l'extinction de la famille Royale actuelle. Il eſt aſſez vraiſemblable „ que Waheia-Dooa deviendroit en effet Souverain de toute la contrée; car outre *Tiarraboo*, il eſt le maître de pluſieurs diſtricts „ d'*Opoorcenoo*. Ses Domaines égalent preſque, „ en étendue, ceux d'O-Too, & la portion de „ l'Iſle, à laquelle il dicte des Loix, eſt d'ailleurs la plus peuplée & la plus fertile. Ses „ ſujets ont donné des preuves de leur ſupériorité; ils ont remporté des victoires fréquentes „ ſur ceux d'*O-Taïti-nooe*; & ils affectent de „ parler de leurs voiſins, comme d'une troupe „ de Guerriers mépriſables, qu'il ſeroit aiſé de „ battre ſi leur Chef vouloit déclarer la guerre.

„ Après l'*Ere-de-Hoi* & ſa famille, viennent les *Erees* ou les Chefs, revêtus de „ quelque pouvoir, enſuite les *Manohoone* ou „ les Vaſſaux, & les *Teous* ou *Toutous*, c'eſt-à-dire, les Domeſtiques, ou plutôt les Eſclaves. „ Les hommes de chacune de ces claſſes ſe „ lient, ſelon l'inſtitution primitive, avec des „ femmes de leur Tribu; mais s'ils ont des privautés avec des femmes d'un rang inférieur, „ & s'il réſulte un enfant de ce commerce, on „ laiſſe la vie à l'enfant, qui prend le rang de

„ ſon pere, à moins qu'il ne doive le jour à „ un *Eree;* car on le tue dans ce dernier cas. „ Si une femme de condition ſe lie avec un „ homme d'une claſſe inférieure, on tue ſes en- „ ſans; & on met à mort le *Teou*, qui eſt ſur- „ pris dans une intrigue avec une femme du „ ſang Royal. Le fils de l'*Eree-de-Hoi* ſuc- „ cede aux titres & aux honneurs de ſon pere, „ dès le moment de ſa naiſſance; ſi le Roi meurt „ ſans enfans, le Gouvernement paſſe à ſon frere. „ Dans les autres familles, les biens paſſent tou- „ jours au fils aîné; mais il eſt obligé de four- „ nir à l'entretien de ſes freres & de ſes ſœurs, „ à qui on accorde une portion de ſes domaines.

1777. Déc.

„ Des ruiſſeaux ou de petites collines, qui „ en bien des endroits ſe prolongent dans la „ mer, ſervent ordinairement de bornes aux di- „ vers cantons d'*O-Taïti*. De groſſes pierres „ marquent les Domaines particuliers : le dé- „ rangement d'une de ces pierres produit des „ querelles, qui ſe décident par les armes : cha- „ que parti met alors ſes amis en campagne : „ mais ſi l'on porte ſes plaintes à l'*Eree-de-* „ *Hoi*, le Roi termine le différend à l'amiable. „ Toutefois le délit dont il eſt ici queſtion, n'eſt „ pas commun, & une longue poſſeſſion, ſem- „ ble aſſurer les propriétés des *O-Taïtiens*,

1777. Déc.

„ aussi-bien que les Loix les plus séveres des „ autres contrées. Un ancien usage remet à la „ vengeance des particuliers, les crimes qui n'intéressent pas la Communauté ; & on ne dénonce point ces délits aux Chefs. Ils semblent „ croire que la personne offensée ou lésée prononcera, d'une maniere aussi équitable, que „ des indifférens; & les châtimens décernés aux „ crimes de toutes especes, étant connus dès „ long-temps, on lui permet de les infliger, „ sans avoir à répondre de sa conduite. Ainsi, „ lorsqu'on surprend un voleur, ce qui en général arrive pendant la nuit, l'homme qu'il a „ volé peut le tuer sur-le-champ ; & si on en „ demande des nouvelles, il lui suffit, pour sa „ justification, de dire les raisons qu'il a eues de „ lui donner la mort. Au reste, on ne punit „ guères les voleurs avec cette sévérité, à moins „ qu'ils ne dérobent des choses réputées très-précieuses, telles que des pieces de corps, & „ des cheveux tressés. Si un voleur s'enfuit après „ avoir pris des étoffes ou même des cochons, „ & qu'on le découvre ensuite, on ne le punit „ point, lorsqu'il promet de rendre la même „ quantité d'étoffes ou le même nombre de cochons. On lui pardonne quelquefois, quand il „ s'est tenu caché plusieurs jours, ou il en est

„ quitte pour une légere baſtonnade. Si un Inſulaire en tue un autre dans une querelle, les amis du défunt ſe réuniſſent, & ils attaquent le meurtrier & ſes partiſans : s'ils triomphent, ils s'emparent de la maiſon, des terres & des meubles du meurtrier ; mais s'ils ſont vaincus, leurs richeſſes tombent au pouvoir du vainqueur. Si un *Manahoune* tue le *Toutou* ou l'Eſclave de l'un des Chefs, celui-ci détache des gens, qui s'emparent des terres & de la maiſon du meurtrier, lequel ſe réfugie dans un autre canton de l'Iſle, ou ſur une des Iſles voiſines. Il revient quelques mois après, & trouvant ſon troupeau de cochons beaucoup augmenté, il en offre une portion, avec des plumes rouges, & d'autres choſes précieuſes, au Maître du *Toutou*, qui accepte ordinairement cette compenſation, & qui lui permet de rentrer en poſſeſſion de ſa maiſon & de ſes terres. Cet arrangement eſt le comble de la vénalité & de l'injuſtice : le meurtrier de l'Eſclave ne ſemble ſe cacher, qu'afin de tromper la claſſe inférieure du peuple ; il ne paroît pas que le Chef ait la moindre autorité pour le punir, & on ne peut voir ici qu'un complot, entre le *Manahoune* & ſon Supérieur, pour ſatisfaire la vengeance du premier,

1777. Déc.

„ & la cupidité du ſecond. Au reſte, on ne „ doit pas être ſurpris que l'homicide ſoit regardé comme un délit ſi léger, dans un pays, „ où le meurtre de ſes propres enfans, n'eſt pas „ réputé criminel. Je leur ai parlé à diverſes repriſes de cette barbarie atroce, qui bleſſe les „ ſentimens de la nature; je leur ai demandé ſi „ elle n'excitoit pas l'indignation des Chefs & „ des Principaux de l'Iſle, & ſi on ne la puniſſoit pas : ils m'ont toujours répondu que le „ Chef ne pouvoit ni ne vouloit intervenir, & „ que chacun a le droit de faire ce qu'il veut „ de ſes enfans.

„ Quoiqu'on trouve en général, ſur les Iſles „ des environs, les mêmes productions, la même „ race d'hommes, les mêmes uſages & les mêmes mœurs qu'à *O-Taïti*, on y obſerve néanmoins un petit nombre de différences, qu'il „ eſt à propos d'indiquer. Elles ſerviront peut-„ être un jour à en faire appercevoir de plus „ grandes.

„ La petite Iſle de *Mataia* ou d'*Oſnabrug*, „ qui gît vingt lieues à l'Eſt d'*O-Taïti*, & qui „ appartient à un Chef *O-Taïtien*, auquel elle „ paie des tributs, emploie un dialecte différent „ de celui d'*O-Taïti*. Ses Habitans portent leurs „ cheveux très-longs, & lorſqu'ils ſe battent,

„ ils

„ ils couvrent leurs bras avec une ſubſtance
„ garnie de dents de requin, & leur corps, 1777.
„ avec une peau de poiſſon, qui reſſemble à du Déc.
„ chagrin : ils ſe parent d'ailleurs avec des coquilles, des perles polies, qui ſont éblouiſſantes au ſoleil ; & ils en ont une très-large, qui leur tient lieu de bouclier ou de cuiraſſe.

„ La langue des *O-Taïtiens* a beaucoup de mots & même de phraſes, qui ne reſſemblent point du tout à l'idiôme des Iſles ſituées à l'Eſt. Leur Iſle produit une quantité conſidérable d'un fruit délicieux, auquel nous donnâmes le nom de pommes, & qu'on ne trouve ſur aucune des autres, excepté à *Eimeo*. Elle a auſſi l'avantage de produire un bois odoriférant, appellé *Eahoi*, qui eſt fort eſtimé ſur les terres des environs ; il ne croît pas même à *Tiarraboo*, ou dans la péninſule Sud-Eſt, contiguë au Diſtrict d'où on le tire. *Huaheine* & *Eimeo* ſont les Iſles qui fourniſſent le plus d'ignames. Un oiſeau particulier, que ſes plumes blanches rendent très-précieux, fréquente les collines de *Mourooa* ; & quoique cette terre ſoit plus éloignée d'*O-Taïti* & d'*Eimeo*, que le reſte des Iſles de *la Société*, on y voit quelques-unes des pommes dont je parlois tout-à-l'heure.

1777. Déc.

„ La Religion des Isles de *la Société* est la „ même en général, cependant chacune d'elles „ a un Dieu tutélaire particulier. Voici la liste „ de ces Divinités particulieres ; je l'ai faite „ d'après les meilleurs renseignemens que j'ai „ pu me procurer.

Dieux des Isles de la Société.

A *Huaheine*,	Tanne.
A *Ulietea*,	Ooro.
A *Otaha*,	Tanne.
A *Bolabola*,	Oraa.
A *Mourooa*,	Otoo, Ee Weiahoo.
A *Toobaee*,	Tamouee.
A *Tabooymanoo* ou à l'Isle de *Saunders*, qui est soumise à *Huaheine*,	Taroa.
A *Eimeo*,	Oroo hadoo.
A O-Taïti, { *O-Taïti*, *Nooe*,	Ooroo.
A O-Taïti, { *Tiarraboo*,	Opoona & Watooteere, que les Insulaires ont chassé depuis peu pour y substituer Oraa, Dieu de *Bolabola*.
A *Mataia* ou à l'Isle d'*Osnabrug*,	Tooboo, Tooboouai, Ry Maraiva.
Aux Isles Basses, situées à l'Est.	Tammaree.

„ Outre le grouppe des hautes Isles qu'on „ rencontre depuis *Mataia* jusqu'à *Mourooa* „ inclusivement, les *O-Taïtiens* connoissent une „ Isle basse & déserte, qu'ils appellent *Moo-* „ *peha*, & qui paroît être l'Isle *Howe*, mar- „ quée à l'Ouest de *Mourooa*, dans nos dernie- „ res Cartes de cet Océan. Les Naturels des „ Isles, qui sont le plus sous le vent, y vont „ quelquefois. Il y a aussi au Nord-Est d'*O-* „ *Taïti* des Isles basses, où les O-Taïtiens „ ont abordé de temps en temps, mais par les- „ quelles ils n'entretiennent pas de communica- „ tion réguliere. On dit qu'il ne faut que deux „ jours de navigation avec un bon vent, pour „ s'y rendre. On me les a nommées, dans l'or- „ dre que voici.

1777. Déc.

Mataeeva.
Oanaa, } appellée *Oannah* dans la Lettre de M. Dalrymple au Docteur Hawkesworth.
Taboohoe.
Awehee.
Kaoora.
Orootooa.
Otavaoo, où l'on recueille de grosses perles.

„ Les Habitans de ces Isles viennent plus fré- „ quemment à *O-Taïti*, & aux Isles élevées

1777. Déc.

„ des environs. Ils ont le teint plus brun, la
„ physionomie plus farouche, & leur corps
„ n'est pas piqueté de la même maniere. J'ai
„ appris qu'à *Mataeeva*, & sur quelques-unes
„ des terres dont je viens de publier la liste,
„ les hommes sont dans l'usage de donner leurs
„ filles aux étrangers qui arrivent parmi eux :
„ mais que la jeune femme & l'étranger doi-
„ vent coucher ensemble cinq nuits, sans se
„ permettre aucune liberté. Le sixieme jour, à
„ l'entrée de la nuit, le pere de la jeune femme
„ offre des alimens à son hôte, & il dit à sa
„ fille, qu'elle doit traiter l'étranger comme son
„ mari. Celui-ci ne peut témoigner aucun dé-
„ goût, lors même que la femme destinée à
„ partager sa couche est très-désagréable ; car
„ on regarderoit sa répugnance comme une in-
„ sulte, qui ne se pardonne point, & on la
„ puniroit de mort. Quarante hommes de *Bola-*
„ *bola*, que la curiosité avoit amenés, sur une
„ pirogue, jusqu'à *Mataeeva*, en firent là
„ triste expérience ; l'un d'eux ayant montré in-
„ discrétement du dégoût pour la femme qui lui
„ échut en partage, il fut entendu d'un petit
„ garçon, qui alla tout de suite en informer le
„ pere de la jeune personne. Les Habitans de
„ l'Isle fondirent sur les étrangers ; ceux-ci, qui

„ avoient toute la valeur de leur Nation, tuerent
„ trois fois plus de monde qu'ils n'en avoient 1777.
„ eux-mêmes ; cependant accablés par le nom- Déc.
„ bre, ils périrent sur le champ de bataille,
„ excepté cinq. Les cinq qui échapperent au
„ carnage, se cacherent dans les bois, & tandis
„ que le vainqueur enterroit ses morts, ils vin-
„ rent à bout de gagner l'intérieur de quelques
„ maisons, où ils volerent des provisions, qu'ils
„ porterent à bord d'une embarcation. Ils mi-
„ rent ensuite en mer, & ils passerent devant
„ *Mataia*, où ils ne voulurent pas relâcher,
„ & ils arriverent à *Eimeo*. On les jugea néan-
„ moins dignes de blâme dans leur patrie; car une
„ pirogue de *Mataeeva* ayant abordé à *Bolabola*
„ peu de temps après, la peuplade, loin de
„ venger la mort de ses compatriotes, reconnut
„ qu'ils avoient mérité de perdre la vie, & elle
„ accueillit les Mataevens d'une maniere amicale.

„ La navigation des Naturels d'*O-Taïti* &
„ des Isles de *la Société*, ne s'étend pas au-
„ jourd'hui au-delà de ces terres basses. Il paroît
„ que M. de Bougainville (*a*) leur attribue
„ mal-à-propos des voyages beaucoup plus longs;

(*a*) Voyez son *Voyage autour du Monde*, pag. 228: il dit que ces Insulaires font quelquefois des navigations de plus de trois cents lieues.

1777. Déc.

„ car on me citoit, comme une espece de prodige, qu'une pirogue chassée d'*O-Taïti* par „ la tempête, eût abordé à *Moopeha*, ou à „ l'Isle de *Howe*, terre qui est cependant très-„ voisine, & sous le vent. Ils ne connoissent „ sûrement les autres Isles éloignées que par tra-„ dition ; des Naturels de ces Isles, jettés sur „ leurs côtes, leur en ont appris l'existence, „ les noms, la position, & le nombre de jours „ qu'ils avoient passés en mer. Ainsi, on peut „ supposer que les Insulaires de *Wateeoo*, ins-„ truits par les Voyageurs, sur lesquels j'ai „ donné plus haut des détails, ont ajouté à leur „ Catalogue *O-Taïti*, les Isles voisines, & même „ d'autres, dont ces Voyageurs avoient entendu „ parler. J'expliquerois encore par-là l'instruc-„ tion si étendue & si variée, que M. Cook & „ les Observateurs qui étoient à bord de l'*En-„ deavour*, (*a*) trouverent à Tupia. Je suis „ loin de l'accuser de charlatanerie ; mais si, „ comme il le disoit, il n'avoit jamais été à „ *Oheterea*, puisqu'il parvint à y conduire le „ vaisseau si directement, je présume qu'il avoit „ recueilli de la même maniere des informations „ sur le gissement de cette terre. „

(*a*) Collection de Hawkesworth, Volume II, page 278 de l'original.

CHAPITRE X.

Suite du Voyage après notre départ des Isles de la Société. *Découverte de l'Isle de* Noël. *Position des Vaisseaux sur la Côte. Canots envoyés à terre. Grand nombre de tortues que nous y prenons. Observation d'une éclipse de Soleil. Détresse de deux Matelots qui s'égarerent dans l'intérieur de l'Isle. Inscription laissée dans une bouteille. Description de l'Isle. Remarques sur le sol; sur les arbres & les plantes; sur les oiseaux; sur l'étendue de cette Terre; sur sa forme; sur sa position. Mouillage.*

En quittant *Bolabola*, je mis le Cap au Nord, & je ferrai le vent, qui souffloit entre le Nord-Est & l'Est; car nous ne l'eûmes presque jamais au Sud de l'Est, qu'après avoir passé la ligne, & atteint les latitudes septentrionales. Ainsi la route qui nous menoit à notre but fut toujours à l'Ouest du Nord, & quelquefois Nord-Ouest seulement.

1777. Déc.

Les dix-sept mois qui s'étoient écoulés depuis notre départ d'*Angleterre*, n'avoient pas

1777. Déc.

été mal employés ; mais je ſentois que notre voyage ne faiſoit que commencer, relativement au principal objet de mes inſtructions, & je crus devoir redoubler d'efforts & d'attention ſur tout ce qui pouvoit aſſurer notre conſervation & le ſuccès de notre entrepriſe. J'avois examiné l'état de nos munitions durant nos dernieres relâches, & dès que je fus hors du grouppe de *la Société*, & que j'eus dépaſſé les parages, où ſe trouvent les découvertes de ma premiere & de ma ſeconde expédition, j'ordonnai l'inventaire des approviſionnemens du Maître d'Equipage & du Charpentier, afin de connoître bien en détail la quantité & la qualité de chaque article, & d'en régler l'uſage de la maniere la plus convenable.

Durant mes relâches aux Iſles de *la Société*, je ne perdis aucune occaſion de demander aux Naturels, s'il y a des Iſles au Nord ou au Nord-Oueſt de leur grouppe; mais je ne m'apperçus pas qu'ils en connuſſent une ſeule. Nous ne découvrîmes rien qui annonçât le voiſinage d'une terre, juſqu'au moment où nous atteignîmes le huitieme degré de latitude Sud. A cette époque, nous commençâmes à voir des boubies, des oiſeaux du tropique, des frégates, des hirondelles de mer & d'autres eſpeces d'oiſeaux :

Notre longitude étoit de 205d Est. Mendana découvrit en 1568, durant sa premiere expédition, (a) une Isle qu'il nomme *Isle de Jesus*, par 6d 45′ de latitude Sud, à quatorze cents cinquante lieues de *Callao*, c'est-à-dire à 200d de longitude Est du Méridien de *Gréenwich*. Nous traversâmes cette latitude, près de cent lieues à l'Est de la longitude dont je viens de parler, & nous y rencontrâmes un grand nombre d'oiseaux des especes que je citois tout-à-l'heure; on sait qu'il est rare de les voir s'éloigner beaucoup de la terre. 1777. Déc.

Nous coupâmes l'équateur par 203d 15′ Est, la nuit du 22 au 23. La déclinaison de l'aimant étoit de 6d 30′ Est. 22. 23.

Le 24, une demi-heure après la pointe du jour, nous découvrîmes une terre dans le Nord-Est-quart-Est, un demi-rumb à l'Est. Nous reconnûmes, en nous approchant, que c'étoit une des Isles basses, si communes dans cet océan, c'est-à-dire, une bordure étroite de terre, qui renfermoit une lagune d'eau de mer. Nous apperçûmes quelques cocotiers en deux ou trois endroits, mais, en général, elle paroissoit très- 24.

(a) Voyez la Collection de Dalrymple en Anglois, Vol. I, pag. 45.

1777. Déc. ſtérile : à midi, elle ſe prolongeoit du Nord-Eſt-quart-Eſt au Sud-quart-Sud-Eſt un demi-rumb-Eſt, à la diſtance d'environ quatre milles. Le vent ſouffloit de l'Eſt-Sud-Eſt, en ſorte que nous fûmes obligés de courir de petites bordées pour atteindre le côté ſous le vent ou le côté occidental, où nous eûmes de quarante à vingt & quatorze braſſes d'eau, fond de joli ſable. La ſonde rapporta cette derniere profondeur, à environ un demi-mille des briſans, & la plus grande à environ un mille. Ayant trouvé des ſondes, je réſolus de mouiller, afin de me procurer des tortues. Cette terre ſembloit devoir en fournir, & elle n'étoit pas habitée. Nous jettâmes l'ancre en effet par trente braſſes, & l'un de mes canots alla voir ſi le débarquement étoit praticable, ce dont je doutois; car la mer produiſoit un reſſac terrible ſur toute la côte. L'Officier, que j'avois chargé de cette commiſſion, me dit, à ſon retour, qu'il n'avoit point apperçu d'endroit où un canot pût débarquer, mais que les bas-fonds en-dehors des briſans, offroient une quantité conſidérable de poiſſons.

25. Le 25, à la pointe du jour, deux canots, l'un de la *Réſolution*, & l'autre de la *Découverte*, allerent examiner de nouveau, s'il n'y avoit point de lieu propre au débarquement : un

troisieme & un quatrieme établirent en même-temps leurs grappins près de la côte, ils pêcherent, & ils revinrent, sur les huit heures, avec plus de deux cents livres de poissons. Encouragé par ce succès, je les renvoyai à la pêche après le déjeûner. Je pris moi-même un cinquieme canot, j'examinai la côte, & j'essayai de débarquer, mais le débarquement étoit impraticable. Les deux premiers canots, qui étoient partis avec le même dessein, revinrent à midi : le *Master*, qui commandoit celui de la *Résolution*, me rapporta, qu'à environ une lieue & demie au Nord, la côte offroit une coupure & un canal dans la *Lagune*, que par conséquent on pourroit y débarquer, & qu'en travers de cette entrée, il avoit trouvé les mêmes sondes qu'à l'endroit où nous mouillions. D'après son rapport, les vaisseaux leverent l'ancre, & ayant couru deux ou trois bordées, nous mouillâmes de nouveau par vingt brasses, fond de joli sable brun, devant une petite Isle qui gît à l'ouvert de la *Lagune*, de chaque côté de laquelle il y a un canal qui mene à la *Lagune*, & qui est accessible seulement aux canots. La *Lagune* elle-même a très-peu de profondeur.

1777. Déc.

26. Le 26 au matin, j'ordonnai au Capitaine Clerke d'envoyer un canot & un Officier à la rive Sud-

Eſt de la *Lagune*, & d'y faire chercher des tor-
1777. tues. Nous prîmes enſuite un autre canot, M. King
Déc. & moi, & je réſolus de gagner la partie Nord-Eſt. Je me propoſois d'aller juſqu'à l'extrémité la plus orientale, mais le vent ſouffloit avec trop de force, & nous fûmes contraints de débarquer plus ſous le vent, à une batture ſablonneuſe, où nous prîmes une tortue, la ſeule que nous vîmes. En marchant dans l'eau, nous atteignîmes une Iſle, où je n'apperçus qu'un petit nombre d'oiſeaux; je la quittai bientôt pour me rendre à la terre qui borde la mer au Nord-Oueſt, & j'y laiſſai M. King, qui vouloit obſerver la hauteur méridienne du Soleil. Je la trouvai plus ſtérile encore que celle que je venois de quitter; en longeant la côte, je rencontrai cinq tortues près du rivage, je ne pus en prendre qu'une, & n'en découvrant point d'autres, je revins à bord: M. King y arriva bientôt après, ſans en avoir rencontré une ſeule. Nous ne déſeſpérâmes cependant pas de nous en procurer; car quelques-uns des Officiers du Capitaine Clerke, qui débarquerent ſur la terre au Sud du canal qui débouche dans la *Lagune*, n'avoient pas été ſi malheureux, & ils en avoient rapporté pluſieurs.

27. Le 27, au matin, la pinnaſſe & le grand canot, commandés par M. King, allerent à la partie

Sud-Est de l'Isle, en-dedans de la *Lagune*, & le petit canot se rendit au Nord, où j'avois été la veille; quelques-uns des gens du Capitaine Clerke avoient passé la nuit à terre, & ils avoient eu le bonheur de tourner quarante à cinquante tortues, que nous ne tardâmes pas à recevoir à bord. Les hommes que j'avois envoyés au Nord, revinrent l'après-midi avec six autres : je les renvoyai de nouveau, & ils se tinrent dans cette partie de l'Isle, jusqu'au moment de notre appareillage; ils eurent, en général, beaucoup de succès. 1777. Déc.

Le 28, je débarquai avec M. Bayly, sur l'Isle située entre les deux canaux de la *Lagune;* nous voulions préparer les télescopes, afin d'observer l'éclipse de Soleil, qui devoit avoir lieu bientôt. Cette observation ne contribua pas peu à me faire mouiller ici. M. King revint à midi, & il apporta huit tortues; il en laissa sur la greve sept, qui devoient être ramenées par l'autre canot, dont l'équipage en cherchoit de nouvelles : le soir, j'envoyai de l'eau & des vivres à ceux de nos gens qui étoient à terre; M. Williamson alla les surveiller en place de M. King, qui demeura à bord pour observer l'éclipse. 28.

M. Williamson nous envoya le lendemain deux canots, chargés de tortues; il me pria en même- 29.

temps de les renvoyer au côté Sud-Eſt de l'Iſle,
1777. où il avoit trouvé un débarquement, & où l'on
Déc. prenoit le plus de tortues; il m'avertit qu'on s'affranchiroit ainſi de l'embarras de les porter par terre dans l'intérieur de la *Lagune*, comme on avoit été obligé de le faire juſqu'alors. J'ordonnai aux canots de ſe rendre à l'endroit qu'il m'indiquoit.

30. Le 30, au matin, jour où l'éclipſe devoit avoir lieu, nous deſcendîmes, M. King, M. Bayly & moi, ſur la petite Iſle dont j'ai parlé plus haut, afin de nous préparer à l'obſervation. Le ciel fut nébuleux juſqu'à neuf heures; les nuages ſe diſperſerent enſuite, & l'éclaircie fut aſſez longue pour prendre la hauteur du Soleil, & comparer notre montre marine avec le temps apparent. L'atmoſphere s'obſcurcit de nouveau juſqu'à environ neuf heures trente minutes, & nous reconnûmes bientôt que l'éclipſe commençoit. Nous fixâmes nos micrometres aux téleſcopes, & nous meſurâmes la partie du diſque du Soleil, qui n'étoit pas éclipſée. Je ſuivis ces obſervations juſqu'à environ trois quarts-d'heure avant la fin, & je les abandonnai alors; je ne pouvois plus les continuer à cauſe de la grande chaleur du Soleil qu'accroiſſoient encore ſes rayons réfléchis ſur le ſable.

Le Soleil fut nébuleux par intervalles; mais il se trouva clair à la fin de l'éclipse qui fut observée. 1777. Déc.

Selon	M. Bayly,	à $0^h\ 26'\ 3''$	temps apparent après-midi.
	M. King,	à 0 26 1	
	Moi,	à 0 25 37	

Nous nous servîmes, M. Bayly & moi, des grandes lunettes achromatiques, & M. King observa avec un télescope de réflexion. Comme ma lunette & celle de M. Bayly amplifioient également, mon résultat n'auroit pas dû être aussi différent du sien; il faut peut-être attribuer cette différence en partie, sinon en totalité, à une protubérance dans la Lune, que je n'apperçus pas, & que virent M. King & M. Bayly.

L'après-midi, les canots & ceux de mes gens qui prenoient des tortues à la partie Sud-Est de l'Isle, revinrent à bord, excepté un matelot de la *Découverte*, qui étoit perdu depuis quarante-huit heures. Il y avoit d'abord eu deux de nos hommes d'égarés; mais, ne s'accordant pas sur la route qu'ils devoient suivre pour rejoindre leurs camarades, l'un d'eux rejoignit en effet le détachement, après avoir été absent vingt-quatre heures, & s'être trouvé dans la plus grande détresse; il ne put se procurer une seule goutte

1777. Déc.

d'eau douce, car il n'y en a point dans l'Isle, & le canton où il étoit, ne lui offrant pas une noix de cocos pour diminuer sa soif, il imagina de tuer des tortues, & d'en boire le sang: lorsqu'il se sentoit accablé de fatigue, il se déshabilloit, il se mettoit quelque temps dans les basses eaux qu'on voit sur la greve, & il dit que cette maniere de se rafraîchir, ne manqua jamais de le soulager.

Nous ne concevions pas comment ces deux hommes étoient venus à bout de se perdre : l'espace qu'ils avoient à parcourir depuis la côte de la mer jusqu'à la *Lagune* où étoient les canots, n'est pas de plus de trois milles; rien n'obstruoit leur vue, car l'Isle est plate; on n'y rencontre qu'un petit nombre d'arbrisseaux, & il y a bien des points d'où ils pouvoient appercevoir les mâts de la *Résolution* & de la *Découverte* : mais ils ne songerent pas à ce moyen de se diriger; ils oublierent en quelle partie mouilloient les vaisseaux; ils furent aussi embarrassés pour gagner le mouillage ou atteindre le détachement dont ils venoient de se séparer, que s'ils étoient tombés des nues. Si l'on observe que les matelots, en général, sont d'une gaucherie & d'une bêtise extrêmes, quand ils se trouvent à terre, au-lieu d'être surpris que ces deux-ci se soient égarés,

égarés, il faut s'étonner plutôt, que d'autres ne se soient pas perdus également. L'un de ceux qui débarqua avec moi, fut dans une situation pareille; mais il eut assez d'intelligence pour réfléchir que les vaisseaux étoient sous le vent, & il arriva à bord peu de minutes après l'instant où nous découvrîmes qu'on l'avoit laissé par-derriere.

1777. Déc.

Le Capitaine Clerke ayant appris que l'un des traîneurs n'étoit pas revenu, envoya un détachement pour le chercher; l'homme ni le détachement n'étoient de retour le lendemain. J'expédiai deux canots dans la *Lagune*, & je recommandai à ceux qui les montoient, de prendre différentes routes & de traverser l'Isle entiere. Le détachement du Capitaine Clerke arriva bientôt après, avec le matelot qui s'étoit égaré, & j'avertis mes canots, par un signal, de revenir à bord. Le pauvre matelot dont je viens de parler, dut souffrir encore plus que son camarade; son absence avoit été plus longue, & il avoit été trop délicat pour boire du sang de tortue.

J'avois à bord des noix de cocos & des ignames en pleine végétation; & je les fis planter sur la petite Isle où nous avions observé l'éclipse. Nous semâmes des graines de melon dans une

autre endroit ; j'y laiſſai auſſi une bouteille qui
1777. renferme cette inſcription :
Déc.

Georgius tertius, Rex, 31 Decembris 1777.

Naves { *Réſolution, Jac. Cook, pr.*
Diſcovery, Car. Clerke, pr. }

Le 1 Janvier 1778, les canots allerent cher-
1778. cher le détachement que nous avions à terre,
1 Janv. & les tortues qu'il avoit tournées. Ils revinrent fort tard dans la ſoirée, & je crus ne devoir appareiller que le lendemain. Les deux vaiſſeaux ſe procurerent à cette Iſle environ trois cents tortues, qui peſoient l'une dans l'autre, quatre-vingt-dix ou cent livres : elles étoient toutes de l'eſpece verte, & peut-être qu'on n'en trouve de meilleures nulle part. Nous y prîmes auſſi, à l'hameçon & à la ligne, autant de poiſſons qu'il nous en fallut pour notre conſommation journaliere : c'étoient ſur-tout des *cavallies*, (*a*) de

(*a*) J'ai conſervé le terme de l'original. Je n'ai pu découvrir le nom de ce poiſſon dans l'Yctyologie Françoiſe : il ne paroît pas que ce ſoit une eſpece de ſurmulet, appellée *Cavillone* dans quelques-unes de nos Provinces : je croirois plutôt que c'eſt le *Cabeliau. Note du Traducteur.*

différentes grosseurs, de grands & de petits *snappers*, (*a*) & quelques poissons de rochers de deux especes, l'une qui avoit beaucoup de taches bleues, & l'autre qui portoit des rayures blanchâtres. 1778. Janvier.

Le sol est, en quelques endroits, léger & noir : il paroît clair que c'est un composé du détriment des végétaux, de fiente d'oiseaux & de sable. Il y a des cantons où l'on n'apperçoit que des productions marines, telles que des pierres de corail brisées & des coquilles ; ces pierres de corail brisées & ces coquilles offrent, dans une direction parallele à la côte de la mer, des sillons étroits d'une grande longueur, qui ressemblent à un champ labouré, & elles doivent avoir été jettées par les vagues, quoique les flots en soient aujourd'hui éloignés d'un mille. Ce fait semble prouver d'une maniere incontestable, que l'Isle a été produite par le vomissement de la mer, & qu'elle augmente de jour en jour ; car les morceaux de corail brisé, & la plupart des coquilles sont trop lourds & trop gros pour avoir été apportés de la greve, par

(*a*) *Snappers*, en Anglois, signifie Castagnettes; mais je n'ai pas trouvé de poisson qui porte ce nom dans l'Ychyologie Françoise. *Note du Traducteur.*

1778. Janvier.

les oiſeaux aux lieux où on les trouve maintenant. Nous avons fait divers puits pour découvrir de l'eau douce, & nous n'en avons pas apperçu une goutte : mais on y rencontre pluſieurs étangs d'eau ſalée, leſquels n'ont aucune communication viſible avec la mer; ſelon toute apparence, ils ſe rempliſſent par l'eau qui filtre à travers le ſable, dans les marées hautes. L'un des deux matelots dont j'ai parlé, trouva du ſel ſur la partie Sud-Eſt de l'Iſle, &, quoique nous euſſions un grand beſoin de cet article, je ne pouvois envoyer un détachement ſous la direction d'un homme qui avoit eu la maladreſſe de s'égarer, & qui ne ſavoit pas s'il marchoit à l'Eſt, à l'Oueſt, au Sud ou au Nord.

Nous n'apperçûmes pas ſur l'Iſle, la plus légere trace d'un être humain, & ſi l'un des habitans des terres voiſines, avoit le malheur d'être jetté ou abandonné ſur celle-ci, il lui ſeroit extrêmement difficile de prolonger ſon exiſtence. On y trouve, il eſt vrai, une quantité conſidérable d'oiſeaux & de poiſſons, mais on n'y voit rien qui puiſſe ſervir à étancher la ſoif, & on n'y découvre aucun végétal qui puiſſe tenir lieu de pain, ou détruire les mauvais effets d'un régime diététique purement animal, lequel ne

tarderoit pas vraifemblablement à devenir fatal. Les cocotiers que nous rencontrâmes, n'étoient pas au nombre de plus de trente; ils portoient très-peu de fruits, &, en général, les noix que nous cueillîmes, n'avoient pas encore pris toute leur groffeur, ou leur fuc étoit falé ou faumâtre. En relâchant ici, on ne doit donc efpérer que du poiffon & des tortues, mais on peut compter fur une quantité confidérable de ces deux articles.

1778. Janvier.

Il y avoit des arbres peu élevés en divers cantons de l'Ifle. M. Anderfon me fit la defcription de deux petits arbriffeaux, & de deux ou trois petites plantes que nous avions déjà vus à l'Ifle *Palmerfton* & à *Otakootaia*. Nous y apperçûmes auffi une efpece de *Sida* ou de mauve de l'*Inde*, une efpece de pourpier, une autre petite plante qui reffemble par les feuilles, à un *Mefembryamthemum*, & deux efpeces de gramen : mais chacune de ces productions végétales étoit en fi petite quantité & d'une végétation fi foible, qu'elles ne fembloient pas devoir fe perpétuer.

Nous apperçûmes fous les arbres peu élevés, dont je parlois tout-à-l'heure, une multitude infinie d'une nouvelle efpece d'hirondelles de mer ou d'oifeaux d'œuf. Ceux-ci font noirs dans la

1778. Janvier.

partie fupérieure du corps, & blancs au-deffous; ils ont un arc blanc au front, & ils font un peu plus gros que le noddy ordinaire. La plupart foignoient leurs petits, qui étoient fur la terre nue, & les autres couvoient; ils ne font qu'un œuf bleuâtre, tacheté de noir, & plus gros que celui d'un pigeon : on y rencontre auffi beaucoup de noddies, un oifeau qui reffemble au goëland, & un fecond, qui eft couleur de fuie ou de chocolat, & qui a le ventre blanc. Il faut ajouter à cette lifte, des frégates, des oifeaux du Tropique, des courlis, des guignettes, (*a*) un petit oifeau de terre qui reffemble à une fauvette d'hiver, des crabes de terre, de petits lézards & des rats.

Nous célébrâmes ici la Fête de Noël, & je donnai à cette Terre le nom d'Ifle de *Noël*. Je juge qu'elle a quinze ou vingt lieues de circonférence; elle me paroît deffinée en demi-cercle, ou préfenter la forme de la Lune, lorfque cette planete fe trouve dans le dernier quartier; les deux cornes font au Nord & au Sud, & elles

(*a*) Il y a dans l'original *Sand pipers;* M. de Buffon, Tome VIII, de l'Hiftoire Naturelle, *in*-4°, donne le nom de guignette à l'oifeau appellé *Sand piper* en Yorkskire.

giſſent entr'elles Nord-quart-Nord-Eſt, & Sud-quart-Sud-Oueſt, à la diſtance de quatre ou cinq lieues. Le côté occidental ou la petite Iſle, ſituée à l'entrée de la *Lagune*, ſur laquelle nous obſervâmes l'éclipſe de Soleil, ſe trouve par $1^d\ 59'$ de latitude Nord, & $202^d\ 30'$ de longitude Eſt. Cette longitude fut déterminée par un nombre conſidérable d'obſervations de la Lune, qui ne différerent du garde-temps, que de ſept minutes : la déclinaiſon de l'aimant, étoit de $6^d\ 22'$ & demie Eſt, & l'inclinaiſon de l'extrémité ſeptentrionale de l'aiguille de $11^d\ 54'$.

1778. Janvier.

L'Iſle de *Noël*, comme la plupart des autres terres de cet Océan, eſt bordée d'un récif de rochers de corail, qui ſe prolonge à peu de diſtance de la côte. Il y a en-dehors de ce récif, au côté occidental, un banc de joli ſable, qui s'étend à un mille en mer. La profondeur de l'eau y varie, & elle offre un bon mouillage, ſi on le choiſit entre dix-huit ou vingt braſſes : ſi on jettoit l'ancre à moins de dix-huit, le récif ſeroit trop près, & à plus de trente, on ne ſeroit pas aſſez éloigné du bord du banc. Durant notre relâche, le vent fut conſtamment frais de l'Eſt ou de l'Eſt-quart-Sud-Eſt, excepté un ou deux jours : nous eûmes toujours de la partie du

1778. Janvier. Nord, une grosse houle, qui causoit un ressac prodigieux sur le récif : nous avions rencontré cette houle avant d'arriver à la côte, & elle dura quelques jours après que nous eûmes regagné le large.



CHAPITRE XI.

*Découverte de quelques Isles. Observations sur les Naturels d'*Atooi *qui arriverent aux vaisseaux, & sur leur conduite au moment où ils se rendirent auprès de nous. L'un d'eux est tué. Précautions pour empêcher les équipages de communiquer avec les femmes. Nous trouvons une aiguade. Réception qu'on nous fait à notre débarquement. Excursion dans l'intérieur du Pays. Nous allons voir un Morai. Description de cet édifice. Tombeaux des Chefs. On y dépose les corps des victimes sacrifiées aux Dieux. Reconnoissance d'une autre Isle appellée* Oneeheow. *Cérémonies exécutées par quelques-uns des Naturels qui viennent aux Vaisseaux. Raisons de croire qu'ils sont Cannibales. Un Détachement envoyé à terre y passe deux nuits. Récit de ce qui se passa lors du débarquement : les Vaisseaux s'éloignent de ces Isles & marchent au Nord.*

NOUS appareillâmes, le 2 Janvier, à la pointe du jour, & nous reprîmes la route du Nord; 1778. nous eûmes un beau temps & une jolie brise de Janvier.

l'Eſt & de l'Eſt-Sud-Eſt, juſqu'au moment où nous
1778. atteignîmes le ſeptieme degré 45′ de latitude
Janvier. Nord, & le 205me degré de longitude orientale: il ſurvint, à cette époque, un jour de calme, qui fut ſuivi d'un vent du Nord-Eſt-quart-Eſt, & de l'Eſt-Nord-Eſt. Ce vent, foible d'abord, fraîchit à meſure que nous avançâmes au Nord. Nous continuâmes à voir chaque jour des oiſeaux des eſpeces dont j'ai parlé en dernier lieu; ils étoient quelquefois plus ou moins nombreux, &, entre le dixieme & le onzieme paralleles, nous apperçûmes pluſieurs tortues, d'où nous conclûmes que nous nous trouvions près d'une terre: cependant nous ne découvrîmes une côte que le 18, au lever de l'aurore: une Iſle s'offrit alors à nos regards dans le Nord-Eſt-quart-Eſt; bientôt après, nous en vîmes au Nord une ſeconde entiérement détachée de la premiere: l'une & l'autre paroiſſoient élevées. A midi, la premiere nous reſtoit au Nord-Eſt-quart-Eſt un demi-rumb à l'Eſt, &, ſelon ce qu'il nous ſembla, à la diſtance de huit ou neuf lieues; une colline élevée, ſituée près de l'extrémité orientale de la ſeconde, ſe montroit au Nord un demi-rumb-Oueſt: notre latitude étoit de 21d 12′ Nord, & notre longitude de 200d 41′ Eſt. Nous avions alternativement de légers ſouffles de vent & des calmes;

en forte qu'au coucher du Soleil, nous n'étions pas à moins de neuf à dix lieues de la terre la plus voifine. 1778. Janvier.

19. Le 19, au lever du Soleil, l'Ifle que nous avions apperçue la premiere, nous reftoit à l'Eft, à plufieurs lieues. Comme elle fe trouvoit au vent, & que nous ne pûmes en approcher, je mis le Cap fur l'autre qui fe trouvoit à notre portée. Nous découvrîmes bientôt après une troifieme Ifle, dans la direction de l'Oueft-Nord-Oueft; mais à une fi grande diftance qu'on la voyoit à peine. Nous avions une jolie brife de l'Eft-quart-Nord-Eft, & je gouvernai fur l'extrémité méridionale de la feconde qui s'étendoit à midi, du Nord un demi-rumb Eft à l'Oueft-Nord-Oueft un quart de rumb Oueft. La côte la plus proche étoit éloignée d'environ deux lieues. Nous ne favions pas encore fi la terre placée devant nous, avoit des Habitans; mais nous ne tardâmes pas à en être affurés, car quelques pirogues fe détacherent du rivage, pour venir aux vaiffeaux. Je mis en panne, tout de fuite, afin de leur permettre de nous joindre. Ces embarcations portoient chacune de trois à fix hommes; & nous fûmes agréablement furpris de les entendre parler la langue d'*O-Taïti*, & des diverfes Ifles où nous venions de relâcher. Ils

1778. Janvier. consentirent sans peine à se placer à la hanche de la *Résolution;* mais nos invitations & nos caresses ne purent les déterminer à monter à bord. J'attachai à une corde des médailles de cuivre, que je jettai dans une des pirogues; ils accepterent mon présent, & ils attacherent à la même corde, du maquereau qu'ils me prierent de recevoir en retour. Je leur donnai de plus, toujours par l'entremise de la corde, de petits clous ou des morceaux de fer, dont ils faisoient plus de cas que de toute autre chose; ils m'envoyerent de leur côté une quantité plus considérable de poissons & une patate douce, indice certain qu'ils connoissoient les échanges, ou du moins qu'ils rendoient un présent pour un autre. Nous n'apperçûmes dans leurs pirogues, que de larges citrouilles & une espece de filet de pêche; mais l'un d'eux nous proposa d'acheter la piece d'étoffe qu'il portoit autour de ses reins, selon l'usage des Isles de *la Société*. Ils avoient la peau brune; &, quoique d'une taille ordinaire, ils étoient très-robustes. Leur teint offroit peu de nuances, mais leurs traits n'avoient point du tout d'uniformité : le visage de quelques-uns ressembloit assez à celui des Européens. La chevelure de la plupart étoit courte, d'autres l'avoient flottante, & un petit nombre la portoient relevée

en touffe au fommet de la tête : elle paroiffoit naturellement noire, ainfi que celle des habitans des *Isles des Amis*; elle étoit chargée d'une graiffe ou d'une fubftance, qui lui donnoit une couleur brune ou rouffe : en général, ils portoient leurs barbes : leur corps ne fe trouvoit chargé d'aucun ornement, & nous ne nous apperçûmes pas que leurs oreilles fuffent trouées, mais quelques-uns étoient légérement piquetés fur les mains, ou près de l'aine, & les morceaux d'étoffe qui leur fervoient de pagnes, préfentoient des taches rouges, noires & blanches d'un deffein curieux. Nous les jugeâmes d'un caractere doux; ils étoient fans armes, fi j'en excepte de petites pierres, qu'ils avoient évidemment apportées pour leur défenfe, & qu'ils jetterent à la mer, lorfqu'ils virent que nous ne les attaquerions pas.

1778. Janvier.

Rien ne m'annonçant un mouillage à cette extrémité orientale de l'Ifle, j'arrivai fous le vent, & je longeai la bande Sud-Eft à une demi-lieue de la côte. Les pirogues nous quitterent dès qu'elles nous virent faire de la voile; mais, tandis que nous rangions la côte, d'autres nous apporterent des cochons-de-lait rôtis, & de très-belles patates, qu'elles échangerent contre ce que nous voulûmes leur donner. Nous achetâmes

1778. Janvier. plusieurs cochons-de-lait, qui nous coûterent chacun un clou de six sols sterling : nous nous trouvâmes de nouveau dans l'abondance, & nous en fûmes d'autant plus charmés, que nos tortues de l'Isle de *Noël* alloient finir. Nous dépassâmes plusieurs villages, les uns situés près de la mer, & d'autres plus avant dans l'intérieur du pays. Les habitans de ces diverses bourgades, se réunirent en foule sur le rivage, & ils eurent soin de monter aux endroits élevés, afin de voir les vaisseaux. De ce côté, le terrein s'éleve peu-à-peu, depuis la mer jusqu'au pied des montagnes qui occupent le centre de l'Isle, excepté dans un endroit près de l'extrémité orientale, où il s'éleve tout-à-coup du sein des flots, & où il ne semble offrir que de la pierre ou des rochers, disposés en couches horizontales. On ne voyoit des bois que dans la partie intérieure de l'Isle; mais un petit nombre d'arbres se trouvoient répandus autour des villages, près desquels nous remarquâmes des plantations de bananiers & de cannes de sucre, & des cantons où il nous sembla qu'on cultivoit des racines.

Nous continuâmes à sonder, & nous ne trouvâmes de fond avec une ligne de cinquante brasses qu'en travers d'une pointe basse, située vers le milieu de ce côté de l'Isle, & assez près

de l'extrémité Nord-Oueſt. La ſonde y rapporta douze à quatorze braſſes fond de roche. Lorſque nous eûmes dépaſſé cette pointe, d'où la côte ſe prolonge plus au Nord, la ſonde donna vingt, enſuite ſeize & douze, & enfin cinq braſſes fond de ſable. Les dernieres ſondes eurent lieu à environ un mille du rivage. La nuit mit fin à nos recherches, & nous la paſsâmes à louvoyer. Le lendemain au matin, nous atteignîmes la terre, & nous rencontrâmes pluſieurs pirogues; les Inſulaires qui les montoient, prirent courage, & ils ſe haſarderent à venir à bord.

1778. Janvier. 20.

Je n'avois jamais vu dans mes voyages, d'hommes auſſi étonnés que ceux-ci, à l'aſpect d'un vaiſſeau; leurs yeux alloient continuellement d'un objet à l'autre; l'admiration étoit peinte ſur leur phyſionomie & dans leurs geſtes : nous jugeâmes que tout ce qui frappoit leurs regards étoit nouveau pour eux; qu'ils n'avoient reçu juſqu'alors la viſite d'aucun Européen, &, qu'excepté le fer, ils ne connoiſſoient aucune de nos marchandiſes. Il étoit clair néanmoins, qu'ils en avoient ſeulement entendu parler, ou qu'on leur en avoit apporté jadis une petite quantité, mais qu'il s'étoit écoulé bien du temps depuis cette époque. Ils ſembloient ſavoir que c'étoit une ſubſtance beaucoup plus propre à tailler des

corps ou à percer des trous, que celles dont ils
1778. faifoient ufage. Ils nous en demanderent fous le
Janvier. nom de *Hamaite ;* c'eft vraifemblablement le terme qu'ils emploient pour défigner un inftrument auquel on peut employer le fer d'une maniere utile : ils l'appliquoient en effet à la lame d'un couteau. Nous reconnûmes toutefois qu'ils n'avoient aucune idée de nos couteaux, & qu'ils ne favoient pas du tout les manier. Par la même raifon, ils appelloient fouvent le fer du nom de *Toë*, qui, dans leur langue, fignifie une petite hache ou plutôt une herminette. Nous leur dîmes de nous expliquer ce que c'étoit que le fer, & ils nous répondirent fur-le-champ; " Nous „ n'en favons rien ; vous favez vous-mêmes ce „ que c'eft ; nous n'en avons d'autre idée que „ celle du *Toë* ou de l'*Hamaite.* „ Lorfque nous leur montrâmes des grains de verre, ils nous demanderent ce que c'étoit, & s'ils devoient les manger. Nous les avertîmes qu'ils devoient les fufpendre à leurs oreilles, & ils nous les rendirent comme une chofe inutile : ils ne firent pas plus de cas d'un miroir que nous leur offrîmes & qu'ils refuferent par le même motif: mais ils témoignerent un grand defir d'avoir de l'*Hamaite* & du *Toë;* & ils le vouloient en gros morceaux. Les affiettes de faïance, les taffes

taſſes de porcelaine & les autres meubles de cette eſpece, étoient ſi nouveaux à leurs yeux, qu'ils nous demanderent ſi on les faiſoit avec du bois; ils nous prierent de leur en donner des échantillons, qu'ils deſiroient montrer à leurs compatriotes. Ils avoient, à quelques égards, une politeſſe naturelle qui nous charma : ils craignoient beaucoup de nous offenſer ; ils nous demanderent où ils devoient s'aſſeoir, s'ils pouvoient cracher ſur le pont, & ils nous montrerent de la délicateſſe de toute ſorte de manieres. Quelques-uns répéterent une longue priere avant de venir à bord : pluſieurs chanterent & firent avec leurs mains des geſtes pareils à ceux que nous avions vus ſouvent dans les danſes des *Iſles des Amis* & de *la Société*. Ils reſſembloient parfaitement, ſous un ſecond rapport, aux Inſulaires de ces deux grouppes. Dès qu'ils furent au vaiſſeau, ils s'efforcerent de voler toutes les choſes qui ſe trouvoient près d'eux, ou plutôt ils les prirent ſans ſe cacher, comme s'ils avoient été ſûrs de ne point nous fâcher, ou de ne pas être punis. Nous ne tardâmes pas à les détromper, & s'ils devinrent enſuite moins empreſſés à ſe rendre maîtres de tout ce qui excitoit leurs deſirs, c'eſt parce qu'ils ſe virent ſurveillés de près.

1778. Janvier.

Nous étions peu éloignés de la côte à neuf

heures : j'ordonnai au Lieutenant Williamſon de
1778. prendre trois canots, & d'aller chercher un lieu
Janvier. propre au débarquement, & de l'eau douce. Je lui recommandai de ne pas emmener plus d'un homme, s'il étoit obligé de quitter les canots pour découvrir une aiguade. Au moment où il partit, un des Naturels qui avoit volé le couperet du Boucher, ſe jetta à la mer & gagna ſa pirogue; M. Williamſon qui en fut averti, pourſuivit le voleur ſans pouvoir l'atteindre.

J'avois défendu d'aller à terre, aux équipages des trois canots, parce que je voulois prendre tous les moyens poſſibles de ne pas introduire la maladie vénérienne dans cette Iſle. Je ſavois que quelques-uns de nos gens en étoient infectés, & que malheureuſement nous l'avions déjà répandue ſur d'autres terres de l'Océan Pacifique. Le même motif me détermina à ne pas recevoir des femmes à bord des vaiſſeaux : pluſieurs étoient arrivées ſur des pirogues ; elles avoient à-peu-près la taille, le teint & les traits des hommes, &, quoique leur phyſionomie annonçât une franchiſe aimable, leur viſage & leurs proportions manquoient de délicateſſe. Au-lieu de *Maro* que portoient les hommes, elles avoient autour du corps, une piece d'étoffe qui tomboit de la hauteur des reins juſqu'à mi-cuiſſe,

& c'eſt la ſeule différence que préſentoit leur vêtement. Elles n'étoient pas moins empreſſées que les hommes à monter à bord ; mais, ainſi que je le diſois tout-à-l'heure, je cherchois à prévenir des liaiſons qui leur auroient fait un mal irréparable, & qui auroient attiré une calamité affreuſe ſur la Nation entiere. Je ne bornai pas là mes précautions ; je défendis, de la maniere la plus expreſſe, d'employer à terre les hommes qui pouvoient y répandre l'infection.

1778. Janvier.

Le temps ſeul découvrira ſi ces réglemens, inſpirés par l'humanité, produiſirent l'effet que j'en attendois. Je m'étois occupé de cet objet avec le même ſoin, lorſque j'abordai pour la premiere fois aux *Iſles des Amis ;* & j'ai vu depuis avec beaucoup de chagrin, que je n'avois pas réuſſi. Je crains beaucoup que de pareilles eſpérances ne ſoient toujours trompées : dans une expédition comme la nôtre, où il devient néceſſaire d'avoir à terre un certain nombre d'hommes, les détachemens qu'on laiſſe ſur la côte, ont tant d'occaſions & un tel deſir de connoître les femmes du pays, qu'il eſt bien difficile d'empêcher ces liaiſons ; & un Capitaine qui ſe croit ſûr de la ſanté de ſon équipage, eſt ſouvent détrompé trop tard. Je ne ſuis pas même perſuadé que le plus habile Médecin ſoit toujours en état

1778. Janvier.

de dire avec certitude, si un homme qui sort du traitement, est tellement guéri, qu'il lui soit impossible de communiquer le venin. Il me seroit aisé de justifier mon opinion par quelques exemples. On sait aussi que, parmi les malades, il y en a qui, par un sentiment de honte & de pudeur, s'efforcent de cacher à tout le monde les divers symptômes qu'ils éprouvent, & qu'on en trouve d'autres si dépravés, qu'ils ne craignent pas d'empoisonner la compagne de leurs plaisirs. Le canonnier de la *Découverte* eut cette audace criminelle à *Tongataboo;* on l'avoit chargé des échanges à terre : lorsqu'il se vit attaqué de la maladie vénérienne, il continua ses liaisons avec plusieurs femmes, qu'on supposoit ne l'avoir pas encore contractée. Ses camarades lui adresserent vainement des reproches, & il fallut que le Capitaine Clerke, instruit d'une conduite aussi dangereuse, lui ordonnât de se rendre à bord & de ne pas retourner dans l'Isle.

Tandis que les canots examinoient la côte, nous louvoyâmes pour les attendre. M. Williamson fut de retour à midi, il me dit qu'il avoit vu derriere une greve, près de l'un des villages, un vaste étang, où les Naturels l'avoient assuré qu'on trouveroit de l'eau douce, & que le mouillage seroit bon en face de cet étang. Il

essaya de débarquer dans un autre endroit ; mais les gens du pays l'en empêcherent ; ils se rendirent en foule au canot, & ils s'efforcerent d'enlever les rames, les fusils, & tout ce qui leur tomba sous la main ; ils le presserent très-vivement, & son détachement, obligé de faire feu, tua un homme. Je ne fus instruit de cette malheureuse circonstance, qu'après notre départ de l'Isle, en sorte que je dirigeai mes mesures comme s'il n'étoit rien arrivé de fâcheux. M. Williamson me dit depuis, que les Insulaires emporterent leur compatriote tué ; que, frappés de cette mort, ils s'éloignerent, qu'ils continuerent à lui faire signe de débarquer, mais qu'il se garda bien d'accepter l'invitation. Il ne jugea pas qu'ils eussent le projet de tuer ou de frapper aucun de ses gens ; il crut que la curiosité seule les excitoit à obtenir par échange des choses utiles ; car ils étoient prêts, de leur côté, à donner en retour ce qu'ils avoient.

1778. Janvier.

Je renvoyai dans l'Isle un des canots, auquel j'ordonnai de s'établir au meilleur mouillage ; j'y conduisis ensuite les vaisseaux, & je mouillai par vingt-cinq brasses fond de sable gris. La pointe orientale de la rade, qui étoit la pointe basse, dont j'ai parlé plus haut, nous restoit au Sud 51^{d} Est ; la pointe occidentale au Nord 25^{d}

1778. Janvier.

Oueſt, & le village derriere lequel on nous annonçoit de l'eau douce, au Nord-Eſt-quart-Eſt, à la diſtance d'un mille; mais il ſe trouvoit à un quart de mille des briſans, que j'apperçus lorſque la *Réſolution* fut placé. La *Découverte* jetta l'ancre à l'Eſt de nous, & plus loin de la terre. Je deſcendis ſur la côte entre trois & quatre heures, avec trois canots armés & douze ſoldats de marine; je voulois goûter l'eau de l'étang, & ſonder les diſpoſitions des Inſulaires raſſemblés au nombre de pluſieurs centaines, ſur une greve ſablonneuſe devant le village. Le fond d'une vallée étroite ſituée derriere, offrit en effet une piece d'eau à mes regards. Dès l'inſtant où je débarquai, tous les Naturels ſe proſternerent la face contre terre; ils ſe tenoient dans cette humble poſture, & il me fallut employer les geſtes les plus expreſſifs pour les déterminer à ſe relever. Ils m'apporterent enſuite une multitude de petits cochons, qu'ils me préſenterent avec des bananiers; ils pratiquerent les mêmes cérémonies que nous avions vues dans des occaſions pareilles, aux Iſles de *la Société*, & ſur d'autres Iſles; l'un d'eux fit une longue priere, à laquelle l'aſſemblée prit part quelquefois. Je leur témoignai ma reconnoiſſance des marques d'amitié qu'ils me donnoient, & je leur offris, de

mon côté, les diverſes choſes que j'avois apportées du vaiſſeau. Quand les cérémonies de ma réception furent terminées, je plaçai une garde ſur le rivage, & on me conduiſit à l'étang. L'eau étoit bonne, & l'on pouvoit y remplir commodément les futailles. Cette piece d'eau étoit ſi conſidérable, qu'elle mériteroit le nom de lac: elle ſe prolongeoit dans l'intérieur du pays, audelà de la portée de la vue. Après m'être aſſuré moi-même de ce point eſſentiel, & des diſpoſitions pacifiques des habitans de l'Iſle, je retournai à bord, & j'ordonnai de ſe préparer à remplir les futailles le lendemain. Le 21, je deſcendis de nouveau à terre, avec le détachement chargé de ce ſervice, & je poſtai ſur la greve des ſoldats de marine qui y monterent la garde.

1778. Janvier.

21.

Les échanges commencerent dès que nous eûmes débarqué ; les Naturels nous vendirent des cochons & des patates, que nous payâmes avec des clous & des morceaux de fer groſſiérement taillés en forme de ciſeaux. Nous fîmes de l'eau ſans aucun obſtacle; les gens du pays nous aiderent, au contraire, à rouler les futailles & ils nous rendirent de bon cœur les ſervices que nous leur demandâmes. Comme tout ſe paſſoit à ma ſatisfaction, & que ma préſence à l'aiguade n'étoit pas néceſſaire, je laiſſai le commandement

1778. Janvier.

à M. Williamson, & je remontai la vallée, accompagné de M. Anderfon & de M. Webber: le premier fe difpofoit à décrire, & le fecond à deffiner tout ce que nous rencontrerions digne de remarque. Une troupe nombreufe d'Infulaires nous fuivoit, & je choifis, pour notre guide, l'un d'eux, qui avoit mis beaucoup d'activité à maintenir le bon ordre. Il annonçoit de temps en temps notre approche, & les perfonnes que nous rencontrions, fe profternoient la face contre terre, & elles demeuroient dans cette pofture jufqu'à ce que nous euffions paffé. Je fus, par la fuite, qu'ils obfervent ce cérémonial refpectueux envers leurs grands Chefs. En longeant la côte, lorfque nous arrivâmes de la partie de l'Eft, nous avions obfervé des vaiffeaux, dans chaque village, un ou plufieurs corps blancs, femblables à des pyramides, ou plutôt à des obélifques; l'un de ces corps qui me parut avoir au moins cinquante pieds de hauteur, fe voyoit très-bien du mouillage, & il fembloit n'être pas placé bien avant dans la vallée. Le principal objet de ma promenade, étoit de l'examiner de près; notre guide comprit parfaitement, qu'il devoit nous y mener; mais l'obélifque fe trouvant au-delà de l'étang, nous ne pûmes l'atteindre. Un autre de la même efpece s'offroit à nos

regards à environ un demi-mille du flanc de la vallée, & nous en prîmes la route. Dès le moment où nous approchâmes, nous reconnûmes qu'il étoit dans un cimetiere ou *Morai*, qui ressembloit, à bien des égards, d'une maniere frappante, aux *Morais* que nous avions rencontrés sur les Isles de cet océan, & en particulier à l'Isle d'*O-Taïti* : nous découvrîmes aussi que les diverses parties portoient le même nom : c'étoit un terrein oblong, d'une étendue considérable, & environné d'une muraille de pierre d'environ quatre pieds de hauteur ; il étoit pavé de cailloux mobiles, & ce que je nomme la pyramide, & ce qui est appellé *Henananoo*, dans la langue du pays, occupoit l'une des extrémités. La pyramide ressembloit exactement à une seconde plus grande, que nous avions apperçue des vaisseaux; elle avoit environ quatre pieds en quarré à la base, & à-peu-près vingt d'élévation; des baguettes & des branchages entrelacés à de petites perches, lesquels présentoient un mauvais treillage, creux ou ouvert en-dedans, depuis le fond jusqu'au sommet, en formoient les quatre côtés. La construction tomboit en ruine, mais elle se trouvoit assez bien conservée pour nous laisser voir, qu'elle avoit été originairement couverte d'une étoffe mince, légere & grise. Il

1778.
Janvier.

paroît que les Insulaires consacrent à des usages
1778. religieux cette espece d'étoffe; car nous en ap-
Janvier. perçûmes une grande quantité, suspendue en plusieurs endroits du *Morai*, & on m'en avoit mis quelques pieces sur le corps, lorsque je débarquai pour la premiere fois. Il y avoit de chaque côté de la pyramide, de longues pieces de treillages ou d'ouvrages d'osier, appellés *Hereanee*, qui tomboient également en ruine; & à l'un des coins, près d'une planche attachée à la hauteur de cinq à six pieds, & chargée de quelques bananiers, deux perches minces qui s'inclinoient l'une vers l'autre. Ils nous dirent que les fruits étoient une offrande à leur Dieu. Ils donnent à cette espece d'autel, le nom de *Herairemy*, d'où il résulte que c'est le *whatta* des O-Taïtiens. Devant l'*Henananoo*, un petit nombre de morceaux de bois sculptés, représentoient des figures humaines : ces sculptures, jointes à une pierre de deux pieds de hauteur, couvertes d'étoffes, appellée *Hoho*, & consacrée à *Tongaroa*, Dieu de l'Isle, nous rappellerent de plus en plus les diverses choses que nous avions rencontrées dans les *Morais*, des dernieres terres où nous avions abordé : (*a*) un

(*a*) Voyez la description du *Morai* O-Taïtien.

1778. Janvier.

hangar aussi petit qu'une loge de chiens, que les Naturels nomment *Hareepahoo*, étoit en-dehors du *Morai*, & contigu à l'*Henananoo* & à l'*Hoho;* il se trouvoit précédé d'un tombeau, où l'on nous dit qu'on avoit enterré une femme.

Le côté le plus éloigné de la cour du *Morai*, offroit une maison ou hangar, d'environ quarante pieds de long, de dix de large au milieu, d'une moindre largeur à chacune des extrémités, & de dix pieds de hauteur. Les Naturels du pays donnent le nom de *Hemanaa* à cet édifice, qui est beaucoup plus long, mais moins élevé que leurs habitations ordinaires : l'entrée se trouvoit au milieu, du côté qui regardoit le *Morai*. Il y avoit au côté le plus éloigné de ce hangar, en face de l'entrée, deux figures de bois d'un seul morceau, sur un piédestal; elles étoient d'environ trois pieds de hauteur, assez bien dessinées & assez bien sculptées; les Insulaires les appelloient *Eatooa no Veheina*, ou figures de Déesses : l'une d'elles portoit sur sa tête un casque sculpté, peu différent de celui de nos anciens guerriers ; & l'autre, un

---

où se fit le sacrifice humain, auquel le Capitaine Cook assista.

1778. Janvier. bonnet cylindrique, qui reſſembloit au *Tomou* des O-Taïtiens; des pieces d'étoffes leur enveloppoient les reins & tomboient fort bas. On voyoit à peu de diſtance de chacune, un morceau de bois ſculpté, orné également de lambeaux d'étoffe, & un amas de fougere, entre ou devant les piédeſtaux. Nous jugeâmes qu'on y avoit dépoſé cette fougere à différentes époques, car nous y remarquâmes tous les degrés du deſſéchement, & une partie étoit entiérement flétrie, tandis qu'une autre partie conſervoit ſa fraîcheur & ſa couleur.

Le milieu de la maiſon, devant les deux figures de bois, offroit un eſpace oblong, enfermé par une bordure de pierres, peu élevé & couvert de ces lambeaux d'étoffe, dont j'ai parlé ſi ſouvent. Les Inſulaires donnoient à cet endroit, le nom de *Heneene*; ils nous dirent que c'étoit le tombeau de ſept Chefs, qu'ils déſignerent par leurs noms. Nous remarquions des analogies ſi fréquentes, entre ce cimetiere, & ceux des *Iſles des Amis* & de *la Société*, que nous nous attendîmes à trouver la reſſemblance portée plus loin : nous ne doutâmes pas que les cérémonies ne fuſſent les mêmes, & que cette peuplade n'eût auſſi l'horrible habitude de ſacrifier des victimes humaines. Des indices directs ne

tarderent pas à confirmer nos soupçons ; car, en sortant de la maison, nous apperçûmes près de l'entrée, un petit quarré & un second moindre encore ; & ayant demandé ce que c'étoit? notre guide nous répondit tout de suite, qu'on avoit enterré dans l'un un homme sacrifié aux Dieux *Taata*, (*a*) *Taboo*, (*b*) & dans l'autre, un cochon immolé aussi à la Divinité. Nous observâmes à peu de distance de ceux-ci, trois autres quarrés ornés chacun de deux morceaux de bois sculptés & couverts de fougere : c'étoient les tombeaux de trois Chefs. On voyoit sur le devant un espace oblong & enclos, que notre conducteur appelloit aussi, *Tangata-Taboo ;* il ajouta clairement, & de maniere à ne pas nous exposer à une méprise, qu'on y avoit enterré les victimes humaines, sacrifiées aux funérailles des trois Chefs. Je fus vivement affligé de rencontrer des preuves de cet usage sanguinaire dans toutes les terres de l'Océan Pacifique, parmi des peuplades qui sont si éloignées & même qui ne se connoissent pas, quoique tout annonce l'identité de leur origine. Ce qui augmenta ma

1778. Janvier.

(*a*) Les Naturels de cette Isle disent quelquefois *Tanata* ou *Tangata*.

(*b*) On prononce quelquefois *Tafoo*.

1778. Janvier.

douleur, tout indiquoit que ces barbares sacrifices étoient très-communs. L'Isle sembloit rempli de tombeaux des victimes humaines, pareils à celui que je viens de décrire : il étoit l'un des moins considérables, & il avoit beaucoup moins d'apparence que plusieurs autres qui frapperent nos regards, au moment où les vaisseaux longerent la côte, & en particulier, qu'un situé de l'autre côté de l'étang dans cette vallée. L'*Henananoo*, où la pyramide blanche tiroit sa couleur des pieces d'étoffe, qui la décoroient: diverses parties de l'enclos renfermoient des arbres de l'espece appellée *Cordia Sebestina*, quelques-uns de l'espece nommée *Morinda citrifolia*, & plusieurs *Etees* ou *Jeejees* de *Tongataboo*. L'*Hemanaa* étoit couvert des feuilles de l'*Etee*; & comme j'observai que les Naturels n'emploient pas les feuilles de cette plante, dans la couverture de leurs habitations, il est vraisemblable qu'ils les emploient toutes à des usages religieux.

Nous traversâmes des plantations pour aller au *Morai*, & pour en revenir. La plus grande partie du terrein étoit plat, & entrecoupé de fossés remplis d'eau, & de chemins élevés par les Naturels à une certaine hauteur. Nous y trouvâmes sur-tout des champs de *Taro*, lequel croît

ici avec beaucoup de force, car le sol est au-deffous du niveau ordinaire, & il conferve l'eau, dont cette racine a befoin. L'eau vient probablement de la fource, qui entretient l'étang auquel nous remplîmes nos futailles. Nous apperçûmes, dans les endroits plus fecs, des plantations très-régulieres de mûrier-étoffe, qu'on tenoit fort propres, & dont la végétation n'étoit pas moins vigoureufe. Les cocotiers, tous peu élevés, n'avoient pas une auffi belle apparence; les bananiers, fans être d'une grande taille, promettoient davantage. En général, les arbres qui environnoient le village, & les autres que nous vîmes autour de la plupart des bourgades que nous dépaffâmes avant de mouiller, font de l'efpece appellée *Cordia Sebeftina*, mais moins gros que dans les Ifles fituées plus au Sud. La partie la plus étendue du village, fe trouve près de la greve, & on y compte plus de foixante maifons; environ quarante autres font difperfées plus avant dans l'intérieur du pays, du côté du cimetiere.

1778. Janvier.

Lorfque nous eûmes examiné foigneufement tout ce qui fe trouvoit aux environs du *Morai*, & lorfque M. Webber eut achevé fes deffeins de l'édifice & du diftrict d'alentour, nous retournâmes à nos canots, en fuivant un chemin

différent de celui par lequel nous étions venus.
1778. Il y avoit une foule nombreuse rassemblée sur la
Janvier. greve ; nos gens achetoient des Insulaires des cochons-de-lait, des volailles & des racines, & une loyauté extrême présidoit aux échanges : je ne m'apperçus pas néanmoins qu'aucun des Naturels fît la police. A midi, j'allai dîner à bord, & M. King se rendit à terre pour commander le détachement qui y étoit. Il devoit s'y rendre le matin, mais des observations de Lune le retinrent au vaisseau. Dans l'après-dîner, je débarquai de nouveau avec le Capitaine Clerke ; nous voulions examiner une seconde fois l'intérieur du pays, mais la nuit survint avant que nous pussions exécuter notre projet : j'y renonçai pour le moment, & il ne se présenta pas ensuite d'occasion de l'effectuer. Je ramenai tout le monde à bord au coucher du Soleil. Nous remplîmes neuf futailles durant cette journée, & nous obtînmes soixante-dix ou quatre-vingt cochons-de-lait, un petit nombre de volailles, beaucoup de patates, quelques bananes, & des racines de taro, que nous payâmes sur-tout avec des clous & des morceaux de fer. Les Insulaires sont dignes de tous nos éloges, pour l'honnêteté qu'ils mirent dans les échanges ; ils n'essayerent pas une fois de nous tromper, soit à bord, soit à la hanche des

des vaiſſeaux : quelques-uns d'eux, il eſt vrai, montrerent d'abord une diſpoſition au vol, ainſi que je l'ai déjà dit, ou plutôt ils crurent qu'ils avoient droit à tout ce dont ils pouvoient s'emparer ; mais ils ne tarderent pas à changer de conduite, lorſqu'ils virent que nous les punirions.

1778. Janvier.

Parmi les choſes qu'ils apporterent au marché, nous remarquâmes une eſpece particuliere de manteaux & de bonnets, qui ſeroient réputés élégans, même dans les pays où l'on s'occupe le plus de la parure ; les premiers ont à-peu-près la grandeur & la forme des manteaux courts que portent les femmes en *Angleterre*, & les hommes en *Eſpagne ;* ils deſcendent juſqu'au milieu du dos, & ils ſont attachés, ſur le devant, d'une maniere peu ſerrée. Le fond eſt un réſeau, ſur lequel on a placé de très-belles plumes rouges & jaunes, ſi près les unes des autres, que la ſurface reſſemble au velours le plus épais, le plus moëlleux & le plus luſtré. Les deſſeins en ſont très-différens ; quelques-uns offrent des eſpaces triangulaires, rouges & jaunes ; d'autres, une eſpece de croiſſant ; pluſieurs entiérement rouges, avoient une large bordure jaune, &, à une certaine diſtance, on les eût pris pour un manteau d'écarlate, galonné d'or à la bordure. Les couleurs éclatantes des plumes, dans ceux

1778. Janvier. qui étoient neufs, n'ajoutoient pas peu à leur beauté. Les Naturels y mettoient un grand prix; car rien de ce que nous leur offrîmes, ne put les déterminer d'abord à nous en céder un seul; ils ne vouloient les échanger que contre un fusil: par la suite néanmoins on nous en vendit quatre ou cinq, que nous payâmes avec de très-grands clous. Ceux de ces manteaux qui se trouvoient de la premiere qualité, étoient rares: il paroît qu'ils s'en servent seulement dans leurs cérémonies d'appareil, & dans leurs jeux; car tous les Naturels, auxquels nous en vîmes, firent les gestes que nous avions vu faire auparavant aux chanteurs.

Le bonnet a presque la forme d'un casque; le milieu est orné d'une crête, qui est quelquefois de la largeur de la main: il serre la tête de près, & il a des trous par où passent les oreilles. C'est un chassis de baguettes d'osier, couvert d'un réseau, dans lequel on a tissu des plumes de même que sur les manteaux, mais le tissu en est plus serré, & les couleurs en sont moins variées. La plus grande partie est rouge, & ils présentent sur les côtés quelques rayures noires, jaunes ou vertes, qui suivent la courbure de la crête: il est vraisemblable que le bonnet & le manteau forment un ajustement complet; car

nous rencontrâmes des Naturels qui portoient l'un & l'autre. 1778.

Nous ne pouvions imaginer d'où ils tiroient Janvier. une quantité ſi conſidérable de ces belles plumes rouges; mais nous ſûmes bientôt d'où ils en tirent du moins une eſpece; car ils apporterent à notre marché une multitude de petits oiſeaux rouges, qui formoient des paquets de plus de vingt, & qui étoient enfilés par les narines à une brochette de bois. Les premieres robes d'oiſeaux que nous achetâmes à bord, ne contenoient que les plumes placées dans l'intervalle des ailes à la tête; mais depuis, nous nous en procurâmes beaucoup d'autres, où ſe trouvoient les plumes de derriere, avec la queue & les pieds. Les premieres nous donnerent, tout de ſuite, l'explication de la fable, adoptée jadis touchant les oiſeaux du Paradis, qu'on diſoit manquer de jambes. Les habitans des Iſles ſituées à l'Eſt des *Moluques*, d'où nous viennent les robes des oiſeaux du Paradis, leur coupent vraiſemblablement les pieds, par la même raiſon que les Inſulaires d'*Atooi;* ceux-ci nous dirent qu'ils font cette amputation, afin de conſerver les plumes plus aiſément, & ſans perdre aucune des parties qu'ils regardent comme précieuſes. M. Anderſon jugea que l'oiſeau rouge d'*Atooi*, eſt une

1778. Janvier. espece de *Mérops* ; il eſt à-peu-près de la groſſeur d'un moineau, & d'un beau rouge écarlate; il a la queue & les ailes noires; ſon bec arqué, a deux fois la longueur de ſa tête, & il eſt rougeâtre, ainſi que les pieds. Ceux que nous achetâmes, avoient la tête vuide, ainſi que les oiſeaux du Paradis; mais il paroît que, pour les conſerver, ils n'emploient d'autre méthode que de les ſécher; car les robes, quoique humides, n'avoient ni la ſaveur ni l'odeur qui réſultent des ſubſtances antiputrides. (*a*)

(*a*) La prédilection pour les plumes rouges, qu'on remarque dans toutes les Iſles de l'Océan Pacifique, eſt réellement curieuſe, & ceux qui s'amuſent à découvrir les migrations extraordinaires de la même Nation ou Tribu, ſur les différentes terres de cette partie du monde, tireront vraiſemblablement du paragraphe qu'on vient de lire, un nouvel argument en faveur de l'hypotheſe qui regarde la *Nouvelle-Guinée*, & les Iſles des *Indes rientales*, d'où les Hollandois nous apportent les oiſeaux du paradis, comme ayant été peuplées originairement par la race d'Indiens, que le Capitaine Cook a trouvés ſur toutes les Iſles de la mer du Sud, depuis la *Nouvelle-Zélande*, juſqu'au grouppe dont *Atooi* fait partie.

Ce que M. Sonnerat dit de l'oiſeau du paradis, eſt parfaitement d'accord avec les détails que nous donne M. Cook touchant les oiſeaux rouges, conſervés par les Naturels d'*Atooi*. Après avoir parlé des Papous,

Il plut presque continuellement durant la nuit, & la matinée du 22 ; le vent souffloit du Sud-Est, du Sud-Sud-Est & du Sud, & la mer devint clapoteuse; comme les brisans se trouvoient à environ deux milles de l'arriere de la *Résolution*, notre position étoit assez dangereuse : le ressac, qui battoit la côte, avoit une si grande élévation, que nous ne pouvions débarquer en canots ; mais cette journée ne fut pas entiérement perdue, car les Naturels arriverent en pi-

1778. Janvier. 22.

---

il continue ainsi : « Ils nous présenterent plusieurs » especes d'oiseaux, aussi élégans par leur forme, » que brillans par l'éclat de leurs couleurs. La dé» pouille des oiseaux sert à la parure des Chefs, qui » la portent attachée à leurs bonnets en forme d'ai» grettes : *mais en préparant la peau, ils coupent les* » *pieds*. Les Hollandois qui trafiquent sur ces côtes, » y achetent de ces peaux, ainsi préparées, les trans» portent en *Perse*, à *Surate*, dans les *Indes*, où ils » les vendent fort cher aux habitans riches, qui en » font des aigrettes pour leurs turbans, & pour le » casque des guerriers, & qui en parent leurs che» vaux. C'est de-là qu'est venue l'opinion, qu'une » de ces especes d'oiseaux, (l'oiseau du paradis) *n'a* » *point de pattes*. Les Hollandois ont accrédité ces » fables, qui, en jettant du merveilleux sur les objets » dont ils trafiquoient, étoient propres à les rendre » plus précieux, & à en rehausser la valeur. » *Voyage à la Nouvelle-Guinée*, *pag.* 154.

rogues, & ils apporterent des cochons & des
1778. racines, que nous achetâmes. L'un d'eux, qui
Janvier. offrit de nous vendre des hameçons, avoit un paquet d'étoffe attaché à la corde d'un de ces hameçons; & il eut soin de le réserver lorsqu'il nous vendit l'hameçon. Nous lui demandâmes ce que c'étoit; il nous montra son ventre, il parla de la mort, & il dit en même-temps que cela étoit mauvais : il ne parut pas disposé à répondre à notre question d'une maniere plus claire. Il cachoit avec empressement les choses que renfermoit son paquet : nous le priâmes de l'ouvrir, il y consentit en témoignant beaucoup de répugnance, & il lui fallut un peu de temps pour nous satisfaire; car il y avoit bien des morceaux d'étoffes : nous vîmes qu'il contenoit une tranche de chair de deux pouces de longueur, qui paroissoit avoir été séchée, & sur laquelle on avoit jetté de l'eau salée, qui la rendoit humide : nous jugeâmes que ce pouvoit être de la chair humaine, & que les habitans de l'Isle mangent peut-être leurs ennemis; nous n'avions en effet que trop de preuves de l'existence de cet usage parmi quelques-unes des peuplades de la mer du Sud. Nous interrogeâmes, sur ce point, l'homme à qui appartenoit le paquet; il nous répondit que c'étoit de la chair humaine : nous demandâ-

mes ensuite à un autre de ses compatriotes, qui étoit auprès de lui, s'ils avoient coutume de manger les guerriers qu'ils tuoient dans les batailles? & sur-le-champ il nous dit qu'oui. 1778. Janvier.

Il y eut quelques intervalles de beau temps dans l'après-dîner, & le vent prit alors de l'Est & du Nord-Est; mais le soir il repassa au Sud-Sud-Est; la pluie revint, & elle dura toute la nuit: par bonheur, elle ne fut pas accompagnée de beaucoup de vent. Nous nous étions préparés à l'orage, en laissant tomber l'ancre d'affourche, & en abattant nos vergues de perroquet.

Le 23, à sept heures du matin, il s'éleva une brise du Nord-Est, & je fis relever les ancres avec le dessein de conduire la *Résolution* plus au large: la derniere ancre fut à peine au bossoir, que le vent passa à l'Est, ce qui m'obligea de forcer de voile pour m'éloigner de la côte; nous fûmes jettés sous le vent, avant que nous eussions pris une bonne position. Je m'étendis au large, dans l'intention de regagner la rade; mais ayant peu de vent, & un courant très-fort portant contre les vaisseaux, je vis que je ne pourrois pas exécuter mon projet. J'ordonnai à MM. King & Williamson, de prendre trois canots, de se rendre à la côte, & de nous rapporter de l'eau & des rafraîchissemens: j'envoyai 23.

1778. Janvier.

auſſi, au Capitaine Clerke, un ordre de mettre en mer, s'il me jugeoit dans l'impoſſibilité de regagner la rade. J'eſpérois en rencontrer une ou peut-être un havre, à l'entrée occidentale de l'Iſle, & je me conſolois des obſtacles qui m'écartoient de ma premiere ſtation : mais comme j'y avois envoyé trois canots, je me tins au vent le plus qu'il me fut poſſible, &, malgré tous mes efforts, j'étois à trois lieues ſous le vent à midi. A meſure que nous approchâmes de l'extrémité occidentale de l'Iſle, nous reconnûmes que la côte s'arrondiſſoit peu-à-peu au Nord-Eſt, ſans former une crique ou une anſe qui offrît un aſyle contre la force de la houle, qui venoit du Nord, & qui produiſoit, ſur la côte, un reſſac effrayant ; & les eſpérances que j'avois conçues de découvrir un havre, s'évanouirent.

Pluſieurs pirogues qui arriverent dans la matinée, nous ſuivirent, & elles échangerent les racines & les autres articles qui formoient leur cargaiſon. Toujours éloigné de croire que cette peuplade étoit cannibale, malgré les ſoupçons bien fondés que nous avions conçus la veille, je profitai de l'occaſion pour faire de nouvelles recherches ſur cette matiere. Nous avions acheté un petit inſtrument de bois, garni de dents de réquin ; il reſſembloit un peu à la ſcie ou au

couteau dont ſe ſervent les Naturels de la *Nouvelle-Zélande*, pour diſſéquer les corps de leurs ennemis, & nous pensâmes qu'il avoit peut-être ici le même uſage. L'un des Inſulaires nous apprit tout de ſuite le nom de l'inſtrument; il nous dit qu'il ſervoit à découper le ventre d'un homme ou d'une femme tué ; ſa réponſe expliquant & confirmant les idées que nous avoit donné le Naturel qui toucha ſon ventre, le 22, je lui demandai ſi ſes compatriotes mangeoient la partie qu'ils découpoient ainſi, & il déclara que non d'une maniere très-poſitive : je lui fis une ſeconde fois la même queſtion; alors il parut effrayé, & il gagna ſa pirogue à la nage. Au moment où il l'atteignit, il exprima par ſes geſtes l'uſage de l'inſtrument. Nous demandâmes auſſi à un vieillard, qui étoit aſſis ſur le devant de la pirogue, s'ils mangeoient de la chair humaine; il répondit qu'oui, & il ſe mit à rire, comme s'il ſe fût moqué de la ſimplicité de notre queſtion. Nous lui proposâmes la même queſtion une ſeconde fois, il fit la même réponſe, & il ajouta que c'étoit un excellent mets, ou, pour me ſervir de ſes expreſſions, *un manger ſavoureux*.

1778. Janvier.

Les canots furent de retour à ſept heures du ſoir, ils rapporterent deux bariques d'eau, un petit nombre de cochons, une quantité conſidé-

1778. Janvier. rable de bananes, & quelques racines. M. King me dit qu'il avoit trouvé une foule nombreuſe à l'aiguade & à l'endroit où il fit ſon débarquement. Il ſuppoſa qu'il étoit venu des Inſulaires de toutes les parties de l'Iſle; ils avoient une multitude de cochons très-gras, qu'ils offrirent de vendre; mais mon détachement manquoit de marchandiſes pour en payer la valeur. Ce ne fut pas une grande perte, car nous en avions déjà à bord tout ce qu'il nous en falloit pour notre conſommation journaliere; & comme nous n'avions point de ſel, nous ne pouvions les ſaler. M. King ajouta, qu'il étoit tombé beaucoup de pluie ſur la côte, tandis que nous en avions eu fort peu en mer; que le reſſac ſe trouvoit ſi élevé, que ſes gens avoient eu bien de la peine à débarquer, & à regagner les canots.

Durant la nuit, nous eûmes tout autour de légers ſouffles de vent accompagnés d'ondées de
24. pluie. Nous nous apperçûmes, le 24 à la pointe du jour, que les courans avoient porté le vaiſſeau au Nord-Oueſt & au Nord; en ſorte que l'extrémité occidentale de l'Iſle, ſur laquelle (*a*) nous avions été, nous reſtoit à l'Eſt, à la diſtance d'une lieue. Une autre Iſle appellée *Oree-*

(*a*) Elle eſt appellée *Atooi* par les Inſulaires.

koua, nous restoit à l'Ouest-quart-Sud-Ouest, & une troisieme Isle, nommée *Oneeheow*, se prolongeoit du Sud-Ouest-quart-Ouest, à l'Ouest-Sud-Ouest. Il s'éleva une brise du Nord bientôt après, & comme j'espérois que la *Découverte* en profiteroit pour appareiller, je mis le cap sur *Oneeheow*, afin de mieux reconnoître cette Isle & d'y mouiller, si j'y trouvois un ancrage convenable. Je continuai à gouverner vers la côte jusqu'à plus de onze heures; à cette époque, nous en étions éloignés d'environ deux lieues; mais, ne voyant pas la *Découverte*, & doutant qu'elle pût nous voir, je craignis les suites fâcheuses qui pouvoient résulter de notre séparation. Je renonçai donc pour le moment, au projet d'aborder à *Oneeheow*, & je repris la route d'*Atooi*, dont je voulois regagner la rade, pour y remplir le reste de nos futailles. A deux heures de l'après-dîner, le vent du Nord s'éteignit, & il fut remplacé par des souffles légers & des calmes, qui durerent jusqu'à onze heures du soir. Nous nous étendîmes au Sud-Est jusqu'à la pointe du jour du 25; nous revirâmes alors, nous gouvernâmes sur la rade d'*Atooi*, qui nous restoit à-peu-près au Nord, & la *Découverte* ne tarda pas à nous joindre.

1778. Janvier.

25.

Nous atteignîmes la côte à environ deux lieues

1778. Janvier. 29.

ſous le vent de la rade, où nous ne pûmes cependant jamais arriver; car ce que nous gagnions dans un moment, nous le perdions dans un autre. Le 29 au matin, les courans nous avoient porté à l'Oueſt, à trois lieues de *Oneeheow*. Fatigué d'aller à la bouline avec ſi peu de ſuccès, je ne ſongeai plus à retourner à *Atooi*, & je réſolus d'eſſayer ſi nous ne pourrions pas nous procurer à l'autre Iſle, qui ſe trouvoit à notre portée, les choſes dont nous avions beſoin. Le *Maſter* partit pour ſonder la côte, & chercher un lieu propre au débarquement. Je lui ordonnai, s'il en découvroit un, d'examiner ſi l'on pourroit commodément remplir les futailles aux environs. Afin de lui laiſſer le temps d'exécuter ſa commiſſion, les Vaiſſeaux ſuivirent à petites voiles. Dès que nous fûmes en travers ou à l'Oueſt de la pointe méridionale de *Oneeheow*, la ſonde rapporta, à un mille de la côte, trente, vingt-cinq & vingt braſſes, fond de ſable de corail.

Le *Maſter* fut de retour à dix heures; il me dit qu'il avoit débarqué dans un endroit; qu'il n'avoit pas découvert d'eau douce : mais qu'on pouvoit mouiller par-tout, le long de la côte. Appercevant une Bourgade, un peu plus loin ſous le vent, & quelques-uns des Inſulaires, qui

arriverent aux Vaisseaux, nous informant qu'on y trouvoit de l'eau douce, j'en pris le chemin, & je mouillai en face, par vingt-six brasses, à environ trois quarts de mille du rivage. La pointe Sud-Est de l'Isle, nous restoit au Sud 65^d Est, à trois milles; nous avions au Nord-quart-Nord-Est, à environ deux ou trois milles, l'autre extrémité de cette terre; au Nord-Est, un quart de rumb Est, une colline à pic située dans l'intérieur du pays; & au Sud, 61^d Ouest, à la distance de sept lieues, une seconde Isle appellée *Tahoora*, que nous avions apperçue la veille au soir.

1778. Janvier.

Six ou sept pirogues étoient venues près de nous, avant que nous mouillassions; elles nous apporterent des cochons-de-lait, quelques patates, & beaucoup d'ignames & de nattes. Les hommes qui les montoient ressembloient aux Insulaires d'*Atooi*, & ils paroissoient connoître également l'usage du fer, qu'ils demandoient aussi sous les noms de *Hamaite* & de *Toe;* ils échangerent avec empressement tout ce qu'ils avoient, contre des morceaux de ce métal précieux. De nouvelles pirogues nous aborderent bientôt, quand nous fûmes mouillés; mais les Naturels qui montoient celles-ci, ne sembloient avoir d'autre objet, que de nous faire une visite en forme.

1778. Janvier.

La plupart d'entr'eux ſe rendirent volontiers ſur le pont, ils s'y proſternerent devant nous, & ils ne quitterent cette humble poſture, que lorſque nous leur dîmes de ſe relever. Ils amenerent pluſieurs femmes, qui ſe tinrent dans leurs embarcations, à la hanche des Vaiſſeaux, & qui ſe conduiſirent d'une maniere beaucoup plus immodeſte que celles d'*Atooi*; elles chanterent en chœur un air qui n'étoit pas remarquable par la mélodie, mais leurs ſons étoient parfaitement d'accord, & elles battoient la meſure d'une maniere très-exacte, en ſe donnant avec leurs mains des coups ſur la poitrine. Les hommes qui paſſerent ſur notre bord, n'y demeurerent pas longtemps, & avant de partir, quelques-uns d'entre eux nous prierent de leur permettre de nous laiſſer des touffes de leurs cheveux.

Ils nous fournirent une occaſion d'examiner de nouveau s'ils étoient cannibales. Nous ne remîmes pas la queſtion ſur le tapis; elle y revint d'elle-même, & d'une maniere qui ne comportoit aucune équivoque. L'un des Inſulaires n'ayant pu obtenir la permiſſion d'entrer par le ſabord de la Sainte-Barbe, nous demanda ſi nous le tuerions & ſi nous le mangerions, ſuppoſé qu'il y entrât; il fit en même-temps des geſtes ſi expreſſifs, qu'il étoit impoſſible de ne pas le

comprendre. Nous eûmes soin de demander à notre tour si c'étoit l'usage dans le pays de manger des hommes. Un autre des Naturels, qui observoit soigneusement ce qui se disoit & ce qui se faisoit, répondit tout de suite, que ses Compatriotes nous mangeroient sûrement si nous étions tués sur la côte. Il parla d'un air si tranquille, qu'il nous parut clairement qu'ils ne nous tueroient pas pour nous manger, mais que ce repas de chair humaine, seroit la suite de notre inimitié pour eux. J'ai profité ici des notes de M. Anderson ; & je suis fâché de dire que je ne vois pas la moindre raison de hésiter à donner, comme certain, que ces horribles banquets d'antropophages sont aussi goûtés à *Oneeheow*, où l'on vit dans l'abondance, qu'ils le sont à la *Nouvelle-Zélande*.

1778. Janvier.

Le Lieutenant Gore partit l'après-dîner avec trois canots armés : je lui ordonnai d'examiner l'endroit le plus propre au débarquement, & lorsqu'il seroit à terre, de chercher de l'eau douce. Il revint le soir, après avoir débarqué à la Bourgade indiquée plus haut ; il me dit qu'on l'avoit mené à un puits, situé à un demi-mille dans l'intérieur de l'Isle ; mais je jugeai sur son rapport, qu'il n'y avoit pas assez d'eau pour remplir nos futailles, & qu'il

faudroit y arriver par un chemin extrêmement
1778. mauvais.

Janvier. 30. Le 30, je renvoyai une seconde fois M. Gore à terre; je lui donnai une Garde de Soldats de Marine, & quelques hommes, qui devoient acheter des rafraîchissemens. Je voulois débarquer moi-même bientôt après, & je quittai en effet le Vaisseau dans cette intention; mais je trouvai le ressac si fort, que je craignis de ne pouvoir pas regagner mon bord, si je débarquois. C'est ce qui arriva bientôt après à M. Gore & à sa petite Troupe; il m'avertit le soir, par un signal, de lui envoyer des canots; ces canots ne tarderent pas à revenir, avec quelques ignames & un peu de sel. Ceux de nos gens qui étoient à terre, en avoient acheté une quantité assez considérable, dans le cours de la journée; mais l'impétuosité du ressac avoit causé la perte de la plus grande partie de ces deux articles, au moment où on voulut les embarquer. M. Gore & vingt hommes n'osant pas affronter des vagues si terribles, passèrent la nuit dans l'Isle, & ce malheureux contretemps occasionna, sans doute, des liaisons avec les femmes du pays, que je desirois si vivement de prévenir, & que je m'applaudissois d'avoir empêché. La violence du ressac que nos canots ne purent surmonter, n'empêcha

pas

pas les Naturels d'arriver aux Vaiſſeaux, ſur leurs pirogues. Ils nous apporterent des proviſions, que nous payâmes avec des clous & des morceaux de cercles de fer, & je donnai des rubans, des boutons & des bracelets aux femmes qui ſe trouvoient dans les embarcations. L'un des hommes avoit un léſard piqueté ſur ſa poitrine, & nous apperçûmes ſur celle des autres, des figures d'hommes groſſiérement imitées. Ils nous apprirent qu'il n'y a point de Chef ou de *Hairee* dans cette Iſle, mais qu'elle eſt ſoumiſe à Teneooneoo, Chef d'*Atooi;* ils ajouterent que *Atooi* n'eſt pas gouvernée par un ſeul Chef, mais qu'elle en a pluſieurs, auxquels on rend l'honneur du *Moe*, ou de la proſtration. Ils nous nommerent, entr'autres, Otaeaio & Teratotoa. Parmi les choſes qu'ils nous apporterent, il y avoit un petit tambour, preſque ſemblable à ceux d'O-*Taïti*.

1778.
Janvier.

Le vent paſſa au Sud ſur les dix heures du ſoir, & le ciel ſembloit annoncer une tempête. Jugeant que nous étions un peu trop près de la côte, j'ordonnai de relever les ancres; &, après avoir conduit les Vaiſſeaux dans un endroit où la ſonde rapportoit quarante-deux braſſes, nous y mouillâmes de nouveau, & nous nous crûmes plus en ſûreté. Cette précaution n'étoit pas

nécessaire, car le vent tourna bientôt après au
1778. Nord-Nord-Est, où il devint frais, accompagné
Janvier. de rafalles & de fortes ondées de pluie.

31. Nous eûmes le même temps durant la journée du lendemain, & la mer devint si grosse, qu'il ne nous resta aucune espece de communication avec notre détachement qui se trouvoit à terre. Les Naturels eux-mêmes n'oserent pas venir aux Vaisseaux sur leurs pirogues. Le soir, j'envoyai le *Master* à la pointe Sud-Est de l'Isle, en lui ordonnant de voir si l'on pourroit débarquer au-dessous. Son rapport fut favorable, mais il étoit trop tard alors, pour envoyer chercher M. Gore, qui fut obligé de passer une seconde nuit à terre.

Encouragé par les détails que m'avoit donné
1 Févr. le *Master*, j'envoyai le lendemain, dès le lever de l'aurore, un canot à la pointe Sud-Est, avec un ordre par lequel j'enjoignois à M. Gore de conduire son détachement à cette pointe, s'il n'osoit pas l'embarquer à l'endroit où il se trouvoit. Le canot ne put atteindre la côte, & l'un des Matelots se rendit sur la greve à la nage. Au retour du canot, j'allai moi-même à la pointe Sud-Est, avec la pinnasse & la chaloupe, afin de ramener le détachement à bord des Vaisseaux. J'y portai une chevre mâle & deux femelles, un

verrat & une truie de race Angloife, des graines de melons, de citrouilles & d'oignons; car je defirois beaucoup accroître les moyens de fubfiftance de cette peuplade. Je débarquai fans peine fous le côté occidental de l'Ifle; quelques Naturels & mon détachement m'attendoient; je donnai les chevres, les cochons & les graines, à l'un des Infulaires, que M. Gore avoit vu exercer une forte d'autorité fur les autres. J'aurois laiffé ces chofes précieufes à *Atooi*, fi le mauvais temps ne nous en eût pas éloigné.

1778. Février.

Tandis que mes gens rempliffoient quatre futailles, à un petit ruiffeau qu'avoit formé la derniere pluie, je fis une promenade dans l'intérieur de l'Ifle, accompagné du Chef dont je parlois tout-à-l'heure, & fuivi de deux hommes, qui portoient les deux cochons que je lui avois donnés. Dès que nous fûmes fur un terrein élevé, je m'arrêtai pour examiner le pays; & j'apperçus de l'autre côté de la vallée, où s'étoit fait mon débarquement, une femme, qui appelloit fes trois compatriotes. Le Chef fe mit à marmoter quelques paroles; je jugeai qu'il faifoit une priere, & fes deux camarades, qui portoient les cochons, continuerent, durant cet intervalle, à marcher autour de moi; ils firent au moins une douzaine de tours, avant que le Chef eût achevé

1778.
Février.
ſon oraiſon. Nous nous remîmes en route après cette cérémonie, & nous rencontrâmes bientôt des Naturels qui arrivoient de tous les côtés, & qui ſe proſternerent la face contre terre, tant que je fus à la portée de leur vue. Le diſtrict que je traverſai, ſe trouvoit dans l'état de nature & rempli de pierres, & le ſol paroiſſoit très-pauvre; il étoit cependant couvert d'arbriſſeaux & de plantes qui parfumoient l'air; je n'avois rencontré ſur aucune des Iſles de cet océan, une odeur auſſi agréable. Ceux de mes gens qui demeurerent deux jours à terre, avoient obſervé la même choſe dans les parties de l'Iſle qu'ils traverſerent; ils avoient découvert pluſieurs marais ſalins, dont quelques-uns renfermoient encore un peu d'eau; mais ils y apperçurent ſi peu de ſel, qu'ils ne purent en recueillir une grande quantité; s'ils n'obſerverent rien qui indiquât un ruiſſeau d'eau douce, on leur montra de petits puits preſqu'à ſec, qui offroient une eau aſſez bonne. Les habitations des Naturels étoient diſperſées ſur les environs; M. Gore ſuppoſa qu'il n'y avoit pas plus de cinq cents habitans dans l'Iſle entiere, car la plupart des Naturels ſe raſſemblerent au lieu où ſon détachement faiſoit les échanges, & ceux de nos gens qui pénétrerent dans le pays, virent peu de

monde autour des maiſons : il eut occaſion d'examiner l'intérieur des ménages des Inſulaires, qui lui parurent décens & propres, mais il ne vit pas une ſeule fois les hommes & les femmes manger enſemble : les femmes ſe réuniſſoient ordinairement pour prendre leur repas. La noix huileuſe de *Dooe-dooe* leur ſert de flambeau durant la nuit, ainſi que parmi les O-Taïtiens ; ils cuiſoient auſſi leurs cochons dans un four ; mais, ce qui eſt contraire à l'uſage des Iſles de *la Société* & *des Amis*, ils coupent l'épine du dos dans toute ſa longueur. M. Gore eut une preuve directe du *Taboo*, ou, ſelon la prononciation des Naturels, du *Tafoo* ; car une femme mettoit les alimens dans la bouche d'une autre, qui ſe trouvoit ſoumiſe à cette eſpece d'interdit. Il remarqua d'autres cérémonies myſtérieuſes ; une femme, par exemple, prit un petit cochon qu'elle jetta dans le reſſac, juſqu'à ce qu'il fût noyé, & elle y jetta enſuite un petit ſagot ; une autre fois, la même femme frappa, avec un bâton, ſur les épaules d'un homme, qui s'aſſit devant elle pour recevoir cette diſcipline. Les habitans de l'Iſle ſemblent avoir une vénération particuliere pour les chouettes, qui ſont très-apprivoiſées, & M. Gore jugea que c'étoit parmi eux une habitude aſſez générale de s'arracher

1778. Février.

1778. Février. une dent; (*a*) il leur demanda la raison d'une coutume aussi bizarre, & ils lui dirent, pour toute réponse, que cela étoit *Teeha*; ils expliquerent de la même maniere un autre de leurs usages, celui de donner un faisceau de leurs cheveux en signe de respect ou d'amitié.

Lorsque les tonneaux furent remplis, & qu'on les eut embarqués sur le canot; lorsque nous eûmes acheté des Naturels une petite quantité de racines, un peu de sel & quelques poissons salés, je revins à bord avec le détachement. Je me proposois de redescendre à terre le lendemain; mais à sept heures du soir, la *Résolution* dérapa; comme nous avions un cable entier de filé, nous fûmes contraints de mettre l'ancre au bossoir, & de remonter la chaloupe avant de faire voile. Après cet accident, nous nous trou-
2. vâmes le lendemain, à la pointe du jour, trois lieues sous le vent de notre derniere station; & prévoyant qu'il faudroit, pour la regagner, plus

(*a*) Cette coutume est si peu naturelle, qu'elle ne semble pas devoir se trouver parmi deux Tribus, dont l'origine n'est pas commune; &, ce qui est digne de remarque, les Habitans de cette Isle & les Naturels de la côte occidentale de la *Nouvelle-Hollande*, dont parle Dampierre, l'observent malgré la distance des deux contrées.

de temps que je ne voulois en employer, j'avertis la *Découverte*, par un signal, d'appareiller & de nous joindre. Elle nous joignit à midi, & nous cinglâmes tout de suite au Nord, afin d'arriver plutôt à la côte d'*Amérique*. Ainsi, après avoir passé autour de ces Isles plus de jours que n'en auroit pris une relâche ordinaire, nous fûmes obligés de les quitter, sans y avoir rempli toutes nos futailles, & sans en avoir tiré les provisions que les Naturels étoient en état & dans la disposition de nous fournir. Au reste, la *Résolution* y embarqua des vivres pour au moins trois semaines, & le Capitaine Clerke, plus heureux que moi, s'y procura des végétaux qui servirent à son équipage durant deux mois. 1778. Février.

Les observations que j'ai faites, combinées avec celles de M. Anderson, qui m'étoit toujours d'un grand secours dans ces occasions, formeront la matiere du Chapitre suivant.





CHAPITRE XII.

Position des Isles dont je viens de parler. Noms que leur donnent les Insulaires. Je les ai appellées Isles Sandwich. *Description d'*Atooi. *Remarques sur le sol, le climat, les productions végétales, les oiseaux, les poissons, les animaux domestiques, la personne des Naturels, leur caractere, leurs habits, leurs ornemens, leurs habitations, leur régime diététique, leur maniere d'apprêter les alimens, leurs amusemens, leurs Manufactures, leurs outils, la connoissance qu'ils ont du fer, leurs pirogues & leur Agriculture. Détails sur un de leurs Chefs. Armes dont ils se servent. Usages conformes à ceux de* Tongataboo *&* O-Taïti. *La Langue des Isles* Sandwich *est la même que celle des Isles des* Amis *& de la* Société : *comment la même Nation s'est répandue sur toute la Mer Pacifique. Avantages qu'on peut tirer de la position des Isles* Sandwich.

LES Isles de l'Océan Pacifique, que nos derniers voyages ont ajoutées à la Géographie, sont, en général, disposées en grouppes, & cette

1778. Février.

observation est digne de remarque : les terres détachées qu'on a découvertes dans l'intervalle des différens grouppes, sont peu nombreuses en proportion de celles qui forment les Archipels, quoiqu'il en reste, selon toute apparence, beaucoup d'autres également solitaires, que les Navigateurs n'ont point encore apperçues. Il faut laisser aux vaisseaux qui nous suivront, le soin de déterminer le nombre des Isles qui composent le grouppe qui fait la matiere de ce Chapitre. (*a*) Nous en avons vu cinq ; voici les noms que leur donnent les Naturels : *Woahoo*, *Atooi*, *Oneeheow*, *Oreehoua* & *Tahoora*. La derniere est petite, mais élevée ; elle gît à quatre ou cinq lieues de la pointe Sud-Est de *Oneheeow*, dans la direction du Sud 69d Ouest : on nous a dit qu'elle est remplie d'oiseaux, mais qu'elle est déserte d'ailleurs ; on nous parla aussi d'une Isle basse & déserte, située aux environs de *Tahoora*, & appellée *Tammata-pappa*. Indépendamment de ces six Terres, les Insulaires, avec lesquels nous eûmes des entretiens, nous parurent connoître d'autres Isles à l'Est & à l'Ouest. J'ai donné

1778. Février.

(*a*) La reconnoissance, dont parle ici M. Cook, a été achevée après sa mort, & on en trouvera les détails plus bas. *Note du Traducteur*.

1778. Février. au grouppe entier, le nom d'Isles *Sandwich*, en honneur du Comte de Sandwich. Celles que j'ai apperçues, gissent entre le 21e degré 30 minutes, & le 22e degré 15 minutes de latitude Nord, & entre le 199e degré 20 minutes, & le 201e degré 30 minutes de longitude Est.

Woahoo, la plus orientale, gît par 21d 36′, & nous n'avons rien appris sur cette terre, sinon qu'elle est élevée & habitée.

Nous eûmes occasion de recueillir sur *Oneeheow*, quelques détails dont j'ai déjà parlé. Elle gît sept lieues à l'Ouest du mouillage qu'occuperent nos vaisseaux à *Atooi*, & elle n'a pas plus de quinze lieues de circonférence : elle produit sur-tout des ignames, si nous pouvons juger de ses productions par celles que nous apporterent les Naturels. Les habitans ont du sel, qu'ils appellent *patai*, & qu'ils recueillent dans des marais; ils salent du poisson & du porc; les poissons salés qu'ils nous vendirent, se conserverent très-bien, & ils étoient fort bons. L'Isle est basse, si j'en excepte la partie située en face d'*Atooi*, laquelle commence, du bord de la mer, à s'élever à une assez grande hauteur ; il faut en excepter aussi la pointe Sud-Est, qui se termine en colline ronde : nos vaisseaux mouillerent au côté occidental de cette pointe.

Nous ne favons rien fur *Oreehoua*, finon qu'elle eft petite & peu élevée, & qu'elle gît près du côté feptentrional de *Oneeheow*. 1778. Février.

Atooi eft la plus étendue; &, comme nous l'avons mieux obfervée que les autres, je vais indiquer quelques réfultats que nous nous fommes formés d'après nos propres remarques, tandis que nous étions à terre, ou d'après nos entretiens avec les habitans qui vinrent fans ceffe à bord de nos vaiffeaux, tandis que nous étions à l'ancre. En général, ceux d'entre nous qui avoient étudié les dialectes de la mer pacifique, entendoient affez bien les Naturels : on doit regretter toutefois que nous ayions été obligés de quitter fi-tôt une terre qui paroît mériter une étude plus approfondie.

Si je juge de l'Ifle d'*Atooi* fur ce que nous en avons apperçu, elle a au moins dix lieues de longueur de l'Eft à l'Oueft, & l'on peut de-là évaluer fa circonférence par approximation; au refte, elle femble être beaucoup moins large à la pointe occidentale qu'à la pointe orientale, où l'on voit une double rangée de collines. La rade ou le mouillage que nous occupâmes, fe trouve au côté Sud-Oueft, à environ fix milles de l'extrémité Oueft, devant un village appellé *Wymoa*. Dans tous les endroits où nous prîmes

1778. Février. des fondes, le fond de la mer est d'un joli sable gris, & il n'y a point de rochers, si j'en excepte un espace peu éloigné du village & dans la partie de l'Est, où l'on rencontre un bas-fond, sur lequel il y a des rochers & des brisans; mais ces rochers & ces brisans sont près de la côte. La rade seroit complétement à l'abri du vent alisé, si la hauteur de la terre par-dessus laquelle il souffle, ne changeoit pas sa direction pour lui donner celle de la côte : ainsi, le vent alisé souffle du Nord-Est sur l'une des bandes de l'Isle, & de l'Est-Sud-Est ou du Sud-Est sur l'autre, en frappant la côte d'une maniere oblique. La rade située au côté sous le vent, est donc un peu exposée au vent alisé; mais, malgré ce défaut, elle n'offre pas une mauvaise station, & elle est bien supérieure à celles que la nécessité oblige journellement les vaisseaux de prendre dans des pays tels que *Ténériffe*, *Madere*, les *Açores*, &c. où les vents sont plus variables & plus orageux. Le débarquement est d'ailleurs moins difficile, & il est toujours praticable lorsque le temps n'est pas très-mauvais : l'eau qu'on peut se procurer dans le voisinage est excellente, & il est facile de l'embarquer; mais, pour faire du bois à une distance commode, il faudroit déterminer les Naturels à céder le petit nombre

d'Etooas (*a*) qui croissent autour de leurs villages, ou une espece appellée *Dooe-dooe*, qu'on rencontre plus avant dans le pays. 1778. Février.

L'aspect général de cette terre, ne ressemble point du tout aux Isles que nous avions apperçues jusqu'alors en-dedans du Tropique, au côté méridional de l'Equateur; j'en excepte toutefois les collines situées près du centre, qui sont élevées, mais qui s'abaissent peu-à-peu jusqu'à la mer ou jusqu'aux terreins bas : quoiqu'on n'y voie pas, comme à *O-Taïti* & à *Tongataboo*, cette bordure charmante, ou ces plaines fertiles, couvertes d'arbres, qui offrent un coup-d'œil enchanteur, un asyle contre la chaleur brûlante du Soleil, & des fruits dont on peut se nourrir sans se donner la peine de les cultiver; comme elle a plus de districts d'une pente douce, elle leur est supérieure à quelques égards, puisqu'elle se trouve par-là plus susceptible des améliorations de la culture.

La hauteur du sol dans l'intérieur de l'Isle, & la multitude de nuages qui, durant notre relâche, la couvroient au centre, & souvent dans les autres parties, semblent prouver d'une maniere

(*a*) **Les Naturels donnent ce nom au *Cordia sebestina*.**

incontestable qu'elle renferme une quantité suffi-
1778. sante d'eau douce : je pense qu'il y a sur-tout dans
Février. les vallées profondes, à l'entrée desquelles les villages sont bâtis pour l'ordinaire, des ruisseaux que nous n'apperçûmes pas. Depuis la partie boisée jusqu'à la mer, elle est revêtue d'une herbe d'une excellente qualité : cette herbe a environ deux pieds de hauteur; elle croît quelquefois en touffes, &, quoiqu'elle ne fût pas très-épaisse à l'endroit où nous étions, il nous parut qu'on pourroit y faire des récoltes abondantes d'un très-beau foin; mais il ne vient pas naturellement un arbrisseau sur cet espace étendu.

Le sol de la vallée étroite que nous traversâmes pour nous rendre au *Moraï*, est d'un noir brun, un peu friable; mais, en nous avançant sur les terreins élevés, nous le trouvâmes d'un brun rougeâtre, plus compacte & argilleux, quoiqu'il fût toujours aisé de le rompre, à cause de la sécheresse. Il est vraisemblablement le même dans tous les districts cultivés; car le terreau qui adhéroit à la plupart des patates que nous achetâmes, lesquelles venoient sans doute de différens cantons, étoit de la même nature. Au reste, on juge mieux de sa qualité par ses productions, que par son apparence; en effet, la vallée ou le terrein humide, produit du *taro* dont la grosseur

excede celui que nous avions vu ailleurs, & le terrein plus élevé fournit des patates douces, qui pesent souvent dix, quelquefois douze ou quatorze livres, & rarement moins de deux ou trois. 1778. Février.

D'après la position de l'Isle, il est aisé de se former une idée de la température du climat. Je puis dire qu'il est très-variable, si nous en jugeons par notre expérience; car, selon l'opinion généralement reçue, nous étions à l'époque de l'année où le temps est le plus fixe, puisque le Soleil se trouvoit à sa plus grande distance. La chaleur étoit très-modérée, & on doit éprouver ici peu des incommodités auxquelles la chaleur & l'humidité rendent sujettes la plupart des terres du Tropique; les habitations des Naturels, sont très-près les unes des autres, & ils salent du poisson & du porc qui se gardent très-bien, ce qui n'arrive pas ordinairement, lorsqu'on fait cette salaison dans les climats chauds. Nous n'y trouvâmes pas de fortes rosées, peut-être parce que la partie basse de l'Isle est dénuée d'arbres.

Le rocher qui forme les flancs de la vallée, & qui paroît être le même que nous avons vu en différentes parties de la côte, est une pierre lourde d'un noir grisâtre, disposé comme le sont les rayons de miel, parsemé de petites particules

luisantes & de quelques taches couleur de rouille ;
1778. ces taches le font paroître rougeâtre quand on
Février. le regarde de loin : il a une immense profondeur, mais il paroît offrir des couches, entre lesquelles il n'y a point de corps intermédiaires ; car de gros morceaux se détachoient toujours à une profondeur déterminée, & ils ne sembloient pas adhérens à ceux de dessous. Les autres pierres sont probablement beaucoup plus variées qu'aux Isles Méridionales : en effet, durant notre courte relâche, outre la *Lapis Lydius* qui paroît commune sur toutes les terres de la mer du Sud, nous rencontrâmes une pierre à aiguiser, couleur de crême, tachetée, ainsi que le marbre, de veines plus noires ou plus blanches ; une seconde qui ressemble à la *breche*, l'ardoise à écrire, & une quatrieme plus grossiere ; mais nous ne vîmes les carrieres d'aucune. Les Naturels nous apporterent en outre quelques morceaux d'une grossiere pierre-ponce blanchâtre. Nous nous procurâmes de plus une *Hématites* brune ; elle étoit fortement attirée par l'aimant ; nous jugeâmes qu'elle contenoit beaucoup de fer, & qu'elle appartenoit à la seconde espece dont parle Cronstedt, quoique Linnæus l'ait rangée parmi ses *intractabilia* ; mais nous n'avons pu en découvrir les variétés : les échantillons que nous vîmes,

vîmes, ainſi que ceux des ardoiſes & des pierres à aiguiſer, avoient été taillés par la main de l'homme. 1778. Février.

Indépendamment des végétaux que nous achetâmes, & parmi leſquels il y avoit au moins cinq ou ſix eſpeces de bananes, l'Iſle produit du fruit à pain; au reſte, ce dernier fruit paroît rare; car nous n'apperçûmes qu'un arbre qui en portât. On y trouve de plus, un petit nombre de cocotiers, des ignames, (nous n'en vîmes cependant aucune;) le *Kappa* des *Iſles des Amis*, ou l'*Arum* de *Virginie*, l'arbre appellé *Etooa*, & la *Gardenia* parfumée ou le jaſmin du *Cap*. Nous rencontrâmes pluſieurs arbres, appellés *Dooe-dooe*, ſi utiles à *O-Taïti*, parce qu'ils donnent des noix huileuſes, qu'on embroche à une eſpece de baguettes, & qui tiennent lieu de chandelles. Nos gens remarquerent que les Inſulaires de *Oneeheow*, en faiſoient le même uſage : nous ne fûmes dans l'Iſle d'*Atooi* que pendant le jour; & les habitans portoient ces noix ſuſpendues à des cordes & attachées autour de leur col. On y trouve de plus, une eſpece de *Sida* ou de mauve, que le climat a rendu un peu différente de celle qui croît à l'Iſle de *Noël*, la *Morinda citrifolia*, qui eſt appellée *None*, une eſpece de *Convolvulus*, l'*Ava*

1778. Février. ou le poivre enivrant, & une multitude de citrouilles. Les citrouilles parviennent à une grosseur considérable, & elles prennent un grand nombre de formes, qui sont probablement un effet de l'art. Le sable sec qui est autour du village devant lequel nous mouillâmes, offre une plante que nous n'avions jamais rencontrée dans ces mers; elle est de la taille du chardon ordinaire, & armée de piquans de la même maniere, mais elle porte une belle fleur, qui approche beaucoup du pavot blanc: celle-ci & une seconde plus petite, furent les seules plantes nouvelles que notre excursion dans l'intérieur du pays, nous donna occasion d'observer.

Nous n'avons jamais apperçu vivans, ces oiseaux rouges ou écarlates que nous achetâmes, & dont j'ai déjà fait la description; mais nous en vîmes voltiger un, cramoisi foncé, de la grosseur d'un serin: nous apperçûmes en outre, une grosse chouette, deux grands faucons ou milans bruns, & un canard sauvage. Les Naturels nous donnerent les noms de plusieurs autres oiseaux, parmi lesquels nous reconnûmes l'*Otoo* ou le héron bleu, & le *Torata* des O-Taïtiens, qui est une espece de corlieu. Si l'on juge de la multitude des plumes jaunes, vertes, noires & veloutées, que nous remarquâmes sur les man-

teaux & les ornemens des Infulaires, il eft probable qu'il y a dans cette Ifle, beaucoup d'efpeces différentes d'oifeaux. 1778. Février.

Il nous parut que le poiffon & les autres productions de la mer, n'étoient pas très-variées; car nous n'apperçûmes que le petit maquereau, le mulet ordinaire, un fecond mulet d'un blanc mat ou couleur de craie, un petit poiffon de rocher, brunâtre & tacheté de bleu; une tortue enfermée dans un étang, & trois ou quatre efpeces de poiffon falé. Le peu de coquillages qui frapperent nos regards, fervoient fur-tout à la parure des Naturels, mais ils n'étoient pas d'une forme affez jolie & affez nouvelle pour les décrire ici.

Les cochons, les chiens & les volailles, les feuls animaux domeftiques dont nous ayions eu connoiffance, font de la même efpece que fur les Ifles de la mer pacifique du Sud : nous vîmes auffi de petits léfards & des rats femblables à ceux qu'on rencontre fur chacune des Ifles où nous étions defcendus.

La taille des Naturels du pays eft moyenne, & leur ftature robufte; en général, ils ne font pas remarquables par la beauté de leurs formes ou par le caractere de leur phyfionomie. Leurs traits annoncent de la franchife & de la bonté,

plutôt que de la vivacité & de l'intelligence :
1778. leur visage, sur-tout celui des femmes, est sou-
Février. vent rond, mais il est presque aussi fréquemment alongé, & on ne peut pas dire qu'une coupe particuliere dans la face distingue la peuplade. Leur teint est presque d'un brun de noix, & cette couleur ayant des nuances diverses, il est difficile d'employer une comparaison plus exacte; celui de quelques individus est plus foncé. J'ai déjà remarqué que les femmes présentent des formes un peu plus délicates que les hommes; au reste en admettant un petit nombre d'exceptions, elles ont peu de ces avantages de figure qui les distinguent dans les autres pays. Les deux sexes se ressemblent plus ici, en effet, par la taille, le teint & la mine, que sur la plupart des terres où j'ai abordé. Les Insulaires d'*Atooi* néanmoins sont bien éloignés de la laideur, & nous jugeâmes qu'on rencontre peu de difformités naturelles parmi eux. Leur peau n'est ni douce ni luisante, peut-être parce qu'ils ne la frottent pas d'huile comme les habitans des Isles méridionales : en général, leurs yeux & leurs dents sont d'une assez bonne qualité ; la chevelure de la plupart est lisse, mais quelquefois bouclée ; elle est communément noire & peinte, comme aux *Isles des Amis* & à celles qu'on

rencontre depuis la *Nouvelle-Zélande*. Nous vîmes peu d'individus qui euſſent de la corpulence, & nous trouvâmes plus ſouvent de l'embonpoint parmi les femmes que parmi les hommes; c'eſt ſur-tout parmi les hommes que nous remarquâmes des difformités corporelles ; & ſi quelques individus offrent une ſorte de beauté, ils ſont de la claſſe des jeunes gens.

1778. Février.

L'art de nager leur eſt très-familier, ils fendent l'onde avec une vigueur, une légéreté & une habileté extraordinaires ; la cauſe la plus légere les détermine à abandonner leurs pirogues; ils plongent par-deſſous, & ils ſe rendent ſur d'autres embarcations très-éloignées. Nous vîmes ſouvent des femmes qui portoient des enfans à la mamelle, ſe jetter au milieu des flots lorſque le reſſac étoit ſi fort, qu'elles ne pouvoient atteindre le rivage ſur leurs pirogues, & traverſer un eſpace de mer effrayant, ſans faire de mal à leurs nourriſſons.

Ils paroiſſent doués d'un caractere franc & joyeux, & ſi je voulois établir des comparaiſons, je dirois qu'ils n'ont ni la légéreté inconſtante des O-Taïtiens, ni la gravité tranquille des habitans de *Tongataboo*. Nous jugeâmes qu'ils vivent entr'eux d'une maniere très-ſociable, &, excepté la diſpoſition au vol, qui ſemble natu-

1778. Février.

relle à la plupart des Insulaires que nous avons fréquentés sur cet océan, ils nous prodiguerent les marques de la plus grande amitié. Ce qui donne une bonne opinion de leur intelligence, & ce qui ne doit pas trop nous enorgueillir, lorsqu'ils virent les différens articles de nos manufactures européennes, ils témoignerent leur surprise avec un mêlange de joie & d'intérêt, où l'on appercevoit les réflexions humiliantes qu'ils faisoient sur l'imperfection de leurs ouvrages. Dans toutes les occasions, nous les trouvâmes pénétrés du sentiment de leur infériorité; cette maniere de se rendre justice, est d'autant plus estimable, que chacun connoît l'orgueil déplacé du Japonois civilisé, ou du sauvage Groënlandois. Nous eûmes beaucoup de plaisir à observer avec quelle tendresse les meres soignoient leurs enfans, & avec quel empressement les hommes les aidoient dans ces aimables soins: ils sont donc, à cet égard, bien supérieurs aux peuplades grossieres, qui regardent les femmes & les enfans comme des choses plus nécessaires que desirables ou dignes d'attention.

D'après le nombre d'habitans que nous apperçûmes dans toutes les bourgades, en longeant la côte, la population doit être considérable: nos calculs ne peuvent être fondés que sur des

conjectures ; mais s'il faut donner un résultat quelconque, je dirai, qu'y comprises les chaumieres écartées, il peut y avoir dans l'Isle entiere soixante villages, pareils à celui devant lequel nous mouillâmes ; qu'en admettant cinq personnes pour chaque maison, chaque village contient cinq cents habitans, & que le nombre total est de trente mille. (*a*) Ce calcul n'est sûrement point exagéré ; car trois mille personnes au moins, se rassemblerent quelquefois sur la greve autour de nous, & l'on ne doit pas croire qu'il y eût alors plus de la dixieme partie des Insulaires. 1778. Février.

J'ai déjà décrit le vêtement ordinaire des hommes & des femmes. Les femmes portent souvent une quantité beaucoup plus grande d'étoffes, qui commencent à couvrir la poitrine, & qui descendent jusqu'au genoux, ou même plus bas ; nous en vîmes plusieurs qui avoient des pieces de la même étoffe jettées négligemment sur leurs épaules, & enveloppant la plus grande partie

(*a*) Les Anglois ayant relâché une seconde fois aux Isles *Sandwich*, après leur premiere campagne au Nord, on trouvera plus bas d'autres détails sur la population de l'Isle d'*Atooi*, & des Terres voisines. *Note du Traducteur.*

1778. Février.

de leur corps : les enfans font abfolument nuds. Les deux fexes ne mettent rien fur leur tête, mais leur chevelure eft taillée de différentes manieres : la mode générale, fur-tout parmi les femmes, eft de l'avoir longue fur le devant, & courte parderriere : celle des hommes eft fouvent coupée ou rafée de chaque côté, de façon que ce qui en refte, reffemble, à quelques égards, à la crête de leurs chapeaux & de leurs cafques, dont j'ai déjà parlé. Les hommes & les femmes paroiffent d'ailleurs négliger beaucoup leurs cheveux; ils ne poffedent aucun inftrument qui leur tienne lieu de peigne : quelques hommes avoient une multitude de queues, chacune de l'épaiffeur d'un doigt, qui étoient fort longues ; mais nous nous apperçûmes que la plupart de ces queues étoient poftiches. (*a*)

Il faut obferver que les Naturels des Ifles *Sandwich* n'ont pas les oreilles trouées, & qu'ils ne fongent jamais à y mettre des orne-

(*a*) La Planche de l'Ifle de *Horn*, qu'on trouve dans le Précis des Voyages de le Maire & Schouten, donné par M. Dalrymphe, repréfente quelques-uns des Naturels de cette Ifle, avec de longues queues femblables à celles que M. Cook vient de décrire. Voyez *Dalrymple's Voyages to the fouth Pacific*, Vol. II, pag. 58.

mens, contre l'ufage univerfel des peuplades que nous avions découvertes jufqu'ici dans l'Océan Pacifique. Les deux fexes néanmoins portent des colliers compofés de faifceaux d'une petite corde noire, pareille à nos cordons de chapeau : il y a fouvent plus de cent cordes dans ces colliers, qui reffemblent exactement à ceux de *Wateeoo;* feulement, au-lieu des deux petites boules, les Naturels d'*Atooi* placent, au milieu de leurs colliers, un morceau de bois, de pierre, ou de coquillage, d'environ deux pouces de longueur, & un hameçon large & poli, dont la pointe eft tournée en avant. Des rangées de petits coquillages, ou des guirlandes de fleurs feches de mauve de l'*Inde*, leur fervent auffi de colliers, & quelquefois une petite figure d'homme travaillée en os, d'environ trois pouces de longueur, & bien polie, eft fufpendue à leur col. Les femmes ont des bracelets compofés d'écaille, & de morceaux d'un bois noir, incrufté d'ivoire, & garnis d'une corde qui les ferre fur le poignet, ou d'autres, de dents de cochons difpofées parallelement, dont la partie concave eft en-dedans & dont les pointes font coupées; ceux-ci s'attachent de la même maniere que les premiers: quelques-uns ne font autre chofe que de larges défenfes de fanglier, mais ils font très-élé-

1778. Février.

1778. Février. gans. (*a*) Les hommes ornent de temps en temps leurs cheveux de plumes d'oiſeaux du Tropique, ou de plumes de coqs, qui environnent de petits bâtons bien polis, de deux pieds de longueur, garnis communément d'*oora* à l'extrémité inférieure. Ils y placent encore la queue d'un chien blanc, montée ſur une baguette : on voit ſouvent auſſi leur tête couverte d'une eſpece d'ornement d'un pouce ou deux d'épaiſſeur, chargé de plumes rouges ou jaunes, variées d'une maniere curieuſe, & attachées parderriere, & nous en avons rencontré un grand nombre qui avoient ſur le bras au-deſſus du coude, un ouvrage en coquille, monté ſur un réſeau.

Les hommes ſont ordinairement *piquetés*; mais ils ne forment pas ces *piquetures* dans un endroit particulier, comme les O-Taïtiens & les habitans de *Tongataboo*; ils en ont quelquefois ſur les mains ou les bras & près des aines; ſouvent auſſi leur corps entier n'en offre pas une ſeule. Nous rencontrâmes un petit nombre d'individus, qui en avoient plus que nous n'en avions jamais apperçu ſur la peau des autres peuplades; leur bras & le devant de leur corps, offroient une multitude de lignes & de figures

(*a*) Voyez la Planche LXVII.

diverſes ; le devant du corps de pluſieurs de ceux-ci, repréſentoit le *Taama*, ou la cuiraſſe des O-Taïtiens, que nous n'avions jamais vu ainſi piquetée. A *O-Taïti*, ils ne fendent ni ne coupent une partie de leur prépuce, ce qui eſt contraire à l'uſage des Naturels des Iſles de *la Société* & *des Amis*, mais ils le retirent toujours ſur le gland, & ils l'attachent à une corde, ſelon la coutume de quelques habitans de la *Nouvelle-Zélande*.

1778. Février.

Quoiqu'ils paroiſſent vivre en bourgades, les environs de ces bourgades n'offrent rien qui reſſemble à des remparts ou à des fortifications, & les maiſons ſont diſpoſées ſans aucun ordre, relativement à leur diſtance reſpéctive ou à leur poſition particuliere. Leur grandeur n'eſt pas non plus uniforme; il y en a de vaſtes & de commodes, de quarante à cinquante pieds de long, & de vingt ou trente de large, tandis que d'autres ſont de miſérables chaumieres : leur forme approche un peu de celle d'une meule oblongue de bled ou de foin : on s'en formera peut-être une idée plus exacte, en ſuppoſant le toit d'une grange, placé de maniere à produire un faîte élevé & aigu avec deux côtés très-bas, qu'il ſoit à peine poſſible de diſtinguer de loin : le bord du faîte correſpondant aux deux extrémités, rend

1778. Février.

ces habitations parfaitement closes dans le pourtour. Une herbe longue, posée sur des perches menues, disposées avec une sorte de régularité, leur sert de couverture; l'entrée se trouve indifféremment à l'une des extrémités ou sur l'un des flancs; c'est un trou oblong, si peu élevé, qu'il faut se traîner à genoux pour le passer; il est souvent caché par un chassis de planches qui tient lieu de porte : mais comme le chassis ne porte pas sur des gonds, on est obligé de l'enlever toutes les fois qu'on veut entrer ou sortir. Le jour ne pénetre dans l'intérieur que par cette ouverture; & quoique des habitations si fermées offrent une retraite agréable dans les mauvais temps, elles paroissent peu convenir à la chaleur du climat. Elles sont d'une propreté remarquable; le plancher est couvert d'une herbe seche, sur laquelle les Naturels étendent des nattes qui leur tiennent lieu de sieges & de lits : on apperçoit à l'une des extrémités, une espece de banc de trois pieds de hauteur, où se trouvent les ustensiles du ménage. La liste de ces meubles est très-courte; elle est composée de citrouilles dont ils font des vases dans lesquels ils mettent de l'eau, & des paniers qui contiennent leurs vivres & d'autres choses; un lambeau de citrouille sert de couvercle à ces vases & à ces

paniers; il faut y ajouter un petit nombre de plats & d'assiettes de bois de diverses grandeurs. Si l'on juge d'après les productions que nous vîmes sur pied, & d'après celles que les Insulaires apporterent à notre marché, il paroît sûr que les patates douces, le *taro* & les bananes, forment la plus grande partie de leurs nourritures végétales, & que le fruit à pain & les ignames, sont pour eux des friandises. Ils ne doivent pas manquer de nourritures animales, car ils ont une multitude de cochons, qui rodent en liberté autour des maisons; & s'ils mangent des chiens, ce qui est assez vraisemblable, leur fonds, sur ce point, se trouve plus riche encore. Nous apperçûmes une grande quantité d'hameçons, d'où il résulte que la mer leur fournit un supplément considérable de nourritures animales; mais on est tenté de croire, vu leur habitude de saler du poisson, que l'ouverture de la côte ne leur permet pas toujours de pêcher; car il est naturel de supposer qu'une peuplade ne songera jamais à garder des vivres artificiellement, si elle peut compter chaque jour sur un supplément régulier de nourriture fraîche. Au reste, on doit expliquer, d'une autre maniere, leur coutume de saler du porc; ils conservent dans des citrouilles le porc & le poisson salé. Le sel dont ils font

1778. Février.

1778. Février. une confommation prodigieufe pour cet ufage, eft rouge, & il n'eft pas trop groffier; il paroît être de la nature de celui que nos traîneurs rencontrerent à l'Ifle de *Noël*. Sa couleur lui vient fans doute de ce qu'il fe mêle à la vafe dans l'endroit où il fe forme; car nous en vîmes des échantillons, qu'on avoit tirés en bloc du fond des marais falans, & qui avoit affez de blancheur & de pureté.

Ils cuifent leurs végétaux entre des pierres chaudes, comme aux Ifles de la mer du Sud, fituées vers l'autre Tropique; & d'après la quantité confidérable que nous en vîmes apprêter à-la-fois, nous jugeâmes que le village entier, ou du moins un grand nombre des habitans, fe fert du même four. Nous ne vîmes pas apprêter de nourritures animales; mais, comme je l'ai déjà dit, le détachement de M. Gore eut occafion d'obferver, qu'on les cuifoit à *Oneeheow* dans des fours de la même efpece, & il eft d'autant plus vraifemblable, que c'eft auffi l'ufage à *Atooi*, que nous n'y rencontrâmes point d'uftenfile dans lequel on pût les cuire à l'étuvée ou les faire bouillir : nous n'apperçûmes d'autre mets recherché, qu'un pudding de *Taro;* les Naturels le dévorerent avec avidité, quoiqu'il fût d'une aigreur défagréable. Ils mangent fur des plats ou

des assiettes de bois, & à juger d'un repas dont nous fûmes témoins, si l'on ne permet pas aux femmes de manger au plat des hommes, on ne leur défend pas du moins, ainsi qu'à *O-Taïti*, de manger dans le même lieu.

Leurs amusemens paroissent assez variés; car nous en remarquâmes plusieurs durant notre courte relâche : nous n'assistâmes à aucune de ces danses, où ils font usage de leurs manteaux & de leurs bonnets de plume, mais, d'après les mouvemens de mains dont ils accompagnoient leurs chants, il y a lieu de penser qu'elles ressemblent, à quelques égards, à celles que nous avions vues aux Isles méridionales, mais que l'exécution n'en est pas aussi adroite. Nous ne rencontrâmes parmi eux ni flûtes simples, ni flûtes à roseaux : les deux seuls instrumens de musique qui frapperent nos regards, étoient extrêmement grossiers. Ils tirent de l'un, des sons aussi peu mélodieux que les sons du grelot d'un enfant : c'est une espece de cône renversé, un peu creusé depuis la base jusqu'à un pied de hauteur, & composé de plantes grossieres qui ressemblent au jonc; la partie supérieure & les bords sont ornés de belles plumes rouges, & une écorce de citrouille plus grosse que le poing, est attachée à la pointe ou à la partie inférieure; on y met

1778. Février. quelque chose qui fait du bruit : les Insulaires le tiennent par la pointe, & ils le secouent, ou plutôt ils le font mouvoir avec vivacité d'un endroit à l'autre de différens côtés, en avant & en arriere, & ils se frappent en même-temps la poitrine avec l'autre main. (*a*) Un vase de bois assez ressemblant à un plat, & deux bâtons forment leur second instrument de musique (si toutefois l'un ou l'autre mérite ce nom.) L'un de nos Messieurs les vit en faire usage : l'Insulaire qui s'en servit, tenoit d'une main l'un des bâtons qui avoit environ deux pieds de longueur, ainsi que nous tenons un violon; il frappoit dessus, quelquefois vivement & d'autres fois lentement, avec l'autre, qui étoit plus petit, & qui ressembloit à une baguette de tambour; son pied frappoit en même-temps sur le vase creux renversé par terre, & il produisoit ainsi des sons qui ne déplaisoient point : quelques femmes chantoient au son de cet instrument un air tendre d'un effet agréable.

Nous apperçûmes une multitude de petits roseaux polis, d'environ quatre ou cinq pieds de longueur, un peu plus épais que la baguette d'un fusil, & ornés à l'extrémité d'une longue

(*a*) Voyez la Planche LXVII.

touffe

touffe de poils blancs de chien. Il est probable qu'ils s'en servent dans leurs divertissemens. Nous 1778. vîmes un Insulaire prendre un de ces roseaux; Février. après l'avoir élevé verticalement, il y appliqua des coups secs, jusqu'à ce qu'il l'eût mis dans une position horizontale, en même-temps, il frappoit du pied la terre, & il se donnoit des coups sur la poitrine avec la main. Ils ont une espece de jeu de boule; ils y emploient des morceaux de la pierre à aiguiser, dont j'ai parlé plus haut, du poids d'une livre, & de la forme d'un petit fromage, mais arrondis sur les côtés & sur les bords, qui sont très-bien polis; ils ont d'autres boules de la même espece, d'une ardoise grossiere, d'un gris brun, ou d'une argille pesante, & d'un brun rougeâtre, enduites d'une composition de la même couleur, qui les rend luisantes. Ils jettent aussi, comme nous jettons nos palets, de petits morceaux d'ardoise polis, qui sont plats & arrondis, & du diametre de leurs boules, mais qui ont à peine un quart de pouce d'épaisseur; d'où on est tenté de croire que, dans leurs jeux, ils essaient de montrer de l'adresse plutôt que de la force.

Tous les ouvrages méchaniques de cette peuplade annoncent une grace & une adresse peu communes. Leur principale manufacture est celle

1778. Février. d'étoffes : ils tirent leurs étoffes du *Morus-Papyrifera*, sans doute, selon le procédé qu'on suit à *O-Taïti* & à *Tongataboo*, car nous achetâmes quelques-uns des morceaux de bois sillonnés, dont ils se servent pour battre cette plante. Le tissu de l'étoffe, quoique plus épais, est inférieur à celui des étoffes des Isles de *la Société* ou des *Isles des Amis*; mais les Insulaires d'*Atooi* développent une supériorité de goût dans l'application des couleurs & des peintures, & ils en varient les desseins avec une richesse d'imagination surprenante. En voyant un certain nombre de pieces de ces étoffes, on supposeroit qu'ils ont pris leurs modeles dans une boutique remplie des plus jolies toiles de la *Chine* & de l'*Europe*; ils ont d'ailleurs des desseins qui leur sont particuliers. Au reste, excepté le rouge, leurs couleurs ne sont pas brillantes, mais on est étonné de la régularité des figures & des rayures; &, si j'en juge d'après ce que nous avons remarqué, ils ne paroissent pas avoir de formes d'empreinte. Nous n'avons pas eu occasion de découvrir, de quelle maniere ils produisent leurs couleurs. Outre les étoffes bigarrées, ils en ont de toutes blanches, & d'autres d'une seule couleur; celles-ci sont sur-tout d'un brun foncé, & d'un bleu clair. En général, les pieces qu'ils nous vendi-

rent avoient deux pieds de large, & quatre ou cinq verges de longueur; une feule fuffit pour leur *Maro* ou vêtement ordinaire : nous trouvâmes quelquefois des pieces réunies par une couture, procédé que nous n'avions pas obfervé aux Ifles fituées vers l'autre tropique; leur couture eft très-forte, mais elle n'a rien d'agréable à l'œil. Ils ont auffi une étoffe particuliere, qui reffemble à la toile cirée; elle eft huilée ou trempée dans une efpece de vernis, & elle doit réfifter affez bien à l'action de l'eau.

1778. Février.

Ils fabriquent une multitude de nattes blanches, qui font très-fortes, fouvent affez étendues, & qui offrent un grand nombre de rayures rouges, & de lofanges entrelacées; il eft vraifemblable qu'elles leur fervent quelquefois d'habits, car ils les mettoient fur leurs dos, lorfqu'ils les propofoient en vente. Ils en font d'autres plus groffieres, unies & également fortes; ils les pofent fur le plancher, & elles leur tiennent lieu de lits.

Ils peignent en noir fur l'écorce de leurs citrouilles des lignes ondées, des triangles, & d'autres figures qui produifent un bon effet : nous avions vu des peintures de cette efpece à la *Nouvelle-Zélande*. Ils paroiffent connoître l'art de vernir, car quelques-unes des citrouilles peintes,

1778. Février. font chargées d'une forte de vernis pareil aux nôtres ; ils fe fervent d'ailleurs d'une fubftance glutineufe pour coller enfemble deux corps. L'arbre, appellé *Etooa* ou *le Cordia*, leur fournit les vafes & les jattes de bois dans lefquels ils boivent l'*Ava ;* ces vafes & ces jattes font auffi jolis, que s'ils avoient été faits dans l'attelier de nos Tourneurs, & peut-être mieux polis. Je ne dois pas oublier de petits éventails quarrés de nattes & d'ofier, qui ont des manches en pointe, de la même fubftance, ou de bois, & des cordelettes de cheveux & de bourre de cocos, entrelacées d'une maniere agréable. Leurs hameçons de pêche dont on diftingue une multitude d'efpeces, annoncent beaucoup d'intelligence : les uns font d'os, les autres de bois & garnis d'un os à la pointe, & il y en a un grand nombre de nacre de perle ; quelques-uns de ces derniers reffemblent à ceux que nous vîmes à *Tongataboo ;* d'autres font fimplement courbés, comme ceux dont fe fervent ordinairement les O-Taïtiens. Ils y emploient de petits os, divifés en deux morceaux. Tous ces hameçons ont une barbe en-dehors, comme les nôtres, ou en-dedans ; quelquefois ils ont les deux barbes, & celle qui eft le plus en-dehors fe trouve la plus éloignée de la pointe. Nous en achetâmes un de cette

forte, de neuf pouces de longueur; il étoit d'un seul os, qui venoit sans doute d'un gros poisson: un ouvrier d'*Europe*, avec toutes ses connoissances dans l'art du dessein, & la multitude & la commodité de ses instrumens, ne pourroit sûrement rien faire de plus élégant ou de mieux poli. Pour polir leurs pierres, ils emploient une pierre-ponce mouillée : les outils que j'ai rencontrés parmi eux, ressembloient à ceux des Isles méridionales; leurs haches ou plutôt leurs herminettes ont exactement la même forme; elles sont de pierre noirâtre, ou d'une autre pierre couleur de glaise. Ils nous montrerent d'ailleurs de petits instrumens composés d'une seule dent de requin; quelques-uns de ces instrumens sont fixés sur le devant d'une mandibule de chien, ou sur un manche de bois de la même forme, & à l'autre extrémité du manche de bois ou de la mandibule de chien, il y a une corde qui passe dans un petit trou; ils leur tiennent lieu de couteau en certaines occasions, & peut-être qu'ils s'en servent lorsqu'ils veulent faire des culptures.

1778. Février.

Les seuls outils de fer, ou plutôt les seuls morceaux de ce métal, que nous ayions vu parmi eux, & qu'ils eussent avant notre arrivée, étoient une portion de cerceau d'environ deux pouces

1778. Février. de longueur, adaptée à un manche de bois, (a) & un autre outil tranchant, qui nous parut être la pointe d'un grand fabre. Ils connoiffoient d'ailleurs prefque tous l'ufage du fer, & quelques-uns de nos Meffieurs imaginerent que des Européens nous avoient précédés fur ces Ifles: mais il me femble que leur furprife extrême à l'afpect de nos vaiffeaux, & leur ignorance abfolue de l'ufage des armes à feu, contrarient cette opinion. Ils peuvent avoir acquis des morceaux de fer, ou la connoiffance de ce métal, de bien des manieres, & il n'eft pas befoin de leur fuppofer une liaifon immédiate avec les Européens. Il paroît inconteftable, que les habitans de cette mer ne le connoiffoient point avant l'expédition de Magellan; car les bâtimens qui traverferent l'Océan Pacifique bientôt après le retour de ce Navigateur, n'en trouverent pas un feul morceau, & nous nous fommes apperçus nous-mêmes, dans le cours de nos derniers voyages, que différentes Ifles auxquelles nul Vaiffeau Européen connu, n'avoit abordé, favoient l'ufage qu'on en fait. Mendana en montra & en laiffa fans doute fur toutes les terres où il relâcha

(a) Le Capitaine King l'acheta, & on la trouve aujourd'hui dans fon Cabinet.

durant ses deux expéditions, & cette connoissance se répandit sur chacune des Isles, avec lesquelles elles entretenoient des communications : elle s'étendit même plus loin, & les Naturels des pays qui ne purent se procurer des échantillons de ce métal précieux, durent en obtenir du moins la description, d'après laquelle ils l'ont reconnu lorsqu'il s'est offert à leurs regards. Après Mendana, Quiros traversa l'Océan Pacifique; il débarqua à la *Sagittaria*, à l'Isle de *la belle Nation*, & à la terre *du Saint-Esprit;* toutes ces Isles & d'autres avec lesquelles elles avoient des communications, durent acquérir également la connoissance du fer. Le Maire & Schouten, dont les liaisons avec les Insulaires commencerent beaucoup plus loin à l'Est, & se terminerent aux Isles des *Cocos* & de *Horn*, vinrent après Quiros. Je trouvai un morceau de fer à *Tontagaboo*, en 1773, & je n'en fus pas surpris : je savois que Tasman y avoit relâché : mais si ce Navigateur n'avoit pas découvert les *Isles des Amis*, le morceau de fer, dont je parle, auroit occasionné bien de fausses conjectures. J'ai dit ailleurs (*a*) néanmoins, comment les habitans de ce grouppe s'étoient assurés pour la seconde fois de l'existence du fer. *Neeotaboo*,

1778. Février.

(*a*) Volume II, pages 50 & suivantes.

1778.
Février.

Taboo, ou l'Isle de *Boscaven*, sur laquelle les vaisseaux du Capitaine Wallis laissèrent le morceau de fer que je retrouvai à *Tongataboo*, & d'où Poulaho l'a reçu, gît quelques degrés au Nord-Ouest. On sait que Roggewin perdit un de ses bâtimens sur les Isles *Pernicieuses*; &, d'après leur position, on peut juger que si les habitans d'*O-Taïti* & du grouppe de *la Société* ne les fréquentent pas souvent, ils les connoissent du moins. Il est également sûr que ces dernieres peuplades connoissent le fer, & qu'elles en acheterent avec beaucoup d'empressement, lorsque le Capitaine Wallis découvrit *O-Taïti*; elles ne pouvoient avoir acquis cette connoissance, que par le moyen des Isles voisines, où les Navigateurs en avoient laissé autrefois. Elles conviennent aujourd'hui qu'elles avoient acquis par-là cette instruction, & elles nous ont dit depuis, qu'avant l'arrivée du Capitaine Wallis, elles faisoient un si grand cas du fer, qu'un Chef d'*O-Taïti*, qui possédoit deux clous, en tira un revenu assez considérable, en les prêtant à ses voisins pour percer des trous, dans des circonstances où leurs méthodes nationales étoient insuffisantes ou trop pénibles. (*a*) Les Naturels des

(*a*) Le Pere Cantova dit que les Chefs des Isles *Carolines* s'enrichissent également en louant des clous:

Isles de *la Société*, que nous trouvâmes à *Wateeoo*, avoient été jettés sur cette Terre long-temps après l'époque où leurs compatriotes acquirent la connoissance du fer; il est vraisemblable qu'ils n'avoient point d'échantillons de ce métal, quand ils furent recueillis de la maniere que j'ai indiquée plus haut; mais il est aisé de concevoir, qu'ils décrivirent assez bien la nature & l'usage de ce métal à la Nation qui leur prodigua des soins si hospitaliers. Les habitans de *Wateeoo* ont pu communiquer aux habitans de l'Isle de *Hervey*, le desir de posséder du fer, desir que nous montrerent ces derniers, durant nos courtes entrevues avec eux. 1778. Février.

Ces faits expliquent assez, comment la connoissance du fer s'est répandue sur les Isles de l'Océan Pacifique, qui n'ont jamais eu de communication immédiate avec les Européens; & il est aisé de croire, que par-tout où l'on aura parlé de l'existence de ce métal, & que par-tout où

» Si par hasard un vaisseau étranger laisse dans leurs » Isles, quelques vieux morceaux de fer, ils appar- » tiennent de droit aux *Tamoles*, qui en font faire » des outils, le mieux qu'il est possible. Ces outils » sont un fond dont le *Tamole* tire un revenu con- » sidérable, car il les donne à louage, & ce louage » se paie assez cher, *page* 314. »

1778. Février. l'on en aura laiſſé des morceaux, les Naturels s'empreſſeront de s'en procurer une quantité conſidérable. L'application de ces remarques au point que nous examinons, n'eſt pas difficile. Les Inſulaires d'*Atooi* & de *Oneeheow*, ont pu tirer la connoiſſance de ce métal des Iſles intermédiaires, ſituées entre leurs pays & les Iſles des *Larrons*, qui ont preſque toujours été fréquentés par les Eſpagnols, depuis le Voyage de Magellan ; ſi l'éloignement des Iſles des *Larrons*, laiſſe des doutes ſur cette explication, ne trouve-t-on pas au vent, le vaſte continent de l'*Amérique*, où les Eſpagnols ſont établis depuis plus de deux ſiecles, & durant cette période, les côtes des Iſles *Sandwich* n'ont-elles pas dû recevoir fréquemment des débris de naufrage? Il paroîtra ſûrement vraiſemblable, que des débris contenant du fer, ont été portés de temps en temps par le vent aliſé de l'Eſt, aux Iſles diſperſées ſur cet immenſe Océan. La diſtance d'*Atooi* à l'*Amérique*, n'eſt pas une objection ſolide; & quand elle auroit plus de force, elle ne détruiroit pas ma ſuppoſition : des vaiſſeaux Eſpagnols traverſent l'Océan Pacifique toutes les années, & il eſt clair, qu'outre la perte d'un mât & de ſes garnitures, des tonneaux environnés de cercles de fer, & beaucoup d'autres choſes dans

lesquelles il y a des morceaux de ce métal, peuvent être jettés à la mer ou tomber dans les flots pendant une si longue traversée, & aborder ensuite sur quelque Terre. Mais ce que je viens de dire n'est pas une simple conjecture; un de mes gens vit dans une maison de *Wymoa*, des bois de sapin; ils étoient mangés de ver, & on lui dit, qu'ils avoient été apportés sur la côte par les vagues; de plus, les Naturels de cette Isle, nous déclarerent expressément, que les échantillons de fer peu considérables que nous trouvâmes parmi eux, leur étoient venus de l'Est.

1778. Février.

Après cette digression, (si toutefois on peut appeller une digression, les détails dans lesquels je viens d'entrer) je reprends la suite des observations que nous fîmes durant notre séjour à *Atooi*, & je vais parler des pirogues de cette Isle. Leur longueur est en général de vingt-quatre pieds; une seule piece de bois, ou un tronc d'arbre, creusé d'un pouce ou d'un pouce & demi, & terminé en pointe à chaque extrémité, en compose le fond. Les flancs présentent trois planches, chacune d'environ un pouce d'épaisseur, ajustées & liées au fond d'une maniere très-exacte. Les extrémités de l'avant & de l'arriere sont un peu élevées, affilées & taillées à-peu-près en coin, avec cette différence, qu'elles

s'applatiſſent bruſquement, de maniere que les
1778. planches qui forment les côtés, ſont appliquées
Février. l'une contre l'autre ſur toute leur ſurface, l'eſpace d'au moins un pied. Au reſte, le deſſein de M. Webber donnera une idée plus exacte de leur conſtruction, que je ne pourrois la donner ici. Comme elles n'ont pas plus de quinze ou dix-huit pouces de largeur, celles qui vont ſeules (car ils en amarrent quelquefois deux enſemble, ainſi que ſur les autres Iſles) ont des balanciers d'une forme & d'une diſpoſition ſi judicieuſes, que je n'en avois jamais vu d'auſſi heureuſement imaginés : ils les manœuvrent avec des pagayes pareilles à celles que nous avions rencontrées ordinairement. Quelques-unes ont une voile triangulaire, légere, ſemblable aux voiles des Iſles *des Amis*, enverguée à un mât & à un boutehors : les cordes employées dans leurs embarcations, & les cordes plus petites dont ils ſe ſervent dans leurs pêches, ſont fortes & bien faites.

Ce que nous avons vu de leur agriculture, annonce qu'ils ne ſont pas novices dans cet art. J'ai déjà parlé d'une de leurs vallées, qui eſt une plantation continue de *taro*, & d'un petit nombre d'arbres à fruits, dont ils paroiſſent prendre des ſoins extrêmes. Les champs de patates & les carreaux plantés de cannes de ſucre

ou de bananiers, qu'on trouve ſur les terreins plus élevés, offrent une diſpoſition auſſi réguliere; on y apperçoit toujours une figure géométrique, & ordinairement un quarré ou un rectangle : mais aucune de ces plantations n'eſt environnée d'une clôture, à moins qu'on ne veuille regarder comme des clôtures, des foſſés qu'on voit dans les terreins bas : au reſte, il eſt probable que ces foſſés ſervent à conduire de l'eau autour de la racine du *taro* : il faut peut-être attribuer à l'adreſſe du cultivateur autant qu'à la fertilité du ſol, la richeſſe des récoltes & la bonne qualité de ces productions, auxquelles la terre convient mieux qu'aux arbres à pain & aux cocotiers. Le peu d'arbres à pain & de cocotiers qui frapperent nos regards, ne venoient pas trop bien, & on ne doit pas être ſurpris s'ils aiment mieux s'occuper d'autres fruits, dont la culture exige plus de travaux. Quoique les Inſulaires d'*Atooi* ſemblent très-habiles en ce qui a rapport à l'économie rurale, nous jugeâmes à l'aſpect de l'Iſle qu'elle eſt ſuſceptible d'une culture beaucoup plus étendue, & qu'elle nourriroit une population au moins trois fois auſſi nombreuſe; car la plus grande partie du terrein qui eſt aujourd'hui en friche, paroît offrir un ſol auſſi bon que celui

1778. Février.

des diſtricts cultivés. Nous pouvons conclure
1778. que, par une cauſe dont notre courte relâche
Février. parmi eux ne nous a pas permis de nous inſtruire, ils ne ſe multiplient pas dans la proportion qui ſeroit néceſſaire pour mettre en valeur l'Iſle entiere.

Je n'y ai vu aucun Chef de quelque importance; mais, de l'aveu des Naturels, il y en a pluſieurs qui réſident à *Atooi*, & toutes les claſſes ſe proſternent devant eux; cette marque de ſoumiſſion équivaut au *Moe Moca*, qu'on donne aux Chefs des *Iſles des Amis*, & elle eſt appellée ici *Hamoea* ou *Moe* : j'ignore s'ils craignirent d'abord de ſe montrer, ou s'ils étoient abſens; mais, après que j'eus quitté l'Iſle, l'un de ces grands perſonnages parut, & il fit une viſite au Capitaine Clerke, à bord de la *Découverte* : il arriva ſur une double pirogue, & ainſi que le Roi des *Iſles des Amis*, il n'eut aucun égard pour les petites pirogues qui ſe trouverent ſur ſon chemin; il les heurta ou il les renverſa ſans chercher le moins du monde à les éviter : ce n'étoit pas aux pauvres malheureux qui montoient les embarcations, à éviter la double pirogue; car étant contrains de ſe tenir couchés juſqu'à ce que le Chef fût loin d'eux, ils ne pouvoient manœuvrer. Les gens de ſa ſuite le

hisserent dans le vaisseau, & ils l'établirent sur le passe-avant. Lorsqu'il y fut, les soins qu'ils prirent de lui, ne finirent pas encore; ils se rangerent autour de lui, en se donnant la main les uns aux autres, &, excepté le Capitaine Clerke, ils ne permirent à personne d'en approcher. Il étoit jeune & couvert d'étoffes de la tête aux pieds; une jeune femme que nous prîmes pour son épouse, l'accompagnoit; il s'appelloit Tamahano. Le Capitaine Clerke lui fit des présens, & il en reçut une jatte de bois soutenue par deux petits hommes, dont la sculpture, relativement au dessein & à l'exécution, annonçoit une sorte de talent. Les Insulaires nous dirent, qu'elle avoit été souvent remplie de *kava* ou d'*ava*, selon la prononciation des O-Taïtiens; ils préparent & ils boivent cette liqueur de la même maniere que sur les autres Isles de l'Océan Pacifique. Le Capitaine Clerke ne put déterminer le Chef ni à descendre dans les chambres, ni à quitter l'endroit où on l'avoit placé d'abord. Lorsqu'il eut passé une heure sur la *Découverte*, il fut reporté dans sa pirogue; il retourna à la côte, & les gens du pays qu'il rencontra en chemin, lui rendirent les honneurs qu'ils lui avoient rendu quand il étoit venu près de nous. Plusieurs messagers arriverent le lendemain; on invitoit le

1778. Février.

Capitaine Clerke à aller dans l'Iſle, & on l'aver-
1778. tiſſoit que le Chef ſe diſpoſoit à lui offrir un
Février. préſent conſidérable ; mais, empreſſé de remettre en mer & de me rejoindre, il ne crut pas devoir accepter l'invitation.

Nous avons vu les Naturels ſi peu de temps, & notre entrevue a été ſi imparfaite, que nous ne pouvons expoſer, d'une maniere exacte, la forme de gouvernement établie dans l'Iſle ; mais, en général, les coutumes d'*Atooi* reſſemblent ſinguliérement à celles des autres terres de l'Océan Pacifique où nous avons abordé ; les hommages en particulier qu'on y rend aux Chefs, ſont abſolument les mêmes. Il eſt probable que les guerres ne ſont pas moins fréquentes à *Atooi*, qu'aux Iſles de *la Société* & aux *Iſles des Amis :* on peut, en effet, le conjecturer d'après la multitude de leurs armes, & le bon état dans lequel nous les trouvâmes : ce qu'ils dirent eux-mêmes, nous le prouve d'une maniere plus directe encore ; nous comprîmes qu'ils ſont la guerre à leurs voiſins de *Oneeheow* & *Oreehoua*, & que les divers diſtricts de l'Iſle ſe battent auſſi entr'eux. Cette cauſe eſt preſque la ſeule que nous puiſſions aſſigner de la foibleſſe de la population en proportion de l'étendue du terrein ſuſceptible de culture.

Indépen-

Indépendamment de leurs piques ou lances, qui font d'un très-beau bois couleur de chataigne, bien poli, & dont quelques-unes ont une extrémité barbelée & l'autre applatie, ils se servent d'une arme que nous n'avions jamais rencontrée auparavant, & qu'aucun Navigateur n'a trouvée parmi les Naturels de la mer du Sud. Elle ressemble un peu à un poignard; elle est d'environ un pied & demi de longueur, terminée en pointe à l'une des extrémités, & quelquefois aux deux : on l'assujettit sur la main avec un cordon : ils en font usage lorsqu'ils se battent corps-à-corps, & elle est très-propre à poignarder un ennemi. Quelques-unes de leurs dagues peuvent être appellées de doubles poignards; le manche de celles-ci est au milieu, & il donne plus de moyens de frapper de différens côtés. Ils ont aussi des arcs & des traits ; mais comme nous en vîmes peu, & qu'ils étoient très-foibles, on peut presque assurer qu'ils ne les emploient jamais dans les batailles. Le couteau ou la scie dont j'ai parlé plus haut, & avec lequel ils dépecent les morts, peut aussi être mis au nombre de leurs armes; car il leur sert à porter des coups d'estoc ou de taille, lorsqu'ils se battent de très-près : c'est un petit instrument de bois applati, d'une forme oblongue, d'un pied de

1778. Février.

longueur, arrondi aux coins, garni d'un man-
1778. che & ressemblant, à bien des égards, à quel-
Février. ques-uns des *Patoos* de la *Nouvelle-Zélande*; mais ses bords sont environnés par-tout de dents de requin fortement attachées à la monture, & pointant en-dehors : le manche offre ordinairement un trou dans lequel passe un long cordon, qu'on entortille plusieurs fois autour du poignet. Nous jugeâmes qu'ils se servent de la fronde ; car nous achetâmes des morceaux de *Hématites* ou de pierre sanguine, taillés dans la forme d'un œuf coupé longitudinalement, & offrant un sillon étroit au milieu de la partie convexe : l'un des Insulaires appliqua une corde de peu d'épaisseur sur la rainure de l'un de ces morceaux de *Hématites*, mais il ne voulut pas vendre la fronde, quoiqu'il consentît à nous céder la pierre : cette pierre, lancée avec force, devoit porter un coup dangereux, car elle pesoit une livre. Nous vîmes, d'ailleurs, des pierres à aiguiser ovales, bien polies, terminées en pointes vers chacune des extrémités, & ressemblant beaucoup à des pierres que nous avions apperçues en 1774, à la *Nouvelle-Calédonie*, & que les Naturels de cette terre jettent avec leurs frondes.

J'ai déjà dit ce que nous avons pu découvrir

des institutions religieuses des habitans d'*Atooi*, & de la maniere dont ils disposent de leurs morts. Comme rien ne montrera mieux l'affinité qui existe entre les mœurs de ces Insulaires & les mœurs des *Isles des Amis* & de *la Société*, je vais y ajouter de nouveaux détails qui éclairciront ce point, & qui feront voir en même-temps, comment quelques-unes des modifications infinies, dont les principes généraux des habitudes humaines sont susceptibles, peuvent distinguer une nation particuliere. Les Naturels de *Tongataboo* enterrent leurs morts d'une maniere très-décente, & ils enterrent aussi les victimes humaines qu'ils sacrifient aux Dieux. Je ne sache pas qu'ils offrent à la Divinité ou qu'ils posent sur les Autels aucun animal, non plus que des végétaux. Les O-Taïtiens n'enterrent point leurs morts, ils les laissent en plein air où le temps & la putréfaction les consument; mais ils déposent ensuite les ossemens dans une fosse, & ils enterrent les corps entiers des victimes humaines : ils offrent d'ailleurs à leurs Dieux des animaux & des végétaux, mais ils ne soignent point du tout les lieux où se font ces offrandes & ces sacrifices; la plupart de leurs *Morais* tombent en ruine, & annoncent une extrême négligence. Les Naturels d'*Atooi* enterrent, ainsi qu'à *Tongataboo*, ceux

1778. Février.

1778. Février.

qui meurent de mort naturelle, & ceux qu'on sacrifie aux Dieux, mais leurs Temples sont sales, & ils offrent des végétaux & des animaux à leurs Dieux comme à *O-Taïti.*

Le *Taboo* est connu à *Atooi*, dans toute son étendue; il paroît même qu'il y est encore plus rigoureux qu'à *Tongataboo ;* car les gens du pays nous demandoient toujours avec empressement, & d'un ton qui annonçoit la crainte de nous offenser, si ce qu'ils desiroient de voir, & que nous ne voulions pas leur montrer, étoit *Taboo*, ou, comme ils prononçoient ce mot, *Tafoo?* Le lecteur se rappelle qu'aux Isles de *la Société*, on donne le nom de *Maia raa*, aux choses dont l'usage est interdit; mais les Insulaires d'*Atooi* ne paroissent pas aussi scrupuleux sur le *Taboo*, que le sont les O-Taïtiens sur le *Maia raa ;* j'en excepte toutefois ce qui regarde les morts, article sur lequel nous les jugeâmes plus superstitieux que les autres peuplades. Au reste, ces observations n'ont pas été faites d'une maniere assez précise, pour les citer comme très-exactes. Afin de montrer jusqu'où va la conformité des usages des divers pays, en d'autres points liés à la Religion, je remarquerai que les Prêtres ou *Tahounas*, ne sont pas moins nombreux à *Atooi* que sur les autres Isles, si tous

les Insulaires que nous avons vus disant des *poores* ou des prieres, étoient de cette classe. 1778. Février.

Si les mœurs des Insulaires d'*Atooi* ressemblent à celles d'*O-Taïti*, la conformité du langage est encore plus frappante : en effet, on peut dire que les idiômes des deux Isles sont presque mot-à-mot les mêmes. Nous remarquâmes aussi, des mots prononcés absolument de la même maniere qu'à la *Nouvelle-Zélande* & aux des *Isles des Amis ;* mais quoique les quatre dialectes soient incontestablement les mêmes, les Naturels d'*Atooi*, en général, n'ont ni l'articulation forte & gutturale des Zélandois, ni l'articulation un peu moins rude des habitans de *Tongataboo*, & des terres voisines : non-seulement ils ont adopté la prononciation plus douce des O-Taïtiens, qu'ils imitent d'ailleurs, en évitant les sons âpres, mais encore l'idiôme entier. Ils donnent à leurs mots les mêmes affixes & les mêmes suffixes, & leurs chants offrent la même mesure & la même cadence, quoique d'une maniere un peu moins agréable : nous crûmes d'abord y appercevoir quelque différence, mais il faut observer que les O-Taïtiens ayant eu de fréquentes liaisons avec nous, daignoient, en bien des occasions, adapter les mots & les tournures dont ils se servoient, à notre connoissance

1778. Février. imparfaite de leur langue, qu'ils employoient les termes les plus ordinaires, & même des expreſſions corrompues, lorſqu'ils cauſoient avec nous : s'ils converſoient entr'eux, & s'ils ſe ſervoient des tournures de phraſe, & des mots qu'exigeoit leur ſyntaxe, ils étoient à peine entendus de ceux d'entre nous qui avoient fait le plus de progrès dans l'étude de leur vocabulaire. M. Anderſon ne laiſſant échapper aucune occaſion de rendre notre voyage utile à ceux qui s'amuſent à ſuivre les migrations des différentes tribus ou familles qui ont peuplé la terre, d'après le plus déciſif de tous les argumens, celui qu'on tire de l'affinité des idiômes, raſſembla un catalogue de mots à *Atooi.*

Il n'eſt pas aiſé de dire comment une ſeule Nation s'eſt répandue dans toutes les parties de l'Océan Pacifique, ſur un ſi grand nombre d'Iſles ſéparées les unes des autres par un intervalle ſi conſidérable ! on la trouve depuis la *Nouvelle-Zélande* au Sud, juſqu'aux Iſles *Sandwich* au Nord, & du Levant au Couchant, depuis l'Iſle de *Pâques* juſqu'aux *Nouvelles-Hébrides*, c'eſt-à-dire, ſur une étendue de ſoixante degrés de latitude, ou de douze cents lieues du Nord au Sud, & de quatre-vingt-trois degrés de longitude ou de ſeize cents ſoixante lieues de l'Eſt à

l'Oueſt. On ne ſait pas encore juſqu'où vont ſes Colonies dans chacune de ces directions; mais, d'après les obſervations faites durant mon ſecond Voyage, & durant celui-ci, je puis aſſurer que ſi elle n'eſt pas la nation du globe la plus nombreuſe, c'eſt certainement la plus étendue. (*a*)

1778. Février.

Si les Eſpagnols avoient découvert, dans le dernier ſiecle, les Iſles *Sandwich*, il paroît sûr qu'ils auroient profité de l'heureuſe poſition de ces terres, & qu'ils auroient fait d'*Atooi*, ou d'une des terres voiſines, un lieu de rafraîchiſſement pour les vaiſſeaux qui vont, chaque année, d'*Acapulco* à *Manille*; elles ſe trouvent preſque à mi-chemin entre *Acapulco* & *Guam*, l'une des *Larrones*, le ſeul port où ils relâchent dans la traverſée de l'Océan Pacifique, & ils n'auroient pas alongé leur route d'une ſemaine; ils auroient même pu s'y repoſer ſans courir le moindre danger de perdre leur paſſage; car le vent aliſé de l'Eſt, exerce ſon action ſur l'eſpace qu'elles occupent. La connoiſſance de cet Archipel n'eût pas été moins favorable à nos flibuſtiers, qui ſe rendirent quelquefois de la côte

(*a*) Voyez, dans l'Introduction, de nouveaux détails ſur la vaſte étendue des Colonies de cette Nation.

1778. Février. d'*Amérique* aux Isles des *Larrons*, ayant à peine assez de vivres & d'eau pour ne pas mourir de faim & de soif; ils y auroient trouvé des vivres en abondance, & dans un mois d'une navigation sûre, ils auroient atteint la partie de la *Californie*, que le gallion de *Manille* est obligé de reconnoître ; s'ils n'avoient pas rencontré le gallion, ils auroient pu retourner bien radoubés à la côte d'*Amérique*, après une absence de deux mois. Enfin, combien le Lord Anson se seroit cru heureux, & de combien de fatigues & de peines il se seroit affranchi, s'il eût su qu'il y avoit à mi-chemin entre l'*Amérique* & *Tinian*, un grouppe d'Isles en état de fournir à tous ses besoins ! L'élégant Historien de son voyage en auroit fait une description plus agréable que celle dont je viens de donner l'esquisse.

Fin du Tome second.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE SECOND.

LIVRE III.

Relâche à O-TAÏTI & aux Iſles de la SOCIÉTÉ; ſuite du Voyage juſqu'à notre arrivée ſur la côte d'AMÉRIQUE.

Fin de la Table des Chapitres.





